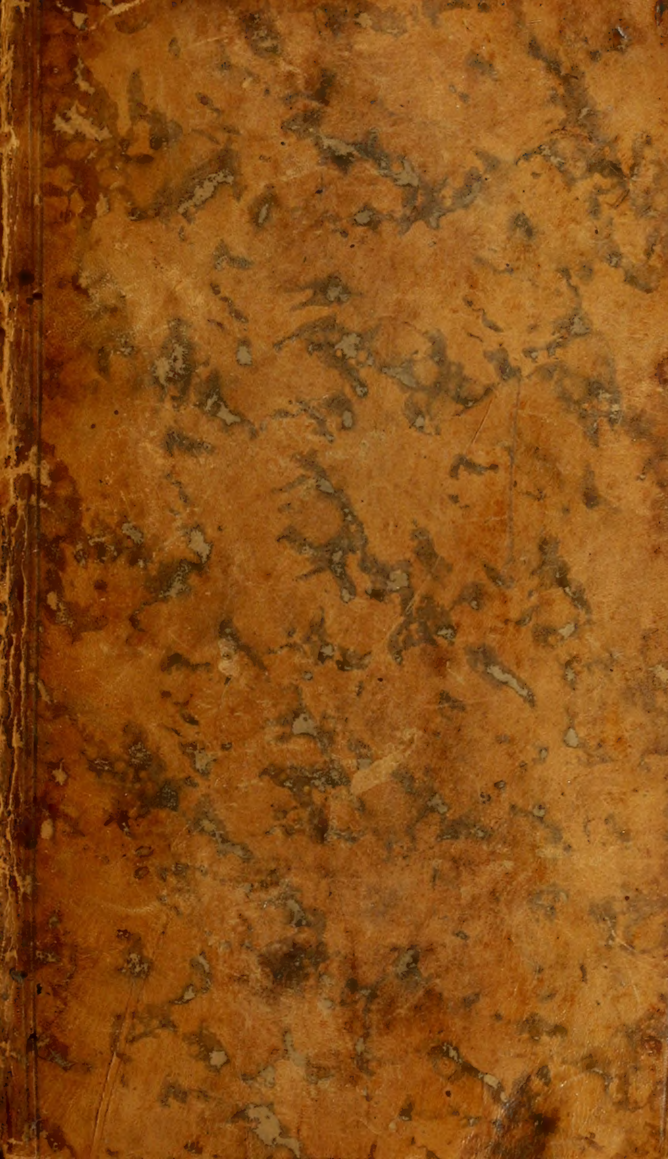
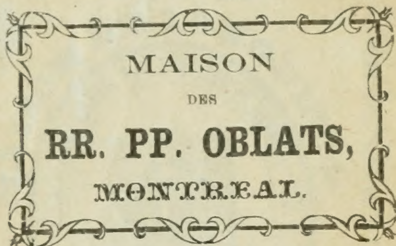
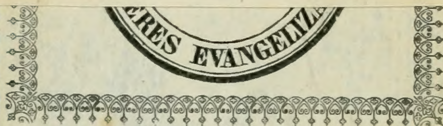


Histoire Profane B 1



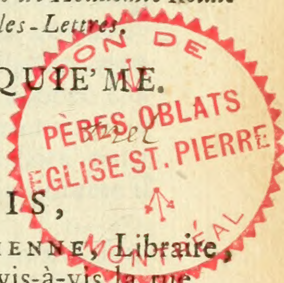


HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME CINQUIE'ME.





A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire, rue saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

J. L. Bergevin. o.m.i.

AVERTISSEMENT
de l'Auteur.

QUOIQUE le Public n'attende pas de moi une apologie ſur la promtitude avec laquelle je le ſers, je me croi néanmoins obligé de lui rendre compte de mon travail, & de lui expliquer comment, au lieu d'un ſeul Volume de mon Hiſtoire, qui eſt le tribut annuel que j'avois coutume de lui paier, je me prépare cette année à lui en fournir deux. En voici déja un qui paroit ; & j'eſpére que vers le mois d'Août, il ſera ſuivi d'un autre. Il peut y avoir quelque lieu d'en être ſurpris, & de douter ſi c'eſt aſſez reſpecter le Public, que de ſe hâter ainſi de lui donner Livre ſur Livre, ſans paroitre avoir pris tout le tems néceſſaire pour les travailler & les polir comme il convient.

Je ſerois fâché qu'on me ſoupçonnât d'une pareille négligence, que je regarde comme directement

contraire au devoir d'un Ecrivain. Je ne le ferois guére moins qu'on attribuât cette promtitude à une heureuse fécondité de génie, à une grande facilité de composition, à un fonds de connoissances amassé de longue main. Je ne me reconnois point, ou peu, à tous ces traits.

Il est vrai, & le Public ne me saura pas mauvais gré de cet aveu, que pour répondre à son estime & à son attente, je me livre tout entier à mon Ouvrage, que j'en fais mon unique affaire, que j'y donne tout mon tems & tous mes soins, & que j'écarte sévérement toute autre occupation, parce que celle-ci me paroit dans l'ordre de la Providence, & que j'ai lieu de croire, par le succès que Dieu y a donné jusqu'ici, que c'est à quoi il m'appelle, & le travail qu'il m'impose.

Mais ce qui a avancé cette année mon Ouvrage au-dela de la mesure ordinaire, sont les secours considérables que j'ai tirés de plusieurs Livres sur les principales

matiéres dont traitent les deux Volumes qui ſuivent le quatriéme. A ce prix, il eſt aiſé de devenir Auteur, & l'on gagne bien du tems quand on trouve une partie de la beſogne faite par d'excellens Ouvriers, & qu'il ne reſte qu'à l'adopter, & à en faire uſage comme de ſon bien propre. C'eſt la poſſeſſion où je me ſuis mis dès le commencement, & dont il ſemble que le Public m'a paſſé titre.

Outre ces ſecours, j'en trouve d'autres qui ne ſont pas moins importans; dont le Public ſouffrira que je lui rende ici compte, parce que ma reconnoiſſance ne peut pas demeurer muette plus lontems. J'ai l'avantage de paſſer près de quatre mois de ſuite au voiſinage de Paris dans une agréable campagne, qui me fournit tout ce que je puis deſirer & pour le travail, & pour le délaſſement: la bonne compagnie, la converſation, le bon air, la promenade, des prairies enchantées, un bord de riviére toujours amuſant, une vûe douce & qui ſe préſente toujours

avec un nouveau plaiſir, &, ce qui fait l'aſſaiſonnement de tout le reſte, une pleine & entiére liberté.

Deux Freres, (Monſieur l'Abbé & Monſieur le Marquis d'Asfeld) qui ſe ſont tous deux également diſtingués, chacun dans leur profeſſion, par un mérite rare & ſolide, me ſont auſſi tous deux d'un ſecours infini pour mon Ouvrage. L'un, qui a fait & ſoutenu des ſiéges, & qui s'eſt trouvé à pluſieurs actions, (le Public ſait avec quel ſuccès) veut bien que je lui liſe les principales batailles dont je fais mention dans mon Hiſtoire, & par là m'épargne beaucoup de fautes & de bévûes groſſiéres, telles que Polybe en releve un grand nombre dans les Ecrits du philoſophe Calliſthéne, qui avoit accompagné Alexandre le Grand dans ſes glorieuſes campagnes, & qui s'étoit mal à propos ingéré de décrire les expéditions guerriéres de ce Conquérant où il n'entendoit rien, ſans avoir pris la ſage précaution de conſulter les gens du métier.

Polyb. l. 12. p. 662-666.

L'autre Frére, l'un de mes plus anciens & de mes plus intimes amis, qui, outre la ſcience profonde de la Théologie, & la connoiſſance des Ecritures où il excelle, poſſéde nos Hiſtoriens grecs & latins auſſi bien qu'aucune perſonne que je connoiſſe, & qui paroit n'avoir rien oublié de tout ce qu'il a lu, a la patience de lire & de relire tous mes Ouvrages avant qu'ils paroiſſent en public, & ne refuſe pas de me donner ſes remarques, de me faire part de ſes vûes, de me communiquer ſes réflexions; & il m'en fournit d'excellentes. Je ſens bien que la tendre amitié dont il m'honore depuis lontems, entre pour beaucoup dans toutes les peines qu'il veut bien ſe donner pour perfectionner mon Ouvrage: mais je lui dois ce témoignage, que l'amour du bien public, qui fait l'un des principaux caractéres de ces deux Freres, y a encore plus de part; & ce ſentiment, loin de rien diminuer de ma reconnoiſſance, la rend encore plus vive, & j'oſe dire plus religieuſe.

Qu'on juge, après cela, ſi Colombe ne doit pas être pour moi un ſéjour agréable & utile en même tems. Je voudrois que ce fût encore la coutume, comme autrefois, d'inſcrire ſes Ouvrages du lieu où on les a compoſés. Je mettrois à la tête des miens, DE MA MAISON DE COLOMBE : car le Maître de celle-ci veut que je la regarde comme mienne. Je lui deſire pour récompenſe, moins la graiſſe de la terre, que la roſée du ciel ; & je ſouhaite de tout mon cœur, trop heureux ſi j'y pouvois contribuer en quelque choſe, qu'il ait la conſolation de voir ſes aimables enfans croitre ſous ſes yeux de plus en plus en ſageſſe & en grace devant Dieu & devant les hommes.

E Columbano meo.



HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.



SUITE DU LIVRE DIXIÉME.

CHAPITRE TROISIÉME.

De la Religion.



N a pu remarquer jusqu'ici, & on le remarquera encore dans la suite, que dans tous les siecles & dans toutes les contrées, les nations, quelque différentes & quelque opposées qu'elles aient été par leurs caractéres, leurs inclinations, leurs mœurs, se trou-

vent toutes réunies dans un point essentiel, qui est le sentiment intime d'un culte dû à un Etre suprême, & des pratiques extérieures qui servent à manifester ce sentiment au-dehors. Dans quelque pays qu'on se transporte, on y trouve des prêtres, des autels, des sacrifices, des fêtes, des cérémonies religieuses, des temples, ou des lieux consacrés à la réligion. Par tout on aperçoit chez les peuples un respect & une crainte pour la Divinité, des hommages & des honneurs qui lui sont rendus, un aveu public de leur entiére dépendance à son égard dans toutes leurs entreprises, dans tous leurs besoins, dans tous leurs périls. Incapables de pénétrer par eux-mêmes dans l'avenir, & de s'assurer des succès, on les voit attentifs à consulter la Divinité par les oracles & par d'autres voies semblables, & à mériter sa protection par des priéres, des vœux, des offrandes. C'est par cette autorité suprême qu'ils croient mettre un sceau inviolable à la solennité des Traités : c'est elle qu'ils font intervenir dans les sermens : c'est à elle que par les imprécations ils confient & abandon-

nent la punition des crimes & des perfidies qui échapent à la connoiſſance ou au pouvoir des hommes. Dans tous les beſoins particuliers, voiages, mariages, maladies, la Divinité eſt invoquée. C'eſt par là que commencent & finiſſent tous les repas. Nulle guerre ne ſe déclare, nul combat ne ſe donne, nulle entrepriſe ne ſe forme, ſans avoir auparavant imploré ſon ſecours; & la gloire des ſuccès lui eſt toujours raportée par des actions de graces publiques, & par l'oblation des plus précieuſes dépouilles, que l'on ne manque jamais de mettre a part comme appartenantes de droit à la Divinité.

On ne voit point de variété ſur le fond de cette croiance. Si quelques particuliers, gâtés par une mauvaiſe philoſophie, oſent de tems en tems s'élever contre cette doctrine, ils ſont auſſi-tôt déſavoués par un cri public, & demeurent ſeuls ſans faire corps, & ſans former de ſecte. Tout le poids de l'autorité publique tombe ſur eux, juſqu'à mettre leur tête à prix; & ils ſont regardés par tout comme des hommes exécrables, & comme des peſtes de la ſociété civile,

avec qui l'on ne peut conſerver aucun commerce.

Un conſentement ſi général, ſi uniforme, ſi conſtant de toutes les nations de l'univers, que ni l'intérêt des paſſions, ni les faux raiſonnemens de quelques philoſophes, ni l'autorité & l'exemple de certains Princes n'ont jamais pu affoiblir ni faire varier; ce conſentement n'a pu venir que d'un premier principe qui fait partie de la nature de l'homme, d'un ſentiment intime gravé dans le fond de ſon cœur par l'Auteur de ſon être, & d'une tradition primordiale auſſi ancienne que le monde même.

Voila l'origine & la ſource de la religion des anciens, véritablement digne de l'homme, s'il avoit pu ſe tenir à la ſimplicité & à la pureté de ces premiers principes. Mais les erreurs de l'eſprit & les vices du cœur, funeſtes effets de la corruption de la nature humaine, ont étrangement défiguré ces premiers traits. Ce ſont de courtes lueurs & des étincelles brillantes qu'une dépravation générale n'a pu éteindre, mais incapables de diſſiper la nuit profonde & noire qui régne preſque par tout, & qui

ne présente qu'absurdités, que folies, qu'extravagances, que licences de mœurs & desordres; en un mot, qu'un amas monstrueux d'égaremens & de dissolutions.

Est-il rien de plus admirable que ces principes qu'établit Cicéron; [a] Qu'avant tout il faut être persuadé qu'il y a un Etre suprême qui régle tous les événemens de l'univers, & qui dispose de tout en maître & en arbitre souverain: que c'est lui qui comble de biens le genre humain: qu'il pénétre & connoit ce qui se passe de plus intime dans le fond de nos cœurs: qu'il traite les gens de bien & les impies, chacun selon leurs mérites? Que le vrai moien de se rendre la Divinité favorable & de lui plaire, n'est pas d'emploier les richesses ni la magnificence dans le culte qu'on lui rend, mais de lui présenter un cœur pur & chaste, & d'avoir pour elle un sincére & profond respect?

a Sit hoc jam à principio persuasum civibus: Dominos esse omnium rerum ac moderatores deos, eaque quæ gerantur eorum geri judicio ac numine; eosdemque optimè de genere hominum mereri; &, qualis quisque sit, quid agat, quid in se admittat, qua mente, qua pietate religiones colat, intueri; piorumque & impiorum habere rationem... Ad divos adeunto caste. Pietatem adhibento, opes amovento. *Cic. de leg. lib. 2. n. 15. & 19.*

Ces ſentimens ſi ſublimes & ſi religieux étoient l'effet des réflexions de quelques particuliers, attentifs à étudier le cœur de l'homme, & à remonter aux premiers principes de ſon inſtitution, dont ils conſervoient encore d'heureux reſtes. Mais le corps de toute la religion, l'eſprit de ſes fêtes & de ſes cérémonies, l'ame de la Théologie payenne dont les Poëtes étoient les maîtres & les docteurs, l'exemple même des dieux, dont les paſſions violentes, les avantures ſcandaleuſes, les crimes abominables étoient célébrés dans les cantiques, & propoſés en quelque ſorte à l'imitation auſſi bien qu'au culte des peuples : tout cela certainement n'étoit pas capable d'éclairer l'eſprit des hommes, ni de les former aux bonnes mœurs.

Il eſt remarquable que dans les plus grandes ſolennités de la religion payenne, dans les Myſtéres les plus ſacrés & les plus vénérables, loin qu'on y aperçût rien qui portât à la vertu, à la piété, à la pratique des devoirs les plus eſſentiels de la vie commune ; l'autorité des loix, la force impérieuſe de la coutume, la

présence des Magiſtrats, le concours de tous les Ordres de l'Etat, l'exemple des peres & des meres, tout entraînoit dès l'enfance une nation entiére à un culte impur & ſacrilége ſous le nom & comme ſous la ſauvegarde de la religion même, comme on le verra bientôt.

Après ces réflexions générales ſur le paganiſme, il eſt tems d'entrer dans le détail de ce qui regarde en particulier la religion des Grecs. Je réduirai cette matiére, infinie par elle-même, à quatre articles, qui ſont: 1°. les fêtes; 2°. les oracles, les augures, les divinations; 3°. les jeux & les combats; 4° les ſpectacles & les repréſentations de théatre: & je ne prendrai dans chaque article que ce qui me paroitra le plus digne de la curioſité du Lecteur, & qui aura le plus de raport à l'hiſtoire. Je ne parle point des ſacrifices, parce que j'en ai donné ailleurs une idée ſuffiſante. *Maniére d'enſeigner, Tome I.*

ARTICLE PREMIER.

DES FETES

IL SE célébroit dans les différentes villes de la Gréce, & ſur tout à Athénes, un nombre infini de fêtes: je

n'en raporterai ici que trois, qui ſont les plus célébres ; ſavoir, les Panathénées, les fêtes de Bacchus, & les fêtes Eleuſiennes.

§. I. *Panathénées.*

CETTE fête ſe célébroit à Athénes en l'honneur de Minerve, déeſſe tutélaire de cette ville, à qui elle donna ſon * nom, auſſi bien qu'à la fête dont il s'agit. L'inſtitution en étoit ancienne. Elle s'appelloit d'abord ſimplement *les Athénées* : mais depuis que Théſée eut réuni dans une ſeule ville les différens bourgs de l'Attique, elle prit le nom de *Panathénées*. Il y en avoit de deux ſortes : les grandes, & les petites, qui ſe célébroient à peu près avec les mêmes cérémonies : les petites chaque année, les grandes après quatre ans révolus.

* Ἀθήνη.

On repréſentoit dans ces fêtes trois ſortes de combats : ceux de la courſe, les gymniques, ceux de muſique ; & l'on comprend dans ces derniers les combats de poéſie. Dix Commiſſaires, choiſis des dix Tribus, préſidoient à ces combats, en régloient la forme, & en diſtribuoient les récompenſes. La fête duroit pluſieurs jours.

Le matin du premier jour il se faisoit une course à pié, où les contendans portoient chacun un flambeau allumé, qu'ils se donnoient de main en main par un échange mutuel sans interrompre leur course. Ils partoient du Céramique, fauxbourg d'Athénes, & traversoient toute la ville. Celui qui arrivoit au but sans avoir laissé éteindre son flambeau, remportoit le prix. L'après-midi, la même course se faisoit à cheval.

Le combat gymnique, ou des Athlétes, succédoit à la course. Le lieu de cet exercice étoit sur les bords de l'Ilisse, petite riviére qui passe dans Athénes, & va se rendre dans la mer au Pirée.

Ce fut Périclès qui le premier institua le combat de Musique. On y chantoit les louanges d'Harmodius & d'Aristogiton, qui délivrérent Athénes de la tyrannie des Pisistratides; & on y joignit dans la suite l'éloge de Thrasybule, qui chassa les trente Tyrans. Les disputes étoient très vives, non seulement entre les Musiciens, mais encore plus entre les Poétes; & c'étoit une grande gloire que d'y être déclaré vainqueur. On

ſait qu'Eſchyle mourut de regret d'avoir vû la palme ajugée à Sophocle qui étoit beaucoup plus jeune que lui.

Ces combats étoient ſuivis d'une proceſſion générale, où l'on portoit avec grande pompe & grande cérémonie un voile brodé d'or, où étoient tracées artiſtement les actions guerriéres de Pallas contre les Titans & les Géans. Ce voile étoit attaché à un vaiſſeau qui portoit le nom de la déeſſe. Ce vaiſſeau, équipé de voiles & de mille rames, étoit conduit par terre depuis le Céramique juſqu'au temple Eleuſinien, non par des chevaux ou des bêtes de ſomme, mais par des machines cachées apparemment dans le fond du vaiſſeau qui faiſoient mouvoir les rames, & gliſſer le vaiſſeau.

Philoſtrat. in Herod. Sophiſt. lib. 2. pag. 550.

La marche étoit auguſte & majeſtueuſe. On voioit à la tête les vieillards, qui portoient en main des branches d'olivier, θαλλοφόροι; & l'on choiſiſſoit ceux qui étoient les mieux faits & d'une meilleure ſanté. Des Dames Athéniennes, auſſi fort âgées, les accompagnoient dans le même équipage.

Les hommes faits & robuſtes for-

moient le ſecond rang. Ils étoient en armes, avec des boucliers & des lances, ſuivis des étrangers établis à Athénes, qui portoient un hoiau, c'eſt-à-dire un inſtrument propre à labourer la terre. Après eux marchoient les femmes Athéniennes de même âge, accompagnées des femmes étrangéres, qui portoient des vaſes propres à puiſer de l'eau.

Le troiſiéme rang étoit composé de jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, tirées des meilleures familles de la ville. Les garçons étoient en caſaque, la tête couverte de couronnes, & ils chantoient un hymne particulier en l'honneur de la déeſſe. Les filles portoient des corbeilles, où étoient renfermées les choſes ſacrées, néceſſaires pour cette cérémonie, & couvertes d'un voile pour en dérober la vûe aux ſpectateurs. Celui qui avoit en dépôt ces choſes ſacrées, devoit, pluſieurs jours avant que d'y toucher, & de les diſtribuer aux vierges Athéniennes, avoir gardé une exacte continence; [a] ou plûtôt, comme le dit Démoſthéne, toute ſa Κανηφόροι.

a Οὐχὶ προειρημένον ἡμερῶν ἀριθμὸν ἁγνεύειν μόνον, ἀλλὰ τὸν βίον ὅλον ἡγνευκέναι. *Demoſth. in extrema Ariſtocratia.*

vie & toute sa conduite devoit avoir été un modéle parfait de vertu & de pureté. C'étoit un grand honneur pour une fille d'être choisie pour ce noble & auguste ministére, & un affront insupportable d'en être jugée indigne. Nous avons vû qu'Hipparque fit cet affront à la sœur d'Harmodius, ce qui anima extrêmement les conjurés contre les Pisistratides. Ces vierges Athéniennes étoient suivies de jeunes filles étrangéres, qui portoient pour elles des parasols & des siéges.

Des enfans, de l'un & de l'autre sexe aussi, faisoient la cloture de cette pompe.

Il étoit ordonné de faire chanter dans cette auguste cérémonie par ceux qui étoient appellés ῥαψωδοὶ des vers d'Homére, preuve éclatante de l'estime qu'on faisoit des ouvrages de ce Poéte, même par raport à la religion : c'étoit Hipparque, fils de Pisistrate, qui le premier avoit introduit cette coutume.

Troisiéme Vol. de l'Hist. Anc. p. 539.

J'ai remarqué ailleurs que ce fut dans les combats gymniques de cette fête qu'un Héraut prononça à haute voix que le peuple d'Athénes avoit

accordé une couronne d'or au célébre médecin Hippocrate, pour marque de reconnoiſſance des ſervices ſignalés qu'il avoit rendus à l'Etat pendant la peſte.

Dans cette fête, le peuple d'Athénes ſe mettoit lui & toute la République ſous la protection de Minerve, déeſſe tutélaire de la ville, & lui demandoit toutes ſortes de proſpérités. Depuis la bataille de Marathon, on faiſoit dans ces vœux publics une mention expreſſe des Platéens, & on les joignoit en tout à ceux d'Athénes.

§. II. *Fêtes de Bacchus.*

LE CULTE de Bacchus avoit été apporté d'Egypte à Athénes. On y avoit établi pluſieurs Fêtes à l'honneur de ce dieu : deux ſur tout, qui étoient plus connues que toutes les autres, appellées les Grandes & les Petites Fêtes de Bacchus. Celles-ci étoient comme une préparation aux premiéres. Elles ſe célébroient en pleine campagne, vers le tems de l'autonne, & s'appelloient *Lenea*, d'un mot grec qui ſignifie preſſoir. Les Grandes étoient nommées ordinairement *Dionyſia*, d'un des noms de ce dieu ; & ſe

Ληνός. Dionyſus.

célébroient dans la ville vers le printems.

Dans les unes & dans les autres on donnoit au peuple des Jeux, des Spectacles, des repréſentations de Théatre, ce qui ſe faiſoit avec un grand concours & une grande magnificence, comme on le verra dans la ſuite. C'étoit pour lors que les Poétes diſputoient entre eux le prix de la poéſie, en ſoumettant au jugement des arbitres nommés pour cet effet les piéces ſoit tragiques ſoit comiques qu'ils avoient compoſées, & que l'on repréſentoit devant le peuple.

Ces fêtes duroient pluſieurs jours. Ceux qui y étoient initiés imitoient tout ce qu'il a plu aux Poétes de feindre du dieu Bacchus. Ils ſe couvroient de peaux de bêtes; tenoient en main des thyrſes, c'eſt-à-dire des demi-piques couvertes de feuilles de lierre; avoient des tymbales, des cors, des ſiſtres, & d'autres inſtrumens propres à faire beaucoup de bruit; portoient ſur la tête des couronnes de branches de lierre, de vigne, & d'autres arbres conſacrés à Bacchus. Les uns repréſentoient Siléne, les autres Pan, les autres des Satyres, tous habillés

en mascarades. Plusieurs étoient montés sur des ânes : d'autres traînoient des * chévres pour les immoler. Hommes & femmes, travestis de la sorte, paroissoient en public & le jour & la nuit, contrefaisant les ivrognes, dansant d'une maniére tout-à-fait indécente, & couroient en foule sur les montagnes & dans les forêts poussant des cris & des hurlemens terribles, les femmes sur tout qui paroissoient plus forcénées que les hommes, & qui toutes hors d'elles-mêmes & transportées de ** fureur, appelloient à grands cris le dieu dont on célébroit la fête : εὐοῖ Βάκχε, ou ὦ Ἴακχε, ou Ἰόβακχε, ou Ἰὼ Βάκχε.

Cette troupe de Bacchantes étoit suivie de ce qu'il y avoit dans la ville de Vierges plus respectables par leur naissance, appellées κανηφόροι, parce qu'elles portoient sur leurs têtes des corbeilles couvertes de pampre & de lierre.

On joignoit à tout cela d'autres cérémonies de la derniére obscenité, & dignes du dieu qui vouloit être ainsi honoré. Tous les Spectateurs en-

* *On immoloit les chévres, parce qu'elles ruinent les vignes.*

** *C'est cette fureur des Bacchantes qui faisoit appeller ces Fêtes Orgia.* Ὀργή, ira, furor.

troient dans les mêmes diſpoſitions ; & étoient ſaiſis du même eſprit. Ce n'étoient que danſes, ivrogneries, débauches, & tout ce que la licence la plus effrénée peut imaginer de plus grandes abominations. Voila ce que tout un peuple, qui a paſſé pour l'un des plus ſages de la Gréce, non ſeulement ſouffroit, mais admiroit & pratiquoit. Je dis tout un peuple : car [a] Platon, en parlant des Bacchanales, dit en termes formels qu'il avoit vû toute la ville d'Athénes plongée dans l'ivrognerie.

Liv. lib. 39. *n.* 8-18. Tite-Live nous apprend que cette licence des Bacchanales s'étant gliſſée ſecrettement à Rome, les plus affreux déſordres s'y commettoient à la faveur des ténébres de la nuit, auſſi bien que du religieux & inviolable ſecret qu'on exigeoit avec les plus terribles imprécations de toutes les perſonnes qui ſe faiſoient initier dans ces impurs & abominables myſtéres. Le Sénat en aiant été averti, arréta le cours de ces Fêtes ſacriléges ſous les plus griéves peines, & en bannit abſolument l'exercice, d'abord de Rome, puis de toute l'Italie. Ces

a Πᾶσαν ἐθεασάμην τὴν πόλιν περὶ τὰ Διονύσια μεθύουσαν. *Lib.* 1. *de Leg. pag.* 637.

exemples nous montrent [a] combien une religion mal entendue, qui couvre du nom reſpectable de la Divinité les plus grands crimes, eſt capable de faire illuſion à l'eſprit humain.

§. III. *Fête d'Eleuſis.*

IL N'Y A RIEN dans toute l'antiquité payenne de plus célébre que la fête de Cérès d'Eleuſis. Les cérémonies de cette fête étoient appellées par excellence *les myſtéres*, comme étant, dit Pauſanias, autant au-deſſus de tous les autres, que les dieux ſont au-deſſus des hommes. On en raporte l'origine & l'établiſſement à Cérès même, laquelle, ſous le régne d'Erechthée, étant venue à Eleuſis, petite ville de l'Attique, pour chercher ſa fille Proſerpine que Pluton avoit enlevée, & aiant trouvé le pays affligé d'une grande famine, y apporta un promt reméde par l'invention du blé dont elle gratifia les habitans. [b] Elle ne

Lib. 10. *pag.* 670.

a Nihil in ſpeciem fallacius eſt quàm prava religio, ubi deorum numen prætenditur ſceleribus. *Liv. ibid. n.* 16.

b Multa eximia divinaque videntur Athenæ tuæ peperiſſe, atque in vitam hominum attuliſſe: tum nihil melius illis myſteriis, quibus ex agreſti immanique vita exculti ad humanitatem & mitigati ſumus, initiaque ut appellantur, ita re vera principia vi-

leur enſeigna pas ſeulement à faire uſage du blé, mais elle leur donna des principes de probité, de bonté, de douceur, d'humanité; ce qui a fait appeller ſes myſtéres θεσμοφόρεια, & *Initia*; & c'eſt à ces premiéres & heureuſes leçons que l'antiquité fabuleuſe attribuoit le caractére de douceur, de politeſſe, & d'urbanité qui régnoit ſinguliérement à Athénes.

Ces Myſtéres étoient diviſés en petits & grands Myſtéres, dont les premiers ſervoient de préparation aux autres. Les petits ſe célébroient au mois Antheſtérion, qui répond à Novembre; les grands, au mois Boédromion, qui répond à celui d'Août. Les Athéniens ſeuls y étoient réçus. Tout ſexe, tout âge, toute condition y avoient droit. Les étrangers en étoient abſolument exclus. Il falut qu'Hercule, Caſtor, & Pollux, ſe fiſſent adopter par des Athéniens pour y être admis: encore ne le furent-ils

ex cognovimus. *Cic. lib.* 2. *de leg. n.* 36.

Teque, Ceres, & Libera, quarum ſacra, ſicut opiniones hominum ac religiones ferunt, longè maximis atque occultiſſimis ceremoniis continentur: à quibus initia vitæ atque victus, legum, morum, manſuetudinis, humanitatis exempla hominibus & civitatibus data ac diſpertita eſſe dicuntur. *Id. Cic. in Verr. de ſuppl. n.* 186.

qu'aux petits Mystéres. Je m'arréterai principalement aux grands, qui se célébroient à Eleusis.

Ceux qui demandoient à y être initiés, étoient obligés de se purifier auparavant par les petits Mystéres, en se lavant dans le fleuve Ilissus, en faisant certaines priéres, offrant des sacrifices, & sur-tout en vivant dans la continence pendant un intervalle de tems qui leur étoit marqué. On emploioit ce tems à les instruire des principes & des élémens de la doctrine sacrée des grands Mystéres.

Quand le tems de s'y faire initier étoit venu, on les faisoit entrer dans le temple, & la cérémonie se faisoit de nuit, pour inspirer plus de respect & de fraieur. Là se passoient des choses bien merveilleuses. On avoit des visions, on entendoit des voix extraordinaires, un grand éclat dissipoit tout d'un coup les ténébres, & disparoissant bientôt après augmentoit l'horreur de la nuit : des spectres, des coups de tonnerre, un tremblement de terre achevoient de répandre la terreur. Le Récipiendaire, glacé de crainte, & tout couvert de sueur, écoutoit en tremblant la lecture de

certains livres myſtérieux, ſi pourtant en cet état il pouvoit rien écouter. Ces cérémonies nocturnes donnoient lieu à bien des deſordres, que la loi auſtère du ſilence impoſée aux Initiés ſervoit a couvrir, [a] comme le marque S. Grégoire de Naziance. Que ne peut point la ſuperſtition ſur l'eſprit humain, quand une fois l'imagination eſt échaufée? Celui qui préſidoit à la cérémonie s'appelloit *Hierophantes*, & il étoit revétu d'un habit ſingulier : il ne lui étoit point permis de ſe marier. Le premier qui fit cette fonction, & que Cérès même en inſtruiſit, fut Eumolpus, dont les ſucceſſeurs par cette raiſon ſont nommés *Eumolpides*. Il avoit trois Collégues :
Δᾳδοῦχος. l'un qui tenoit un flambeau; un Hé-
Κῆρυξ. raut, deſtiné apparemment à prononcer certaines paroles myſtérieuſes; & un troiſiéme, qui ſervoit à l'autel.

Outre ces Officiers, il y avoit un des premiers Magiſtrats de la ville prépoſé pour veiller à l'exacte obſervance des cérémonies de cette fête. Il
Βασιλεύς. s'appelloit *Le Roi*. C'étoit un des neuf

a Οἶδεν Ἐλευσὶν ταῦτα, καὶ οἱ τῶν σιωπωμένων, καὶ σιωπῆς ὄντων ἀξίων, ἐπόπται. *Orat. de ſacr. lumin.*

Archontes. Il étoit chargé du ſoin d'offrir les priéres & les ſacrifices. Le peuple lui donnoit quatre Adjoints : dont l'un étoit choiſi dans la famille des Eumolpides, le ſecond dans celle des Céryciens, & les deux derniers dans deux autres familles. Enfin dix autres miniſtres le ſoulageoient dans toutes ſes fonctions, & ſur tout dans celle d'offrir les ſacrifices, d'où ils tirérent leur nom.

Ἐπιμεληταί.

Ἱεροποιοί.

Les Athéniens faiſoient initier leurs enfans de l'un & de l'autre ſexe dans ces myſtéres de fort bonne heure, & ſe feroient regardé comme criminels s'ils les avoient laiſſé mourir ſans leur procurer cet avantage. L'opinion commune étoit que cette cérémonie étoit un engagement à mener une vie plus pure & plus réglée, qu'elle attiroit une protection particuliére des déeſſes au ſervice deſquelles on s'étoit dévoué, & qu'elle procuroit même pour l'autre vie un bonheur plus complet & plus aſſuré ; au lieu que ceux qui n'avoient point été initiés, outre les maux qu'ils avoient à craindre pour cette vie, étoient condannés, après leur deſcente aux enfers, à demeurer éternellement dans

Cérès & Proſerpine.

Diogen. Laert. lib. 6. pag. 389.

la boue & dans l'ordure. Diogéne le Cynique n'en croioit rien, & comme ſes amis l'exhortoient, par la crainte d'un tel malheur, à ſe faire initier avant ſa mort : » Quoi ! dit-il, Agé- » ſilas & Epaminondas ſeront dans la » boue & le fumier, pendant que les » plus vils Athéniens, parce qu'ils » auront été initiés, auront une place » diſtinguée dans les Iles des bien- » heureux ! Socrate ne fut pas plus crédule. Il ne ſe fit point initier dans ces Myſtéres ; & peut-être fut-ce une des raiſons qui rendirent ſa religion ſuſpecte.

Liv. lib. 31. n. 14.

Ceux qui ne l'étoient pas ne pouvoient point entrer dans le temple de Cérès ; & l'on voit dans Tite-Live que deux Acarnaniens y étant entrés le jour de la fête en ſuivant la foule, quoique ce fût par mégarde & ſans mauvais deſſein, furent mis impitoiablement à mort. C'étoit auſſi un crime capital de divulguer les ſecrets & les myſtéres de cette fête. C'eſt pour cette raiſon que Diagore le Mélien fut proſcrit, & ſa tête miſe à prix. Il en penſa couter la vie au poéte Eſchyle, pour en avoir parlé trop ouvertement dans quelqu'une de ſes

tragédies. Ce fut aussi ce qui causa la disgrace d'Alcibiade. [a] On fuioit comme un maudit & comme un excommunié quiconque avoit violé ce secret. Pausanias, en plusieurs endroits, où il parle du temple d'Eleusis, & des cérémonies qui s'y pratiquoient, s'arréte tout court, & marque qu'il n'en peut pas dire davantage, parce qu'il a eu en songe une vision qui le lui a défendu. *Lib. 1. pag. 26. & 71.*

Cette fête, la plus célébre de toute l'antiquité profane, duroit neuf jours. Elle commençoit le quinziéme du mois Boédromion. Après quelques cérémonies observées les premiers jours, & quelques sacrifices offerts aux déesses, le quatriéme vers le soir se faisoit la procession de la Corbeille, qui étoit portée sur un [b] char traîné lentement par des beufs, & suivie d'une grande troupe de femmes Athéniennes. Elles portoient toutes des corbeilles mystérieuses, remplies de

[a] Est & fideli tuta silentio
—Merces. Vetabo, qui Cereris sacrum
Vulgarit arcanæ, sub iisdem
Sit trabibus, fragilemque mecum
Solvat phaselum. *Horat. Od.* 2. *lib.* 2.

b Tardaque Eleusinæ matris volventia plaustra, *Virgil. Georg. lib.* 1. *vers.* 163.

diverſes choſes qu'on tenoit fort cachées, & couvertes d'un voile de pourpre. Cette cérémonie repréſentoit la corbeille où Proſerpine avoit mis les fleurs qu'elle cueilloit lorſque Pluton l'enleva.

Le cinquiéme jour étoit appellé *le jour des flambeaux*, parce que la nuit de ce jour hommes & femmes en portoient, pour imiter l'action de Cérès, qui aiant allumé aux feux du mont Etna un flambeau, alloit errant de côté & d'autre pour chercher ſa fille.

Le ſixiéme jour étoit le plus célébre de tous. Il s'appelloit *Iacchus*: c'eſt le même que Bacchus, fils de Jupiter & de Cérès. On portoit ſa ſtatue en grande cérémonie. Il étoit couronné de myrte, & tenoit à la main un flambeau. La proceſſion partoit du Céramique, paſſoit à travers les places de la ville, & continuoit ſa marche juſqu'à Eleuſis. Le chemin qui y conduiſoit, s'appelloit *la voie ſacrée*. On paſſoit la riviére de Céphiſe ſur un pont. Cette proceſſion étoit très nombreuſe, & il s'y trouvoit ordinairement juſqu'à trente mille perſonnes. Le temple d'Eleuſis

Herod. lib. 8. cap. 65.

où elle se rendoit, étoit assez grand pour contenir toute cette multitude; & Strabon dit qu'il avoit l'étendue des théatres, où l'on sait qu'il tenoit beaucoup plus de monde. Tout le chemin retentissoit du son des trompettes, des clairons, & des autres instrumens. On chantoit des hymnes à l'honneur des déesses, & ce chant étoit accompagné de danses & de marques de joie extraordinaires. La route que j'ai marquée, par la voie sacrée & par le Céphise, étoit la route ordinaire. Mais depuis que les Lacédémoniens, dans la guerre du Péloponnése, eurent fortifié Décélie, les Athéniens furent obligés de conduire leur procession par mer: Alcibiade rétablit l'ancienne coutume.

Lib. 9. pag. 395.

Le septiéme jour étoit consacré par les Jeux & les combats Gymniques. La récompense du vainqueur étoit une mesure d'orge, apparemment parce que c'étoit à Eleusis que Cérès avoit d'abord enseigné le moien de faire venir l'orge, & d'en user. Les deux jours suivans étoient destinés à certaines cérémonies par-

ticuliéres, qui ſont peu importantes & peu remarquables.

Pendant que cette fête duroit, il étoit défendu, ſous de très groſſes peines, d'arréter qui que ce fût pour le mettre en priſon, ni même de préſenter aux Juges aucune requête. Elle ſe célébroit réguliérement de cinq ans en cinq ans, c'eſt-à-dire après quatre ans révolus; & l'hiſtoire ne marque point qu'elle ait jamais été interrompue, ſi ce n'eſt lors de la priſe de Thébes par Alexandre le Grand. Les Athéniens, tout prêts alors de célébrer les grands myſtéres, furent tellement affligés de la ruine de cette ville, qu'ils ne purent ſe réſoudre, dans un ſi grand deuil, à ſolemniſer une fête qui ne reſpiroit que la joie & l'allégreſſe. Elle continua juſques ſous les Empéreurs chrétiens. Valentinien avoit réſolu de l'abolir: mais Prétextat, Proconſul de la Gréce, lui repréſenta d'une maniére ſi vive & ſi touchante la douleur que cauſeroit à tous les peuples l'extinction de cette fête, qu'il la laiſſa encore ſubſiſter. On croit que ce fut le grand Théodoſe qui l'abolit entiérement, auſſi bien

Plut. in Alex. pag. 671.

Zoſim. hiſt. lib. 4.

que toutes les autres cérémonies payennes.

ARTICLE SECOND.

Des augures, des oracles, &c.

RIEN n'eſt plus commun dans l'hiſtoire ancienne que d'entendre parler d'oracles, d'augures, de divinations. On ne faiſoit point de guerres, on n'envoioit point de colonies, on n'entreprenoit, ſoit en public ſoit en particulier, aucune affaire qui fût de quelque conſéquence, ſans avoir auparavant conſulté les dieux. C'étoit une coutume généralement établie chez tous les peuples, Egyptiens, Aſſyriens, Grecs, Romains : ce qui marque ſans doute, comme je l'ai déja obſervé, qu'elle venoit d'une ancienne tradition, & qu'elle avoit pris ſon origine dans la religion même & dans le culte du vrai Dieu. En effet, on ne peut douter qu'avant le déluge Dieu ne manifeſtât aux hommes ſes volontés en différentes maniéres, comme il l'a fait depuis à ſon peuple; tantôt par lui-même & de vive voix, tantôt par le miniſtére des anges ou par des prophêtes qu'il

inspiroit, d'autrefois par des apparitions ou par des songes. Quand les enfans de Noé se partagérent en différens pays, ils y portérent cette tradition qui s'y conserva toujours, mais qui fut altérée & corrompue par les ténébres de l'idolatrie. Aucun des anciens n'insiste plus sur la nécessité de consulter les dieux en tout par les augures & par les oracles, que Xénophon; & il fonde cette nécessité, comme je l'ai remarqué ailleurs plus d'une fois, sur un principe puisé dans les lumiéres de la raison la plus épurée. Il représente en plusieurs endroits que l'homme, par lui-même, ignore le plus souvent ce qui lui est utile ou pernicieux; que loin de pouvoir percer dans l'avenir, le présent même échape à sa vûe, tant elle est courte & bornée; qu'il est arrété dans ses plus grands projêts par les plus légers obstacles; que la divinité seule, à qui tous les siécles sont ouverts, peut lui faire connoitre sûrement l'avenir; qu'elle seule peut lui faciliter le succès de ses entreprises; & qu'il est raisonnable de croire qu'elle accorde ses lumiéres & sa protection à ceux qui lui rendent

un hommage plus pur, qui l'invoquent dans tous les tems avec plus de constance & de fidélité, & qui la consultent avec plus de sincérité & de bonne foi.

§. I. *Des augures.*

QUELLE honte pour la raison humaine, qu'un principe si lumineux l'ait conduite à des raisonnemens si pitoiables sur tout ce qui concerne la science des Augures & des Aruspices, & lui en ait fait embrasser avec un respect aveugle les puérilités les plus ridicules ! Faire dépendre les plus importantes affaires de l'Etat du chant d'un oiseau, du côté droit ou gauche où il a été aperçu, de l'avidité des poulêts à manger, de l'inspection des entrailles des bêtes, du bon état & de l'intégrité du foie, qui, selon eux, disparoissoit quelquefois tout-à-coup, & ne laissoit aucune trace ni aucune marque qu'il eût jamais subsisté ! Ajoutez à toutes ces observations superstitieuses les rencontres fortuites, les paroles dites au hazard & ensuite tournées en bon ou mauvais présage, les pressentimens, les prodiges, les monstres, les éclipses, les

cométes, tous les phénoménes extraordinaires, les accidens imprévûs, & une infinité d'autres choſes pareilles.

Comment a-t-il pu arriver que tant de grands hommes, tant d'illuſtres Généraux, tant d'habiles Politiques, tant même de ſavans Philoſophes, aient donné de bonne foi dans des réveries ſi abſurdes ? Plutarque ſur tout, ſi eſtimable d'ailleurs, me fait pitié par ſon aſſerviſſement aux uſages les plus inſenſés des cérémonies payennes, & par ſa ridicule crédulité pour les ſonges, les ſignes, les prodiges. Il avoue quelque part qu'il s'abſtint lontems de manger des œufs à cauſe de quelque ſonge qu'il avoit eu, & qu'il n'a pas jugé à propos de nous apprendre.

Plut. Sympoſ. lib. 2. Quæſt. 3. pag. 635.

Les plus ſenſés d'entre les payens ſavoient bien ce qu'il faloit penſer de tout ce qui regarde l'art de la divination, & ils en parloient entr'eux, & ſouvent même en public, de la maniére du monde la plus mépriſante, & la plus propre à en faire ſentir le ridicule. Caton, ce grave Cenſeur, ne croioit pas qu'un Aruſpice en pût regarder un autre ſans rire. Annibal

Cic. lib. 1. de Divin. n. 5.

Ibid. n. 52.

admira la ſimplicité de Pruſias, à qui il conſeilloit de donner la bataille, & qui en étoit détourné par l'inſpection des entrailles d'une victime. Quoi! lui dit-il : vous en croiez plutôt le foie d'une bête, qu'un vieux Capitaine comme moi? Marcellus, qui avoit été cinq fois Conſul, & qui étoit Augure, diſoit avoir trouvé un bon moien de ne pas être arrété par le vol ſiniſtre des oiſeaux, c'étoit de tenir ſa litiére bien cloſe & bien fermée. *Ibid. n. 77.*

Cicéron s'en explique ſans ambiguité & ſans ménagement. Perſonne n'étoit plus capable d'en parler pertinemment que lui, comme le remarque Monſieur Morin dans la diſſertation qu'il a faite ſur ce ſujet. Adopté dans le Collége des Augures, il avoit eu la connoiſſance de leurs ſecrets les plus cachés, & toutes les facilités poſſibles pour étudier cette ſcience à fonds; & il paroit qu'il l'avoit fait par les deux livres qu'il nous a laiſſés de la divination, où l'on peut dire qu'il a épuiſé la matiére. Dans le ſecond, où il réfute ſon frere Quintus qui avoit pris le parti des Augures, il combat & détruit ſes faux *Memoire de l'Acad. des Belles-Lettres Tom. I. pag. 291.*

raisonnemens avec une force, & en même tems avec une finesse & une délicatesse de raillerie, qui ne laissent rien à désirer; & il démontre par des preuves plus convaincantes les unes que les autres l'inutilité de cet art, sa fausseté, ses contrariétés, son impossibilité. [a] Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au milieu de tout cela, il ne laisse pas de blâmer les Généraux & les Magistrats, qui dans les occasions importantes en avoient méprisé les pronostics, & de soutenir que cet usage, tout abusif qu'il étoit selon lui, devoit cependant être respecté par raport à la religion & à la prévention des peuples.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici fait voir que le paganisme étoit partagé en deux sortes d'hommes, qui détruisoient presque également la religion; les uns par le respect superstitieux & aveugle qu'ils témoignoient

a Errabat multis in rebus antiquitas: quam vel usu jam, vel doctrina, vel vetustate immutatam videmus. Retinetur autem & ad opinionem vulgi, & ad magnas utilitates reip. mos, religio, disciplina, jus augurum, collegii auctoritas. Nec verò non omni supplicio digni P. Claudius, L. Junius Consules, qui contra auspicia navigarunt. Parendum enim fuit religioni, nec patrius mos tam contumaciter repudiandus. *Divin lib.* 2. *n.* 70. 71.

pour les augures, les autres par le mépris irréligieux avec lequel ils s'en moquoient.

Le principe des premiers, fondé d'un côté ſur l'ignorance & l'impuiſſance de l'homme dans les affaires de la vie, & de l'autre ſur la preſcience de la divinité & ſa providence toute-puiſſante, étoit vrai : mais la conſéquence qu'ils en tiroient pour les augures étoit fauſſe. Ils auroient dû montrer qu'il étoit certain que la divinité avoit elle-même établi ces ſignes extérieurs pour manifeſter ſes deſſeins, & qu'elle s'étoit engagée à y être fidéle en toutes les occaſions. Mais il n'y avoit rien de tel. Ces augures & ces aruſpices étoient l'effet & l'invention de l'ignorance, de la témérité, de la curioſité, & de toutes les paſſions de l'homme, qui prétendoit interroger Dieu, & l'obliger à lui répondre ſur toutes ſes phantaiſies, & ſur ſes entrepriſes les plus injuſtes.

Les autres, qui dans le fond ne croioient rien de tout ce que la ſcience des Augures preſcrivoit, ne laiſſoient pas d'obſerver ces puériles cérémonies par politique, afin de mieux

s'assujettir l'esprit des peuples, & de les conduire à leurs fins par la superstition. Mais par le mépris qu'ils faisoient des Augures, & par la conviction intime où ils étoient de leur fausseté, ils étoient conduits à nier la providence divine, & à mépriser la religion même, qu'ils regardoient comme inséparable de toutes ces absurdités, qui la rendoient en effet ridicule, & indigne de tout homme sensé.

Les uns & les autres se sont conduits de la sorte, parce qu'aiant méconnu le Créateur, & n'aiant pas profité de la lumiére naturelle qui devoit le leur faire connoitre & adorer, ils ont mérité d'être livrés à leurs propres ténébres & à un sens réprouvé; &, si la véritable religion ne nous avoit éclairés, nous donnerions encore aujourd'hui dans les mêmes superstitions.

§. II. *Des Oracles.*

NUL PAYS ne fut plus riche ni plus fertile en oracles que la Gréce : je ne parlerai que de ceux qui étoient les plus connus.

L'oracle de Dodone, ville située chez les Molosses dans l'Epire, étoit

fort célébre. Jupiter y rendoit ses réponses, soit par * les chênes parlans, soit par les colombes qui avoient aussi leur langage, soit par les bassins d'airain retentissans, soit par la bouche des Prêtres & des Prêtresses.

Les oracles de Trophonius dans la Béotie, quoi qu'il ne fût qu'un simple Héros, avoient une grande réputation. Après beaucoup de cérémonies préliminaires, comme de se laver dans le fleuve, d'offrir des sacrifices, de boire d'une eau appellée *Lethé*, parce qu'elle faisoit tout oublier; on descendoit dans son antre sur de petites échelles par un trou assez étroit. Quand on y étoit descendu, on trouvoit une autre petite caverne, dont l'entrée étoit aussi fort étroite. On se couchoit à terre: on prenoit dans chaque main de certaines compositions de miel, qu'il faloit nécessairement porter: on pas-

Pausan. lib 9. pag. 602 604.

* *On attachoit au haut des chênes certains instrumens, lesquels agités par le vent, ou d'une autre maniére, rendoient un son confus. Servius remarque que le même mot, en langue Thessalienne, signifioit* colombe & devineresse; *ce qui avoit donné lieu à la tradition fabuleuse des colombes qui parloient. Il étoit aisé d'exciter du bruit dans ces bassins d'airain par quelque voie secrette, & de faire signifier à ce bruit confus & inarticulé tout ce qu'on vouloit.*

ſoit les piés dans l'ouverture de la petite caverne, & auſſitôt on ſe ſentoit emporté au-dedans avec beaucoup de force & de viteſſe. C'étoit là que l'avenir ſe déclaroit, mais non pas à tous d'une même maniére. Les uns voioient, les autres entendoient. On ſortoit de là tout étourdi, & tout hors de ſoi, & on étoit placé dans la chaiſe de Mnemoſyne, déeſſe de la Mémoire. On avoit grand beſoin de ſon ſecours pour ſe ſouvenir, dans un ſi grand trouble, de ce qu'on avoit vû ou entendu, ſuppoſé qu'on eût vû ou entendu quelque choſe. Pauſanias, qui avoit été lui-même conſulter cet oracle, & qui avoit paſſé par toutes ces cérémonies, nous en a laiſſé une deſcription fort ample. Plutarque y ajoute encore quelques circonſtances particuliéres, que j'omêts pour éviter une ennuieuſe longueur.

Plut. de gen. Socr p. 590.

Le temple & l'oracle *des Branchides* dans le voiſinage de Milet, ainſi appellé de Branchus fils d'Apollon, étoit fort ancien, & extrêmement reſpecté par tous les Ioniens & les Doriens de l'Aſie. Xerxès à ſon retour de Gréce fit bruler le temple,

Herod. lib. 1. cap. 157. Strab. l. 14. pag. 634.

après que les Prêtres lui en eurent livré les trésors. Ce Prince, en récompense, leur accorda un établissement dans le fond de l'Asie, pour les mettre à l'abri de la vengeance des Grecs. Après la fin de la guerre, les Milésiens rétablirent ce temple avec une magnificence, qui, selon Strabon, surpassoit celle de tous les autres temples de la Gréce. Quand Alexandre le Grand eut défait Darius, il détruisit absolument la ville où les Prêtres Branchides s'étoient établis, & où leurs descendans demeuroient encore actuellement, punissant dans les enfans la perfidie sacrilége des peres.

Tacite raporte une chose bien singuliére, mais peu vraisemblable, de l'Oracle de Claros, ville d'Ionie dans l'Asie Mineure près de Colophon. Germanicus, dit-il, alla consulter « Apollon de Claros. Ce n'est point « une femme qui y rend les oracles « comme à Delphes, mais un homme « qu'on choisit dans de certaines fa- « milles, & qui est presque toujours « de Milet. Il suffit de lui dire le nom- « bre & les noms de ceux qui vien- « nent le consulter : ensuite il se retire « dans une grote, & aiant pris de l'eau «

Tacit. Annal. lib. 2. cap. 54.

» d'une ſource qui y eſt, il répond en
» vers ſur ce que les conſultans ont
» dans l'eſprit, quoique le plus ſou-
» vent il ſoit très ignorant, & ne ſa-
» che ce que c'eſt que de verſifier. On
» diſoit qu'il avoit prédit à Germa-
» nicus une promte mort, mais en
» termes obſcurs & envelopés,
» comme cela eſt ordinaire aux ora-
» cles.

Je paſſe un grand nombre d'autres oracles, pour venir au plus fameux de tous : on ſent bien que je veux parler de celui d'Apollon à Delphes. Il y étoit honoré ſous le nom de *Pythien*, nom qui vient ou du ſerpent Python qu'il avoit vaincu & tué, ou d'un mot grec qui ſignifie interroger, πυθέσθαι, parce que c'étoit là qu'on alloit le conſulter. De la vient que la Prêtreſſe de Delphes étoit appellée *la Pythie*, & les Jeux qu'on y célébroit *Pythiens*.

Delphes étoit une ancienne ville de la Phocide en Achaïe. Elle étoit ſur la pente & vers le milieu de la montagne du Parnaſſe, bâtie ſur un peu de terre-plain, & environnée de précipices qui la fortifioient ſans le ſecours de l'art. Diodore dit qu'il y

Lib. 14. pag. 427. 428.

avoit ſur le Parnaſſe un trou d'où il ſortoit une exhalaiſon qui faiſoit danſer les chêvres, & qui montoit à la tête. Un berger, curieux de connoitre la cauſe d'un effet ſi extraordinaire, s'en étant approché, ſe ſentit tout d'un coup ſaiſi de mouvemens violens, & prononça des mots, que ſans doute il n'entendoit point, mais qui prédiſoient l'avenir. D'autres firent la même épreuve. Le bruit s'en répandit bientôt dans tout le voiſinage. On n'approcha plus de ce trou qu'avec reſpect. On conclut qu'il y avoit quelque choſe de divin dans cette exhalaiſon. Une prêtreſſe fut établie pour en recevoir les effets. On plaça ſur le trou un trépie, appellé par les latins *cortina*, peut-être à cauſe de la peau qui le couvroit. C'eſt de là qu'elle rendoit ſes oracles. Autour de cet antre ſe forma inſenſiblement la ville de Delphes. On y bâtit un temple, qui dans la ſuite devint très magnifique ; & la réputation de cet oracle effaça preſque, ou du moins ſurpaſſa de beaucoup celle de tous les autres. *Corium.*

On ſe contenta dans les commencemens d'une ſeule Pythie. Elle ſuf-

fiſoit pour lors à ceux qui venoient consulter l'oracle, & qui n'étoient pas encore en grand nombre. Mais dans la ſuite, lorſque l'oracle fut tout-à-fait accrédité, on en élut une ſeconde pour monter ſur le trépié alternativement avec la premiére; & une troiſiéme pour les remplacer en cas de mort ou de maladie. Il y avoit auſſi d'autres miniſtres qui accompagnoient la Pythie dans le ſanctuaire, dont les plus conſidérables étoient
πρό ηται. appellés prophétes. C'étoient eux qui prenoient ſoin des ſacrifices, & qui en faiſoient l'examen. C'étoit à eux qu'on adreſſoit ſes demandes, ſoit qu'on les fît de vive voix, ſoit qu'on les écrivît ſur des tablettes; & c'étoit d'eux que l'on recevoit les réponſes, comme il ſera dit dans la ſuite.

Au reſte il ne faut pas confondre la Pythie avec la Sibylle de Delphes. Les anciens nous repréſentent cette derniére comme une femme vagabonde, qui alloit de contrée en contrée débiter ſes prédictions. Elle étoit en même tems la Sibylle de Delphes, d'Erythres, de Babylone, de Cumes, & de beaucoup d'autres endroits; parce qu'elle avoit ſéjourné dans tous ces lieux-là.

La Pythie ne pouvoit prophétiser, qu'elle n'eût été enivrée par la vapeur qui sortoit du sanctuaire d'Apollon. Cette vapeur miraculeuse ne l'enivroit pas en tout tems & en toute occasion. Le Dieu n'étoit pas toujours en humeur de l'inspirer. D'abord il ne le faisoit qu'une fois par an. On obtint dans la suite qu'il inspireroit la Pythie une fois le mois. Tous les jours n'étoient pas convenables, & il y en avoit où il n'étoit pas permis de consulter l'oracle. A l'occasion de ces prétendus jours malheureux, il fut rendu à Alexandre un oracle digne de remarque. Il étoit allé à Delphes pour consulter le dieu; & la Prétresse qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le temple. Alexandre qui étoit vif dans tout ce qu'il vouloit, la prit par le bras pour l'y mener de force, & elle s'écria : *Ah! mon fils, on ne peut te résister :* ou bien, *Ah! mon fils tu es invincible.* A ces mots, Alexandre s'écria de son côté qu'il ne vouloit point d'autre oracle, & qu'il étoit content de ce qu'il venoit d'entendre.

Plut. in Alexand. pag. 671.

Ἀνίκητος εἶ ὦ παῖ.

La Pythie, avant que de monter

ſur le trépié, s'y diſpoſoit par de longs préparatifs, des ſacrifices, des purifications, un jeûne de trois jours, & beaucoup d'autres cérémonies. Le dieu annonçoit ſa venue en ſecouant lui-même un laurier qui étoit devant la porte du temple, & faiſant trembler le temple juſqu'aux fondemens.

Dès [a] que la vapeur divine, comme un feu pénétrant, s'étoit répandue dans les entrailles de la Prêtreſſe, on voioit ſes cheveux ſe dreſſer ſur ſa tête : ſon regard étoit farouche, ſa bouche écumoit, un tremblement ſubit & violent s'emparoit de tout ſon corps : elle reſſentoit tous les ſymptomes d'une perſonne * agitée

a Cui talia fanti
Ante fores, ſubitò non vultus, non color unus,
Non comptæ manſere comæ : ſed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale ſonans, afflata eſt numine quando
Jam propiore dei. *Virg. Æn. lib. 6. v. 46-51.*

* *Entre pluſieurs marques que Dieu donne dans ſes Ecritures pour diſcerner ſes oracles de ceux du démon, la fureur que Virgile attribue à la Pythie,* & rabie fera corda tument, *en eſt une. „ C'eſt moi, „ dit Dieu, qui fais voir „ la fauſſeté des prédi„ ctions des devins, & qui „ force ceux qui ſe mêlent „ de deviner à prendre „ tous les mouvemens des „ inſenſés & des furieux :* Irrita faciens ſigna divinorum, & ariolos in furorem vertens. *Iſai 44. 25. Au lieu que le caractére propre & conſtant des*

de fureur. Elle proféroit par intervalles quelques paroles mal articulées que les prophétes recueilloient avec ſoin. Ils les arrangeoient, & leur donnoient la liaiſon & la ſtructure néceſſaire. Lorſqu'elle avoit été un certain tems ſur le trépié, ils la ramenoient dans ſa cellule, où elle étoit ordinairement pluſieurs jours à ſe remettre de ſes fatigues ; & ſouvent, dit Lucain, une mort promte étoit le prix ou la peine de ſon enthouſiaſme : *Lib. 5.*

Numinis aut pœna eſt mors immatura
recepti,
Aut pretium.

Les prophétes avoient ſous eux des poétes qui mettoient les oracles en vers ; & ces vers ſouvent étoient aſſez mauvais, ce qui donnoit lieu de dire qu'il étoit étonnant qu'Apollon,

prophétes du vrai Dieu étoit de rendre les réponſes divines d'un ton égal & modéré, & avec une noble tranquillité. Une autre marque diſtinctive, c'eſt que les démons rendent leurs oracles dans des lieux ſecrets, à l'écart, dans l'obſcurité des antres ; & Dieu rend les ſiens en plein jour, & devant tout le monde. Non in abſcondito locutus ſum, in loco terræ tenebroſo. *Iſ.* 45. 19. Non à principio in abſcondito locutus ſum. *Iſ.* 46. 16. *Ainſi Dieu n'a permis au démon d'imiter ſes oracles qu'en lui impoſant des conditions qui pouvoient ſervir à reconnoitre la différence des vrais & des faux.*

qui présidoit au chœur des Muses, inspirât si mal sa Prétresse. Mais Plutarque nous apprend que ce n'étoit point ce dieu qui composoit les vers des oracles. Il échaufoit l'imagination de la Pythie, il allumoit dans son ame cette vive lumiére qui lui dévoiloit tout l'avenir. Les paroles qu'elle proféroit dans le feu de son enthousiasme, n'aiant ni liaison ni structure, & ne sortant, pour ainsi dire, que par élans du fonds de son estomach, ou plutôt du * ventre, les prophétes les recueilloient avec soin & les donnoient ensuite aux poétes pour les mettre en vers. Or Apollon les abandonnoit à leur génie & à leurs talens naturels. Et il en faut dire autant de la Pythie, lorsqu'elle même composoit les vers, ce qui étoit rare, mais arrivoit quelquefois. Le fonds de l'oracle étoit inspiré par Apollon, la maniére de l'exprimer étoit de la Prétresse; souvent néanmoins les oracles se donnoient en prose.

* Ἐγγαστειμυθός.

Le caractére ordinaire des oracles étoit [a] l'ambiguité, l'obscurité, &,

a Quòd si aliquis dixerit multa ab idolis esse prædicta; hoc sciendum, quòd semper menda-

s'il eſt permis de parler ainſi, l'entortillement, enſorte qu'une même réponſe pût convenir à pluſieurs événemens tout différens, & ſouvent même oppoſés. A la faveur de cet artifice, les démons, qui ne peuvent point connoitre par eux-mêmes l'avenir, couvroient leur ignorance, & ſe jouoient de la crédulité des payens. Lorſque Créſus, près d'attaquer les Médes, conſulta l'oracle de Delphes ſur le ſuccès de cette guerre, on lui répondit *qu'en paſſant le fleuve Halys, il ruineroit un grand empire*. Quel empire ? le ſien, ou celui des ennemis ? C'étoit à lui à deviner : mais quel que dût être le ſuccès, l'oracle aura toujours dit vrai. Il en faut dire autant de la réponſe du même dieu à Pyrrhus.

Aio te, Æacida, Romanos vincere poſſe.

Je la raporte en latin, parce que l'équivoque, qui marque également que Pyrrhus peut vaincre les Romains, & les Romains Pyrrhus, ne

cium junxerint veritati, & ſic ſententias temperarint, ut, ſeu boni ſeu mali quid accidiſſet, utrumque poſſit intelligi. *Hieronym. in cap. 42. Iſaiæ. Il cite les deux exemples de Créſus & de Pyrrhus.*

ſubſiſte plus dans la traduction. A la faveur de pareilles ambiguités, le dieu ſe tiroit toujours d'affaire, & n'avoit jamais tort.

Il faut pourtant avouer que quelquefois auſſi la réponſe des oracles étoit claire & circonſtanciée. J'ai raporté, dans l'hiſtoire de Créſus, la ruſe qu'il emploia pour s'aſſurer de la véracité des oracles, qui fut de leur faire demander par ſes ambaſſadeurs ce qu'il faiſoit dans un certain tems. L'oracle de Delphes répondit en vers, qu'il faiſoit cuire une tortuë avec un agneau dans un vaſe d'airain; & cela étoit ainſi. L'Empereur Trajan emploia une pareille épreuve par raport au dieu d'Héliopolis, en lui envoiant une lettre * cachetée à laquelle il demandoit réponſe. L'oracle, pour toute réponſe, commanda qu'on lui renvoiât un papier tout blanc, bien plié & bien cacheté. Trajan l'aiant reçû, en fut dans l'admiration, en voiant une réponſe ſi ſemblable à la lettre qu'il avoit envoiée, & dans laquelle il ſavoit lui

Macrob. lib. 1. Saturnal. cap. 23.

* *Les billets cachetés que l'on mettoit ſur l'autel du dieu ſans les ouvrir, étoient une des maniéres dont on conſultoit les Oracles.*

ſeul qu'il n'avoit rien écrit. La [a] facilité merveilleuſe qu'ont les démons de ſe tranſporter preſque en un moment en différens lieux, fait qu'ils ont pu rendre par eux-mêmes les deux derniéres réponſes que je viens de raporter, & prédire dans un pays ce qu'ils avoient vû dans un autre. C'eſt le ſentiment de Tertullien.

Que ſi l'on raporte quelques oracles que l'on aſſure avoir été ſuivis d'un événement précis, on peut penſer que Dieu, pour punir l'aveugle & ſacrilége crédulité des payens, a quelquefois permis que les démons euſſent connoiſſance de l'avenir & le prédîſſent aſſez clairement. Cette conduite de Dieu, quoique fort élevée au-deſſus de la raiſon humaine, eſt ſouvent atteſtée par les divines Ecritures.

On demande ſi les oracles, dont il eſt parlé ſi ſouvent dans l'hiſtoire profane, doivent être attribués à l'opération du démon, ou ſimplement à la malice & à la fourberie des hom-

a Omnis ſpiritus ales. Hoc & angeli, & dæmones. Igitur momento ubique ſunt: totus orbis illis locus unus eſt: quid ubi geratur tam facilè ſciunt quàm enuntiant. Velocitas divinitas creditur, quia ſubſtantia ignoratur... Ceterùm testudinem decoqui cum carnibus pecudis Pythius eo modo renuntiavit, quo ſupra diximus. Momento apud Lydiam fuerat. *Tertull. in Apolog.*

mes. Un médecin Hollandois, nommé Wan-dale, a ſoutenu ce dernier parti, & Monſieur de Fontenelle, encore jeune pour lors, adopta ſon ſentiment, dans la perſuaſion où il étoit (c'eſt lui-même qui parle ainſi) qu'il étoit indifférent pour la vérité du chriſtianiſme que les oracles fuſſent l'ouvrage des démons, ou une ſuite d'impoſtures. Le P. Baltus Jéſuite, Profeſſeur de l'Ecriture Sainte dans l'Univerſité de Strasbourg, les a réfuté l'un & l'autre par un Ecrit très ſolide, où il démontre invinciblement par le conſentement unanime des Peres de l'Egliſe que les démons agiſſoient véritablement dans les oracles, & où il attaque avec force & ſuccès la téméraire hardieſſe du Médecin Anabaptiſte, qui révoquant en doute la capacité & le diſcernement de ces ſaints Docteurs, travailloit ſourdement à effacer de l'eſprit des fidéles la haute idée qu'ils doivent avoir des Maîtres de l'Egliſe, & à donner atteinte à une autorité ſi reſpectable qui embarraſſe tous ceux qui s'écartent des principes de l'ancienne tradition. Or s'il y en a une certaine & conſtante, c'eſt celle dont

il

il s'agit ici, puiſqu'elle eſt ſoutenue & atteſtée par tous les Peres de l'Egliſe & tous les Auteurs Eccléſiaſtiques de tous les ſiécles, qui tous ont reconnu le démon pour auteur de l'Idolatrie en général, & des oracles en particulier.

Ce ſentiment n'empéche pas de croire que ſouvent il y avoit de la fraude & de l'impoſture de la part des prêtres ou prêtreſſes dans les réponſes des oracles. Le démon n'eſt-il pas le pere & le maître du menſonge? Nous avons vû dans l'hiſtoire Grecque que plus d'une fois la Prêtreſſe de Delphes s'étoit laiſſée corrompre par des préſens. C'eſt ainſi qu'elle perſuada aux Lacédémoniens d'aider ceux d'Athénes à chaſſer les Tyrans; qu'elle fit dépouiller de la roiauté Démarate, pour faire entrer à ſa place Cléoméne; qu'elle avoit préparé un oracle pour appuier la fourberie de Lyſandre, lorſqu'il entreprit à Sparte de changer la ſucceſſion à la roiauté; & je ſerois aſſez porté à croire que Thémiſtocle, qui ſentoit de quelle importance il étoit d'agir ſur mer contre les Perſes, inſpira au dieu la réponſe qu'il donna *de*

se défendre dans des murs de bois. Démosthéne, persuadé que les oracles étoient d'ordinaire suggérés par la passion ou par l'intérêt, & soupçonnant avec raison Philippe de les avoir fait parler en sa faveur, disoit avec esprit que la Pythie *philippisoit*; & il faisoit ressouvenir les Athéniens & les Thébains que Périclès & Epaminondas, au lieu de préter l'oreille & de s'amuser aux frivoles réponses de l'oracle, vain épouvantail des lâches & des timides, ne consultoient & n'écoutoient que la raison pour prendre leur parti & pour l'exécuter.

Plut. in Demosth. pag. 854.

Le même P. Baltus examine avec un pareil succès un second point de dispute, qui regarde la cessation des oracles. Monsieur Wan-dale, pour combattre avec quelque avantage une vérité si glorieuse à Jesus-Christ destructeur de l'idolatrie, avoit falsifié le sentiment des Peres, en leur faisant dire que *les oracles cessérent précisément au moment de la naissance de Jesus-Christ*. Le savant Apologiste des Peres montre qu'ils ont tous enseigné que les oracles avoient cessé après la naissance de Jesus-Christ & la prédication de son Evangile, non

pas tout d'un coup, mais à meſure qu'il a été connu des hommes, & que ſa doctrine ſalutaire s'eſt répandue dans le monde. Le ſentiment unanime des Peres eſt confirmé par le témoignage irréprochable d'un grand nombre de payens, qui ſont d'accord avec les Peres ſur le tems où les oracles ont ceſſé.

Quel honneur ne faiſoit point à notre ſainte religion ce ſilence impoſé aux oracles par la victoire de Jeſus-Chriſt ! Le premier venu d'entre les chrétiens avoit ce pouvoir. Tertullien, dans une de ſes apologies, défie les payens d'en faire l'épreuve, & conſent qu'on faſſe mourir un chrétien qui ne pourra pas obliger ces donneurs d'oracles à avouer qu'ils ne ſont que des démons. Lactance nous apprend que tout chrétien, par le ſigne de la croix ſeulement, les rendoit muets. Tout le monde ſait que Julien l'Apoſtat, étant venu à Daphné fauxbourg d'Antioche pour conſulter Apollon, ce dieu, malgré tous les ſacrifices que l'Empereur lui offrit, demeura muet, & ne recouvra la parole que pour répondre à ceux qui lui demandoient la cauſe de ſon ſilen-

Tertull. in Apolog.

Lib. de verâ ſapient. c. 27.

ce, qu'il s'en faloit prendre à de certains morts enterrés dans le voisinage. Ces morts étoient des martyrs chrétiens, & entre autres saint Babylas.

Ce triomphe de la religion chrétienne nous doit faire comprendre quelle obligation nous avons à Jesus-Christ, & en même tems à quelles ténébres tout le genre humain, avant lui, avoit été livré. On [a] voioit chez les Carthaginois les peres & les meres, plus cruels que les bêtes mêmes, livrer impitoiablement leurs enfans, & les villes se dépeupler tous les ans de leur plus florissante jeunesse, pour obéir à l'ordre barbare de leurs oracles & de leurs dieux. On choisissoit à leur gré des victimes de toute sorte d'état, de sexe, d'âge, & de condition. Ces sanglantes exécutions étoient honorées du nom de sa-

a Tam barbaros, tam immanes fuisse homines, ut parricidium suum, id est tetrum atque execrabile humano generi facinus, sacrificium vocarent. Cùm teneras atque innocentes animas, quæ maximè est ætas parentibus dulcior, sine ullo respectu pietatis extinguerent, immanitatemque omnium bestiarum, quæ tamen fœtus suos amant, feritate superarent. O dementiam insanabilem! Quid illis isti dii ampliùs facere possent si essent iratissimi, quàm faciunt propitii? cùm suos cultores parricidiis inquinant, orbitatibus mactant, humanis sensibus spoliant. *Lactant. lib. 1. cap. 21.*

crifices, & servoient à leur rendre leurs dieux propices. Quel plus grand mal, s'écrie Lactance, pouvoient-ils leur causer dans leur plus furieuse colére; que de dépouiller ainsi leurs adorateurs de tout sentiment d'humanité, de leur faire égorger à eux-mêmes leurs propres enfans, & de souiller leurs mains sacriléges par de si exécrables parricides?

Mille fourberies, mille faussetés, découvertes évidemment à Delphes & par tout ailleurs, n'avoient point déssillé les yeux des hommes, ni diminué en rien le crédit des oracles. Il subsista pendant plus de deux mille ans & fut porté à un point qui ne se conçoit pas, & cela dans l'esprit des plus grands hommes, des philosophes les plus éclairés, des princes les plus puissans, & généralement chez tous les peuples les mieux policés, & qui se piquoient le plus de prudence & de politique. On peut juger de ce crédit par la magnificence du temple de Delphes, & par les richesses immenses que la crédulité des peuples & des rois y avoit accumulées.

Le temple de Delphes aiant été *Herod. lib. 2. cap. 180. & l. 5. c. 62.*

brulé vers la 58e. Olympiade, les Amphictyons, ces Juges célébres de la Gréce, se chargérent du soin d'en rebâtir un autre. Ils firent marché avec l'architecte à trois cens talens, c'est-à-dire à neuf cens mille livres. Les villes de la Gréce devoient fournir cette somme. Les habitans de Delphes furent taxés à en donner la quatriéme partie, & firent pour cela une quête de tous côtés jusques dans les pays étrangers. Amasis, pour lors roi d'Egypte, aussi bien que les Grecs qui habitoient dans son pays, les aidérent de sommes considérables. Les Alcméonides, famille puissante d'Athénes, se chargérent de la conduite de l'édifice, & le firent plus magnifique qu'on ne se l'étoit proposé dans le modéle, y aiant beaucoup mis du leur.

Gygès roi de Lydie, & Crésus l'un de ses successeurs, enrichirent le temple de Delphes d'un nombre incroiable de présens. A leur exemple, plusieurs autres Princes, plusieurs villes, & même plusieurs riches particuliers, y avoient entassé, comme à l'envi les uns des autres, trépiés, vases, tables, boucliers,

couronnes, chars & ſtatues d'or & d'argent de toutes grandeurs, & d'un nombre auſſi bien que d'un prix infinis. Les ſeuls préſens que Créſus avoit fait en or au temple de Delphes, montoient, ſelon Hérodote, à plus de deux cens cinquante quatre talens; c'eſt-à-dire à ſept cens ſoixante & deux mille livres de notre monnoie; & ceux d'argent n'alloient peut-être pas à moins. La plupart de ces préſens ſubſiſtoient encore du tems d'Hérodote. Diodore de Sicile, en y joignant ceux des autres Princes, les fait monter à dix mille talens, c'eſt-à-dire à trente millions.

Herod. lib. 1. cap. 50. & 51.

Diod. lib. 16. pag. 453.

Parmi les ſtatues d'or que Créſus conſacra dans le temple de Delphes, il y mit celle de ſa boulangére; & en voici la cauſe. Alyatte, pere de Créſus, s'étant marié en ſecondes noces, & aiant eu des enfans de ſa ſeconde femme, la marâtre ſongea à ſe défaire de ſon beau-fils, pour faire tomber la couronne à l'un de ſes enfans. Elle engagea la boulangére à mettre du poiſon dans l'un de ſes pains, qui devoit être ſervi au jeune Prince. Celle-ci, à qui un tel crime fit horreur, (elle n'auroit point dû y pré-

Plut. de Pyth. orac. p. 401.

ter en aucune ſorte ſon miniſtére) en fit donner avis à Créſus. Le pain empoiſonné fut ſervi aux enfans mêmes de la Reine,& leur mort aſſura la couronne au ſucceſſeur légitime. Quand il fut monté ſur le trône, il voulut marquer ſa reconnoiſſance à ſa bienfaitrice, & lui erigea une ſtatue d'or dans le temple de Delphes. Mais, peut-on dire, une perſonne d'une ſi baſſe condition, méritoit-elle un ſi grand honneur ? Oui, répond Plutarque, & à plus juſte titre que tous ces conquérans & tous ces héros tant vantés, qui ne ſont devenus fameux qu'à force de meurtres & de carnages.

Il n'eſt pas étonnant que des richeſſes ſi immenſes aient tenté l'avarice des hommes, & aient expoſé Delphes à pluſieurs pillages. Sans parler de ceux qui ſont plus anciens, Xerxès qui entra dans la Gréce avec un million d'hommes, eſſaia de s'emparer des dépouilles de ce temple. Plus de cent ans après, les Phocéens, proches voiſins de Delphes, le pillérent à differentes repriſes. Le deſir de profiter de ces riches dépouilles, fut l'unique ſujet de la troiſiéme ir-

ruption que les Gaulois firent dans la Gréce ſous la conduite de Brennus. Le dieu protecteur de Delphes, ſi l'on en croit les hiſtoriens, défendit quelquefois ſon temple par des prodiges merveilleux ; & quelquefois auſſi, ſoit impuiſſance, ſoit diſtraction, il ſe laiſſa piller. Néron étant allé viſiter ce temple ſi fameux dans tout l'univers, & y aiant trouvé à ſon gré cinq cens belles ſtatues de bronze, tant d'hommes illuſtres que de dieux, qui avoient été conſacrées à Apollon, (celles d'or & d'argent avoient apparemment diſparu) il les enleva, & les aiant fait charger ſur ſes vaiſſeaux, il les emporta avec lui à Rome.

Si l'on eſt curieux de s'inſtruire plus à fond de ce qui regarde les oracles & les richeſſes du temple de Delphes, on peut conſulter quelques diſſertations ſur ce ſujet imprimées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, dont j'ai fait bon uſage à mon ordinaire. *Troiſ. Tome.*



ARTICLE TROISIÉME.

Des Jeux & des Combats.

LES JEUX & les Combats faiſoient partie de la religion, & entroient dans preſque toutes les fêtes des anciens ; & par cette raiſon ils doivent ici trouver leur place. Soit qu'on en conſidére l'origine, ou qu'on en examine le but, il ne doit pas paroitre étonnant qu'ils aient eu un ſi grand cours parmi les peuples les plus policés.

Hercule, Théſée, Caſtor & Pollux, & les plus grands Héros de l'antiquité, non ſeulement en furent les inſtituteurs ou les réparateurs, mais ils ſe firent encore une gloire d'en pratiquer eux-mêmes les exercices, & un mérite d'y réuſſir. Vainqueurs des monſtres & des ennemis publics du genre humain, ils ne crurent pas ſe rabaiſſer en aſpirant aux victoires qu'on remporte dans ces combats, ni que les nouvelles couronnes dont on ceignoit leurs têtes dans ces Jeux ſolennels fiſſent perdre aux anciennes leur éclat & leur verdure. Auſſi voions-nous que ces Combats & ces

Jeux faiſoient la matiére des vers des plus fameux poétes, qui en s'immortaliſant eux-mêmes par la beauté de leur poéſie, prétendoient bien auſſi procurer une immortalité de gloire à ceux dont ils célébroient les victoires. De là vint cette ardeur qui alluma dans toute la Gréce un ſi vif deſir de marcher ſur les pas de ces anciens héros, & de ſe ſignaler comme eux dans ces combats publics.

Une raiſon plus ſolide, & puiſée dans la nature même de ces combats & des peuples qui s'y appliquoient, leur donna du cours. Les Grecs, naturellement guerriers, & attentifs à former également le corps & l'eſprit de leur Jeuneſſe, avoient introduit ces exercices, & les avoient mis en honneur, pour préparer les jeunes gens à la profeſſion des armes, pour fortifier leur ſanté, pour les rendre plus robuſtes, les faire à la fatigue, les rendre plus fermes dans les combats où l'on s'approchoit de près, parce qu'alors il n'y avoit pas d'armes à feu, & où la force du corps décidoit ordinairement de la victoire.

Ces exercices athlétiques leur tenoient lieu de ce qu'eſt à l'égard de notre Nobleſſe la danſe, l'art de faire des armes, de voltiger, de monter à cheval : mais ils ne ſe bornoient pas à la bonne grace, ni aux agrémens de la taille & de la contenance ; ils vouloient y joindre la force.

Il eſt vrai que ces exercices, ſi illuſtres par leurs auteurs, & ſi utiles par le but qu'on s'y propoſa d'abord, donnérent lieu aux maîtres publics qui les enſeignoient à la Jeuneſſe, & qui les pratiquoient avec plus de ſuccès, d'en faire montre & oſtentation, de s'y livrer entiérement, d'en outrer les pratiques, d'y joindre des raffinemens de l'art, de faire aſſaut les uns contre les autres par une vaine émulation, & de les faire dégénérer en une profeſſion de gens, qui, ſans avoir d'autre occupation ni d'autre mérite, ſe donnoient en ſpectacle au public, & cherchoient à le divertir. C'eſt ainſi à peu près que nous voions nos maîtres à danſer, dont l'objet naturel & primitif étoit d'apprendre aux jeunes gens à marcher & à ſe préſenter avec grace, que nous les voions

monter ſur les théatres, exécuter des balets en habits de comédiens, faire des ſauts, des cabrioles, des mouvemens affectés & outrés. Nous verrons dans la ſuite ce que les gens ſages penſoient de ces ſortes d'athlétes & de ces maîtres de lutte.

Il y avoit quatre Jeux ſolennels dans la Gréce : LES OLYMPIQUES, ainſi appellés d'Olympie, autrement dite Piſe, ville de l'Elide dans le Péloponnéſe, auprès de laquelle ils ſe célébroient après quatre ans pleins & révolus en l'honneur de Jupiter Olympien ; LES PYTHIQUES, conſacrés à Apollon ſurnommé * Pythien, à cauſe du ſerpent Python qu'il avoit tué, & célébrés à Delphes de même de quatre ans en quatre ans ; LES NEMEENS, qui tiroient leur nom de Némée, ville & forêt dans le Péloponnéſe, & qui furent établis ou renouvelés par Hercule, après qu'il eut tué le lion de la forêt Némée : ils ſe célébroient de deux ans en deux ans ; enfin LES ISTHMIQUES, qui ſe célébroient dans l'iſthme de Corinthe de quatre ans en quatre ans en l'honneur de Neptune, dont Théſée fut le reſtaurateur, & qui continuérent mê-

* *On apporte pluſieurs raiſons de ce nom.*

Pauſ. lib. 2, pag. 88.

me après la ruine de Corinthe. Afin qu'on pût assister à ces spectacles avec plus de tranquillité & de sûreté, il y avoit, pendant tout le tems qu'ils duroient, une suspension d'armes dans la Gréce, & toutes les hostilités y cessoient.

Dans ces Jeux, qu'on célébroit avec une magnificence incroiable, & qui attiroient de tous côtés une prodigieuse multitude de spectateurs & de combattans, on ne donnoit pour toute récompense qu'une simple couronne: d'olivier sauvage, aux Jeux Olympiques; de laurier, aux Jeux Pythiques; d'ache verd, aux Jeux
Apium. Néméens; & d'ache sec, aux Jeux Isthmiques. Les Instituteurs de ces Jeux avoient voulu par là faire entendre, que l'honneur seul devoit être le but de leurs actions, & non un bas & vil intérêt. Et de quoi n'étoient pas capables des hommes accoutumés à n'agir que par ce principe!
Herod. lib. 8. cap. 26. Aussi nous avons vû que durant la guerre de Perse, Tigrane, l'un des Chefs les plus considérables de l'armée de Xerxès, aiant oui parler de ce qui faisoit le prix des Jeux de la Gréce, il se tourna vers Mardonius

qui commandoit l'armée, & s'écria frapé d'étonnement : [a] *Ciel ! avec quels hommes nous allez-vous mettre aux mains ! Insensibles à l'intérêt, ils ne combattent que pour la gloire.* Cette exclamation, que Xerxès regarda comme l'effet d'une timide lâcheté, étoit pleine de sens & de jugement.

C'est sur le même principe qu'à Rome, pendant qu'on accordoit en d'autres occasions des couronnes d'or & d'un fort grand prix, on persévéra toujours constamment à ne donner à celui qui avoit sauvé la vie à un citoien qu'une couronne de feuilles de chênes. « O mœurs dignes d'une « éternelle mémoire «, s'écrie Pline, en raportant cette louable coutume ! O grandeur vraiment Romai- « ne, de n'avoir point voulu mettre « de prix à un service qui en effet n'en « a point, de n'y avoir attaché d'au- « tre récompense que celle de l'hon- « neur, & d'avoir cru en devoir écar- « ter sévérement tout motif de lucre « & d'intérêt ! *O mores æternos, qui tanta opera honore solo donaverint ; & cùm re-*

Plin. lib. 16. cap. 4.

a Παπαὶ, Μαρδόνιε, κοίους ἐπ' ἄνδρας ἤγαγες μαχησομένους ἡμέας, οἳ οὐ περὶ χρημάτων τὸν ἀγῶνα ποιεῦνται, ἀλλὰ περὶ ἀρετῆς.

liquas coronas auro commendarent, salutem civis in pretio esse noluerint, clara professione servari quidem hominem nefas esse lucri causa.

Entre tous les Jeux de la Gréce, les Olympiques tenoient sans contredit le premier rang; & cela pour trois raisons. Ils étoient consacrés à Jupiter, le plus grand des dieux: ils avoient été institués par Hercule, le plus grand des héros: enfin, on les célébroit avec plus de pompe & plus de magnificence que tous les autres, & ils attiroient un plus grand nombre de spectateurs, qu'on y voioit accourir de toutes parts.

Pausan. lib. 5. pag. 297.

Si l'on en croit Pausanias, les femmes n'y étoient point admises: il y avoit peine de mort contre celles qui auroient osé s'y présenter, & pendant tout le tems que duroient les Jeux il leur étoit défendu même d'approcher du lieu où ils se célébroient, & de passer au-dela du fleuve Alphée. Une seule eut la hardiesse de violer cette loi, & s'étant déguisée se glissa parmi ceux qui exerçoient les Athlétes. Elle fut citée en Justice, & auroit subi la peine marquée par la loi: mais les Juges, en faveur de son pere, de

ſes freres, & de ſon fils, qui tous avoient remporté la victoire aux Jeux Olympiques, lui pardonnérent ſa faute, & lui ſauvérent la vie.

Cette loi étoit fort conforme aux mœurs des Grecs, chez qui les Dames étoient fort retenues, paroiſſoient rarement en public, avoient un appartement ſéparé qu'on appelloit *le Gynécée*, & ne mangeoient jamais à table avec les hommes quand il s'y trouvoit des étrangers. Certainement la bienſéance demandoit qu'elles ne fuſſent point admiſes à de certains Jeux, comme à la Lutte & au Pancrace, où les Athlétes combattoient nuds.

Le même Pauſanias dit, dans un autre endroit, qu'une femme, Prêtreſſe de Cérès, avoit une place honorable dans ces Jeux, & que le ſpectacle n'en étoit point interdit aux Vierges. Je ne puis deviner la raiſon d'une pareille bizarrerie, qui ne me paroit pas même croiable. *Lib. 6. p. 382.*

Les Grecs ne concevoient rien de comparable à la victoire qu'on remportoit dans ces Jeux: ils la regardoient comme le comble de la gloire, & ne croioient pas qu'il fût permis à

un mortel de porter plus loin ſes deſirs. [a] Cicéron nous aſſure qu'elle étoit pour eux, ce que l'ancien Conſulat, dans toute la ſplendeur de ſon origine, étoit pour les Romains. Et il dit en un autre endroit, [b] que vaincre à Olympie, c'étoit preſque, dans le point de vûe des Grecs, quelque choſe de plus grand & de plus glorieux, que de recevoir à Rome les honneurs du triomphe. Mais Horace parle de ces ſortes de victoires dans des termes encore plus forts : [c] il ne craint point de dire qu'elles élevoient les vainqueurs au-deſſus de la condition humaine ; ce n'étoient plus des hommes, c'étoient des dieux.

Nous verrons dans la ſuite les honneurs extraordinaires qu'on rendoit au vainqueur, dont un des plus intéreſſans étoit de dater l'année par ſon nom. Rien en effet n'étoit plus capable de faire faire tant d'efforts

a Olympiorum victoria, Græcis Conſulatus ille antiquus videbatur. *Tuſcul. Quæſt. lib.* 2. *n.* 41.

b Olympionicam eſſe, apud Græcos prope majus fuit & glorioſius, quàm Romæ triumphaſſe. *Pro Flacco, num.* 31.

c Palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad deos. *Od.* 1. *lib.* 1.
Sive quos Elea domum reducit
Palma cœleſtes. *Od.* 2. *lib.* 4.

& de dépenſes, que l'aſſurance où l'on étoit d'immortaliſer ſon nom, qui dans la ſuite des ſiécles ſe trouveroit dans tous les faſtes, & à la tête de tous les actes paſſés pendant l'année de la victoire. Ajoutez à ce motif la joie de ſavoir que leurs louanges ſeroient célébrées par les poétes les plus fameux, & feroient l'entretien des plus illuſtres aſſemblées : car ces Odes étoient chantées dans toutes les maiſons, & faiſoient une partie de la joie des repas. Quel éguillon plus puiſſant pour des gens qui n'avoient d'autre but que la gloire humaine !

Je me bornerai ici aux Jeux Olympiques qui duroient pendant cinq jours, & j'expoſerai de la maniére la plus briéve qu'il me ſera poſſible tout ce qui a raport aux différens combats qui entroient dans ces Jeux. Monſieur Burette a traité en partie cette matiére dans pluſieurs diſſertations qui ſont imprimées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, où l'on voit la pureté, la clarté, l'élégance de ſtyle jointes à une profonde érudition. Je m'approprie ſans ſcrupule toutes les richeſſes de mes Confreres, & dans ce que je viens de dire

des Jeux Olympiques j'ai fait bon uſage des Remarques de feu Monſieur l'Abbé Maſſieu ſur les Odes de Pindare.

Les combats qui faiſoient la meilleure partie de l'appareil & de la ſolennité des Jeux publics, ſont le Pugilat, la Lutte, le Pancrace, le Diſque, la Courſe. On y joint auſſi l'exercice du Sault, celui du Trait, celui du Cerceau (Trochus,) mais comme ils étoient peu importans & peu célébres, je me contente de les indiquer ici. Pour bien démêler les circonſtances de ces Exercices & de ces Jeux, il eſt néceſſaire auparavant d'expoſer ce qui concerne les Athlétes.

§. I. *Des Athlétes.*

LE NOM d'*Athlétes* eſt dérivé du mot grec ἆθλος, qui ſignifie *travail, combat*. On donnoit ce nom à ceux qui s'exerçoient à deſſein de pouvoir diſputer les prix dans les Jeux publics. L'art qui les formoit à ces combats s'appelloit *Gymnaſtique*, à cauſe de la nudité des Athlétes.

Ceux que l'on deſtinoit à la profeſſion d'Athléte, fréquentoient, dès

leur plus tendre jeuneſſe, les Gymnaſes ou Paleſtres, qui étoient des eſpéces d'Académies, entretenues pour cela aux dépens du public. Là ces jeunes gens étoient ſous la direction de différens Maîtres, qui emploioient les moiens les plus efficaces pour leur endurcir le corps aux fatigues des Jeux publics, & pour les former aux combats. Leur régime de vie étoit très dur & très auſtére. Ils n'étoient nourris, dans les premiers tems, que de figues ſéches, de noix, de fromage mou, & d'un pain groſſier & peſant, μάζα. Le vin leur étoit abſolument interdit, & la continence commandée, ce qu'Horace exprime ainſi : *Art. poet. v. 412.*

Qui ſtudet optatam curſu contingere metam,
Multa tulit fecitque puer, ſudavit & alſit;
Abſtinuit venere & vino.

Saint Paul ſe ſert de la comparaiſon des Athlétes pour exhorter à une vie ſobre & pénitente les Corinthiens, près de la ville deſquels ſe célébroient les Jeux Iſthmiques. *Les Athlétes*, leur dit-il, *gardent en toutes choſes une exacte tempérance*, & cependant *ce n'eſt que pour gagner une couronne corruptible; au* *1. Corinth. 9. 25.*

lieu que nous en attendons une incorruptible. [a] Tertullien emploie la même pensée pour animer les Martyrs par la comparaison de ce que l'espérance de la victoire faisoit souffrir aux Athlétes, & par la vûe des durs & pénibles exercices où ils étoient assujettis, de la gêne & de la contrainte continuelle où ils passoient les plus belles années de leur vie, & de la privation volontaire où ils se réduisoient de tout ce qui flate le plus vivement les passions. Il est vrai que dans la suite les Athlétes ne gardérent pas toujours un régime si dur, & qu'ils y substituérent une voracité & une mollesse de vie qui en étoient bien éloignées.

Les Athlétes, avant les exercices, se faisoient huiler * & froter par des onctions & des frictions propres à communiquer à leur corps une grande souplesse. Ils se couvroient d'abord d'une espece de ceinture, de tablier, ou d'écharpe pour paroitre plus décemment dans les combats : mais dans la suite, l'avanture d'un Athléte,

* *Les Officiers, emploiés à ce ministére, s'appelloient* aliptæ.

a Nempe enim & Athletæ segregantur ad strictiorem disciplinam, ut robori ædificando vacent; continentur à luxuria, à cibis lætioribus, à potu jucundiore : coguntur, cruciantur, fatigantur. *Tertull. ad Martyr.*

à qui la chute de cette écharpe fit perdre la victoire, donna occasion de sacrifier la pudeur à la commodité, en retranchant ce reste d'habillement. Cette nudité n'étoit d'usage parmi les Athlétes que dans certains exercices, tels que la Lutte, le Pugilat, le Pancrace, & la Course à pié. Ils faisoient, dans les Gymnases, une espéce de noviciat pendant dix mois, pour se perfectionner par un travail assidu dans tous les exercices en présence de ceux que la curiosité ou l'oisiveté conduisoit à cette sorte de spectacle. Mais, lorsque la célébration des Jeux Olympiques approchoit, on redoubloit les travaux des Athlétes qui devoient y paroitre.

Avant que d'être admis à combattre, il faloit qu'ils subissent encore d'autres épreuves: par raport à la naissance, on ne recevoit que les Grecs; aux mœurs, elles devoient être sans reproche; à la condition, il faloit être libre. On n'admettoit aucun étranger parmi ceux qui devoient combattre aux Jeux Olympiques; & lorsqu'Alexandre, fils d'Amyntas roi de Macédoine, se présenta pour y disputer le prix, ses concurrens, sans Herod. l. 5. cap. 22.

aucun reſpect pour la dignité roiale; s'oppoſérent d'abord à ſa réception, le regardant comme Macédonien, & par conſéquent comme barbare & comme étranger à leur égard; enſorte qu'il ne put ſe faire agréer de ceux qui préſidoient à ces Jeux, qu'après avoir prouvé en bonne forme que ſa maiſon étoit originaire d'Argos.

Ceux qui préſidoient aux Jeux, appellés *Agonothétes*, *Athlothétes*, *Hellanodiques*, écrivoient ſur un Régître le nom & le pays des Athlétes qui s'enrolloient pour ainſi dire, & à l'ouverture des Jeux, un Héraut proclamoit publiquement ces noms. On leur faiſoit préter ſerment qu'ils obſerveroient très religieuſement toutes les loix preſcrites dans chaque ſorte de combat, & qu'ils ne feroient rien, ni directement ni indirectement, contre l'ordre & la police établie dans les Jeux. La fraude, l'artifice, & la violence outrée, étoient abſolument interdites aux combattans; & la maxime, ſi généralement reçue ailleurs; qu'il importe peu qu'on vainque ſon ennemi par tromperie ou par courage, étoit bannie de ces combats. On ne doit pas confondre ici l'adreſſe d'un Athléte

Dolus an virtus, quis in hoſte requirat?

Athléte rompu dans toutes les ſouplesſes de ſon art, qui ſait esquiver à propos, qui donne ſubtilement le change à ſon adverſaire, & qui profite des moindres avantages, avec la lâche ſupercherie d'un autre, qui, ſans nul égard pour les loix preſcrites, emploie les moiens les plus injuſtes pour vaincre ſon concurrent. Le ſort régloit les rangs de ceux qui, dans chaque eſpéce de combat, devoient diſputer le prix.

Il eſt tems de mettre nos Athlétes aux mains, & de parcourir les différentes ſortes de combats où ils s'exerçoient.

§. II. *De la Lutte.*

La Lutte eſt un des plus anciens exercices dont nous ayons connoiſſance, puiſqu'elle étoit pratiquée dès le tems des Patriarches; témoin la lutte de l'Ange contre Jacob, qui ſoutint ſi vigoureuſement l'attaque de l'Ange, que celui-ci, ſentant bien qu'il ne pouvoit terraſſer un ſi rude Athléte, fut réduit à le rendre boiteux, en lui touchant le nerf de la cuiſſe, lequel ſe deſſécha auſſitôt. *Gen. 32. 24.*

La Lutte chez les Grecs, de même

que chez les autres peuples, s'exerçoit dans les commencemens avec plus de ſimplicité, moins d'art, & d'une maniére plus naturelle, où la peſanteur du corps & la force des muſcles avoient plus de part que la ruſe. Théſée y joignit une adreſſe plus étudiée, plus réguliére, plus raffinée, plus méthodique; & il fut le premier qui établit des écoles publiques, appellées *Paleſtres*, où des maitres l'enſeignoient aux jeunes gens.

Les Lutteurs, avant que de combattre, ſe faiſoient froter rudement le corps, & ſe faiſoient oindre d'huile, ce qui contribuoit à donner de la force & de la ſoupleſſe aux membres. Mais, comme ces onctions, en rendant le cuir des Lutteurs trop gliſſant, leur ôtoient la facilité de ſe colleter & de ſe prendre au corps avec ſuccès, ils remédioient à cet inconvénient, tantôt en ſe roulant ſur la pouſſiére de la Paleſtre, tantôt en ſe couvrant réciproquement d'un ſable très fin, réſervé pour cet uſage dans les Xyſtes, c'eſt-à-dire dans les portiques des Gymnaſes.

Les Lutteurs, ainſi préparés, en venoient aux mains. On les apparioit

deux à deux, & il se faisoit quelquefois plusieurs luttes en même tems. Le but que l'on se proposoit dans cette sorte de lutte où l'on combattoit de pié ferme, étoit de renverser son adversaire, & de le terrasser. Pour cela ils emploioient la force & la ruse : ce qui se réduisoit à s'empoigner réciproquement les bras, à se tirer en avant, à se pousser & à se renverser en arriére, à se donner des contorsions & s'entrelasser les membres, à se prendre au collet & à se serrer la gorge jusqu'à s'ôter la respiration, à s'embrasser étroitement & se secouer, à se plier obliquement & sur les côtés, à se prendre au corps & s'élever en l'air, à se heurter du front comme des béliers, & à se tordre le cou. Parmi les tours de souplesse & les ruses ordinaires aux Lutteurs, c'étoit un avantage considérable de se rendre maître des jambes de son antagoniste, ce que nous appellons *supplanter*, *donner le croc en jambes*. C'est ce qui a fait dire à Plaute dans son *Pseudolus*, en parlant du vin : [a] *C'est un dangereux Lutteur, il s'attaque d'abord aux piés.* Le terme grec

a Captat pedes primùm, luctator dolosus est.

ὑποσκελίζειν & πτερνίζειν, & le terme latin *ſupplantare* , ſemblent marquer qu'une de ces ruſes étoit de prendre, en s'abbaiſſant, l'adverſaire ſous la plante des piés, & en l'élevant de le renverſer.

Telle étoit la lutte, dans laquelle les Athlétes combattoient debout, & qui ſe terminoit par la chute ou le renverſement de l'un des deux combattans. Mais, lorſqu'il arrivoit que l'Athléte terraſſé entraînoit dans ſa chute ſon antagoniſte ſoit par adreſſe ſoit autrement, le combat recommençoit de nouveau, & ils luttoient couchés ſur le ſable, ſe roulant l'un ſur l'autre, & s'entrelaçant en mille façons, juſqu'à ce que l'un des deux, gagnant le deſſus, contraignît ſon adverſaire à demander quartier, & ſe confeſſer vaincu. Il y avoit une troiſiéme eſpéce de Lutte, nommée Ἀκροχειρισμὸς, parce que les Athlétes n'y emploioient que l'extrémité de leurs mains, ſans ſe prendre au corps comme dans les deux autres eſpéces; & cet exercice ſervoit comme de prélude à la véritable lutte. Il conſiſtoit à ſe croiſer les doits, en ſe les ſerrant fortement; à ſe pouſſer, en joignant

les paumes des mains ; à se tordre les doits, les poignets, & les autres jointures des bras, sans seconder ces divers efforts par le secours d'aucun autre membre ; & la victoire demeuroit à celui qui obligeoit son concurrent à demander quartier.

Il faloit combattre trois fois de suite, & terrasser au moins deux fois son antagoniste, pour être jugé digne de la palme.

On trouve dans Homére une description de la lutte d'Ajax & d'Ulysse ; dans Ovide, de celle d'Hercule & d'Achélous ; dans Lucain, de celle d'Hercule & d'Antée ; dans la Thébaïde de Stace, la lutte de Tydée & d'Agyllée.

Iliad. lib. 23. v. 708. &c.

Ovid. Metamorph. lib. 9. v. 31. &c.

Pharf. lib. 4. v. 612.

Lib. 6. v. 847.

Les Athlétes qui ont acquis chez les Grecs le plus de réputation à la lutte, sont Milon de Crotone dont j'ai rapporté ailleurs l'histoire avec quelque étendue ; & Polydamas. Ce dernier, seul & sans armes, tua sur le mont Olympe un lion des plus furieux, se proposant en cela Hercule pour modéle. Une autre fois aiant saisi un taureau par l'un des piés de derriére, cet animal ne put échaper qu'en laissant la corne de son pié dans la

Pausan. lib. 6. pag. 353.

main de cet Athléte. Lorſqu'il retenoit un chariot par derriére, le cocher fouettoit inutilement ſes chevaux pour les faire avancer. Darius Nothus roi de Perſe, ſur le bruit de cette force prodigieuſe de Polydamas, le voulut voir, & le fit venir à Suſe. On lui mit en tête trois ſoldats de la garde du Prince, de ceux que les Perſes appelloient *immortels*, & qui paſſoient pour les plus aguerris. Notre Athléte ſe battit contre eux trois, & les tua.

§. III. *Du Pugilat.*

LE PUGILAT eſt un combat à coups de poing, d'où il tire ſon nom. Les combattans couvroient leurs poings d'armes offenſives, appellées *Ceſtes*; & leur tête, d'une eſpéce de calotte, deſtinée à garentir ſur tout les temples & les oreilles, comme les parties les plus expoſées aux coups, & à en amortir la violence. Les Ceſtes étoient des eſpéces de gantelets & de mitaines, compoſées de pluſieurs courroies ou bandes de cuir, qu'on fortifioit par des plaques de cuivre, de fer, ou de plomb. Ils ſervoient à affermir les mains de l'Athléte, & à rendre les coups plus violens.

Quelquefois les Athlétes en venoient d'abord aux gourmades, & se chargeoient rudement dès l'entrée du Pugilat. Quelquefois ils passoient les heures entiéres à se harceler & à se fatiguer mutuellement par l'extension continuelle de leurs bras, chacun frapant l'air de ses poings, & tâchant d'empécher par cette sorte d'escrime les approches de son adversaire. Lorsqu'ils se battoient à outrance, ils en vouloient sur tout à la tête & au visage ; & c'etoient aussi ces parties qu'ils prenoient le plus de soin de garentir, soit en se dérobant aux coups, soit en les parant. Quand un Athléte venoit de toute l'impétuosité & de toute la roideur de son corps se jetter contre son adversaire pour le fraper, il y avoit une adresse merveilleuse à esquiver le coup par un promt & léger détour, qui faisoit tomber l'Athléte imprudent par terre, & lui enlevoit la victoire.

Quelque acharnés que fussent les combattans l'un contre l'autre, l'épuisement où les jettoit une trop longue résistance les réduisoit souvent à la nécessité de prendre quelque tréve. Ils suspendoient donc de concert le

Pugilat pour quelques momens, qu'ils emploioient à ſe remettre de leurs fatigues, & à eſſuier la ſueur dont ils étoient tout trempés : après quoi ils revenoient une ſeconde fois à la charge, & continuoient à ſe battre, juſqu'à ce que l'un des deux, laiſſant tomber ſes bras de foibleſſe & de défaillance, fît connoitre qu'il ſuccomboit à la douleur ou à l'extrême laſſitude, & qu'il demandoit quartier, ce qui étoit s'avouer vaincu.

Entre les combats gymniques le Pugilat étoit un des plus rudes & des plus périlleux, puiſqu'outre le danger d'y être eſtropiés, les Athlétes y couroient riſque de la vie. Quelquefois on les voioit tomber morts ou mourans ſur l'aréne. Cela étoit plus rare, & n'arrivoit que lorſque le vaincu s'opiniatroit trop lontems à ne pas avouer ſa défaite : mais d'ordinaire ils ſortoient du combat le viſage tellement défiguré, qu'ils en étoient preſque méconnoiſſables, remportant avec eux de triſtes marques de leur vigoureuſe réſiſtance, telles que des boſſes & des contuſions ſur le viſage, un œil hors de la tête, les dents & les machoires briſées, ou quelque autre

fracture encore plus considérable.

On trouve dans les Poétes, soit grecs soit latins, plusieurs descriptions du Pugilat. Dans Homére, celui d'Epée & d'Euryale : dans Théocrite, celui de Pollux & d'Amycus : dans Apollonius de Rhodes, le même Pugilat de Pollux & d'Amycus : dans Virgile, celui de Darès & d'Entellus : dans Stace & dans Valerius Flaccus de plusieurs combattans.

Dioscor. Idyl. 22.

Argonautic. lib. 2.

Æneid. lib. 5.

Thebaid. lib. 6.

Argonaut. l. 4.

§. IV. *Du Pancrace.*

Le Pancrace étoit ainsi appellé de deux mots grecs, qui marquent que, pour y réussir, toute la force du corps y étoit nécessaire. Il étoit composé de la lutte & du Pugilat, qui s'y réunissoient, le Pancrace empruntant de l'une les secousses & les contorsions, & apprenant de l'autre l'art de porter des coups avec succès, & de les éviter. Dans la lutte il n'étoit pas permis de jouer des poings, ni dans le Pugilat de se colleter : mais dans le Pancrace, non seulement on avoit droit d'emploier toutes les secousses & toutes les ruses pratiquées dans la lutte ; on pouvoit encore emprunter le secours des poings & des piés, même des

πᾶν κράτος.

dents & des ongles, pour vaincre ſon adverſaire.

Pauſan lib. 8. pag 520. Ce combat étoit des plus rudes & des plus dangereux. Un Pancratiaſte aux Jeux Olympiques (il s'appelloit Arrichion ou Arrachion) ſe ſentant prêt à être ſuffoqué par ſon adverſaire qui l'avoit ſaiſi à la gorge, & dont il avoit attrapé le pié, lui caſſa l'un des orteils, & par l'extrême douleur qu'il lui fit l'obligea de demander quartier, dans l'inſtant qu'Arrichion lui-même expiroit. Les Agonothétes couronnérent Arrichion, & le firent proclamer vainqueur, tout mort qu'il étoit.
Icon. lib. 2. imag. 6. Philoſtrate nous a laiſſé une deſcription très vive d'un Tableau qui repréſentoit ce combat.

§. V. *Du Diſque ou Palet.*

LE DISQUE étoit une ſorte de palet, de figure ronde, fait quelquefois de bois, mais le plus ſouvent de pierre, de plomb, ou d'autre métal, comme le fer & le cuivre. Ceux qui s'exerçoient à ce combat, s'appelloient *Diſcoboles*, c'eſt-à-dire Jetteurs, Lanceurs de diſque. L'épithéte de κατωμαδιος, c'eſt-à-dire *que l'on porte ſur l'épaule*, qu'Homére donne à cet in-
Iliad. l. 23. v. 431.

ſtrument, fait aſſez connoitre qu'il étoit d'une telle peſanteur, que les mains ſeules n'auroient pu ſuffire pour le tranſporter d'un lieu à un autre, & qu'il n'y avoit que les épaules qui puſſent ſoutenir pendant quelque tems un pareil fardeau.

Le but de cet exercice, comme de preſque tous les autres, étoit de fortifier le corps, & de rendre les hommes plus robuſtes, & plus propres à porter le poids des armes, & à en faire uſage. A la guerre on étoit ſouvent obligé de porter des fardeaux qui nous paroiſſent aujourd'hui exceſſifs, ſoit en vivres, en faſcines, en paliſſades; ſoit pour l'eſcalade des murs, lorſque pluſieurs aſſiégeans, pour en égaler la hauteur, montoient ſur les épaules les uns des autres.

Les Athlétes, lorſqu'ils vouloient pouſſer le Diſque, prenoient la poſture la plus propre à favoriſer cette impulſion; c'eſt-à dire qu'ils avançoient un de leurs piés, ſur lequel ils courboient tout le corps. Enſuite, balançant le bras chargé du Diſque, ils lui faiſoient faire pluſieurs tours preſque horizontalement, pour le chaſſer avec plus de force: après quoi

ils le pouſſoient de la main, du bras, &, pour ainſi dire, de tout le corps, qui ſuivoit en quelque ſorte la même impreſſion. La victoire étoit pour celui qui avoit pouſſé ſon diſque plus loin que tous les autres.

Les peintres & les ſculpteurs les plus fameux de l'antiquité, en s'étudiant à repréſenter au naturel l'attitude des Diſcoboles, ont laiſſé à la poſtérité divers chef-d'œuvres de leur art. Quintilien vante extrêmement une ſtatue de ce genre, que le célébre Myron avoit travaillée avec un ſoin infini. [a] *Qu'y a-t-il de plus travaillé*, dit-il, *& qui exprime mieux les contorſions d'un Athléte s'exerçant à lancer le palet, que le diſcobole de Myron?*

§. VI. *Du Pentathle*

LES GRECS donnoient ce nom à l'aſſemblage de cinq ſortes d'exercices agoniſtiques. L'opinion la plus commune ſur les exercices qui compoſoient le *Pentathle*, y met la Lutte, la Courſe, le Saut, l'exercice du Diſque, & celui du Javelot. On croit que cette ſorte de combat ſe décidoit en un ſeul

a Quid tam diſtortum & elaboratum, quàm eſt ille diſcobolos Myronis? *Quintil. lib. 2. cap. 13.*

jour, & quelquefois même en une ſeule matinée; & que pour en mériter le prix qui étoit unique, il faloit être vainqueur à tous ces divers exercices.

Les deux exercices du *Saut* & du *Javelot*, dont le premier conſiſtoit à ſauter légérement par deſſus un certain eſpace plus ou moins long, & l'autre à lancer le javelot à une certaine diſtance & dans un endroit marqué: ces deux exercices, dis-je, contribuoient à perfectionner le ſoldat, & à lui donner de l'agilité dans le combat, & de l'adreſſe pour lancer le javelot & les traits.

§. VII. *De la Courſe.*

ENTRE les différens exercices que cultivoient avec tant de ſoin les Athlétes pour ſe donner en ſpectacle dans les Jeux publics, la Courſe étoit celui qui tenoit le premier rang: c'étoit par là que commençoient les Jeux Olympiques, & ce ſeul exercice en faiſoit même d'abord toute la ſolennité.

On appelloit en général *ſtade* chez les Grecs l'endroit où les Athlétes s'exerçoient entre eux à la Courſe,

& celui où ils combattoient sérieusement pour les prix. Comme la lice ou la carriére destinée aux Jeux Athlétiques n'avoit d'abord qu'un * stade de longueur, elle prit le nom de sa propre mesure, & s'appella *le stade*, soit qu'elle eût précisément cette étendue, soit qu'elle fût beaucoup plus longue; & l'on comprit sous cette dénomination, non seulement l'espace parcouru par les Athlétes, mais encore celui qu'occupoient les spectateurs des combats gymniques. Le lieu où combattoient les Athlétes s'appelloit *scamma*, parce qu'il étoit plus bas & plus enfoncé que le reste. Des deux côtés du stade, & sur l'extrémité, régnoit une levée ou une espéce de terrasse, remplie de siéges & de bans, où étoient assis les spectateurs. Les trois parties remarquables du stade étoient l'entrée, le milieu, l'extrémité.

L'entrée de la carriére d'où partoient les Athlétes, étoit marquée d'abord par une simple ligne tracée

* *Le stade est une mesure itinéraire des Grecs, qui, selon Hérodote* l. 2. c. 149. *étoit de six cens piés; & selon Pline*, l. 2. c. 23. *de six cens vingt-cinq piés. Ces deux Auteurs peuvent se concilier par l'inégalité du pié Grec & du pié Romain: outre que la longueur du stade est comptée diversement, selon la diversité des tems & des lieux.*

ſuivant la largeur du ſtade. On y ſubſtitua enſuite une eſpéce de barriére, qui n'étoit qu'une ſimple corde, tenduë au devant des chars & des chevaux ou des hommes qui devoient courir. Quelquefois elle étoit de bois. L'ouverture de cette barriére étoit le ſignal qui avertiſſoit les Coureurs de partir. *Carceres*

Le milieu du ſtade n'étoit remarquable que par cette circonſtance, qu'on y plaçoit ordinairement les prix deſtinés aux vainqueurs. Saint Chryſoſtome tire de là une belle comparaiſon. *Comme les Rois*, dit-il, *dans les courſes de chevaux & dans les autres combats, expoſent au milieu du ſtade & à la vûë des combattans les couronnes qui leur ſont deſtinées, de même le Seigneur, par l'organe des Prophêtes, a placé au milieu de la carriére les prix qu'il propoſe à ceux qui auront le courage de s'en ſaiſir.* *Homil. 55. in Matth. c. 16.*

A l'extrémité du ſtade étoit un but, qui terminoit la courſe des Coureurs à pié. Dans la courſe des chars & dans la courſe à cheval, il n'étoit queſtion que de tourner pluſieurs fois autour du but ſans s'y arréter, pour regagner enſuite l'autre extrémité de la lice d'où l'on étoit parti.

Il y avoit trois ſortes de courſes : la courſe des chars, la courſe à cheval, la courſe à pié. Je commencerai par la derniére, comme la plus ſimple, la plus naturelle, & la plus ancienne.

1. *De la Courſe à pié.*

Les Coureurs ſe rangeoient tous ſur une même ligne en quelque nombre qu'ils fuſſent, après avoir tiré au ſort la place qu'ils y devoient occuper. En [a] attendant le ſignal pour partir, ils préludoient, pour ainſi dire, par divers mouvemens qui réveilloient leur ſoupleſſe & leur légereté : ils ſe tenoient en haleine par de petits ſauts & par de petites excurſions, qui étoient comme autant d'eſſais de l'agilité & de la viteſſe de leurs jambes. Le ſignal étant donné, on les voioit voler vers le but avec une rapidité que l'œil avoit peine à ſuivre, & qui devoit ſeule décider de la victoire. Car les loix agoniſti-

a Tunc rite citatos
Explorant acuuntque gradus, variaſque per artes
Inſtimulant docto languentia membra tumultu.
Poplite nunc flexo ſidunt, nunc lubrica forti
Pectora collidunt plauſu ; nunc ignea tollunt
Crura, brevemque fugam nec-opino fine reponunt.
Statius, Thebaïd. lib. 6. v. 587. &c.

ques leur défendoient, ſous des peines infamantes, de ſe la procurer par aucun mauvais moien.

Dans la ſimple courſe du ſtade, il ne s'agiſſoit que de parcourir une ſeule fois l'étendue de cette carriére, à l'extrémité de laquelle le prix attendoit le vainqueur, c'eſt-à-dire celui qui étoit arrivé le premier. Dans la courſe nommée Δίαυλος, les Athlétes parcouroient deux fois la longueur du ſtade; c'eſt-à-dire qu'après avoir atteint le but, ils revenoient à la barriére. Enfin il y avoit une troiſiéme ſorte de courſe, appellée Δολιχὸς, qui étoit la plus longue de toutes, comme ſon nom le marque, & qui étoit compoſée de pluſieurs *Diaules*. On parcouroit quelquefois vingt-quatre ſtades par diverſes allées & venues, en tournant douze fois au tour de la borne qui ſervoit de but.

Il y a eu dans l'antiquité, tant chez les Grecs que chez les Romains, des coureurs qui ſe ſont rendu célébres par leur viteſſe. On admiroit, *Plin. lib. 7.*
dit Pline, comme quelque choſe de *cap. 20.*
merveilleux, que Phidippide eût parcouru en deux jours les 1140 ſtades *57 lieues.*
qu'il y a d'Athénes à Lacédémone,

jusqu'à ce que l'on vit Anystis de cette derniére ville, & Philonide coureur d'Alexandre le Grand, faire
60 *lieues.* en un jour 1200 stades en allant de
Herod. lib. 6. cap. 106. Sicyone à Elis. On appelloit ces coureurs ἡμεροδρόμους, comme on le voit dans l'endroit où Hérodote parle de Phidippide. Sous le consulat de Fonteius & de Vipsanus du tems de Néron, un enfant de neuf ans fit
30 *lieues.* 75000 pas en courant depuis midi jusqu'au soir. Pline ajoute que l'on voioit de son tems certains coureurs parcourir dans le Cirque l'espace de
Plus de 53 lieues. 160000 pas. L'admiration d'une vitesse si prodigieuse augmentera, (continue-t-il) si l'on fait réflexion, que
Val. Max. lib. 5. cap. 5. lorsque Tibére se rendit en Germanie auprès de son frere Drusus malade à l'extrémité, il ne put y arriver qu'au bout de vingt-quatre heures, quoique
67 *lieues.* le trajet ne fût que de 200000 pas, & qu'il courût à trois * chaises de poste avec une extrême diligence.

** Il n'avoit avec lui qu'un guide & un Officier.*

2. *De la course à cheval.*

LA COURSE simple du cheval monté par un cavalier étoit moins célébre chez les anciens, mais ne laissoit pas d'être recherchée par les personnes

les plus considérables, & par les rois mêmes ; & de leur procurer une grande gloire lorsqu'ils étoient vainqueurs. La premiére Ode de Pindare célébre une pareille victoire remportée par Hiéron roi de Syracuse, à qui le Poéte donne pour titre Κέλης, c'est-à-dire *Vainqueur à la course équestre*. C'est le nom qu'on donne aux chevaux montés seulement par un cavalier, κέλητες. Quelquefois le cavalier menoit en courant un autre cheval par la bride. On appelloit ces chevaux *desultorii*, & les cavaliers s'appelloient *desultores*; parce qu'après un certain nombre de courses ils changeoient de cheval, & sautoient habilement de l'un sur l'autre. Il faloit pour cela une adresse merveilleuse, sur tout dans un tems où l'on n'avoit pas encore l'usage des étriers. Ces chevaux étoient sans selle, ce qui rendoit encore le saut plus difficile. Il [a] se trouvoit aussi dans les armées de ces cavaliers appellés *desultores*, qui

a Nec omnes Numidæ in dextro locati cornu, sed quibus desultorum in modum binos trahentibus equos, inter acerrimam sæpe pugnam, in recentem equum ex fesso armatis transultare mos erat: tanta velocitas ipsis, tamque docile equorum genus est. *Liv. lib.* 23. *n.*

ſautóient d'un cheval ſur un autı quand la néceſſité le requéroit : c'é toient ordinairement des Numides.

3. *De la courſe des chariots.*

CETTE SORTE de courſe étoit d tous les exercices & de tous les com bats des Jeux anciens le plus renom mé, & celui qui faiſoit le plus d'hon neur. Il ne paroitra pas étonnant qu cela fût ainſi, ſi l'on en conſidére l'o rigine. On voit clairement qu'ell venoit de la coutume conſtante de Princes, des Héros, & des plus grand hommes, de combattre à la guerr de deſſus les chariots : la lecture ſeul d'Homére en fournit une infinit d'exemples. Cette coutume ſuppoſée on ſent bien qu'il convenoit à ce Héros d'avoir des cochers extrême-ment habiles pour conduire leur chars, puiſque c'étoit de cette habi-leté principalement que dépendoi la victoire : auſſi ne confioit-on ce ſoin anciennement qu'à des perſonnes de la premiére conſidération. De la naiſſoit une louable émulation d'y ex-celler par deſſus les autres, & une ſorte de néceſſité de s'y exercer beau-coup, pour y réuſſir. La nobleſſe des

ersonnes qui se servoient de chars,
nnoblit, comme il arrive toujours,
exercice qui leur étoit particulier.
es autres exercices étoient propres
u aux simples soldats, comme la
itte & la course à pié, ou aux sim-
les cavaliers, comme la course à
heval : au lieu que l'usage des chars
ans les batailles avoit toujours été
éservé aux Princes & aux Généraux
'armées.

Tous ceux donc qui se présentoient
ux Jeux Olympiques pour la course
es chariots, étoient des personnes
onsidérables, ou par leurs richesses,
u par leur naissance, ou par leurs
mplois & leurs grandes actions. Les
ois mêmes aspiroient à cette gloire
vec beaucoup d'empressement, per-
uadés que le titre de Vainqueur dans
es combats ne le cédoit guére à celui
e Conquérant, & que la palme
Olympique rehaussoit de beaucoup
'éclat du sceptre & du diadême. Les
Odes de Pindare nous marquent que
'est ainsi que pensoient Gélon &
Hiéron rois de Syracuse. Denys qui
 régna lontems après, porta encore
plus loin qu'eux cette ambition. Phi-
ippe, roi de Macédoine, faisoit gra-

ver ſur ſes monnoies ces ſortes d
victoires, & il en paroiſſoit auſſi flat
que de celles qu'il remportoit ſur le
ennemis de l'Etat. Tout le mond
ſait la réponſe d'Alexandre le Gran
à ce ſujet. Comme ſes amis lui de
mandoient un jour s'il ne ſe préſen
teroit pas à ces Jeux pour y diſpute
le prix de la courſe : *Oui*, dit-il, *j'y trouve des Rois pour antagoniſtes.* C
qui montre qu'il n'auroit pas dédai
gné ces combats, s'il avoit trouv
des rivaux dignes de lui.

Plut. in Alex. pag. 666.

Les chars étoient attelés le plu
ordinairement de deux ou de quatr
chevaux, rangés de front : *bigæ*, *quadrigæ*. Quelquefois on mettoit de
mules à la place des chevaux, & le
char pour lors s'appelloit ἀπήνη. Pindare, dans la cinquiéme Ode du premier livre, célébre un Pſaumis qu
avoit remporté une triple victoire
ſavoir dans la courſe d'un char attel
de quatre chevaux, τεθρίππῳ; dan
la courſe d'un char attelé de mules
ἀπήνῃ; & dans la courſe ſimple du
cheval, κέλητι. C'eſt ce que porte le
titre de cette Ode.

Ces chars, à un certain ſignal,
partoient tous enſemble du lieu qu'on

appelloit *carceres.* Le ſort avoit réglé leur place, ce qui n'étoit pas indifférent pour la victoire : parce que devant tourner autour d'une borne, celui qui avoit la gauche en étoit plus près que ceux qui étoient à la droite, & qui par conſéquent avoient un plus grand cercle à parcourir. Il paroit par pluſieurs endroits de Pindare, & ſur tout par celui de Sophocle que je citerai bientôt, que l'on faiſoit douze fois le tour du ſtade. Celui qui avoit plutôt achevé le douziéme tour, étoit le vainqueur. Le grand art étoit de prendre le point le plus propre pour tourner autour de la borne. Car, ſi le conducteur du char s'en approchoit trop, il couroit riſque de s'y briſer: & s'il s'en éloignoit trop auſſi, ſon antagoniſte le plus voiſin pouvoit le couper, & prendre le devant.

On ſent bien que ces courſes de chariots ne ſe faiſoient pas ſans quelque danger. Car, [a] comme le mouvement des roues étoit fort rapide, & qu'il faloit friſer le but en tournant, pour peu que l'on manquât à prendre le tour, le chariot étoit mis

[a] Metaque fervidis Evitata rotis. *Horat. Od.* 1.

en piéces, & celui qui le conduisoit pouvoit être dangereusement blessé, comme on en voit un exemple dans l'Electre de Sophocle, qui fait une admirable description d'une course de chariots où dix personnes combattoient ensemble. Le faux Oreste, au douziéme & dernier tour qui devoit décider de la victoire, n'aiant plus qu'un antagoniste à vaincre par ce que tous les autres avoient été mis hors de combat, eut le malheur de briser une de ses roues contre la borne, & étant tombé du char embarrassé dans les rênes des chevaux, ils le trainérent avec violence, & le mirent en piéces. Mais cela arrivoit fort rarement. C'est pour éviter ce danger que Nestor donne les avis suivans à son fils Antiloque, qui alloit disputer le prix de la course des chars.

Hom. Iliad. l. 23. v. 334-341.

» Fais, mon cher fils, lui dit-il, approcher de la borne tes chevaux le plus près qu'il te sera possible. Pour cet effet, toujours panché sur ton char, gagne la gauche de tes rivaux, & en animant ton cheval qui est hors de la main, lâche-lui les rênes, pendant que le cheval qui est sous la main doublera la borne de si près,

Le char d'Antiloque n'étoit attelé que de deux chevaux.

près, qu'il ſemblera que le moieu «
de la roue l'aura raſée: mais prens «
bien garde de ne pas donner dans «
la pierre, de peur de bleſſer tes «
chevaux, & de mettre ton char en «
piéces.

Le P. de Montfaucon propoſe une difficulté, qui lui paroit fort conſidérable, ſur l'arrangement de ceux qui diſputoient enſemble le prix à la courſe des chars. Ils partoient tous à la vérité de la même ligne & en même tems, & en cela l'avantage étoit égal. Mais celui à qui le ſort avoit aſſigné la premiére place, étant plus près du but quand il arrivoit au bout de la carriére, & n'aiant qu'un petit demi-cercle à décrire pour tourner autour de la borne, avoit moins de chemin à faire que le ſecond, le troiſiéme, le quatriéme, ſur tout lorſque les chariots étoient attelés de quatre chevaux, ce qui laiſſoit un long eſpace entre le premier & les autres, & les obligeoit à décrire autour de la borne un demi-cercle beaucoup plus long. Cet avantage réitéré douze fois, ce qui arrivoit en effet ſi l'on ſuppoſe qu'il falût parcourir douze fois toute l'étendue

du ſtade, donnoit au premier une ſupériorité qui ſembloit devoir lui aſſurer infailliblement la victoire ſur tous ſes concurrens. Il me ſemble que la viteſſe des chevaux, jointe à l'habileté du conducteur, pouvoit réparer ce dommage en devançant le premier, & en prenant ſa place, ſinon dans le premier tour, du moins dans ceux qui ſuivoient. Car il ne faut pas croire que dans la ſuite de la courſe les combattans gardaſſent toujours le même rang dans lequel ils étoient partis. Cet ordre changeoit ſouvent pluſieurs fois dans un aſſez court intervalle de tems, & c'étoient ces variétés & ces viciſſitudes qui faiſoient tout le plaiſir du ſpectateur.

Il n'étoit pas néceſſaire que ceux qui aſpiroient à la victoire entraſſent dans la lice, & conduiſiſſent eux-mêmes le char. Il ſuffiſoit qu'ils fuſſent préſens au ſpectacle, ou même qu'ils envoiaſſent les chevaux deſtinés à mener le char : mais dans l'un & dans l'autre cas il faloit d'abord faire inſcrire ſur les régîtres les noms de ceux pour qui les chevaux devoient combattre, ſoit dans la courſe des chars, ſoit dans la ſimple courſe à cheval.

Dans le tems que Philippe venoit de prendre la ville de Potidée, il lui arriva en même tems trois couriers : dont le premier lui apprit que les Illyriens avoient été défaits dans une grande bataille par ſon lieutenant Parménion ; le ſecond, qu'il avoit remporté le prix de la courſe des chevaux de ſelle aux Jeux Olympiques ; & le troiſiéme, que la Reine étoit accouchée d'un fils. Plutarque ſemble inſinuer que Philippe fut également touché de ces trois nouvelles. *Plut. in Alex. pag. 666.*

Hiéron envoia à Olympie des chevaux pour y diſputer le prix, & y fit dreſſer pour eux un pavillon ſuperbe. C'eſt dans cette occaſion que Thémiſtocle fit un diſcours aux Grecs pour leur perſuader qu'il faloit enlever ce pavillon du Tyran qui avoit refuſé de ſecourir les Grecs contre l'ennemi commun, & empécher ſes chevaux de courir avec les autres. On n'eut pas d'égard apparemment à la remontrance de Thémiſtocle ; & nous voions dans une ode de Pindare compoſée à ſon honneur, qu'il remporta le prix dans la courſe équeſtre. *Plut. in Themiſt. pag. 124.*

Perſonne n'a jamais porté ſi loin *Plut. in Alcib. pag. 196.*

qu'Alcibiade l'ambition de briller dans les Jeux publics de la Gréce, où il se distingua d'une maniére éclatante par la quantité de chevaux qu'il nourrissoit pour les courses, & par le grand nombre de ses chars. Car il n'y a jamais eu de particulier, ni de Roi même, qui ait envoié comme lui sept chars en même tems aux Jeux Olympiques. Il y remporta le premier, le second, & le troisiéme prix, honneur que personne n'avoit jamais eu avant lui. Le fameux poéte Euripide célébra ses victoires par une ode, dont Plutarque nous a conservé un fragment. Ce vainqueur, après avoir fait des sacrifices somptueux à Jupiter, donna un repas magnifique a ce nombre innombrable de peuple qui avoit assisté aux Jeux. On a de la peine à comprendre comment les richesses d'un particulier pouvoient suffire à une dépense si énorme. Mais Antisthéne, disciple de Socrate, qui rendoit témoignage de ce qu'il voioit, nous apprend que plusieurs villes des Alliés fournissoient à Alcibiade comme à l'envi tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir une si incroiable magnificence; équipage, chevaux,

tentes, victimes, viandes les plus exquises, vins les plus délicats, en un mot tout ce qu'il faloit pour sa table & pour son train. Le passage est remarquable, car cet Auteur assure que cela ne se fit pas seulement lorsqu'Alcibiade alla aux Jeux Olympiques, mais à toutes les expéditions de guerre, & à tous les voiages qu'il faisoit. « Toutes les fois, dit-il, « qu'Alcibiade alloit en voiage, il se « servoit de quatre villes des Alliés « comme de ses servantes. Ephése lui « fournissoit les tentes aussi magnifi- « ques que celles des Perses; Chio « nourrissoit ses chevaux; Cyzique « donnoit les victimes & la viande « pour sa table; & Lesbos le vin, « avec toutes les autres choses né- « cessaires pour sa maison.

Je ne dois pas omettre ici, en parlant des Jeux Olympiques, que les Dames étoient admises à y disputer la couronne aussi bien que les hommes, & que plusieurs d'entr'elles y remportérent le prix. Cynisca, sœur d'Agésilas, roi de Lacédémone, fut la premiére qui ouvrit cette nouvelle carriére de gloire aux personnes de son sexe, & elle fut proclamée victo-

Pausan. lib. 3. pag. 172.

rieuse dans la course des chars attelés de quatre chevaux. Cette victoire, qui jusques-là n'avoit point eu d'exemple, ne manqua pas d'être célébrée avec tout l'éclat possible. On erigea dans Sparte un monument superbe à l'honneur de Cynisca, & les Lacédemoniens, peu sensibles d'ailleurs aux graces de la poésie, chargérent un poéte de transmettre à la postérité ce nouveau triomphe, & d'en éternisér la mémoire par une inscription en vers. Elle-même consacra dans le temple de Delphes un char d'airain attelé de quatre chevaux, où étoit aussi représenté le cocher qui les conduisoit, preuve certaine qu'elle n'avoit pas conduit elle-même le char. On y ajouta dans la suite le tableau de Cynisca peint de la main du fameux Apelle, & l'on orna le tout de plusieurs inscriptions en l'honneur de la noble & courageuse Spartaine.

Pag. 188.

Pag. 172.

Id. lib. 5. pag. 309.

Id. lib. 6. pag. 344.

§. VIII. *Honneurs & récompenses accordées aux vainqueurs.*

CES HONNEURS & ces récompenses étoient de plus d'une espéce. Les acclamations, dont les spectateurs

honoroient la victoire des Athlétes, étoient comme le prélude des prix qui leur étoient destinés. Ces prix étoient différentes couronnes, selon la différence des lieux où se célébroient ces combats, d'olivier sauvage, de pin, d'ache, de laurier; & cette distribution a fort varié selon les siécles. Ces différentes couronnes étoient toujours accompagnées de palmes, que les vainqueurs portoient de la main droite. Cet usage, selon Plutarque, venoit peut-être de la propriété qu'a le palmier de se redresser avec d'autant plus de force, qu'on a fait plus d'effort pour le courber; ce qui est un symbole de la vigueur & de la résistance d'un Athléte qui a mérité le prix. Comme il pouvoit remporter plus d'une victoire dans les mêmes Jeux, & quelquefois dans un même jour, il pouvoit aussi y gagner plusieurs prix, & y recevoir plus d'une couronne & plus d'une palme.

Sympos. l. 8. quæst. 4.

Quand le vainqueur avoit reçu la couronne & la palme, un Héraut, précédé d'un Trompette, le conduisoit dans tout le stade, & proclamoit à haute voix le nom & le pays

de celui qu'il faiſoit comme paſſer en revûe devant le peuple, qui redoubloit alors ſes acclamations & ſes applaudiſſemens.

Quand il retournoit dans ſa patrie, tous ſes citoiens alloient au devant de lui. Revétu des marques de ſa victoire, & monté ſur un char à quatre chevaux, il entroit dans la ville, non par la porte, mais par une bréche que l'on faiſoit exprès à la muraille. On portoit des flambeaux devant lui, & il étoit ſuivi d'un nombreux cortége qui honoroit cette pompe.

La cérémonie du triomphe athlétique ſe terminoit preſque toujours par quelques feſtins, ſoit aux dépens du public pour les vainqueurs & leurs parens ou amis, ſoit aux dépens des particuliers, qui régaloient non ſeulement leurs parens & leurs amis, mais ſouvent une partie des ſpectateurs. Alcibiade, après s'être acquité des ſacrifices dûs à Jupiter Olympien, ce qui étoit toujours le premier ſoin du vainqueur, traita toute l'aſſemblée. Léophron en uſa de même, au raport d'Athénée, qui ajoute qu'Empédocle d'Agrigente aiant vaincu

Plut. in Alcib. pag. 196.

Lib. 1. pag. 3.

aux mêmes Jeux, & ne pouvant, comme Pythagoricien, régaler le peuple ni en viande ni en poisson, il fit faire un beuf avec une pâte composée de myrrhe, d'encens, & de toutes sortes d'aromates, & le distribua par morceaux à tous ceux qui se présentérent.

Un des plus honorables priviléges qu'on accordoit aux Athlétes vainqueurs, étoit le droit de presséance dans les Jeux publics. A Sparte, le Roi les prénoit ordinairement dans les expéditions militaires pour combattre auprès de sa personne, & pour le garder, ce qui étoit regardé avec raison comme un grand honneur. Un autre privilége, où l'utile se trouvoit joint à l'honorable, c'étoit celui d'être nourris le reste de leurs jours aux dépens de leur patrie. Afin que cette dépense ne devînt point trop à charge à l'Etat, Solon réduisit la pension d'un Athléte vainqueur aux Jeux Olympiques à cinq cens dragmes, celle d'un vainqueur aux Jeux Isthmiques à cent, & ainsi des autres à proportion. Le vainqueur & la patrie regardoient moins cette pension comme un secours fourni à l'indi-

Diog. Laert. in Solon. pag. 37.

250 livres.

50 livres.

gence de l'Athléte, que comme une marque d'honneur & de diſtinction. Ils étoient exemtés auſſi de toute charge & de toute fonction civile.

La célébration des Jeux finie, un des premiers ſoins des Magiſtrats qui y préſidoient, étoit d'inſcrire ſur le regître public le nom & le pays des Athlétes qui avoient remporté les prix, & de marquer l'eſpéce de combat d'où chacun d'eux étoit ſorti vainqueur. Celui de la courſe des chariots avoit la préférence ſur tous les autres. Et de là vient que les hiſtoriens, qui dattoient par les Olympiades, comme Thucydide, Denys d'Halicarnaſſe, Diodore de Sicile, & Pauſanias, déſignoient preſque toujours chaque Olympiade par le nom & la patrie de l'Athléte vainqueur à la courſe.

Les louanges des Athlétes victorieux étoient, chez les Grecs, un des principaux ſujets de la poéſie Lyrique. C'eſt ſur quoi roulent, comme l'on ſait, toutes les Odes de Pindare, partagées en quatre livres, chacun deſquels porte le nom des Jeux où ſe ſont ſignalés les Athlétes dont les victoires ſont célébrées dans ces poémes. A la vérité le Poéte, pour en-

richir sa matiére, améne souvent au secours de l'Athléte, incapable de lui inspirer seul tout l'enthousiasme dont il a besoin, les dieux, les héros, & les princes qui ont quelque raport au sujet qu'il traite, & qui peuvent le soutenir dans l'essor où il s'abandonne. Le poéte Simonide, avant Pindare, s'étoit exercé dans ce genre d'écrire, & méloit ainsi dans ses piéces les louanges des dieux & des héros à celles des Athlétes dont il chantoit les victoires. On raconte à ce propos, qu'un Athléte vainqueur au Pugilat, (il se nommoit Scopas,) aiant fait marché avec Simonide pour un poëme sur cette victoire, le Poéte, selon la coutume, après avoir loué de son mieux l'Athléte, s'engagea dans une longue digression, où il s'étendoit sur les louanges de Castor & de Pollux. Scopas, content en apparence de la piéce de Simonide, ne lui paia cependant que le tiers de la somme dont ils étoient convenus, le renvoiant pour le reste aux Tyndarides qu'il avoit si bien célébrés. Il en fut bien paié en effet, s'il en faut croire l'histoire. Car dans le festin que donna l'Athléte, comme on étoit

Cic. de Orat. lib. 2. n. 352. 353. Phoedr. lib. 2. fab 24. Quintil. lib. 11. cap. 2.

à table, un valet vint avertir Simonide que deux hommes couverts de poussiére, & tout trempés de sueur, étoient à la porte qui le demandoient avec empressement. A peine avoit-il mis le pié hors de la chambre pour les aller trouver, que le plancher tombant tout à coup accabla de ses ruines l'Athléte & tous les conviés.

La sculpture se joignoit à la poésie pour éterniser le nom des Athlétes. On érigeoit des statues en l'honneur des vainqueurs, sur tout des Olympioniques, dans le lieu même où ils avoient été couronnés, & quelquefois aussi dans celui de leur naissance : & c'étoit ordinairement la patrie du vainqueur qui en faisoit les frais. Parmi ces statues d'Athlétes qui décoroient Olympie, on en trouvoit plusieurs de jeunes enfans qui avoient remporté le prix aux Jeux Olympiques âgés seulement de dix ou douze ans. On élevoit de ces monumens non seulement aux Athlétes, mais encore aux chevaux, à la vitesse desquels ils étoient redevables de la couronne agonistique ; & Pausanias témoigne que cela se fit pour une cavale entre autres, nommée *Aura*, dont l'hi-

Lib. 6. p. 368.

ſtoire mérite d'être raportée. Phidolas qui la montoit, étant tombé au commencement de la courſe, ſa cavale continua de courir comme ſi elle avoit été conduite. Elle paſſa toutes les autres : au bruit des trompettes, qu'on faiſoit retentir ſur tout vers la fin de la courſe pour animer les combattans, elle redoubla de force & de courage, tourna autour de la borne ; & comme ſi elle avoit ſenti qu'elle remportoit la victoire, elle alla ſe préſenter devant les Directeurs des Jeux. Les Eléens déclarérent Phidolas vainqueur, & lui permirent d'ériger un monument pour lui-même, & pour ſa cavale qui l'avoit ſi bien ſervi.

§. IX. *Différence de goût entre les Grecs & les Romains par raport aux ſpectacles.*

AVANT que de terminer ce qui regarde les Combats & les Jeux qui étoient en ſi grand honneur dans la Gréce, je prie le Lecteur de faire une réflexion qui ſervira à faire connoitre combien, ſur la matiére que je traite, le caractére des Grecs étoit différent de celui des Romains.

Le divertiſſement le plus ordinaire de ceux-ci, & le ſexe naturellement tendre & compatiſſant y aſſiſtoit en foule, étoit le combat des gladiateurs, & celui des hommes contre les ours & les lions, où le cri des bleſſés & des mourans, & le ſang humain qui couloit de toutes parts, fourniſſoient un agréable ſpectacle à tout un peuple, qui repaiſſoit ſes yeux homicides du cruel plaiſir de voir des hommes s'entretuer de ſang-froid, & de faire déchirer par les bêtes féroces, dans le tems des perſécutions, des vieillards, des enfans, des femmes, de tendres vierges, dont l'âge & la foibleſſe excitent ordinairement la compaſſion dans les cœurs les plus durs.

Dans la Gréce, ces combats étoient abſolument inconnus, & ils n'y furent introduits dans quelques villes que depuis que la Gréce étoit tombée ſous la domination des Romains. Encore les Athéniens, dont le caractére propre étoit la douceur & l'humanité, ne les admirent jamais dans leur ville ; & comme on leur propoſoit d'y établir un combat de gladiateurs, pour ne pas céder en ce point à ceux de Corinthe : *Renverſez donc aupara-*

Lucian. in vit. Demonact. pag. 1014.

vant, s'écria un * Athénien du milieu de l'aſſemblée, *renverſez l'autel que nos péres, il y a plus de mille ans, ont érigé à la Miſéricorde*.

Il faut avouer qu'ici les Grecs l'emportent infiniment ſur les Romains pour la conduite & la ſageſſe : je parle d'une ſageſſe payenne. Les uns & les autres, perſuadés que la multitude, trop dépendante des ſens pour trouver de quoi s'amuſer & ſe délaſſer ſuffiſamment dans ce qui ne touche que l'eſprit, ne pouvoit guére être remuée que par des objets ſenſibles, ſongérent à la divertir par des jeux & des ſpectacles, & par un appareil extérieur capable de fraper les ſens. Chaque nation, dans cet établiſſement, montra & ſuivit ſon panchant & ſon naturel.

Les Romains, nourris dans la guerre & dans les combats, conſervérent toujours, malgré la politeſſe dont il ſe piquoient, quelque choſe de leur ancienne férocité : & c'eſt pour cela que le ſang & le meurtre, dans leurs ſpectacles publics, loin de leur inſpi-

* *C'étoit Démonax, célébre philoſophe, dont Lucien avoit été diſciple, & qui fleuriſſoit ſous l'Empereur Marc Aurèle.*

rer de l'horreur, faisoient leur plus agréable divertissement.

La pompe orgueilleuse des triomphes partoit de la même source, & ne marquoit pas moins d'inhumanité. Pour obtenir cet honneur, il faloit prouver qu'on avoit tué huit ou dix mille hommes de compte fait. Ces dépouilles que l'on portoit avec tant d'ostentation, annonçoient qu'un infinité d'honnêtes familles avoient été réduites à la derniére misére. Cette troupe innombrable de captifs, étoient des personnes libres peu de jours auparavant, souvent pleines d'honneur, de mérite, & de vertu. Ces simulacres de villes prises, apprenoient qu'on avoit pillé, saccagé, brulé des villes opulentes, & qu'on en avoit exterminé ou mis aux fers les habitans. Enfin rien n'étoit plus inhumain que de traîner devant le char d'un simple citoien de Rome des Princes & des Rois enchaînés, & d'insulter ainsi publiquement à leur malheur & à leur humiliation.

Les arcs de triomphe érigés sous les Empereurs, où l'ennemi paroissoit les fers aux piés & aux mains, ne pouvoient être aussi que l'effet d'un

orgueil féroce & d'un faste inhumain, qui vouloit éternifer la honte & la douleur des nations fubjuguées.

La joie des Grecs, après la victoire, étoit bien plus modefte. Ils érigeoient des trophées, mais de bois, c'eft-à-dire d'une matiére peu durable, & que le tems avoit bientôt confumée; & il étoit défendu de les renouveller. La raifon qu'en apporte Plutarque eft bien admirable. [a] Après que le tems avoit détruit & aboli les marques de diffention & d'inimitié qui avoient divifé les peuples, ç'eut été, dit-il, un acharnement de haine odieux & barbare, que de fonger à les rétablir de nouveau, pour perpétuer le fouvenir des anciennes difcordes, qui ne pouvoient être trop tôt enfevelies dans le filence & l'oubli. Et il ajoute que les trophées de pierre & d'airain qu'on fubftitua depuis à ceux de bois, ne firent pas d'honneur à ceux qui en introduifirent la coutume.

Plut. in Quæst. Rom. pag. 273.

J'aime à voir la douleur peinte fur le vifage d'Agéfilas après une victoire

Plut. in Lacon. apophthegm. pag. 211.

a Ὅτι τοῦ χρόνου τὰ σημεῖα τῆς πρὸς τοὺς πολεμίους διαφορᾶς ἀμαυροῦντος, αὐτοὺς ἀναλαμβάνειν καὶ καινοποιεῖν ἐπίφθονόν ἐστι καὶ φιλαπεχθῆμον.

confidérable où un grand nombre des ennemis, c'eft-à-dire des Grecs, étoient demeurés fur la place. J'aime à lui entendre prononcer avec des foupirs & des fanglots ces paroles pleines de modération & d'humanité:
» O malheureufe Gréce, de s'arracher
» à elle-même & de faire ainfi périr
» tant de braves citoiens, qui au-
» roient fuffi pour vaincre tous les
» barbares !

Le même efprit de modération & d'humanité régnoit dans les fpectacles des Grecs. Leurs fêtes n'avoient rien de trifte ni d'affligeant. Tout s'y terminoit par la joie, par l'amitié, par la concorde. Car c'étoit là un des grands avantages que la Gréce tiroit de ces Jeux folennels & de ces affemblées générales. Les Républiques féparées par la diftance des pays & par la diverfité des intérêts, aiant de tems en tems occafion de fe voir réunies dans un même lieu au milieu de la joie & des feftins, fe lioient plus étroitement enfemble, connoiffoient leurs forces, s'animoient contre les barbares & contre les ennemis communs de leur liberté, & fe réconcilioient par la médiation de quelque

République amie. Le même langage, les mêmes mœurs, les mêmes ſacrifices, les mêmes exercices, le même culte, tout cela contribuoit à unir ces petits peuples Grecs en une ſeule & puiſſante nation, & à y conſerver le même eſprit, les mêmes principes, le même zêle pour la liberté, & le même amour des arts & des ſciences.

ARTICLE IV.

Des combats d'eſprit, des ſpectacles, & des repréſentations de Théatre.

J'AI RESERVE' pour la fin une derniére eſpéce de combats, qui ne dépendoient en aucune ſorte de la force, de l'agilité, de l'adreſſe du corps, & qu'on peut appeller avec raiſon des combats d'eſprit, où les Orateurs, les Hiſtoriens, les Poétes faiſoient épreuve de leur habileté, & ſoumettoient leurs productions à la critique & au jugement du Public. L'émulation, dans ces ſortes de diſputes, étoit d'autant plus vive & d'autant plus allumée, qu'il s'y agiſſoit d'une victoire qui pouvoit être regardée comme infiniment préférable à toutes les autres, parce qu'elle

touche l'homme de plus près, qu'elle eſt fondée ſur des qualités perſonnelles & intérieures, & qu'elle décide du mérite de l'eſprit & de la capacité, qui ſont des avantages qu'on ambitionne avec le plus de vivacité, & dont on eſt le moins diſpoſé à céder la gloire aux autres.

C'étoit un grand honneur, & en même tems un plaiſir bien ſenſible pour des Ecrivains, avides pour l'ordinaire de louanges & d'applaudiſſemens, d'avoir ſû réunir en leur faveur les ſuffrages d'une aſſemblée auſſi nombreuſe & auſſi choiſie qu'étoit celle des Jeux Olympiques, où ſe trouvoit raſſemblé ce qu'il y avoit de plus beaux génies dans la Gréce, & les plus capables de juger de l'excellence d'un ouvrage. Ce théâtre étoit également ouvert à l'hiſtoire, à l'éloquence, à la poéſie.

Lucian. in Herodot. pag. 622.

Hérodote lut ſon hiſtoire pendant les Jeux Olympiques à toute la Gréce qui y étoit aſſemblée, & on l'écouta avec tant d'applaudiſſement, qu'on donna aux neuf livres qui la compoſent les noms des neuf Muſes; & qu'on crioit par tout quand il paſſoit, *Voila celui qui a ſi dignement écrit nos*

histoires, & célébré les glorieux avantages que nous avons remportés sur les barbares.

Toutes les bouches de ceux qui avoient assisté à ces Jeux, furent comme autant de trompettes, qui firent ensuite retentir toute la Gréce du nom & de la gloire de ce célébre Historien.

Lucien, qui a écrit le fait que je viens de raporter, ajoute, qu'à l'exemple d'Hérodote, plusieurs Sophistes & Rhéteurs allérent à Olympie faire la lecture des harangues qu'ils avoient composées, trouvant cette voie la plus courte & la plus sûre pour se faire en peu de tems une grande réputation. Plutarque observe que Lysias, fameux orateur d'Athénes, & contemporain d'Hérodote, récita aux Jeux Olympiques une harangue, dans laquelle il félicitoit les Grecs comme de l'action la plus glorieuse qu'ils eussent faite, de ce que s'étant réunis & réconciliés ensemble ils avoient humilié la puissance de Denys le Tyran. *Plut. de vit. der. Orat. p. 836.*

On peut juger de l'empressement des Poétes à se signaler dans ces Jeux solennels par celui de ce même Denys. Ce Prince, qui avoit la fole vanité de *Diod. lib. 14. pag. 318.*

ſe croire le plus excellent poéte de ſon tems, avoit chargé des Lecteurs, qui s'appelloient en grec ῥαψῳδοὶ, d'aller à Olympie faire la lecture de pluſieurs piéces de vers de ſa façon. Quand on commença à prononcer les vers du Poéte Roi, la voix forte & ſonore du Lecteur fit faire un profond ſilence, & il fut écouté d'abord avec une grande attention, qui diminua toujours à proportion qu'on avançoit, & ſe changea enfin en riſées & en huées, tant les vers parurent pitoiables. Il ſe conſola de cette diſgrace par la victoire qu'il remporta peu de tems après à Athénes dans la fête de Bacchus, où il fit repréſenter une Tragédie qu'il avoit compoſée.

Diod. lib. 15. pag. 384.

Ce qui ſe paſſoit aux Jeux Olympiques par raport aux diſputes entre les Poétes, n'eſt rien en comparaiſon de l'ardeur & de l'émulation qui régnoit à Athénes ſur ce ſujet. C'eſt ce qui me reſte à expoſer, & par où je terminerai cette matiére, & ce qui me fournira une occaſion de donner aux Lecteurs une idée abrégée des ſpectacles & des repréſentations du Théatre ancien. Ceux qui voudront étudier

pleinement cette matiére, la trouveront traitée à fond dans un Ouvrage donné depuis peu au public par le R. P. Brumoi Jésuite : Ouvrage rempli d'une profonde & sage érudition, & de réflexions toutes neuves, tirées de la nature même des poémes dont il y est parlé. J'en ferai grand usage, & souvent même sans le citer, comme c'est assez mon ordinaire.

§. I. *Goût extraordinaire des Athéniens pour les représentations de théatre. Emulation des Poétes pour y disputer le prix. Idée abrégée du poéme Dramatique.*

NUL PEUPLE n'a jamais témoigné tant d'ardeur ni tant de vivacité pour les représentations de théatre que les Grecs, & sur tout les Athéniens. La raison en est sensible. C'est que jamais nul autre peuple n'a montré tant d'ouverture d'esprit, & n'a porté si loin l'amour de l'éloquence & de la poésie, le goût des sciences, la justesse du sentiment, la finesse de l'oreille, & même la délicatesse sur tous les rafinemens du langage. [a] Une simple

[a] Attica anus Theophrastum, hominem alioqui disertissimum, annotata unius affectatione verbi, hospitem dixit. *Quintil. lib.* 8. *c.* 1.

vendeuſe d'herbes à Athénes s'aperçut, par la ſeule affectation d'un mot, que Théophraſte étoit étranger. Le commun du peuple apprenoit par cœur les tragédies d'Euripide. Le génie de chaque nation ſe peint par ſes occupations & par ſes plaiſirs. La grande occupation & le grand plaiſir des Athéniens étoit de s'entretenir d'ouvrages d'eſprit, & de juger des piéces dramatiques qui ſe jouoient par autorité publique pluſieurs fois l'année, ſur tout aux fêtes de Bacchus. C'étoit dans ces jours que les poétes Tragiques & Comiques diſputoient le prix. Les premiers donnoient leurs piéces quatre à quatre, excepté Sophocle qui ne jugea pas à propos de continuer un ſi pénible exercice, & qui ſe borna à donner une ſeule piéce chaque fois pour diſputer au concours.

Il y avoit des Juges ou Commiſſaires nommés par l'Etat, pour juger du mérite des piéces ſoit comiques ſoit tragiques; avant que de les publier dans les Fêtes. On les jouoit devant eux, & même en préſence du peuple, mais apparemment ſans beaucoup d'appareil. Les Juges donnoient

moient leurs ſuffrages, & la piéce qui avoit la pluralité des voix étoit déclarée victorieuſe, couronnée comme telle, & repréſentée avec toute la pompe poſſible aux frais de la République. On ne laiſſoit pas de repréſenter auſſi celles qui n'étoient qu'au ſecond ou au troiſiéme rang. Ce n'étoient pas toujours les meilleures piéces qui avoient la préférence : mais dans quel tems la brigue, le caprice, l'ignorance, & le préjugé n'ont-ils pas eu lieu ? Elien entre en mauvaiſe humeur contre les Juges, qui, dans une pareille diſpute, n'aſſignérent que la ſeconde place à Euripide, & il les accuſe ou d'avoir jugé ſans lumiére, ou de s'être laiſſes corrompre par argent. Il eſt aiſé de concevoir quelle ardeur d'émulation ces diſputes & ces récompenſes publiques excitoient parmi les Poétes, & combien elles contribuérent à la perfection où la Gréce a porté les piéces Dramatiques.

Ælian lib. 2. cap. 8.

On appelle poéme Dramatique celui par lequel on fait parler & agir ſur le théatre les perſonnages mémes, à la différence du poéme Epique, où le Poéte ne fait que raconter de ſon

chef indirectement & de suite les avantures de ceux dont il parle. Il est naturel d'aimer les beaux récits des événemens qui intéressent des personnes illustres, ou des nations entiéres : voila l'origine du poéme Epique. Mais on est tout autrement touché d'entendre ces personnages eux-mêmes, d'être appellés dans la confidence de leurs plus secrets sentimens, & d'être le témoin, l'auditeur, & le spectateur de leurs résolutions, de leurs entreprises, de leurs succès heureux ou malheureux. Lire & voir une action sont deux choses bien différentes. Un Acteur touche infiniment plus qu'une simple lecture. Il parle en même tems aux yeux & à l'esprit. Le spectateur, agréablement trompé par cette peinture & cette imitation si approchante de la vérité, oublie que c'est une représentation : il croit voir la chose même. Voila ce qui a fait naître le poéme Dramatique, qui comprend la Tragédie & la Comédie.

On pourroit y ajouter le poéme *Satyrique*, nom tiré des *Satyres*, divinités champêtres qui en faisoient toujours l'ame, & nullement de la *Satyre*

ſorte de poéſie médiſante qui ne reſſemble en rien à celle-ci, & qui lui eſt fort poſtérieure. Le poéme Satyrique n'eſt ni Tragédie, ni Comédie: mais il tient le milieu entre l'une & l'autre, & participe de leurs caractéres. Chaque Poéte joignoit ordinairement une pareille piéce aux Tragédies qu'il donnoit dans la diſpute des prix, pour tempérer par l'agrément & la gaieté qui y régnoient le grave & le ſérieux des autres piéces. Il ne nous reſte qu'un ſeul modéle de ce poéme ancien, qui eſt le Cyclope d'Euripide.

Je me renfermerai ici dans ce qui regarde la Tragédie & la Comédie. Elles avoient pris naiſſance l'une & l'autre chez les Grecs. Auſſi les regardoient-ils comme des fruits nés de leur cru, dont ils ne pouvoient ſe raſſaſier. Cette avidité alloit encore plus loin dans Athénes qu'ailleurs. Ces deux poémes, qui furent lontems compris ſous le nom général de Tragédie, y prirent peu à peu des accroiſſemens, qui les portérent à une entiére perfection.

§. II. *Origine & progrès de la Tragédie. Poétes qui s'y sont distingués à Athénes: Eschyle, Sophocle, Euripide.*

AVANT THESPIS il y avoit eu plusieurs Poétes Tragiques & Comiques: mais, comme ils n'avoient rien changé à la premiére ébauche de ce spectacle, & que Thespis fut le premier qui y fit quelque changement, on le compte ordinairement pour l'inventeur de ce poéme. Avant lui la Tragédie n'étoit qu'un tissu de contes boufons, faits en style comique, & mélés parmi les chants du Chœur qui entonnoit les louanges de Bacchus: car c'est aux fêtes de ce dieu, célébrées pendant les vendanges, que la Tragédie doit sa naissance.

Despreaux Art. Poet. chant. 3.

La Tragédie, informe & grossiére en naissant,
N'étoit qu'un simple Chœur, où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin & la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.

Thespis y fit plusieurs changemens,

qu'Horace, après Ariſtote, a marqués dans ſon Art poétique. Le [a] premier fut de promener ſes Acteurs dans une charette, au lieu qu'auparavant ils chantoient par tout où ils ſe trouvoient: l'autre, de les avoir barbouillés de lie, au lieu qu'auparavant ils jouoient ſans avoir rien ſur le viſage: enfin, il jetta dans le Chœur un perſonnage, qui, pour le délaſſer, & pour lui donner le tems de reprendre haleine, récitoit une avanture de quelque perſonnage illuſtre; & c'eſt ce récit qui donna lieu enſuite aux ſujets des tragédies.

Theſpis fut le premier qui barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuſe folie,
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amuſa les paſſans d'un ſpectacle nouveau.

Theſpis vivoit du tems de Solon. On ſait que ce ſage Légiſlateur lui voiant repréſenter ſes piéces, marqua ſon mécontentement en frapant la terre de ſon bâton, dans la crainte

AN.M. 3440. AV. J.C. 564. *Plut. in Solon. pag 95.*

a Ignotum *Tragicæ* genus inveniſſe Camoenæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis,
Quæ canerent agerentque perunčti fæcibus ora.

qu'il avoit que ces fictions & ces mensonges poétiques ne passassent bientôt des représentations du théatre dans les contrats & dans toutes les affaires soit publiques soit particuliéres.

Il n'est pas si aisé d'inventer, que d'ajouter aux inventions des autres. Les changemens que Thespis avoit déja faits à la Tragédie, donnérent lieu à Eschyle d'en faire de nouveaux, & de plus considérables. Il étoit né à Athénes la premiére année de la
An.M. 3464. Av. J.C. 540. 60 Olympiade. Il embrassa la profession des armes dans un tems où les Athéniens comptoient presque autant
An.M. 3514. av. J.C. 490. de héros que de citoiens. Il se trouva aux journées de Marathon, de Salamine, de Platée ; & il y fit son devoir. Mais son génie l'appelloit ailleurs, & le fit entrer dans une carriére qui ne devoit pas lui procurer moins de gloire, & où d'abord il fut sans concurrens. En esprit supérieur, il entreprit de réformer, on pourroit presque dire de créer de nouveau la Tragédie, qui l'a toujours reconnu en effet pour son inventeur & son pere. Le P. Brumoi explique dans une dissertation pleine d'esprit & de bon

ſens, comment Eſchyle puiſa dans les poémes Epiques d'Homére la véritable idée de la Tragédie. Ce Poéte en effet avoit coutume de dire que ſes piéces n'étoient que des reliefs des feſtins étalés dans l'Iliade & l'Odyſſée.

La Tragédie prit donc ſous lui une nouvelle forme. Il [a] donna un maſque à ſes Acteurs ; les habilla de robes traînantes ; leur chauſſa le brodequin ; au lieu de charette, fit bâtir un théatre médiocrement exhauſſé ; & changea entiérement le ſtyle, qui devint grave & ſérieux, au lieu qu'il étoit auparavant enjoué & burleſque.

Eſchyle dans le Chœur jetta les perſonnages,
D'un maſque plus honnête habilla les viſages :
Sur les ais d'un théatre en public exhauſſé,
Fit paroitre l'Acteur d'un brodequin chauſſé.

Mais ce n'étoit là que l'extérieur & comme le corps de la Tragédie. Ce

a Poſt hunc perſonæ pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Horat. ibid.

qui en fait l'ame, & ce qu'Eſchyle y ajouta de plus important & de plus eſſentiel, c'eſt la vivacité de l'action par le dialogue des Acteurs qu'il introduiſit ſur le théatre ; c'eſt le jeu des grandes paſſions, & ſur tout de la pitié & de la terreur, qui en troublant & agitant l'ame par un ſpectacle touchant ou terrible, lui cauſent un doux plaiſir par ce trouble même & cette agitation ; c'eſt le choix d'un ſujet grand, noble, intéreſſant, renfermé dans les juſtes bornes par l'unité d'action, de lieu, & de tems ; enfin c'eſt la conduite & l'ordonnance de la piéce entiére, qui par l'ordre & la proportion des parties, & par un heureux enchaînement d'intrigues, tient l'eſprit du ſpectateur en ſuſpens juſqu'au dénouement, qui lui rend ſa tranquillité, & le renvoie content.

Avant Eſchyle le Chœur étoit déja établi, puiſqu'il faiſoit ſeul, ou preſque ſeul, ce qu'on appelloit la Tragédie. Il ne l'en exclut donc pas, mais au contraire il crut devoir l'y incorporer, [a] comme Chœur pour

a Actoris partes Chorus officiumque virile
Defendat, neu quid medios intercinat actus,

chanter entre les Actes, ce qui tenoit lieu de délaſſement ; & comme perſonnage mélé dans l'action, ſoit pour donner d'utiles conſeils & de ſalutaires inſtructions, ſoit pour prendre le parti de l'innocence & de la vertu, ſoit pour être le dépoſitaire des ſecrets & le vengeur de la religion mépriſée, ſoit enfin pour ſoutenir tous ces caractéres enſemble, comme le dit Horace. Le Coryphée, c'eſt-à-dire la principale perſonne qui le conduiſoit, & qui étoit à la tête des autres, prenoit la parole pour eux.

Dans une piéce d'Eſchyle, nommée *les Eumenides*, ce Poéte repréſente Oreſte dans l'enfoncement du théatre, environné de Furies endormies par Apollon. Il faloit que leur figure fut extrêmement hideuſe & horrible, puiſqu'on raporte que dès que ces Furies vinrent à ſe réveiller, & à paroitre tumultuairement ſur le théatre, où elles faiſoient l'office du

Quod non propoſito conducat & hæreat aptè.
Ille bonis faveatque, & concilietur amicis,
Et regat iratos, & amet peccare timentes.
Ille dapes laudet menſæ brevis, ille ſalubrem
Juſtitiam, legeſque, & apertis otia portis.
Ille tegat commiſſa, deoſque precetur & oret,
Ut redeat miſeris, abeat fortuna ſuperbis.

Chœur, quelques femmes enceintes furent blessées de surprise, & que des enfans en moururent d'effroi. Le Chœur étoit alors au nombre de cinquante Acteurs. On le réduisit depuis cet accident à quinze par une loi expresse, & depuis à douze.

J'ai marqué qu'un des changemens, qu'Eschyle apporta à la tragédie, fut le masque qu'il donna à ses Acteurs. Ces masques de théatre ne ressembloient point du tout aux nôtres, qui ne servent qu'à couvrir le visage: c'étoit une espéce de casque qui couvroit toute la tête, & qui, outre les traits du visage, représentoit encore la barbe, les cheveux, les oreilles, & jusqu'aux ornemens que les femmes emploioient dans leur coéfure. Les masques varioient selon la différence des piéces qu'on jouoit sur leur théatre. On trouve cette matiére traitée à fond dans une dissertation de l'Académie des Belles-Lettres, qui est de Monsieur Boindin.

Mémoire de l'Acad. des Belles-Lettres, Tom. 4.

Man. d'enseign. Tom. 4.

Je n'ai jamais pu comprendre, & je l'ai marqué ailleurs en parlant de la prononciation, comment l'usage des masques a pu durer si lontems sur le théatre des anciens. Car certaine-

ment il ne ſe pouvoit pas faire qu'il n'amortît beaucoup la vivacité de l'action, qui paroit principalement ſur le viſage, qu'on peut regarder comme le ſiége & le miroir de tous les ſentimens de l'ame. N'arrive-t-il pas ſouvent que le ſang, ſelon qu'il eſt mis en mouvement par les différentes paſſions, tantôt couvre le viſage d'une ſubite & modeſte rougeur; tantôt l'enflamme, & y allume le feu de la colére; quelquefois, en ſe retirant, le laiſſe pâle & glacé de crainte; d'autres fois y répand une douce & aimable ſérénité? Tout cela ſe marque & ſe peint ſur le front & ſur les joues. Le maſque, en couvrant le viſage, lui ôte ce langage ſi énergique, & le prive d'une eſpéce d'ame & de vie, qui le rend l'interpréte fidéle de tous les ſentimens du cœur. Je ne ſuis donc pas étonné de la remarque que fait Cicéron en parlant de Roſcius par raport à l'action. [a] Nos anciens, dit-il, jugeoient « mieux que nous, lorſqu'ils ne don- « noient pas leur approbation entiére «

a Quo meliùs noſtri illi ſenes, qui perſonatum, ne Roſcium quidem, magnopere laudabant. *Lib. 3. de Orat. n. 221.*

» à Roſcius même, parce qu'il pro-
» nonçoit ſous le maſque.

Eſchyle étoit en poſſeſſion de la gloire du Théatre, & emportoit preſque ſeul tous les ſuffrages, lorſqu'un jeune rival parut ſur la ſcéne, & vint lui diſputer la palme : c'étoit Sophocle. Il naquit à Colone, bourg de l'Attique, la 2e année de la 71e Olympiade. Son pere étoit forgeron, ou maître d'une forge. Son coup d'eſſai fut un coup de maître. Lorſqu'à l'occaſion des os de Théſée que Cimon avoit trouvés & fait reporter à Athénes, on y eut établi une diſpute de Poétes tragiques, Sophocle entra en lice avec Eſchyle, & l'emporta ſur lui. Le vieux Athléte, chargé juſques-là d'un grand nombre de couronnes, crut les avoir toutes perdues en manquant la derniére. Il ſe retira de dépit en Sicile chez le roi Hiéron, le protecteur & l'ami des Savans mécontens d'Athénes. Il y mourut peu de tems après, d'une mort bien ſinguliére, ſi l'on en croit Suidas. Comme il dormoit en pleine campagne la tête nue, un aigle, prenant ſa tête chauve pour une roche, y laiſſa tomber une tortue, qui la lui briſa. De 90 ou

AN.M. 3509. AV.J.C. 495.

AN.M. 3534. AV.J.C. 470.

70 Tragédies au moins qu'il avoit composées, il ne nous en reste que sept.

Il n'en est pas échapé davantage à l'injure des tems de celles de Sophocle, qui montoient à 117, & selon d'autres à 130. Il conserva jusqu'à une extrême vieillesse toute la force & toute la vivacité de son esprit, comme il parut bien dans une affaire qu'on lui suscita. Ses enfans, peu dignes d'un tel pere, prétendant qu'il étoit tombé en démence, & l'aiant appellé en Justice, demandérent qu'il fût interdit, & qu'on lui ôtât le maniement de son bien. Pour toute défense, il lut une piéce qu'il composoit actuellement, (c'étoit l'*Edipe à Colone*) laquelle charma tous les Juges. Il gagna sa cause tout d'une voix, & ses enfans, détestés par tout le barreau, n'en remportérent que la honte & l'infamie dûe à une si criante ingratitude. Il fut couronné vingt fois. Quelques-uns disent qu'il rendit l'ame en récitant son Antigone, faute de pouvoir reprendre son haleine après un effort violent pour prononcer de suite une longue période: d'autres, que la joie de se voir décla-

ré vainqueur contre ſon eſpérance le fit expirer ſur le champ. On mit ſur ſon tombeau la figure d'un eſſain d'Abeilles, pour perpétuer le nom d'Abeille que la douceur de ſes vers lui avoit procuré : ce qui apparemment fit imaginer que des mouches à miel s'étoient arrétées ſur ſes lévres, lorſqu'il étoit au berceau. Il mourut âgé

An.M.3599. Av.J.C.405. de 90 ans, la 4e année de la 93e Olympiade, après avoir ſurvécu de ſix ans à Euripide, qui étoit plus jeune que lui.

An.M.3524. Av.J.C.480. Ce dernier étoit né la premiére année de l'Olympiade 75 à Salamine, où Mnéſarque ſon pere & ſa mere Clito s'étoient retirés quand Xerxès préparoit ſa grande expédition contre la Gréce. Il s'attacha d'abord à la philoſophie, & eut entre autres pour maître le célébre Anaxagore. Mais le danger que courut celui-ci, qui penſa être la victime de ſes ſentimens philoſophiques, le fit tourner du côté de la poéſie. Il ſe trouva pour le Théatre un talent qu'il ignoroit ; & il le mit ſi heureuſement en œuvre, qu'il entra en lice avec les grands maîtres dont nous avons parlé. Ses [a] piéces ſe

[a] Sententiis denſus, & in iis quæ à ſapientibus ſunt, pene ipſis eſt par. *Quintil. l. 10, c. 1.*

sentent bien de l'étude profonde qu'il avoit fait de la philosophie. Elles sont remplies d'excellentes maximes sur les mœurs : & c'est sur tout par cet endroit que Socrate de son tems, & lontems après lui [a] Cicéron, faisoient un si grand cas d'Euripide.

On ne peut trop remarquer ni trop louer l'extrême délicatesse que montroient en de certaines occasions les spectateurs Athéniens, & leur attention à conserver le respect pour les bonnes mœurs, pour la vertu, pour les bienséances, pour la justice. Il est étonnant de voir avec quelle vivacité ils reprimoient sur le champ d'une voix unanime tout ce qu'ils soupçonnoient s'en écarter, & en rendoient le poéte responsable, quoiqu'il semblât avoir une excuse bien légitime, n'attribuant ces sentimens qu'à des personnages connus pour vicieux, & pour animés par des passions injustes.

Euripide avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminoit par cette *Senec. Epist.* 115.

a Cui (Euripidi) tu quantum credas nescio: ego certè singulos ejus versus singula testimonia puto. *Epist.* 8. *lib.* 14. *ad famil.*

pensée : *Les richesses sont le souverain bonheur du genre humain ; & c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des dieux & des hommes.* Tout le Théatre se récria, & il auroit été chassé de la ville sur le champ, s'il n'eût prié qu'on attendît la fin de la piéce, où le Panégyriste des richesses périssoit misérablement.

On voulut aussi lui susciter une affaire très sérieuse sur une réponse qu'il fait faire à Hippolyte. Sa mere lui représentoit qu'un serment inviolable l'engageoit au silence. *Ma langue a prononcé le serment*, replique-t-il, *mais mon cœur n'y a point consenti.* Cette distinction frivole parut à tout le peuple un mépris ouvert de la religion & de la sainteté du serment, qui alloit à bannir de la société & du commerce de la vie toute sincérité & toute bonne foi.

Cette [a] autre maxime qu'avance

a Ipse autem socer (Cesar) in ore semper græcos versus Euripidis de Phoenissis habebat, quos dicam ut potero, inconditè fortasse, sed tamen ut res possit intelligi.
Nam, si violandum est jus, regnandi gratia
Violandum est : aliis rebus pietatem colas.
Capitalis Eteocles, vel potiùs Euripides, qui id vnum, quod omnium sceleratissimum fuerat, exceperit. *Offic. lib. 3. n. 82.*

Etéocle dans la tragédie intitulée *Les Phéniciennes*, & que César avoit toujours dans la bouche, n'est pas moins pernicieuse: *S'il faut jamais violer la justice, ce doit être quand il s'agit d'un trône; dans tout le reste, à la bonne heure, qu'on la respecte.* C'est pour Etéocle, ou plutôt pour Euripide, dit Cicéron, un crime de faire une exception en faveur de ce qu'il y a précisément de plus criminel. Etéocle est un tyran, qui parle en tyran, & qui justifie son injuste conduite par une fausse maxime; & il n'est pas étonnant que César, né avec un esprit de tyran & aussi injuste, ait fait valoir la sentence d'un Prince auquel il ressembloit. Mais il est remarquable que Cicéron s'en prenne au Poéte même, & lui fasse un crime d'avoir laissé avancer sur le théatre un principe si pernicieux.

Lycurgue l'Orateur, qui vivoit du tems de Philippe & d'Alexandre le Grand, pour ranimer l'ardeur des poétes Tragiques, fit eriger au nom du peuple trois statues d'airain à Eschyle, Sophocle, & Euripide; & aiant fait décrire toutes leurs piéces, il ordonna qu'elles fussent gardées soigneusement dans les Archives pu-

Plut. in vit. 10. Orat. pag. 841.

bliques, d'où on les tiroit de tems en tems pour en faire la lecture, parce qu'il n'étoit pas permis aux Comédiens de les représenter sur le théatre.

Le Lecteur attend sans doute, qu'après ce que je viens de dire des trois Poetes qui ont inventé, poli, & perfectionné la Tragédie, je lui marque les principaux traits qui les caractérisent, & qui forment la différence de leur style. Le P. Brumoï le fera à ma place, & beaucoup mieux que je ne pourrois le faire. Après avoir établi comme un principe qui ne peut guére être révoqué en doute, que c'est le Poéme Epique, c'est-à-dire Homère, qui a fraié la route aux Poétes Tragiques; & avoir montré, en étudiant la nature de l'esprit humain, comment & par quels degrés cette heureuse imitation a été conduite à sa fin : il peint les trois Poétes dont il s'agit avec des couleurs fort brillantes.

La Tragédie, à l'aide d'Eschyle son premier inventeur, prit d'abord un ton beaucoup plus pompeux que celui de l'Iliade : c'est le *magnum loqui* dont parle Horace. Peut-être même

Eſchyle, qui avoit conçu toute la grandeur du langage Tragique, le porta-t-il trop loin. Ce n'eſt point la trompette d'Homére: c'eſt quelque choſe de plus. Sa diction trop fiére, trop enflée, &, pour tout dire, quelquefois Giganteſque, ſemble plutôt imiter le bruit des tambours & les cris des guerriers, que la noble harmonie des trompettes. L'élévation de ſon génie ne lui permettoit pas de parler comme les autres hommes. Son eſprit Tragique paroit ſouvent ſe ſoutenir plutôt ſur des échaſſes, que ſur le cothurne qu'il inventa.

Sophocle entendit bien mieux la véritable nobleſſe de la diction du Théatre. Auſſi imita-t-il de plus près celle d'Homére, en verſant ſur ſon ſtyle, outre la douceur du miel, ce qui le fit appeller une abeille, aſſez de gravité pour donner à la Tragédie l'air d'une matrone obligée de paroitre en public avec dignité, comme s'explique Horace.

Euripide prit un ſtyle moins éloigné de l'uſage ordinaire, quoique noble; & il parut aimer mieux y répandre de la tendreſſe & de l'élégance, que de la force & de la grandeur.

De même, dit le P. Brumoi dans un autre endroit, que Corneille, après s'être ouvert une carriére toute nouvelle & des routes inconnues aux Anciens, ſemble un aigle qui s'élance jusqu'aux nuës par la ſublimité, par la force, par la ſuite non interrompue & par la rapidité de ſon vol; de même que Racine, en ſuivant les traces des Anciens d'une maniére nouvelle, imite les cignes, qui tantôt planent, tantôt s'élévent, tantôt s'abaiſſent à propos avec une grace qui ne convient qu'à eux : ainſi voit-on qu'Eſchyle, Sophocle, & Euripide, ont leur marche & leur conduite toute particuliére. Le premier, comme l'inventeur & le pere de la Tragédie, eſt un torrent qui roule à travers les rochers, les forêts, les précipices: Le ſecond eſt * un canal qui arroſe des jardins délicieux : & le troiſiéme, un fleuve qui ne ſuit pas toujours ſa courſe de droit fil, mais qui aime à ſerpenter dans des prairies émaillées de fleurs.

* *Je ne ſai ſi l'idée* d'un canal qui arroſe des jardins délicieux *eſt bien propre à déſigner Sophocle, dont le caractére propre & perſonnel eſt la nobleſſe, la grandeur, l'élévation. Celle d'un fleuve impétueux & rapide dont les eaux en coulant avec force excitent un grand bruit, n'eût-elle pas mieux convenu ?*

C'est ainsi que le P. Brumoi caractérise les trois Poétes à qui le Théatre Athénien doit sa perfection pour la Tragédie. [a] Eschyle la tira de son premier cahos, & la fit paroitre au jour avec quelque éclat : mais chez lui elle se sent encore de la rudesse & de la grossiéreté des commencemens, qui pour l'ordinaire n'ont pas beaucoup d'art, ni beaucoup d'ordre. Sophocle & Euripide ont porté infiniment plus loin l'honneur de la Tragédie. Le premier, comme on l'a déja dit, a un style plus noble & plus majestueux, l'autre est plus tendre & plus touchant : tous deux sont parfaits, & dans cette diversité de caractéres, on ne sait auquel on doit accorder la palme. Les Savans ont toujours été partagés à leur sujet, comme on l'est parmi nous à l'égard des deux Poétes qui ont illustré notre Théatre tragique, & l'ont égalé à celui d'Athénes.

J'ai dit que ce qui domine dans les piéces d'Euripide est le tendre & le touchant. Alexandre de Phéres, le *Plut. in Pelop. pag. 293.*

a Tragœdias primus in lucem Æschylus protulit : sublimis, & gravis, & grandiloquus sæpe usque ad vitium ; sed rudis in plerisque, & incompositus. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

plus cruel de tous les Tyrans, l'éprouva bien. Cet homme barbare, qui faisoit jouer devant lui les Troades d'Euripide, se sentit si attendri, qu'il sortit avant la fin de la piéce, avouant qu'il avoit honte qu'on le vît pleurer des malheurs d'Hercule & d'Andromaque, lui qui n'avoit jamais eu pitié de ses propres citoiens qu'il avoit égorgés en si grand nombre.

Quand je parle de tendre & de touchant, il ne faut pas croire que ce soit par raport à une passion qui attendrit & amollit les cœurs en les efféminant, & qui presque seule, ou du moins plus que toutes les autres, a lieu sur notre Théatre à la honte de notre nation, desavouée en cela par toute l'antiquité, & condannée par les nations voisines qui ont le plus de réputation d'esprit & de goût pour les sciences & les belles-lettres. Les deux grands mobiles, propres à remuer les spectateurs chez les anciens, étoient la terreur & la compassion. En effet, comme nous raportons tout à notre propre intérêt, quand nous voions des personnes respectables par leur rang ou par leur

φόβος καὶ ἔλεος

vertu accablées de grands maux, la crainte de pareils malheurs, dont nous ſavons que la vie humaine eſt aſſiégée de toutes parts, ſaiſit notre ame, & par un retour ſecret de l'amour propre ſur nous-mêmes nous ſentons nos entrailles s'émouvoir ſur le malheur des autres : outre que l'union [a] que la nature a formée entre nous & nos ſemblables, nous rend ſenſibles à tout ce qui leur arrive. Si l'on examine de près & avec ſoin ces deux paſſions, on reconnoitra qu'elles ſont les plus profondes, les plus actives, les plus étendues, & les plus générales, embraſſant tous les hommes, grands & petits, riches & pauvres, de quelque âge & de quelque condition qu'ils ſoient. C'eſt donc avec raiſon que les anciens, accoutumés à conſulter en tout la nature, & à la prendre pour guide, ont cru que la terreur & la compaſſion étoient comme l'ame de la Tragédie, & devoient y dominer. La paſſion de l'amour chez eux n'étoit comptée pour rien, & entroit rarement dans leurs piéces ; au lieu qu'on croit que ſans elle les nôtres ne pourroient ſe ſoutenir.

a Homo ſum : humani nihil à me alienum puto.

Il n'eſt pas indiférent d'examiner en peu de mots comment cette paſſion, qui a toujours paſſé pour une foibleſſe & une tache dans les grands hommes, s'eſt emparée de notre théatre. Corneille, qui a le premier formé la Tragédie Françoiſe, & que tous les autres ont ſuivi, trouva toute la nation enchantée par la lecture des romans, & peu diſpoſée à rien admirer qui ne leur reſſemblât. Dans le deſir de plaire à ſes ſpectateurs, qui étoient auſſi ſes juges, il chercha à les remuer par l'endroit où ils étoient accoutumés à être ſenſibles, en mêlant l'amour dans ſes piéces, & les raprochant par là du goût des romans qui dominoit pour lors. De là vint auſſi cette multitude d'incidens, d'épiſodes, d'avantures, dont les piéces de nos Tragiques ſont chargées & obſcurcies, ſi contraire à la vraiſemblance qui ne permet pas de raſſembler tant d'événemens ſinguliers & ſurprenans dans le court eſpace de vingt quatre heures; ſi oppoſée à la ſimplicité des anciens Tragiques; & ſi propre à couvrir par l'aſſemblage de tant de corps étrangers la ſtérilité de génie du poéte, plus

plus attentif au merveilleux qu'au vrai & au naturel.

Chez les Grecs comme chez les Latins, la Tragédie a adopté & s'est approprié le vers Iambe préférablement au vers Héroïque, non seulement parce que le vers Iambe a une noblesse théatrale qui se sent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime, mais parce qu'approchant plus de la prose, il conserve assez l'air de la poésie pour flater agréablement l'oreille, & trop peu pour faire songer au Poéte qui doit être compté pour rien dans un spectacle où d'autres que lui sont censés parler & agir. Monsieur Dacier fait une réflexion bien sensée : c'est que notre Tragédie est malheureuse de n'avoir presque qu'une sorte de vers qui sert en même tems à l'Epopée, à l'Elégie, à l'Idylle, à la Satyre, à la Comédie ; au lieu que les langues savantes ont beaucoup d'espéces de versification.

Cet inconvénient se fait extrêmement sentir dans notre Tragédie, qui par là est obligée de s'éloigner du naturel & de la vraisemblance, en faisant parler dans une conversation familiére des Princes, des Héros,

des Rois, des Reines, par des vers pompeux, langage qui les rendroit ridicules s'ils tentoient de l'emploier dans l'usage de la vie ; & obligeant les passions les plus impétueuses à s'exprimer par des cadences, des hémistiches, & des rimes, dont la gêne & l'uniformité blesseroient sans doute l'oreille, si le charme de la poésie, la beauté des expressions, la vivacité des sentimens, & peut-être encore plus que tout cela la force impérieuse de l'habitude, n'étoient venus à bout de domter pour ainsi dire notre esprit, & de lui faire illusion.

Ce n'est donc point le hazard qui a fait choisir aux Grecs l'Iambe pour la Tragédie : la nature elle-même semble leur avoir dicté cette sorte de vers. Instruits par le même maître, ils adoptérent pour les Chœurs d'autres vers plus capables de mouvement & de chant, parce qu'alors la poésie doit étaler ses richesses, & qu'il ne s'agit plus d'une pure conversation entre de véritables Acteurs. C'est un embellissement au spectacle, & un délassement pour le spectateur. Ainsi il a falu une poésie plus

relevée, pour la marier avec la danſe & la muſique.

§. III. *Comédie ancienne, moienne, nouvelle.*

PENDANT que la Tragédie ſe perfectionnoit ainſi à Athénes, la Comédie, qui forme la ſeconde eſpéce du poéme Dramatique, & qui juſques-là y avoit été fort négligée, commença à être cultivée avec plus de ſoin. L'une & l'autre tire également ſon origine du fonds même de la nature. On eſt vivement touché des dangers, des inquiétudes, des malheurs, en un mot de tout ce qui intéreſſe les perſonnes illuſtres : c'eſt ce qui a donné naiſſance à la Tragédie. L'homme n'eſt pas moins curieux d'apprendre les avantures, la conduite, les défauts de ſes égaux, qui lui fourniſſent un ſujet de rire & de ſe divertir aux dépens des autres : telle eſt la ſource de la Comédie, qui eſt, à proprement parler, une image de la vie commune. Son but eſt de montrer ſur le théatre les défauts & les vices en y attachant un ridicule qui les rende mépriſables, & ainſi d'inſtruire en divertiſſant. C'eſt donc

le ridicule, c'eſt-à-dire la plaiſanterie, qui doit dominer dans la Comédie.

Elle prit à Athénes en différens tems trois différentes formes, tant par le génie des Poétes, que par les loix des Magiſtrats, qui y apportérent divers changemens.

La Comédie [a] qu'Horace appelle *la vieille*, & qu'il dit ávoir été poſtérieure à Eſchyle, tenoit quelque choſe de ſa premiére origine, & de la liberté qu'elle s'étoit donnée, étant encore informe, de dire des boufonneries & des injures aux paſſans du haut du chariot de Theſpis. Quoique devenue réguliére dans ſon plan, & digne d'un grand théatre, elle n'en étoit pas plus réſervée. Elle repréſentoit des faits véritables, avec les noms, les habits, les geſtes & les airs en maſques, de quiconque il lui plaiſoit de ſacrifier aux huées publiques. Dans un Etat où la politique alloit à démaſquer tout ce qui avoit l'air d'ambition, de ſingularité, ou de friponerie, la Comédie s'étoit érigée en harangeuſe, en réformatrice, en donneuſe d'avis propres à

a Succeſſit vetus his Comœdia non ſine multa Laude. *Horat. in Art. poet.*

émouvoir le peuple ſur ſes plus chers intérêts. Nul n'étoit épargné dans une ville auſſi libre, diſons mieux, auſſi libertine que l'étoit alors Athénes. Généraux, Magiſtrats, gouvernement, dieux mêmes, tout étoit livré à la bile ſatyrique des Poétes; & tout étoit bien reçu, pourvû que la Comédie fût réjouiſſante, & aſſaiſonnée du ſel Attique.

Dans une de ces Comédies, non ſeulement le Prêtre de Jupiter paroit déterminé à quitter ſon ſervice, parce qu'on ne lui offre plus de ſacrifices; mais Mercure lui-même, mourant de faim, vient chercher condition parmi les hommes, & s'offre à eux pour leur ſervir de portier, ou de cabaretier, ou d'homme d'affaires, ou de guide, ou d'Intendant des Jeux; en un mot il eſt prêt à tout faire, plutôt que de retourner au ciel. Dans une autre, les mêmes dieux, réduits à une extrême famine depuis que les oiſeaux ont bâti au milieu des airs une ville qui leur coupe les vivres, & qui empêche la fumée de l'encens & des ſacrifices de monter juſqu'au ciel, députent au nom de Jupiter trois Ambaſſadeurs vers les oiſeaux

Plutus.

Les Oiſeaux.

pour conclure avec eux un Traité d'accommodement à telle condition qu'il leur plaira. La ſale d'audiance où les trois dieux affamés ſont reçus, eſt une cuiſine pleine d'excellent gibier, où Hercule, enbaûmé par l'odeur du rôt plus exquiſe & plus ſucculente que celle de l'encens, demande à établir ſa demeure, pour y tourner la broche, & ſervir d'aide de cuiſine au beſoin. On trouve dans les autres piéces d'Ariſtophane mille traits encore plus ſatyriques & plus mordans que ceux-ci contre les principales divinités.

Je ſuis moins étonné de voir les dieux inſultés de la ſorte par le Poéte, & traités avec le dernier mépris : il n'avoit rien à craindre de leur part. Mais qu'il ait joué ſur le théatre ce qu'il y avoit à Athénes d'hommes illuſtres & puiſſans, & qu'il ait oſé attaquer le gouvernement même ſans garder aucunes meſures ni aucun ménagement ; voila ce qui doit ſurprendre.

Cléon, revenu triomphant, contre l'attente publique, de l'expédition de Sphactérie, étoit regardé par le peuple comme le plus grand Capi-

taine de ſon ſiécle. Ariſtophane, pour démaſquer cet homme vil, fils de corroieur & corroieur lui-même, qui ne s'étoit avancé que par ſa témérité & ſon impudence, eut la hardieſſe d'en faire un ſujet de comédie, ſans redouter ſon crédit. Mais il fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon, & il monta ſur le théatre pour la premiére fois, aucun des Comédiens n'aiant oſé faire ce perſonnage, ni s'expoſer à la vengeance d'un homme ſi redouté. Il ſe barbouilla le viſage de lie faute de maſque, n'aiant trouvé aucun ouvrier aſſez hardi pour faire un maſque reſſemblant à Cléon, comme on en faiſoit pour ceux qu'on vouloit jouer en public. Il lui reproche dans cette piéce le péculat, l'ardeur à s'attirer des préſens, l'adreſſe à ſéduire le peuple ; & il lui enleve la gloire de l'action de Sphactérie, où ſon Collégue avoit eu plus de part que lui.

Les Chevaliers.

Dans les *Acharniens*, il accuſe Lamachus d'avoir été fait Général plutôt par la voie de l'argent, que par celle du mérite. Il lui inſulte ſur ſa jeuneſſe & ſon oiſiveté, tandis qu'il profite, comme beaucoup d'autres

Les Acharniens.

qu'il insinue, des récompenses dûes aux services & à la valeur. Il reproche à la République la préférence qu'elle donne aux jeunes citoiens sur les anciens dans le gouvernement de l'Etat, & le commandement des armées. Il dit nettement que, la paix faite, il n'y aura plus de Cléonyme, plus d'Hyperbolus, ni d'autres pareils fripons, qui sont tous nommés par leur nom, toujours prêts à déférer leurs concitoiens, & à s'enrichir par les délations.

Les Guêpes. La Comédie intitulée *Les Guêpes*, & imitée par M. Racine dans *les Plaideurs*, expose au grand jour la fureur du peuple pour la procédure & le barreau, & les injustices criantes qui se commettoient dans les Jugemens.

La Paix Le Poéte, touché de voir la République acharnée opiniatrement à la malheureuse expédition de Sicile, entreprend de dégoûter de plus en plus les Athéniens d'une guerre si ruineuse, & de leur inspirer l'amour d'une paix aussi désirable pour les vainqueurs que pour les vaincus, après plusieurs années d'une guerre également funeste aux uns & aux autres, & capable de perdre la Gréce entiére.

Nulle piéce ne marque mieux avec quelle hardieſſe Ariſtophane oſoit parler publiquement & en plein théatre des affaires les plus délicates de l'Etat, que la Comédie intitulée *Lyſiſtrata*. On appelloit ainſi la femme d'un des premiers Magiſtrats d'Athénes; & l'on ſuppoſe qu'elle s'étoit miſe en tête de contraindre la Gréce à faire la paix. Elle raconte elle-même comment, durant le cours de la guerre, les femmes demandant à leurs maris quel étoit le réſultat des délibérations, & ſi l'on ne finiroit point la guerre avec Lacédémone, n'en avoient reçu pour réponſe que des regards impérieux, & des ordres de ſe méler de leurs affaires. Que cependant elles ſentoient bien à quel point de décadence le gouvernement étoit tombé. Qu'elles prenoient la liberté de remontrer avec douceur à leurs maris les triſtes conſéquences de leurs téméraires délibérations: mais que leurs humbles remontrances n'aboutiſſoient qu'à les irriter & à les aigrir. Qu'enfin, à force d'entendre dire par toute l'Attique qu'il n'y avoit plus d'hommes dans l'Etat, de têtes pour gouverner, laſſes de

Lyſiſtrata.

leur patience pouſſée à bout, il avoit pris en gré aux femmes de ſe ſaiſir du gouvernement, & de ſauver la Gréce de ſes propres fureurs malgré qu'elle en eût. Elle déclare qu'elle s'eſt emparée de la ville & des tréſors, » afin, dit-elle, que Piſandre & ſes » pareils, les Quatre-cens Admini- » ſtrateurs, toujours prêts à exciter » de nouveaux troubles, n'aient plus » lieu de remuer & de voler ». (Y eut-il jamais une telle hardieſſe?) Elle prouve que les femmes ſont ſeules capables de rétablir les affaires. La preuve eſt burleſque : c'eſt que les choſes étant auſſi brouillées qu'on les ſuppoſe, le ſexe accoutumé à démêler les échévaux ſaura ſeul en venir à bout par l'adreſſe & la patience. Voila donc la politique Athénienne miſe au-deſſous de celle des femmes, que l'on n'affecte de rendre ridicules que pour faire ſiffler leurs maris, qui tenoient le timon du gouvernement.

Tous ces extraits de quelques Comédies d'Ariſtophane, tirés mot à mot pour la plupart du P. Brumoi, m'ont paru fort propres à faire connoître & le caractére d'Ariſtophane,

& le génie de l'ancienne Comédie, qui étoit, comme on le voit, une véritable satyre des plus piquantes & des plus mordantes, qui s'étoit mise en possession de ne respecter personne, & pour qui il n'y avoit rien de sacré. Il n'est pas étonnant que Cicéron blâme, comme il le fait, une liberté si licentieuse & si effrénée. Encore, dit-il [a], si elle n'étoit tombée que sur de méchans citoiens & sur de séditieux orateurs qui mettoient le trouble dans les assemblées, tels que Cléon, Cléophon, Hyperbolus, peut-être auroit-elle été supportable. Mais qu'un Périclès, qui depuis plusieurs années gouvernoit la République en paix & en guerre avec autant d'autorité que de sagesse, (il pouvoit ajouter, qu'un Socrate déclaré par Apollon le plus sage des hommes,) ait été joué sur le théatre, c'est comme si parmi nous, dit Cicé-

a Quem illa non attigit, vel potiùs quem non vexavit? cui pepercit? Esto, populares homines, improbos, in remp. seditiosos, Cleonem, Cleophontem, Hyperbolum læsit: patiamur... Sed Periclem, cùm jam suæ civitati maxima auctoritate plurimos annos domi & belli præfuisset, violari versibus, & eos agi in scena, non plus decuit, quàm si Plautus noster voluisset aut Nævius P. & Cn. Scipioni, aut Cæcilius M. Catoni maledicere. *Ex. fragm. Cic. de Rep. lib. 4.*

ron, Plaute ou Névius euſſent attaqué les Scipions, ou que Cécilius eût oſé déchirer Caton dans ſes piéces.

Cette liberté nous paroit encore plus choquante à nous, qui ſommes nés & qui vivons dans un gouvernement monarchique, qui laiſſe moins de lieu à la licence. Mais, ſans vouloir juſtifier la conduite d'Ariſtophane, qui certainement ne peut être excuſée, je croi que pour en bien juger il eſt néceſſaire de quitter les préjugés de ſa naiſſance, de ſa nation, de ſon tems, & de ſe tranſporter en eſprit dans ces anciens ſiécles, & dans un Etat purement démocratique. Il ne faut pas s'imaginer qu'Ariſtophane fût un homme de peu de conſéquence dans ſa République, comme le ſont ici les Poétes qui fourniſſent des piéces comiques au théatre. Le Roi de Perſe en avoit bien une autre idée. On ſait que dans une audiance qu'il donnoit à des Ambaſſadeurs Grecs, ſa premiére curioſité fut de demander des nouvelles d'un certain Poéte Comique, (c'étoit Ariſtophane) qui remuoit toute la Gréce, & qui donnoit de ſi utiles conſeils contre lui. Ariſtophane faiſoit ſur le

Ariſtoph. in Acharn.

théatre ce que Démosthéne fit depuis dans les assemblées. Les reproches du Poéte à l'égard des Athéniens n'étoient pas moins vifs que ceux de l'Orateur. Il disoit dans ses Comédies tout ce qu'il étoit en droit de dire dans la Tribune aux harangues. C'étoit au même peuple qu'il parloit, des mêmes affaires d'Etat, des mêmes moiens de réussir, des mêmes obstacles. A Athénes tout le peuple étoit Roi, & chacun avoit solidairement la puissance souveraine. Ils s'en occupoient continuellement: ils aimoient à en parler sans cesse, & à en entendre parler. Les affaires publiques étoient les affaires de chaque particulier, qui vouloit en être instruit en toute occasion, parce qu'à tout moment il avoit à prononcer sur la paix ou la guerre, & sur sa propre destinée aussi bien que sur celle de ses alliés ou de ses ennemis. Voila ce qui donnoit lieu aux Poétes Comiques de traiter des affaires d'Etat dans leurs piéces; & loin que le peuple leur en sût mauvais gré, ou qu'il fût choqué de la maniére dont ils parloient des premiers hommes de la République, c'est en cela même

qu'il faisoit consister une partie de sa liberté.

Trois [a] Poétes sur tout illustrérent la Comédie appellée *ancienne*, Eupolis, Cratinus, & Aristophane. Ce dernier est le seul dont les piéces soient parvenues entiéres jusqu'à nous. Il nous en reste onze seulement d'un bien plus grand nombre qu'il en avoit composé. Il florissoit dans le siécle des grands hommes de la Gréce, particuliérement de Socrate & d'Euripide, ausquels il survécut. Ce fut sur tout durant la guerre du Péloponnése qu'il parut avec le plus d'éclat, moins comme un Comédien propre à amuser le peuple, que comme le censeur du gouvernement, l'homme gagé par l'Etat pour le réformer, & presque l'arbitre de la patrie.

On admire en lui une élégance, une finesse, une délicatesse d'expression, en un mot ce sel & cet esprit

a Eupolis, atque Cratinus, Aristophanesque poëtæ,
Atque alii, quorum Comœdia prisca virorum est,
Si quis erat dignus describi, quòd malus, aut fur,
Quòd mœchus foret, aut sicarius, aut alioqui
Famosus, multa cum libertate notabant.
Horat. Satyr. 4 lib. 1.

Attique que la langue latine même n'a pu jamais atteindre, & [a] qui se fait sentir dans Aristophane plus que dans aucun des Auteurs Grecs. Son talent particulier étoit la raillerie. Personne n'a été plus propre que lui à saisir dans les hommes qu'il vouloit jouer le ridicule, ni plus habile à le faire sentir aux autres, & à le mettre dans tout son jour. Mais pour en bien juger, il faudroit être de son tems. Le sel le plus subtil de la plupart des railleries anciennes, dit le P. Brumoi, s'évapore à la longue, & ce qu'il en reste s'affadit à notre égard. Il n'y a que le plus mordant dont la pointe ne s'émousse jamais.

Deux défauts considérables qu'on reproche justement à ce Poéte, une basse boufonnerie, & une grossiére obscénité, obscurcissent beaucoup sa gloire, si elles ne l'effacent pas entiérement. On tâche inutilement d'excuser le premier par le caractére de ceux qui assistoient à ses piéces, dont le plus grand nombre étoit composé de pauvres, d'ignorans, & de la plus basse lie du peuple, à qui

a Antiqua Comoedia sinceram illam sermonis Attici gratiam prope sola retinet. *Quintil.*

pourtant il faloit plaire aussi bien qu'aux savans & aux riches. Le goût dépravé du petit peuple qui chassa une fois Cratinus & sa troupe, parce que la scéne n'étoit pas assez bassement comique à son gré, ne justifie nullement Aristophane, puisque Ménandre trouva bien le secret de changer ce goût en donnant une sorte de Comédie non pas à la vérité aussi modeste que paroit le dire Plutarque, mais beaucoup moins libre qu'auparavant.

Les obscénités grossiéres, dont presque toutes les comédies d'Aristophane sont pleines, ne reçoivent aucune excuse : elles montrent seulement jusqu'où alloit & le libertinage des spectateurs, & la corruption du Poéte. Quand il les auroit assaisonnées de tout le sel possible, ce qui n'est point, ce [a] seroit acheter trop cher le plaisir de rire soi-même ou de faire rire les autres, que de l'acheter aux dépens de l'honnêteté ; & c'est dans ce cas qu'il est vrai de dire, qu'il [b] vaudroit bien mieux n'avoir

a Nimium risûs pretium est, si probitatis impendio constat. *Quintil. lib. 6. cap. 3.*

b Non pejus duxerim tardi ingenii esse, quàm mali. *Id. lib. 1. cap. 3.*

point du tout d'esprit, que d'en faire un si mauvais usage. On doit savoir gré au P. Brumoi d'avoir été attentif, en donnant une idée de toutes les piéces d'Aristophane, à jetter un voile sur tous les endroits qui pouvoient blesser la pudeur. C'est une loi indispensable que la religion nous impose : mais elle n'est pas toujours suivie par ceux qui se piquent d'érudition, & qui préférent quelquefois le titre de savant à celui de chrétien.

L'ancienne Comédie subsista jusqu'à ce que Lysandre, s'étant rendu maître d'Athénes, en changea le gouvernement, qui fut remis entre les mains de trente des principaux. Cette liberté satyrique du théatre leur déplut, & ils songérent à en arréter le cours. La raison de ce changement est naturelle, & elle appuie la réflexion que j'ai faite auparavant sur la possession où étoient les Poétes de critiquer impunément les premiers de l'Etat. C'étoient alors des Tyrans qui avoient toute l'autorité à Athénes. La Démocratie étoit détruite. Le peuple n'avoit plus de part au gouvernement. Il n'étoit plus roi, il n'étoit plus souverain. Il n'avoit plus

droit de dire ſon ſentiment ſur les affaires d'Etat, & étoit bien éloigné d'oſer décrier par lui-même ou par le miniſtére des Poétes les ſentimens & les actions de ſes Maîtres. Il fut donc défendu de nommer perſonne ſur le théatre. Mais la malignité poëtique trouva bientôt le ſecret d'éluder l'eſprit de la Loi, & de ſe dédommager de la gêne où mettoit les Auteurs la néceſſité de ſuppoſer des noms feints. Elle ſe mit à ſaiſir le ridicule dans les hommes, & à tracer des caractéres vrais & reconnoiſſables; de ſorte qu'elle gagna l'avantage de ſatisfaire plus finement la vanité des Poétes, & la malice des ſpectateurs. Elle procura aux uns le plaiſir délicat de ſe faire deviner, & aux autres celui de deviner juſte en nommant les maſques. Telle fut la Comédie qu'on appella depuis *Mitoienne* ou *Moienne*. Il y en a de cette ſorte auſſi dans Ariſtophane.

Elle dura juſqu'au tems d'Alexandre le Grand, qui aiant achevé de s'aſſurer l'empire de la Gréce par la défaite des Thébains, fut cauſe qu'on refréna cette licence des Poétes qui s'augmentoit de jour en jour. Et c'eſt

ce qui donna naiſſance à la *nouvelle Comédie*, qui ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & qui ne porta ſur le théatre que des avantures feintes & des noms ſuppoſés.

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir *Deſpr. Art. poet. chant 3.*
S'y vit avec plaiſir, ou crut ne s'y pas voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidéle
D'un avare ſouvent tracé ſur ſon modéle;
Et mille fois un fat, finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.

C'eſt là proprement la belle Comédie, la Comédie de Ménandre. Des 180, ou plutôt, ſelon Suidas, des 80 Comédies qu'il compoſa, & qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reſte que très peu de fragmens. On peut juger du mérite de l'original par l'excellence de la copie. Quintilien, en parlant de Ménandre, ne craint point de dire [a] que par l'éclat de ſon nom & la beauté de ſes ouvrages il a obſcurci, ou plutôt effacé la gloire de

[a] Atque ille quidem omnibus ejuſdem operis auctoribus abſtulit nomen, & fulgore quodam ſuæ claritatis tenebras obduxit. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

tous ceux qui ont écrit dans le même genre. Il remarque, [a] dans un autre endroit, qu'on ne lui rendit pas de son tems toute la justice qui lui étoit duë, comme cela est arrivé à beaucoup d'autres; mais qu'il en a été avantageusement dédommagé par le jugement favorable de la postérité à son égard. En effet on lui préféroit Philémon, poéte Comique comme lui, qui florissoit dans le même tems, quoique plus âgé.

§. IV. *Description du Théatre des anciens.*

J'AI DEJA remarqué qu'Eschyle fut le premier qui s'avisa de construire un théatre permanent & solide, & de l'orner de décorations convenables. Il fut d'abord composé de planches, aussi bien que les amphithéatres, qui s'élevoient par degrés. Mais ceux-ci étant venus un jour à fondre tout à coup parce qu'ils étoient trop chargés, cet accident engagea les Athéniens, déja fort entêtés de spectacles, à élever ces théatres superbes,

b Quidam, sicut Menander, justiora posterorum, quàm suæ ætatis, judicia sunt consecuti. *Id. lib.* 3 *cap.* 6.

qu'imita depuis avec tant d'éclat la magnificence Romaine. Ce que je vais en dire, regarde presque également ceux d'Athénes & de Rome ; & je l'ai tiré entiérement de la savante Dissertation de M. Boindin sur le théatre des anciens où cette matiére est traitée avec beaucoup d'étendue.

Memoire de l'Acad. des Inscrip. Tom. 1. pag. 136. &c.

Le Théatre des anciens se divisoit en trois principales parties, qui formoient, pour ainsi dire, trois différens départemens : celui des Acteurs, qu'ils appelloient en général la Scéne ; celui des Spectateurs, qu'ils nommoient particuliérement le Théatre, qui devoit être d'une grande étendue, puisqu'à Athénes il contenoit plus de trente mille personnes ; & l'Orquestre, qui étoit chez les Grecs le département des Mimes & des Danseurs, mais qui servoit chez les Romains à placer les Sénateurs & les Vestales.

Strab. l. 9. pag. 395. Herod. l. 8. cap. 65.

L'enceinte des théatres étoit d'un côté circulaire, formée par un grand demi-cercle, & quarrée de l'autre. L'espace compris dans le demi-cercle, étoit la partie destinée aux Spectateurs, où étoient les siéges, qui

alloient tous en montant par différens étages jusqu'au plus haut faîte du bâtiment. Le quarré long qui étoit vis-à-vis, étoit réservé pour les Acteurs. Enfin l'intervalle qui restoit au milieu, étoit ce qu'ils appelloient l'Orquestre.

Les grands théatres avoient trois rangs de portiques élévés les uns sur les autres qui formoient le corps de l'édifice, & qui faisoient aussi trois étages de degrès. Du dernier de ces portiques qui étoit le plus élevé, les femmes voioient le spectacle à couvert des injures de l'air & du soleil; car le reste du théatre étoit découvert, & toutes les représentations se faisoient en plein air.

Chaque étage étoit de neuf degrés, en comptant le palier qui en faisoit la séparation, & qui servoit à tourner à l'entour. Mais comme ce palier tenoit la place de deux dégrès, il n'en restoit plus que sept où l'on pût s'asseoir, & chaque étage n'avoit par conséquent que sept rangs de siéges. Ils avoient entre quinze ou dix-huit pouces de haut, & le double à peu près de largeur, afin qu'on y pût être assis au large, & sans être in-

ommodé par les piés de ceux qui
:oient au-dessus, car on n'y avoit
oint pratiqué de marchepiés.

Tous les étages de degrés étoient
ivisés en deux maniéres : dans leur
auteur, par des paliers qui séparoient
es étages, & que les Latins nom-
noient *præcinctiones* ; & dans leur cir-
onférence, par des escaliers particu-
iers à chaque étage qui les coupoient
n ligne droite, & qui tendant tous
u centre du théatre, donnoient aux
nas de degrés qui étoient entr'eux
. forme de coins, d'où ils étoient
ppellés *cunei*.

Derriére ces étages de degrés il y
voit des coridors couverts, pas où
: peuple venoit en foule, & entroit
ans le théatre par de grandes ou-
ertures quarrées, pratiquées dans
épaisseur de la massonerie des de-
rès. Ces ouvertures s'appelloient
omitoria, parce que ces grands trous
embloient vomir la multitude de
euple qui entroit en foule.

Comme la voix des Acteurs ne
ouvoit pas porter jusqu'au bout du
héatre, les Grecs songérent à y sup-
léer par quelque moien qui en pût
ugmenter la force, & en rendre les

articulations plus diſtinctes. Pour cela ils avoient imaginé des vaſes d'airain placés ſous les degrés du théatre, de maniere que les ſons puſſent fraper l'oreille d'une maniére plus forte & plus diſtincte.

L'Orqueſtre étant ſituée, comme je l'ai marqué, entre les deux autres parties du théatre, dont l'une étoit circulaire, & l'autre quarrée, elle tenoit de la forme de l'une & de l'autre, & occupoit tout l'eſpace qui étoit entre elles. On la diviſoit en trois parties.

La premiére & la plus conſidérable s'appelloit particuliérement l'Orque-
ὀρχεῖσθαι. ſtre, d'un mot grec qui ſignifie *danſer*. C'étoit la partie affectée aux Mimes, aux Danſeurs, & à tous les Acteurs ſubalternes qui jouoient dans les entre-actes, & à la fin de la repréſentation.

La ſeconde s'appelloit θυμέλη, parce qu'elle étoit quarrée, & faite en forme d'autel. C'étoit le poſte ordinaire des chœurs.

Enfin, la troiſiéme étoit le lieu où les Grecs plaçoient leur ſymphonie; & ils l'appelloient ὑποσκήνιον, parce qu'il étoit au pié du théatre principal, qu'ils

qu'ils nommoient en général la ſcéne.

Il nous reſte à parler de la troiſiéme partie du théatre, je veux dire de la ſcéne, qui ſe ſubdiviſoit de même en trois autres parties.

La premiére & la plus conſidérable s'appelloit proprement la ſcéne, & donnoit ſon nom à tout ce département. C'étoit une grande face de bâtiment, qui s'étendoit d'un côté du théatre à l'autre, & ſur laquelle ſe plaçoient les décorations. Cette façade avoit à ſes extrémités deux petites ailes en retour qui terminoient cette partie, & de l'une à l'autre deſquelles s'étendoit une grande toile, qui s'abaiſſoit pour ouvrir la ſcéne, & ſe levoit dans les Entre-actes pour préparer le ſpectacle ſuivant.

La ſeconde, que les Grecs nommoient indifféremment προσκήνιον & λογεῖον, & les Latins *proſcenium* & *pulpitum*, étoit un grand eſpace libre au-devant de la ſcéne, où les Acteurs venoient jouer la piéce, & qui, par le moien des décorations, repréſentoit une place publique, un ſimple carrefour, ou quelque endroit champêtre, mais toujours un lieu à découvert.

La troisiéme partie étoit un espace ménagé derriére la scéne, qui lui servoit de dégagement, & que les Grecs appelloient παρασκήνιον. C'étoit où s'habilloient les Acteurs, où l'on serroit les décorations, & où étoit placée une partie des machines; car les anciens en avoient de plusieurs sortes dans leurs théatres.

Comme il n'y avoit que les portiques & le bâtiment de la scéne qui fussent couverts, on étoit obligé de tendre sur le reste du théatre des voiles soutenus par des mats & par des cordages, pour défendre les spectateurs de l'ardeur du soleil. Mais comme ces voiles n'empéchoient pas la chaleur causée par la transpiration & les haleines d'une si nombreuse assemblée, les anciens avoient soin de la tempérer par une espéce de pluie, dont ils faisoient monter l'eau jusqu'au dessus des portiques, & qui retombant en forme de rosée par une infinité de tuyaux cachés dans les statues qui régnoient autour du théatre, servoit non seulement à y répandre une fraîcheur agréable, mais encore à y exhaler les odeurs les plus douces: car cette pluie étoit toujours de l'eau

de senteur. Lorsque quelque orage obligeoit d'interrompre les représentations, le peuple se retiroit dans les portiques qui étoient derriére le théatre.

On ne peut exprimer jusqu'où alloit la passion des Athéniens pour ces sortes de représentations. Leurs yeux, leurs oreilles, leur imagination, leur esprit, tout y étoit satisfait. Une des choses qui leur faisoit le plus de plaisir dans les piéces de théatre soit tragiques soit comiques, étoit d'y trouver des traits qui eussent raport aux affaires présentes de l'Etat, soit que le pur hazard leur en fît faire l'application, ou que ce fût l'effet de l'adresse des Poétes, qui savoient ramener aux affaires présentes de leur République les sujets les plus éloignés. Ils entroient par là dans les intérêts du peuple : ils en prenoient occasion de le flater, d'autoriser ses prétentions, de justifier, & quelquefois aussi de condanner ses démarches, de le remplir d'espérance, de l'instruire de ce qu'il devoit faire en de certaines rencontres ; & par là souvent ils s'ouvroient un chemin, non seulement aux applaudissemens

des ſpectateurs, mais au crédit dans les affaires & dans les délibérations publiques. Par là le théatre devenoit très agréable & très intéreſſant pour le peuple. Ainſi, ſelon quelques Interprétes, Euripide ſût accommoder ſa tragédie de * Palaméde au jugement rendu contre Socrate, & faire voir dans un exemple illuſtre de l'antiquité l'innocence d'un Philoſophe, opprimée par la malignité ſoutenue du pouvoir & du crédit.

Souvent le hazard donnoit lieu à des applications ſubites & imprévûes, dont la juſteſſe faiſoit grand plaiſir au peuple. Il ſe récria tout d'une voix ſur un vers d'Eſchyle, qui diſoit à la louange d'Amphiaraüs, *il ne cherche pas à paroitre homme de bien, mais à l'être*, & en fit l'application à Ariſtide. La même choſe arriva à Philopémen dans l'aſſemblée des Jeux Néméens. Dans le moment même qu'il y entra, on chantoit ſur le théatre ces vers,

Plut. in Ariſtid. pag. 320.

Id. in Philop. pag. 362.

C'eſt lui qui couronne nos têtes
Des fleurons de la liberté.

Tous les Grecs jettérent les yeux ſur Philopémen avec des battemens de

* *Il n'eſt pas certain que cette piéce ſoit poſtérieure à la mort de Socrate.*

mains & des cris de joie, qui marquoient leurs ſentimens à ſon égard.

C'eſt ainſi qu'à Rome, pendant l'exil de Cicéron, quelques vers * du poéte Accius, où il reproche aux Grecs leur ingratitude d'avoir ſouffert qu'on exilât Télamon ; ces vers, dis-je, prononcés par Eſope, le plus habile Acteur de ce tems, tirérent des larmes des yeux de tous les ſpectateurs. *Cic. in Orat. pro Sext. n. 120-123.*

Dans une autre occaſion, mais bien différente, le peuple Romain appliqua à Pompée ſurnommé *Le Grand*, quelques vers, dont le ſens étoit : *C'eſt par notre miſére que vous êtes grand. Un jour viendra* (on parle ainſi au peuple) *que vous gémirez de lui avoir confié un ſi grand pouvoir.* On obligea l'Acteur de répéter pluſieurs fois ces vers. *Cic. ad Attic. lib. 2. Epist. 19. Valer. Max. lib. 6. cap. 2.*

* O ingratifici Argivi, inanes, Graii, immemores beneficii,
Exulare ſiviſtis, ſiviſtis pelli, Pulſum patimini.



§. V. *Passion pour les représentations du théatre, l'une des principales causes du déclin, du relâchement, & de la corruption d'Athénes.*

QUAND on compare les beaux tems de la Gréce, où l'Europe & l'Asie ne retentissoient que du bruit des victoires d'Athénes, avec les siécles postérieurs où la puissance de Philippe & d'Alexandre le Grand la réduisit en une espéce de servitude, on est étonné de voir l'étrange changement qui étoit arrivé dans cette République. L'important est d'en approfondir les causes, & d'en suivre les différens déclins : & c'est ce que fait d'une maniére admirable M. de Tourreil dans la belle Préface qui est à la tête de sa traduction des harangues de Démosthéne.

On ne retrouvoit, dit-il, dans Athénes aucun vestige de cette politique mâle & vigoureuse, qui sait également préparer les bons succès, & réparer les mauvais. Il ne restoit qu'un orgueil mal entendu & sujet à s'évaporer en décrets fastueux. Ce n'étoient plus ces Athéniens, qui, menacés d'un déluge de barbares,

avoient démoli leurs maiſons pour en conſtruire des vaiſſeaux ; & dont les femmes lapidérent celui qui propoſa d'appaiſer le grand Roi par un tribut ou par un hommage. L'amour du repos & du plaiſir avoit preſque étouffé celui de la gloire & de l'indépendance.

Périclès ce grand homme, ſi abſolu que ſes envieux le traitoient de ſecond Piſiſtrate, fut le premier auteur du relâchement & de la corruption. En vûe de ſe concilier l'affection du peuple, il établit que les jours qu'on célébroit des jeux ou des ſacrifices, l'on diſtribueroit un certain nombre d'oboles au peuple ; & que dans les aſſemblées où l'on agitoit des matiéres d'Etat, l'on paieroit à chaque particulier une certaine rétribution pour le droit de préſence. Ainſi l'on vit pour la premiére fois des Républicains vendre à la République le ſoin qu'ils prenoient de la gouverner, & compter entre les œuvres ſerviles les plus nobles fonctions de la puiſſance ſouveraine.

Il n'étoit pas difficile de prévoir ce que produiroit un ſi terrible deſordre. On prétendit y remédier par la

deſtination d'un fonds pour la guerre, avec défenſe ſur peine de la vie d'ouvrir en aucun cas l'avis d'y toucher pour d'autres uſages. Cet abus ne laiſſa pas de ſubſiſter toujours. Il paroiſſoit tolérable tandis que le citoien, qui vivoit des libéralités publiques, tâchoit de les mériter par un ſervice aſſidu de neuf mois entiers dans les armées. Chacun ſervoit à ſon tour ; & qui ſe diſpenſoit d'un tel devoir, étoit irrémiſſiblement puni comme déſerteur. Mais enfin le nombre des contrevenans l'emporta ſur la loi, & l'impunité, à l'ordinaire, ne manqua pas de multiplier les coupables. Des gens accoutumés au ſéjour délicieux d'une ville, où les fêtes & les jeux étoient continuels, conçurent une répugnance inſurmontable pour le travail, qu'ils regardérent comme indigne de perſonnes libres.

Il falut donc trouver à ce peuple fainéant de quoi l'amuſer, & de quoi remplir le vuide d'une vie déſoccupée. Ce fut particuliérement ce qui les jetta dans la paſſion, ou plutôt dans la fureur des ſpectacles. La mort d'Epaminondas, qui ſembloi leur promettre de grands avantages, ache-

va de les perdre & de les abymer. Leur courage, dit Justin, ne survécut pas à cet illustre Thébain. « Délivrés d'un rival qui tenoit leur « émulation éveillée, ils tombérent « dans une indolence & dans une « mollesse léthargique. Le fonds des « armemens de terre & de mer se « consume aussitôt en jeux & en fêtes. « La paie du matelot & du soldat se « distribue au citoien oisif. La vie « douce & délicieuse amollit les « cœurs. Les représentations du théatre l'emportent sur les exercices du « camp. La valeur & la science militaire ne se comptent pour rien. « On n'applaudit plus aux grands « Capitaines : il n'y a d'acclamations « que pour les bons Poétes, & pour « les excellens Comédiens. «

Justin lib. 6. cap 9.

Les choses étant portées à cet excès, il n'est pas malaisé de comprendre quelle foule de spectateurs couroit aux représentations. Comme on n'épargnoit rien pour les embellir, le Théatre emportoit des sommes exorbitantes. Si l'on supputoit exactement, dit Plutarque, ce que coutoit aux Athéniens chaque représentation de piéces de théatre, on verroit

Plut. de glor. Athen. pag. 349.

que les dépenſes faites pour jouer les Bacchantes, les Phéniciennes, les Œdipes, les Antigones, les Médées, les Electres, (ce ſont des tragédies de Sophocle ou d'Euripide) étoient plus grandes que celles qui avoient été emploiées contre les barbares pour la défenſe de la liberté & du ſalut de la Gréce. C'eſt ce qui fit qu'un Lacédémonien, voiant où montoient les frais énormes de ces diſputes de Poétes tragiques, & les peines extraordinaires que ſe donnoient les Magiſtrats prépoſés à la célébration de ces Jeux, s'écria que la ville n'étoit pas ſage, de donner une ſi vive & ſi ſérieuſe application à des choſes ſi frivoles. » Car enfin, diſoit-il, les » jeux ne doivent être que des jeux; » & il n'eſt pas raiſonnable d'acheter » à ſi grands frais un court & léger » délaſſement. Ces ſortes de plaiſirs » ne conviennent, tout au plus, que » pour les tems du repas, & pour » certains momens de loiſir, mais ne » doivent en aucune ſorte préjudicier » au ſoin des affaires publiques, ni » aux dépenſes qui y ſont néceſſai» res.

Id. Sympos. lib. 7 Quæſt. 7. pag 710.

Choragi.

Après tout, dit Plutarque dans

De glor. Athen. p. 348. 349.

l'endroit que j'ai déja cité, de quelle utilité ont été pour Athénes ces tragédies si vantées, & qui font l'admiration de l'univers. Je voi bien que la prudence de Thémistocle a environné la ville de bons murs, que le bon goût & la magnificence de Périclès l'ont embellie & ornée, que la généreuse hardiesse de Miltiade a affermi sa liberté, que la conduite modérée de Cimon lui a valu l'empire & le gouvernement de la Gréce. Si la sage & savante poésie d'Euripide, si la sublime diction de Sophocle, si le haut cothurne d'Eschyle, ont procuré à la ville d'Athénes de pareils avantages, en la délivrant de quelque grand malheur, ou en la couvrant d'une éclatante gloire, je consens (c'est toujours Plutarque qui parle) qu'on mette en paralléle les piéces dramatiques avec les trophées, le théatre poétique avec le camp martial, les compositions des Poétes avec les grandes actions des Généraux d'armée. Qui oseroit faire une telle comparaison? Je voi paroitre ici sur la scéne, non de simples Ecrivains, couronnés de lierre, & traînant après eux un bouc ou un taureau, récom-

penses & victimes assignées à la poésie tragique : mais d'illustres Capitaines, environnés des colonies qu'ils ont fondées, des villes qu'ils ont prises, des peuples qu'ils ont vaincus. C'est pour éterniser le souvenir, non des victoires d'Eschyle & de Sophocle, mais des fameuses journées de Marathon, de Salamine, d'Eurymédon, & de tant d'autres, que nous célébrons dans chaque mois avec tant de pompe plusieurs fêtes sacrées.

La conclusion que tire Plutarque de tout ceci, & celle que nous en devons tirer avec lui, c'est que c'étoit une grande imprudence pour les [a] Athéniens de faire céder ainsi le devoir au plaisir, le zêle pour la patrie à la passion du théatre, l'application sérieuse pour les affaires à de frivoles spectacles ; & de consumer en dépenses inutiles & en de vaines représentations de piéces tragiques des fonds destinés pour l'entretien des flotes & des armées. La [b] Macé-

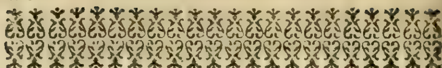
a Ἁμαρτάνουσιν Ἀθηναῖοι μεγάλα, τὴν σπουδὴν εἰς τὴν παιδιὰν καταναλίσκοντες, τουτέστι μεγάλων ἀποστόλων δαπάνας καὶ στρατευμάτων ἐφόδια καταχορηγοῦντες εἰς τὸ θέατρον.

b Quibus rebus effectum est ut inter otia.

cine, jusques-là obscure & peu considérée, sût bien profiter de la molle indolence des Athéniens; & Philippe, instruit par les Grecs mêmes, sous qui il fit pendant plusieurs années un heureux apprentissage de guerre, donna bientôt à la Gréce un maître qui l'asservit, & lui fit subir le joug, comme nous le verrons bientôt.

Græcorum, sordidum & obscurum antea Macedonum nomen emergeret; & Philippus obses triennio Thebis habitus, Epaminondæ & Pelopidæ virtutibus eruditus, regnum Macedoniæ, Græciæ & Asiæ cervicibus, velut jugum servitutis imponeret. *Justin. lib. 6. cap. 9.*





LIVRE ONZIÉME.

HISTOIRE DES DEUX DENYS, TYRANS DE SYRACUSE.

DEPUIS que Syracuſe étoit rentrée en poſſeſſion de ſa liberté par l'extinction de la famille de Gélon, il s'étoit paſſé environ ſoixante ans. Les événemens qui occupent cet intervalle dans la Sicile, à l'exception de la guerre que les Athéniens y portérent, ſont peu importans & peu connus : mais, en récompenſe, ceux qui ſuivent, ſont tout-à-fait intéreſſans. Je veux parler du régne des deux Denys Tyrans de Syracuſe, qui gouvernérent, le premier trente huit ans, & le ſecond * douze, ce qui fait en tout cinquante ans. Comme cette hiſtoire eſt entiérement détachée de ce qui ſe paſſoit en même tems dans la Gréce, je la raporterai ici toute de ſuite & ſéparément, en prenant ſeulement la précaution d'avertir que les vingt pre-

* *Après une interruption de plus de dix ans, il remonta ſur le trône, & régna encore deux ou trois ans.*

miéres années, dont je vais faire l'histoire, concourent à peu près avec les vingt derniéres du Volume précédent.

Au reste, cette histoire va présenter à nos yeux un spectacle bien affreux & bien horrible, mais en même tems bien instructif. Quand [a] d'un côté nous verrons un Prince, ennemi & oppresseur de la liberté, de la justice, des loix, fouler aux piés les droits les plus sacrés de la nature & de la religion, faire souffrir les plus durs tourmens à ses citoiens, décapiter les uns & bruler les autres pour un seul mot, se nourrir & se repaître du sang humain, & satisfaire son inhumaine cruauté par le supplice de personnes de tout âge & de toute condition : quand, dis-je, un tel objet frapera nos yeux, pourrons-nous nous dissimuler une vérité, que le paganisme même a reconnue, & que Plutarque fait observer à l'occa- *Plut. Moral. pag. 552. 553.*

a Erit Dionysius illic tyrannus, libertatis, justitiæ, legum exitium.... Alios uret, alios verberabit, alios ob levem offensam jubebit detruncari. *Senec. de Consol. ad Marc. cap.* 17. Sanguine humano non tantùm gaudet, sed pascitur; sed & suppliciis omnium ætatum crudelitatem insatiabilem explet. *Id. de Benef. lib.* 7. *cap.* 19.

ſion des Tyrans de Sicile, & de ceux même dont nous parlons ; Que c'eſt dans ſa colére que Dieu donne de tels Princes aux peuples, en ſe ſervant d'impies & de ſcélérats pour punir d'autres ſcélérats & d'autres impies ? D'un autre côté, quand ce même Prince, l'effroi & la terreur de Syracuſe, inquiet lui-même & tremblant pour ſa propre vie, livré jour & nuit à ſes remords, ne pourra trouver perſonne dans ſes Etats, pas même ſes femmes ni ſes enfans, à qui il oſe ſe fier : qui de nous ne s'écriera avec Tacite, [a] *Que ce n'eſt pas ſans raiſon que l'oracle de la ſageſſe a dit, Que ſi l'on ouvroit le cœur des Tyrans, on le trouveroit déchiré de mille coups, puiſqu'il eſt vrai que les corps ne ſont pas plus tourmentés par les gênes & les ſupplices, que leur eſprit l'eſt au-dedans par leurs crimes, par leurs cruautés, & par toutes leurs injuſtes & violentes entrepriſes ?*

Il n'en eſt pas ainſi d'un Roi. Il aime ſes ſujets, & il en eſt aimé. Il

a Neque fruſtra præſtantiſſimus ſapientiæ firmare ſolitus eſt, ſi recludantur tyrannorum mentes, poſſe aſpici laniatus & ictus ; quando, ut corpora verberibus, ita ſævitia, libidine, malis conſultis, animus dilaceraretur. *Tacit. Annal. lib. 6. cap. 6.*

jouit au-dedans de lui-même d'une tranquillité parfaite, & il vit au milieu de ſon peuple comme un pere au milieu de ſes enfans. Quoiqu'il [a] ſache qu'il a le glaive en main pour punir, il craint d'en faire uſage; aime, pour ainſi dire, à en émouſſer la pointe; & il ne ſe réſout à faire épreuve de ſon pouvoir qu'avec une extrême douleur, dans la derniére néceſſité, & ſelon toutes les formes preſcrites par les loix. Mais le Tyran ne punit que par caprice & par paſſion; & il croit, dit Plutarque en parlant de Denys même, [b] n'être véritablement maître & ne gouverner en ſouverain, qu'autant qu'il ſe met au-deſſus des loix, qu'il n'en reconnoit d'autre que ſa volonté, & qu'il ſait ſe faire obéir promtement. Or, continue le même Auteur, quicon-

a Hæc eſt in maxima poteſtate veriſſima animi temperantia, non cupiditate aliqua, non temeritate incendi; non priorum principum exemplis corruptum, quantum in cives ſuos liceat, experiendo tentare; ſed hebetare aciem imperii ſui... Quid intereſt inter tyrannum ac regem, (ſpecies enim ipſa fortunæ ac licentia par eſt) niſi quòd tyranni in voluptate ſæviunt, reges non niſi ex cauſa ac neceſſitate? *Senec. de Clem. lib.* I. *cap.* II.

b Ἔφη ἀπολαύειν μάλιστα τῆς ἀρχῆς, ὅταν ταχέως ἃ βούλεται ποιῇ· μέγας ἐν ὁ κίνδυνος βούλεσθαι ἃ μὴ δεῖ, τὸν ἃ βούλεται ποιεῖν δυνάμενον. *Ad Princip. indoct. pag.* 782.

que peut tout ce qu'il veut, court grand risque de vouloir ce qu'il ne doit pas.

Outre ces traits de cruauté & de tyrannie, qui caractérisent particuliérement le premier Denys, on verra dans son histoire tout ce qu'une ambition démesurée, soutenue d'un grand courage, d'un esprit étendu, & de talens propres à gagner la confiance du peuple, est capable d'entreprendre pour s'élever à la souveraineté; tous les moiens qu'elle a sû emploier pour s'y maintenir malgré les efforts de ses ennemis, & malgré la haine publique; enfin le bonheur qu'a eu ce Tyran d'éviter pendant un régne de trente huit ans le péril de tant de conspirations formées contre lui, & de transmettre tranquillement à son fils la Tyrannie comme un héritage successif, & un bien domestique.

CHAPITRE PREMIER.

CE CHAPITRE renferme l'histoire de Denys l'ancien, Tyran de Syracuse, qui régna trente-huit ans.

§. I. *Moiens qu'emploia Denys pour s'emparer de la Tyrannie à Syracuse.*

DENYS étoit de Syracuse ; selon quelques-uns d'une naissance noble & illustre, selon d'autres d'une extraction basse & inconnue. Quoiqu'il en soit, il se distingua par son courage dans la guerre contre les Carthaginois, & s'y fit un grand nom. Il étoit du nombre de ceux qui accompagnérent Hermocrate, lorsqu'il entreprit de rentrer à main armée dans Syracuse, d'où il avoit été exilé par la cabale de ses ennemis. Le succès de cette entreprise ne fut pas heureux. Hermocrate demeura sur la place. Les Syracusains n'épargnérent pas ses complices. Plusieurs furent exécutés publiquement. Denys étoit resté parmi les blessés. Le bruit de sa mort, que ses proches répandirent exprès, lui sauva la vie. La Providence auroit épargné bien des maux à Syracuse, s'il fût expiré ou sur le champ de bataille, ou dans les supplices. *Diod. l. 13. pag. 197.*

Les Carthaginois avoient déja fait plusieurs tentatives pour s'établir dans la Sicile, & pour s'y rendre

Dans l'Hiſtoire des Carthaginois, Tome. I. maîtres des principales villes, comme nous l'avons marqué ailleurs. L'heureuſe ſituation de l'île pour leur commerce maritime, la fertilité du pays, la richeſſe des habitans, étoient de puiſſans motifs pour les y attirer. On peut juger de quelques-unes des autres villes, parce que Diodore de Sicile raporte d'Agrigente. *Diod. l. 13. pag. 203-206.* Les temples étoient d'une magnificence extraordinaire, ſur tout celui de Jupiter Olympien, qui avoit trois cens quarante piés de longueur, ſur ſoixante de largeur, & ſix vingts de hauteur. Les portiques ou galeries répondoient pour l'étendue & la beauté au reſte du bâtiment. D'un côté étoit repréſenté le combat des Géans, & de l'autre la priſe de Troïe, avec des figures à hauteur naturelle. Il y avoit hors de la ville un Lac creuſé de main d'hommes, qui avoit de circuit ſept ſtades, (plus d'un quart de lieue) & de profondeur trente piés, rempli de poiſſons de toute ſorte, & couvert de cygnes & d'autres oiſeaux aquatiques, ce qui formoit le plus agréable ſpectacle qu'on puiſſe imaginer.

A peu près dans le tems dont nous

parlons, Exénéte, vainqueur aux Jeux Olympiques, entra en triomphe dans la ville ſur un char magnifique, accompagné de trois cens autres chars, attelés tous de chevaux blancs. L'or & l'argent brilloient ſur les habits : on ne vit jamais rien de plus éclatant. Gellias, le plus riche des citoiens d'Agrigente, avoit fait conſtruire dans ſa maiſon pluſieurs grandes ſales pour y recevoir & y traiter ſes hôtes. Des gens poſtés par ſon ordre aux portes de la ville, invitoient tous les étrangers qui y arrivoient, à venir loger chez leur maître, & les y conduiſoient. Généralement parlant l'hoſpitalité étoit encore en grand uſage & en grand honneur dans cette ville. Un orage furieux aiant obligé cinq cens cavaliers de s'y refugier, Gellias les reçut chez lui, & leur fournit à tous ſur le champ des habits, dont il avoit toujours grand nombre en réſerve dans ſes garde-meubles. Voila ſavoir faire un digne uſage de ſes richeſſes. Les hiſtoriens parlent fort de ſon cellier, où il y avoit trois cens tonneaux taillés dans le roc,

dont chacun tenoit cent * amphores.

An.M.3598. Av.J.C.406. *Diod. pag. 206-212.*

Cette ville si riche & si opulente fut assiégée & prise enfin par les Carthaginois. Sa chute ébranla toute la Sicile, & répandit par-tout la terreur. On en imputa la cause à la lenteur des Syracusains, qui ne l'avoient secourue que foiblement. Denys, qui dès lors étoit uniquement occupé des desseins de grandeur qu'il rouloit dans son esprit, & qui travailloit, mais d'une maniére sourde, à en jetter les fondemens, profita de cette occasion favorable, & des plaintes générales de la Sicile contre Syracuse, pour rendre les Magistrats odieux, & pour décrier le gouvernement. Dans une assemblée publique qui s'y tint, pour délibérer sur l'état présent des affaires, comme personne n'osoit ouvrir la bouche de peur de s'attirer la disgrace de ceux qui étoient en place, Denys se leva, & prenant la parole, il accusa hautement les Magistrats de trahison, & fut d'avis qu'on les déposât sur le champ, sans attendre que le tems de leur administration fût

* *L'amphore contenoit à peu près 28 pintes. Cent amphores font par conséquent 2800 pintes : c'est-à-dire environ dix muids mesure de Paris.*

expiré. Ils le traitérent de ſéditieux & de perturbateur du repos public, &, comme tel, ils le condannérent, ſelon les loix, à une amende. Il faloit la paier avant que de pouvoir reprendre la parole, & Denys n'étoit pas en état de le faire. Philiſte, l'un des plus riches citoiens, (c'eſt lui qui avoit écrit l'hiſtoire de Sicile, qui n'eſt pas parvenue juſqu'à nous) la paia argent comptant, & l'exhorta à continuer de donner ſes avis ſur les affaires préſentes avec toute la liberté qui convient à un citoien zélé pour ſa patrie.

Denys reprit donc ſon diſcours avec plus de force encore qu'auparavant. Il s'étoit exercé de longue main au talent de la parole, qu'il regardoit avec raiſon comme un inſtrument néceſſaire dans un gouvernement républicain, ſur tout par raport aux vûes qu'il avoit de gagner le peuple, & de le faire entrer dans ſes intérêts. Il commença par décrire d'une maniére vive & touchante le malheur d'Agrigente ville alliée & voiſine : la triſte néceſſité où ſes habitans, faute de ſecours, avoient été réduits d'en ſortir de nuit furtivement ; les cris

& les pleurs des enfans, des vieillards, des malades, qu'ils avoient été forcés d'abandonner à la merci d'un ennemi féroce & impitoiable ; le meurtre cruel de tous ceux qui avoient été laiſſés dans la ville, que le barbare vainqueur avoit été arracher des temples & des autels des dieux, foible aſyle contre l'impiété & la fureur Punique. Il imputoit tous ces maux à la trahiſon des Chefs, qui, au lieu de marcher vers Agrigente, s'étoient retirés avec leurs troupes ; à la lenteur criminelle des Magiſtrats, qui s'étoient laiſſés corrompre par l'argent des Carthaginois ; à la fierté des Grands & des riches, qui ne ſongeoient qu'à établir leur puiſſance ſur les ruines de la liberté publique. Il repréſentoit Syracuſe diviſée comme en deux corps : dont l'un, en honneur & en conſidération, envahiſſoit toutes les dignités, & abſorboit tous les biens ; l'autre obſcur, mépriſé, foulé aux piés, portoit le triſte joug d'une honteuſe ſervitude, comme ſi ç'étoient des eſclaves, & non des citoiens. Il finit ſon diſcours en concluant que le reméde à tant de maux étoit de mettre en place des

hommes

hommes tirés du peuple, dévoués à ses intérêts, & qui ne pouvant se rendre terribles par leur autorité ni par leurs richesses, seroient uniquement occupés du bien public, & travailleroient sérieusement à rétablir la liberté dans Syracuse.

Ce discours fut écouté avec un plaisir infini, comme tous ceux qui flatent dans les inférieurs le penchant qu'ils ont à se plaindre du gouvernement, & fut suivi d'un applaudissement général du peuple, qui se livre toujours aveuglément à ceux qui savent le tromper sous le prétexte spécieux de favoriser ses intérêts. Tous les Magistrats sont déposés sur le champ : on en substitue d'autres en leur place, & Denys est mis à la tête de ces derniers.

Ce n'etoit là que le premier pas vers la tyrannie : il ne s'y arréta point. L'heureux succès de son entreprise lui donna un nouveau courage, & le remplit de confiance. Il songea à supplanter aussi les Chefs de l'armée, & à s'en faire donner le commandement. Le dessein étoit hardi & périlleux : il s'y prit adroitement, & avant que de les attaquer

à viſage découvert, il dreſſa de loin contre eux ſes batteries; en les décriant dans l'eſprit du peuple par le moien de ſes émiſſaires, & travaillant à les lui rendre ſuſpects. Il faiſoit ſemer des bruits ſourds parmi la populace que ces Chefs entretenoient des intelligences ſecrettes avec les ennemis, qu'on voioit aller & venir ſouvent de part & d'autre des couriers déguiſés, qu'il ſe tramoit ſans doute entre eux quelque complot. Il affectoit de ſon côté de ne point voir ces Chefs, de ne point s'ouvrir à eux ſur les affaires publiques, & de ne leur rien communiquer de ſes deſſeins, comme s'il eût appréhendé de ſe rendre ſuſpect lui-même s'il avoit eu avec eux quelque union & quelque commerce. Les gens ſenſés & prudens n'avoient pas de peine à découvrir où tendoient tous ces ſouterrains, & ils ne s'en taiſoient pas: mais le peuple, prévenu en ſa faveur, ne ceſſoit d'admirer & de louer ſon zêle, & le regardoit comme le protecteur & l'unique défenſeur de ſes droits & de ſa liberté.

Une autre machine qu'il fit jouer à propos, lui fut d'un grand ſecours,

& avança extrêmement ses affaires. Il y avoit un grand nombre d'Exilés répandus dans la Sicile, que la faction des Grands de Syracuse avoit fait sortir de la ville en différens tems, & sous divers prétextes. Il comprit quel renfort ce seroit pour lui qu'une troupe nombreuse de tels citoiens, que la reconnoissance pour leur bienfaiteur, la haine ancienne contre ceux qui les avoient fait exiler, l'espérance de rétablir leurs affaires & de s'enrichir des dépouilles de leurs ennemis, rendroient très propres à l'exécution de ses desseins, & attacheroient pour toujours à sa personne & à ses intérêts. Il travailla donc sérieusement à leur retour. On parloit de mettre sur pié de nombreuses troupes pour s'opposer aux conquêtes des Carthaginois. Le peuple voioit avec peine la dépense où monteroient ces nouvelles levées. Denys profita de cette favorable conjoncture, & de cette heureuse disposition des esprits. Il représenta qu'il étoit ridicule de faire venir à grands frais de l'Italie & du Péloponnése des troupes étrangéres, pendant que la patrie en pouvoit fournir gratuitement de plus excel-

lentes. Qu'il y avoit un grand nombre de Syracuſains épars dans toute la Sicile, qui, malgré le mauvais traitement qu'ils avoient reçu, avoient toujours retenu le cœur de citoiens ſous la qualité & le nom d'exilés, qui conſervoient pour leur patrie une tendre affection & une fidélité inviolable, & qui avoient mieux aimé errer de côté & d'autre dans la Sicile ſans établiſſement & ſans ſecours, que de prendre parti dans l'armée des ennemis, quelque avantageuſes que fuſſent les offres qu'on leur faiſoit. Ce diſcours de Denys fit ſur l'eſprit du peuple toute l'impreſſion qu'il pouvoit ſouhaiter. Ses Collégues, qui ſentoient bien où il vouloit aller, n'oſérent le contredire, prévoiant bien que leur oppoſition non ſeulement ſeroit inutile, mais qu'elle ne ſerviroit qu'à irriter le peuple contre eux, & à augmenter encore le crédit de Denys, à qui ſeul elle laiſſeroit tout l'honneur du rappel des Exilés. Leur retour fut donc ordonné, & tous, ſans perdre de tems, revinrent à Syracuſe.

Dans le même tems il vint une députation de Géle, ville ſujette & dé-

pendante de Syracuſe, pour demander qu'on fortifiât la garniſon. Denys s'y tranſporta auſſitôt avec deux mille fantaſſins, & quatre cens chevaux. Il trouva la ville dans une grande émeute. Elle étoit partagée en deux factions, l'une du peuple, l'autre des riches & des puiſſans. Ceux-ci aiant été accuſés dans les formes, furent condannés à mort dans l'aſſemblée, & leurs biens confiſqués au profit du public. Ce qui revint de cette confiſcation ſervit à paier ce qui étoit dû depuis lontems à l'ancienne garniſon commandée par Dexippe Lacédémonien; & Denys promit à ceux qu'il avoit amenés de Syracuſe le double de la paie que la ville leur avoit promiſe. Ce furent autant de nouvelles créatures qu'il s'attacha. Les habitans de Géle le comblérent de marques d'honneur, & deputérent à Syracuſe pour remercier la ville de l'important ſervice qu'elle leur avoit rendu en leur envoiant Denys. Aiant tenté inutilement de faire entrer Dexippe dans ſes vûes, il retourna à Syracuſe avec ſon corps de troupes, après avoir promis aux habitans qui firent tous leurs efforts

pour le retenir, qu'il reviendroit bientôt avec un ſecours plus conſidérable.

Il arriva juſtement à Syracuſe dans le tems que le peuple ſortoit du théatre. Tous coururent en foule vers Denys, & lui demandérent avec empreſſement ce qu'il avoit appris des Carthaginois. Il leur répondit d'un air triſte & affligé que la ville nourriſſoit dans ſon ſein d'autres ennemis bien plus dangereux & plus à craindre. Que pendant qu'à Carthage on faiſoit des préparatifs extraordinaires pour venir attaquer Syracuſe, ceux qui étoient chargés du commandement, au lieu de réveiller le zêle & l'attention des citoiens, & de mettre tout en mouvement à l'approche d'un ſi formidable ennemi, endormoient la ville en l'amuſant par de vains ſpectacles, & laiſſoient manquer du néceſſaire les troupes, dont ils détournoient la paie à leur profit particulier par un brigandage qui étoit la ruine des affaires publiques. Qu'il avoit toujours bien ſenti quelle pouvoit être la cauſe d'une telle conduite. Que maintenant ce n'étoit plus ſur de ſimples conjectures, mais ſur des

preuves trop certaines qu'étoient fondées ses plaintes. Qu'Imilcon, Chef des Carthaginois, lui avoit envoïé un Officier, sous prétexte de traiter du rachat des prisonniers, mais en effet pour l'exhorter à ne pas examiner de si près la conduite de ses Collégues, & s'il ne vouloit point entrer dans leurs vûes en faveur de Carthage, du moins à ne s'y pas opposer. Que pour lui il venoit renoncer au commandement, & abdiquer sa dignité, pour ne point donner lieu à des soupçons fâcheux contre lui, comme s'il étoit de concert & d'intelligence avec les traitres qui vendoient la République.

Ce bruit s'étant répandu parmi les troupes & dans toute la ville, chacun se retire chez soi plein d'inquiétude & d'allarme. Le lendemain on convoque l'assemblée. Denys renouvelle ses plaintes contre les Commandans. Elles sont reçues avec un applaudissement général. Quelques-uns dans l'assemblée s'écrient qu'il faut le nommer dès à présent Généralissime avec un pouvoir absolu, & ne pas attendre, pour en venir à un reméde si nécessaire, que les ennemis fussent aux portes de Syracuse. Que la gran-

deur de la guerre dont ils étoient menacés demandoit un tel Chef. Que c'étoit ainsi qu'autrefois Gélon, nommé Généralissime, avoit défait près d'Himére l'armée des Carthaginois, composée de trois cens mille hommes. Que pour ce qui regardoit l'accusation intentée contre les traitres, on l'examineroit dans une autre assemblée : mais que l'affaire présente ne souffroit point de délai. Elle n'en souffrit point en effet, & le peuple, qui, lorsqu'il est une fois prévenu, se laisse entraîner à son penchant sans rien examiner, nomma sur le champ Denys pour Généralissime avec un absolu pouvoir. Dans cette assemblée même il fit ordonner une double paie pour les soldats, faisant entendre que l'Etat s'en dédommageroit avantageusement par les conquêtes qui en seroient le fruit. Quand tout cela fut conclu, & l'assemblée finie, les Syracusains, examinant de sang froid tout ce qui venoit de se passer en furent extrêmement surpris, comme si eux-mêmes n'en avoient pas été les auteurs ; & ils comprirent, mais trop tard, qu'en voulant assurer leur li-

berté, ils s'étoient donné un maître.

Denys ſentit bien de quelle importance il étoit de prévenir le repentir du peuple. Il ne lui reſtoit plus qu'un pas à faire pour arriver à la tyrannie, qui étoit de ſe faire donner des gardes ; & il le fit d'une maniére habile & ruſée. Il propoſa à tous les citoiens qui étoient au-deſſous de quarante ans, & en âge de porter les armes, de ſe rendre, avec des vivres pour trente jours, à la ville de Léonte. Les Syracuſains en étoient alors les maîtres, & ils y tenoient garniſon. Cette place étoit remplie de ſoldats fugitifs & étrangers, gens fort propres pour l'exécution de ſes deſſeins. Il ſe doutoit bien que la plûpart des Syracuſains ne le ſuivroient pas. Il partit, & étant arrivé de nuit, il campa dans les champs près de la ville. Peu de tems après on entendit un grand bruit dans tout le camp : des gens apoſtés par Denys avoient excité ce tumulte. Il ſuppoſa qu'on lui avoit tendu des embuches, & qu'on avoit voulu l'aſſaſſiner. Plein de trouble & d'allarme il ſe réfugie dans la citadelle de la ville des Léontins, & y paſſe le reſte de la nuit après

y avoir allumé beaucoup de feux, & y avoir fait venir ceux des ſoldats qui lui étoient les plus affidés. A la pointe du jour toute la multitude s'aſſemble. Il expoſe, encore ſaiſi de crainte, le danger qu'il a couru, & demande qu'on lui permette de choiſir à ſon gré ſix cens gardes pour mettre ſa perſonne en ſureté. Piſiſtrate lui en avoit donné l'exemple lontems auparavant, & avoit emploié le même artifice quand il ſe fit Tyran d'Athénes. Sa demande paroit fort raiſonnable, & lui eſt accordée. Il choiſit ſur le champ mille gardes, les arme de pied en cap, les équipe magnifiquement, & leur fait de grandes promeſſes. Il s'attache auſſi d'une maniére particuliére les ſoldats étrangers, en leur parlant avec bonté & familiarité. Il fait pluſieurs changemens dans les troupes pour s'aſſurer des Officiers, & renvoie Dexippe à Lacédémone, parce qu'il s'en défioit. Il fait venir en même tems de Géle une grande partie de la garniſon que lui-même y avoit envoiée, & raſſemble de tous côtés les fugitifs, les exilés, les gens chargés de dettes & de crimes, digne cortége d'un Tyran.

Avec une telle eſcorte il ſe rend à Syracuſe, & y répand la terreur. Les citoiens n'étoient plus en état de s'oppoſer à ſon entrepriſe, ni de lui diſputer ſon autorité. La ville étoit pleine de ſoldats étrangers, & ſe voioit prête à être attaquée par les Carthaginois. Pour s'affermir encore davantage dans la tyrannie, il épouſe la fille d'Hermocrate le plus puiſſant citoien de Syracuſe, & qui avoit le plus contribué à la défaite des Athéniens; & il donne ſa ſœur en mariage à Polyxéne beau-frere d'Hermocrate. Aiant enſuite convoqué l'aſſemblée, il ſe défit de Daphnée & de Démarque, qui s'étoient oppoſés le plus vivement à ſon uſurpation. C'eſt ainſi que Denys, de ſimple Greffier à Syracuſe & de bourgeois du dernier rang, ſe rendit maître & Tyran de la plus grande & de la plus opulente ville de la Sicile.



§. II. *Mouvemens dans la Sicile & à Syracuse contre Denys. Il vient à bout de les dissiper. Pour arrêter les révoltes, il songe à attaquer les Carthaginois. Il travaille aux préparatifs de cette guerre avec un soin & un succès merveilleux. Voiage de Platon à Syracuse: Sa liaison intime avec Dion.*

Diod. l. 13, pag. 227-231.

DENYS eut une rude secousse à essuier dès le commencement. Les Carthaginois aiant assiégé Géle, il marcha au secours de cette ville, & après quelques actions contre l'ennemi qui réussirent mal, il entra dans la place. Il y agit foiblement, & tout le service qu'il rendit aux habitans fut de les faire sortir de nuit, & de les accompagner pour favoriser leur fuite. On le soupçonna d'agir de concert avec les ennemis, d'autant plus qu'ils ne le poursuivirent point, & qu'il y eut peu de ses soldats étrangers de tués. Tout ce qui étoit resté d'habitans à Géle fut égorgé. Ceux de Camarine, dans la crainte d'un pareil traitement, prirent le même parti, & se retirérent avec tous les effets qu'ils purent emporter. Ce spectacle de vieillards, de femmes, de jeunes

filles, de tendres enfans, dont on hâtoit la marche au-dela de leurs forces, toucha de compaſſion les troupes de Denys, & les irrita contre ce Tyran. Celles qu'il avoit fait venir de l'Italie, ſe retirérent dans leur pays. Les Cavaliers de Syracuſe, aiant tenté inutilement de le tuer dans le chemin, parce qu'il étoit toujours environné de ſes étrangers, prirent les devants, & étant entrés dans Syracuſe, marchérent droit au palais du Tyran qu'ils pillérent, & firent eſſuier à ſa femme toutes ſortes de mauvais traitemens, dont elle mourut. Denys, qui avoit prévû leurs deſſeins, les ſuivit de près avec cent cavaliers ſeulement & quatre cens fantaſſins, & aiant fait près de vingt lieues par une marche forcée, arriva vers le milieu de la nuit à la porte de l'Achradine, qu'il trouva fermée. Il y mit le feu, & s'ouvrit un paſſage. Les plus riches des citoiens accoururent montés à cheval pour lui diſputer l'entrée : mais ils furent envelopés par les ſoldats, & preſque tous tués. Denys étant entré dans la ville, égorgea tout ce qu'il trouva à ſa rencontre, pilla les maiſons de ſes enne-

400 Stades.

mis, en tua un grand nombre, & en fit sortir plusieurs de Syracuse. Le lendemain matin toutes les troupes de Denys arrivérent. Les malheureux fugitifs de Géle & de Camarine, aiant en horreur le Tyran, se retirérent chez les Leontins. Imilcon aiant envoié un héraut à Syracuse, conclut le Traité dont il a été parlé dans l'histoire des Carthaginois. Une des conditions fut que Syracuse demeureroit soumise à Denys, ce qui confirma tous les soupçons qu'on avoit conçus contre lui. Tout ceci arriva l'année de la mort de Darius Nothus.

Tome I.

An. M. 3600. Av. J C. 404.

Ce fut pour lors qu'il sacrifia à son repos & à sa sureté tout ce qui lui pouvoit faire ombrage. Il savoit qu'après avoir dépouillé les Syracusains de tout ce qu'ils avoient de plus cher, il ne pouvoit manquer d'en être extrêmement haï; & la crainte des malheurs qu'il devoit en attendre, croissoit dans l'usurpateur à proportion de leur haine. Il regardoit tous ses nouveaux sujets comme autant d'ennemis, & il croioit ne pouvoir se précautionner contre les dangers qui l'environnoient de toutes parts & qui le suivoient par tout,

qu'en exterminant les uns pour intimider les autres. Il ne voioit pas qu'en ajoutant la cruauté des supplices à l'oppression publique, il ne faisoit que multiplier ses ennemis, & les engager, après la perte de leur liberté, à sauver au moins leur vie en attentant à la sienne.

Denys, qui prévoioit que les Syracusains ne manqueroient pas, pour se rétablir dans la liberté, de profiter du repos que leur laissoit la paix récemment conclue avec les Carthaginois, n'oublia rien non plus de son côté pour affermir sa domination. Il s'appliqua à fortifier la partie de la ville appellée l'Ile, que sa situation avantageuse rendoit déja très forte, & qui pouvoit être gardée par une médiocre garnison. Il l'environna de bons murs, flanqués d'espace en espace de plusieurs tours fort hautes, & la sépara ainsi du reste de la ville. Il y bâtit une forte citadelle pour lui servir de retraite & d'asyle en cas d'accident, & y fit construire un grand nombre de boutiques & de galeries, capables de contenir une multitude considérable d'habitans.

Diod. p. 238-241.

Pour ce qui regarde les terres, il

choisit les meilleures qu'il donna à ses créatures & aux Officiers qu'il avoit mis en place, & distribua le reste à proportion égale entre les citoiens & les étrangers, mettant au nombre des premiers les esclaves qui avoient été affranchis. Il partagea de la même sorte les maisons, réservant celles de l'Ile pour les citoiens qui lui étoient les plus affidés, & pour ses Etrangers.

Après avoir pris toutes ces précautions pour sa propre sureté, il songea à subjuguer plusieurs peuples de la Sicile qui étoient encore libres, & qui avoient donné du secours aux Carthaginois. Il commença par le siége d'Herbesine. Les Syracusains qu'il avoit menés avec lui se voiant les armes à la main, crurent devoir s'en servir pour se rétablir en liberté. Comme ils s'attroupoient & concertoient ensemble, un des premiers Officiers qui leur parla durement fut tué sur le champ; & ce meurtre fut comme le signal de la revolte. Ils firent venir aussitôt d'Etna les Cavaliers qui s'y étoient retirés au commencement de la révolution. Denys, allarmé de ce mouvement, laissa le

ſiége, & marcha promtement vers Syracuſe pour la contenir dans l'obéïſſance. Les revoltés l'y ſuivirent de près, & s'étant emparés d'Epipole, ils lui ferment par ce moien toute iſſue dans la campagne. Aiant fait venir du ſecours de leurs alliés par terre & par mer, ils mettent la tête du Tyran à prix, & promettent le droit de bourgeoiſie aux Etrangers qui l'abandonneront. Il en paſſa un grand nombre de leur côté, qu'ils traitérent fort humainement. Ils font avancer leurs machines, & battent fortement les murs de l'Ile, ſans donner à Denys le tems de reſpirer.

Ce Tyran, réduit aux abois, abandonné par le plus grand nombre des Etrangers, & ſe voiant ſans iſſue du côté de la campagne, aſſemble ſes amis pour délibérer avec eux, plutôt ſur le genre de mort qu'il doit choiſir pour terminer glorieuſement ſa carriére, que ſur les moiens de ſe ſauver. On s'applique à lui relever le courage. Les avis ſe partagent, mais enfin celui de Philiſte prévaut, qui étoit qu'il ne faloit point abſolument renoncer à la tyrannie. Denys, pour gagner du tems, député vers les re-

voltés, & demande qu'on lui permette de ſortir de la ville avec les ſiens ; ce qui lui fut accordé, & on convint de lui donner cinq vaiſſeaux pour emmener ſes gens, & pour emporter ſes effets. Il avoit cependant envoié ſous main vers les Campaniens qui étoient en garniſon dans les places des Carthaginois, & leur avoit fait offrir des ſommes conſidérables pour le venir tirer du danger où il étoit.

Dans l'intervalle de ces pourparlers, les Syracuſains, qui croioient l'affaire terminée, & le Tyran perdu, avoient deſarmé une partie des troupes, & le reſte agiſſoit fort non-chalamment. L'arrivée des Campaniens, au nombre de douze cens chevaux, ſurprit & allarma infiniment la ville. Après avoir battu ceux qui s'oppoſoient à leur paſſage, ils percent juſqu'à Denys. Trois cens autres ſoldats arrivent en même tems à ſon ſecours. Alors la face des choſes change entiérement. La terreur & le découragement paſſent du côté des Syracuſains. Denys, aiant fait une ſortie, les pouſſe vivement juſques dans la partie de la ville appellée Néapolis. Le carnage ne fut pas conſidérable, parce que

Denys avoit défendu de tuer les fuiards. Il fit enſevelir les morts, & fit dire à ceux qui s'étoient retirés à Etna qu'ils pouvoient revenir en toute ſûreté, promettant d'oublier abſolument le paſſé. Pluſieurs revinrent, d'autres ne crurent pas devoir ſe fier à la parole du Tyran. Il récompenſa avantageuſement les Campaniens, & les renvoia.

Les Lacédémoniens firent alors, par raport à Syracuſe, une démarche bien indigne de la réputation de Sparte. Ils venoient de ruiner la liberté à Athénes: ils ſe déclaroient ouvertement dans toutes les villes de leur dépendance contre le gouvernement populaire. Ils députérent un de leurs citoiens à Syracuſe, en apparence pour témoigner la part qu'ils prenoient au malheur de la ville, & pour lui offrir du ſecours, mais en effet pour fortifier Denys dans la réſolution de ſe maintenir dans la tyrannie, eſpérant que ce Prince, devenu fort puiſſant, pourroit leur être d'un grand ſecours. Pag. 241.

Ce qui venoit de ſe paſſer à Syracuſe, avoit appris à Denys ce qu'il devoit attendre à l'avenir de ſes ſu- Pag. 242.

jets. Pendant que les habitans de la ville étoient occupés au-dehors à la moisson des blés, il visite leurs maisons, & en enleve toutes les armes. Ensuite il environne la citadelle d'un second mur, équipe un grand nombre de vaisseaux, arme beaucoup d'étrangers, & prend toutes les mesures possibles pour se précautionner contre la mauvaise volonté des Syracusains.

Pag. 245. 246. Après avoir pourvû à sa sûreté au-dedans, il songea à pousser ses conquêtes au-dehors. Par là il ne se proposoit pas simplement d'accroitre son domaine & ses revenus. Il cherchoit encore davantage à rendre ses sujets distraits sur la perte de leur liberté, en tournant leur attention contre un ancien ennemi, toujours odieux; & en les occupant de projets éclatans, d'expéditions militaires, d'exploits glorieux, & de l'espérance de riches dépouilles. Il comptoit aussi par ce moien s'attirer l'affection des troupes, & mériter l'estime des peuples par la grandeur & le succès de ses entreprises.

Denys ne manquoit ni de courage ni de ruse, & il avoit toutes les quali-

és d'un grand Capitaine. Il prit donc, oit par force soit par trahison, Naxe, Catane, Léonte, & quelques * autres illes, toutes voisines de Syracuse, c qui par cette raison étoient à sa ienséance. Il traita les unes avec onté & clémence pour s'attirer l'e- time & la confiance des peuples, bandonna les autres au pillage pour etter la terreur dans le pays. Les ha- itans de Léonte furent transportés à Syracuse.

* Etna. Enna.

Ces conquêtes allarmérent les vil- es voisines, qui se voioient mena- ées du même malheur. Rhége, située ur le bord du détroit qu sépare la Sicile de l'Italie, songea à le prévenir. Elle fit entrer dans sa ligue les exilés de Syracuse qui étoient en assez grand nombre, & engagea les Messéniens, itués à l'autre côté du détroit, à l'ai- ler d'un puissant secours. On avoit evé une armée assez considérable, qui se préparoit à marcher contre le Tyran : mais la discorde qui se mit parmi les troupes, fit avorter cette entreprise. Elle se termina par un Traité d'union & de paix que Denys conclut avec les deux Villes.

Pag. 267. 268.

Il rouloit depuis lontems dans sa

Diod. l. 14. p. 268-271.

tête un grand dessein, qui étoit d'abbattre, s'il le pouvoit dans la Sicile la puissance des Carthaginois, qui mettoit un grand obstacle à la sienne, parce que ses sujets ou ses alliés mécontens trouvoient toujours un asyle ouvert & une retraite assurée dans les villes qui étoient de la dépendance de ce peuple. La conjoncture de la peste qui venoit de ravager Carthage, & qui en avoit extrêmement diminué les forces, lui parut une occasion favorable pour l'exécution de son dessein. Mais, en homme de tête, il crut que la grandeur des préparatifs devoit répondre à celle de l'entreprise, pour en assurer le succès; & il s'y prit d'une maniére qui fait voir l'étendue de ses vûes, & sa rare capacité. Il y donna donc tous ses soins & toute son application, persuadé que la guerre qu'il alloit commencer avec une nation des plus puissantes qui fussent alors, pourroit être de longue durée, & qu'elle auroit des suites considérables.

An.M.3605. Av.J.C.399. Il commença par faire venir à Syracuse, tant des villes qui lui étoient soumises en Sicile, que de la Gréce & de l'Italie, un grand nombre d'arti-

ſans & d'ouvriers de toute ſorte, qu'il invita à ce voiage par l'attrait du gain & de la récompenſe, moien ſûr d'avoir dans chaque genre ce qu'il y a de plus habiles gens. Il fit fabriquer une multitude infinie de toutes ſortes d'armes ; épées, javelots, lances, pertuiſanes, caſques, cuiraſſes, boucliers: le tout, ſelon l'uſage & la coutume de chacune des nations à qui ces armes étoient deſtinées. Il fit conſtruire auſſi un grand nombre de galéres à trois & à cinq rangs de rames, dont l'invention étoit toute récente, ſans compter les barques & les autres bâtimens néceſſaires pour le tranſport des vivres & des troupes.

Toute la ville, devenue un atelier général, retentiſſoit du bruit des travailleurs. Non ſeulement les veſtibules & les environs des temples, les portiques, les lieux d'exercices, les places publiques, mais encore toutes les maiſons des particuliers qui avoient quelque étendue, étoient remplies d'ouvriers. Denys y avoit établi un ordre merveilleux. Chaque eſpéce d'artiſans, diviſée par rues & par quartiers, avoit ſes inſpecteurs & ſes ſurveillans, dont la préſence

& les conſeils avançoient & perfectionnoient le travail. Le Prince luimême étoit toujours au milieu des ouvriers, les excitant & les animant par des louanges & des récompenſes proportionnées à leur mérite. Selon que chacun d'eux ſe diſtinguoit par ſon habileté & ſon induſtrie, il ſavoit auſſi les diſtinguer par différentes marques d'honneur; juſques-là qu'il en faiſoit manger quelques-uns à ſa table, & affectoit de s'entretenir familiérement avec eux comme avec des amis. [a] On a raiſon de dire que c'eſt l'honneur qui nourrit les arts, & que tous les hommes, de quelque condition qu'ils ſoient, peuvent y être rendus ſenſibles. Un Prince qui ſauroit mettre en mouvement les deux grands reſſorts & les deux puiſſans mobiles de l'eſprit humain, l'intérêt & la gloire, en y apportant les précautions néceſſaires, feroit fleurir en peu de tems dans ſon roiaume tous les arts & toutes les ſciences, & le rempliroit à peu de frais d'hommes excellens en tout genre. C'eſt ce qui arriva pour lors à Syracuſe, où

a Honos alit artes, omneſque incenduntur ad ſtudia gloriæ. *Cic. Tuſc. Quæſt. lib. 1. n. 4.*

un

un homme ſeul, habile dans l'art du gouvernement, alluma parmi les ouvriers une ardeur & une émulation qui ne ſe peuvent exprimer.

Denys s'appliqua ſur tout à la marine. Il ſavoit que c'étoit Corinthe qui avoit inventé l'art de conſtruire des galéres à trois & à cinq rangs de rames : il crut devoir procurer à Syracuſe, colonie de Corinthe, la gloire d'avoir perfectionné cette invention ; & il en vint à bout. Les bois, pour la conſtruction des galéres, furent tirés, partie de l'Italie, d'où on les voituroit ſur des chariots juſqu'à la mer, & de là à Syracuſe dans des vaiſſeaux ; partie du mont Etna, très fertile pour lors en pins & en ſapins. On vit en peu de tems paroitre tout à coup & comme ſortir de terre une flote de deux cens galéres ; & il en fit radouber plus de cent autres qu'on avoit déja auparavant. Il fit conſtruire de nouveau dans l'enceinte du grand port cent ſoixante loges, qui pouvoient la plupart contenir chacune deux vaiſſeaux ; & en fit réparer cent cinquante anciennes.

La vûe de tant de galéres bâties ſi promtement, & équipées avec tant

de magnificence, faisoit croire que c'étoit l'ouvrage de la Sicile entiére, qui avoit réuni toutes ses forces & emploié tous ses revenus pour fournir à tant de frais. D'un autre côté, quand on jettoit les yeux sur la multitude incroiable d'armes qui venoient d'être fabriquées, on étoit tenté de croire que cet unique soin avoit occupé entiérement Denys, & avoit dû épuiser ses trésors. On comptoit cent quarante mille boucliers, autant de casques & d'épées, plus de quatorze mille cuirasses travaillées avec tout l'art & toute la délicatesse possible. Elles étoient destinés pour les cavaliers, pour les Tribuns & les Centurions de l'infanterie, & pour les troupes étrangéres qui gardoient le Prince. Les dards, les traits, les javelots étoient sans nombre ; & les machines de guerre répondoient à tout cet appareil.

La moitié de la flote devoit avoir pour sa chiourme des citoiens, & l'autre moitié des étrangers. Denys ne songea à la levée des troupes, que quand tous les préparatifs dont nous venons de parler furent en état. Syracuse, & les autres villes de sa dé-

pendance, lui en fournirent une partie : il lui en vint aussi beaucoup de la Gréce, & sur tout de la Laconie. La paie considérable qu'il offroit, fit qu'on venoit de tous côtés s'enrôler en foule.

Il n'omit aucune des précautions nécessaires pour faire réussir son entreprise, dont il connoissoit toute l'importance, & sentoit toute la difficulté. Bien instruit que tout dépend du zêle & de l'affection des troupes pour leur Général, il s'appliqua avant tout à gagner les cœurs, tant de ses propres sujets, que des autres habitans de la Sicile, & il y réussit merveilleusement. Il avoit changé entiérement de façon d'agir depuis un certain tems. La bonté, la douceur, la clémence, la pente à faire du bien, les maniéres gracieuses & insinuantes à l'égard de tout le monde, avoient pris la place de cet air hautain & impérieux, & de cette inhumanité, qui l'avoient rendu si odieux. On ne le reconnoissoit plus, & ce n'étoit plus le même homme.

Pendant qu'il pressoit les préparatifs de la guerre, & qu'il s'appliquoit

à s'attirer l'affection de ses sujets, il songea à gagner aussi l'amitié de deux puissantes villes, Rhége & Messine, qui pouvoient mettre obstacle à ses grands projets par une puissante diversion. La ligue qu'avoient formé contre lui quelque tems auparavant ces deux villes, quoi qu'elle n'eût point eu de suite, lui donnoit de l'inquiétude. Il songea donc à s'assurer de l'amitié de l'une & de l'autre. Il gratifia les habitans de Messine d'un nombre considérable de terres qui étoient dans leur voisinage & à leur bienséance. Pour donner à ceux de Rhége des marques de son estime & de sa considération pour eux, il leur envoia des Ambassadeurs, qu'il chargea de leur demander pour lui une fille de leur ville en mariage : car il avoit perdu sa premiere femme dans l'émeute populaire dont il a été parlé ci-devant.

Denys sachant que rien n'affermit tant un trône que la vûe d'un héritier, qui peut entrer dans les mêmes desseins, qui a les mêmes intérêts, qui peut suivre le même plan, & garder les mêmes maximes de gouvernement ; il profita de cet interval-

le de tranquillité dont il jouiſſoit, pour contracter un double mariage, afin d'avoir un ſucceſſeur à qui il pût tranſmettre la ſouveraineté qui lui avoit couté tant de travaux & de périls à acquerir.

Ceux de Rhége, à qui Denys s'étoit d'abord adreſſé, aiant tenu conſeil, & lontems délibéré ſur la demande qu'il leur faiſoit, la concluſion fut de ne point accepter l'alliance avec un Tyran ; & pour toute réponſe ils lui firent dire qu'ils n'avoient que la fille du boureau à lui donner. La raillerie étoit ſanglante. Nous verrons dans la ſuite que ce bon mot couta cher à la ville.

Diod lib. 14. pag. 317.

Les Locriens, à qui Denys envoia les mêmes Députés, ne ſe montrérent pas ſi difficiles ni ſi délicats, & lui donnérent pour épouſe Doride, fille d'un de leurs plus illuſtres citoiens. Il la fit venir de Locres dans une galére à cinq rangs de rames, qui étoit d'une magnificence extraordinaire, & où l'or & l'argent brilloient de toutes parts. Il épouſa en même tems Ariſtomaque, fille d'Hipparinus le plus conſidérable & le plus puiſſant citoien de Syracuſe, & ſœur

Plut. in Dion. p. 959.

de Dion, dont il sera beaucoup parlé dans la suite : il la fit venir dans son palais sur un char attelé de quatre chevaux blancs ; c'étoit une marque d'honneur très singuliére. Les nôces de l'une & de l'autre furent célébrées le même jour avec une joie universelle de toute la ville, & accompagnées de festins & de présens d'une magnificence incroiable.

Ce fut contre les mœurs & contre la coutume universelle & immémoriale de tous les peuples de l'Occident qu'il épousa deux femmes en même tems, usant en cela, comme dans le reste, de la liberté que prend la tyrannie de se mettre au-dessus de toutes les loix.

Denys parut aimer également ces deux femmes, sans donner de préférence à l'une sur l'autre, pour leur ôter tout lieu de jalousie & de discorde. Le peuple de Syracuse prétendoit que celle de son pays fût préférée à l'étrangére : mais celle-ci eut le bonheur de donner la premiére un fils à son mari, ce qui lui aida beaucoup à se soutenir contre les cabales & les brigues des Syracusains. Aristomaque fut lontems sans devenir

groſſe, quoique Denys ſouhaitât avec tant de paſſion d'en avoir des enfans, qu'il fit mourir la mere de ſa Locrienne, l'accuſant d'empécher Ariſtomaque par des maléfices & par des ſortiléges de concevoir.

Ariſtomaque avoit un frere ; c'étoit le célébre Dion, qui fut fort bien auprès du Prince. Il dut ſon crédit d'abord à la protection de ſa ſœur : mais dans la ſuite, aiant donné des preuves de ſon grand ſens, ſon propre mérite le fit fort aimer & conſidérer du Tyran. Outre toutes les autres marques que ce Prince lui donna de ſa confiance, il ordonna à ſes Tréſoriers de lui fournir ſans autre ordre tout l'argent qu'il demanderoit, pourvû qu'ils vinſſent lui dire le jour même ce qu'ils lui auroient donné.

Dion avoit naturellement beaucoup de nobleſſe, d'élévation & de grandeur d'ame. Une heureuſe rencontre ſervit à nourrir en lui & à fortifier encore ces ſentimens. Une eſpéce de hazard, ou plutôt, dit Plutarque, une providence particuliére, qui jettoit de loin les fondemens de la liberté de Syracuſe, y avoit amené Platon, le plus célébre

des philoſophes. Dion devint ſon ami & ſon diſciple, & il profita bien de ſes leçons. Car, quoi qu'élevé dans une Cour où tout reſpiroit le luxe & les délices, & où l'on faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la volupté & dans la magnificence : il n'eut pas plutôt entendu les diſcours de ce nouveau Maître, & goûté de cette philoſophie qui méne à la vertu, qu'il ſentit ſon ame enflammée d'amour pour elle. Platon, dans une de ſes lettres, lui rend ce glorieux témoignage, que jamais il n'avoit trouvé de jeune homme ſur qui ſes diſcours euſſent fait tant d'impreſſion, & qui eût ſaiſi avec tant de vivacité tous ſes principes.

Comme Dion étoit jeune & ſans expérience, voiant la facilité avec laquelle Platon l'avoit fait changer d'inclination & de goût, & l'avoit porté à aimer les choſes honnêtes & vertueuſes, il eut la ſimplicité de croire que les mêmes raiſons feroient le même effet ſur l'ame de Denys ; & dans cette vûe il n'eut point de repos qu'il n'eût porté le Tyran à l'entendre, & à avoir quelque converſation avec lui. Denys y conſentit.

Mais la tyrannie avoit jetté de trop profondes racines dans ſon eſprit, pour en pouvoir être arrachée. C'étoit [a] comme une forte teinture qui avoit pénétré juſqu'au fond de l'ame, & qu'il n'étoit plus poſſible d'effacer.

Quoique le ſéjour de Platon à la Cour n'eût été d'aucun fruit par raport au Tyran, celui-ci ne laiſſa pas de continuer toujours à donner à Dion les mêmes marques de ſon eſtime & de ſa confiance ; juſques-là qu'il ſupportoit ſans ſe fâcher la liberté avec laquelle il lui parloit. Denys raillant un jour ſur la maniére de gouverner de Gélon ancien roi de Syracuſe, & diſant par une alluſion à ſon nom qu'il avoit été la * riſée de la Sicile ; tous les Courtiſans ſe mirent à admirer & à faire valoir la fineſſe & la gentilleſſe de cette plaiſanterie, toute fade & toute plate qu'elle étoit, comme le ſont preſque tous les jeux de mots. Dion prit la choſe ſérieuſement, & oſa lui repréſenter qu'il avoit tort de parler ainſi

Plut. p. 960.

* Γέλως ſignifie *riſée.*

a Τὴν βαφὴν οὐκ ἀνιέντα τῆς τυραννίδος, ἐν πολλῷ χρόνῳ δευσοποιὸν οὖσαν καὶ δυσέκπλυτον. Δερ- ὑγίως δὲ οὕτως ἔτι δεῖ τῶν χρηστῶν ἀντιλαμβάνεσθαι λόγων. *Plut. in Moral. pag 779.*

d'un Prince qui par sa conduite sage & équitable avoit donné le modéle d'un parfait gouvernement, & avoit fait goûter aux Syracusains la puissance monarchique. *Vous régnez*, lui dit-il, *& l'on se fie à vous à cause de Gélon : mais à cause de vous, l'on ne se fiera plus à personne.* C'étoit beaucoup, pour un Tyran, qu'on pût lui parler ainsi impunément.

§. III. *Denys fait déclarer la guerre aux Carthaginois. Divers succès de cette guerre. Syracuse réduite à l'extrémité, & bientôt après délivrée. Nouveaux mouvemens contre Denys. Défaite d'Imilcon, puis de Magon. Funeste sort de la ville de Rhége.*

Diod. *lib.* 14. *pag.* 272-284.

DENYS voiant ses grands préparatifs achevés, & qu'il étoit en état d'entrer en action, s'ouvrit publiquement de son dessein aux Syracusains, afin de les intéresser davantage au succès de cette entreprise, & leur dit qu'il songeoit à déclarer la guerre aux Carthaginois. Il représenta qu'ils étoient les ennemis perpétuels & déclarés des Grecs, & en particulier de ceux qui habitoient dans la Sicile. Que la peste qui venoit de désoler

Carthage, étoit une occasion favorable dont il faloit profiter. Que les peuples asservis sous de si durs maîtres, n'attendoient qu'un signal pour se déclarer. Qu'il seroit glorieux à Syracuse de faire rentrer dans la possession de la liberté les villes Grecques qui gémissoient depuis lontems sous le joug des barbares. Qu'au reste, en déclarant la guerre présentement aux Carthaginois, ils ne feroient que les prévenir de quelque tems, puis qu'aussitôt que ces peuples auroient réparé leurs pertes, ils ne manqueroient pas de venir les attaquer avec toutes leurs forces.

Les avis ne furent point partagés. La haine ancienne & naturelle contre les barbares, le dépit & le ressentiment de ce qu'ils avoient donné un maître à Syracuse, l'espérance qu'aiant les armes en main ils pourroient trouver quelque occasion de recouvrer leur liberté, réunirent tous les suffrages : la guerre fut résolue d'un commun consentement, & elle commença dans le moment même. Il y avoit à Syracuse, tant dans la ville que dans le port, un grand nombre de Carthaginois, qui sous la

bonne foi des traités & de la paix y exerçoient le trafic, & s'y croioient en ſûreté. La populace, autoriſée par le Prince, courut, au ſortir de l'aſſemblée, dans leurs maiſons & ſur leurs vaiſſeaux, pilla tous leurs biens, & enleva tous leurs effets. Ils eſſuiérent le même traitement dans toute la Sicile; & l'on ajouta au pillage des biens le meurtre & le carnage, comme en repréſaille de toutes les cruautés que les barbares avoient exercées contre les vaincus, & pour leur montrer à quoi ils devoient s'attendre s'ils continuoient de faire la guerre avec la même inhumanité.

An. M. 3607. Av. J.C. 397. Après cette ſanglante exécution, Denys envoia un Héraut à Carthage chargé d'une lettre, par laquelle il ſignifioit aux Carthaginois que Syracuſe leur déclaroit la guerre s'ils ne retiroient leurs garniſons de toutes les villes Grecques qu'ils occupoient dans la Sicile. La lecture de cette lettre, qu'on fit d'abord dans le Sénat, puis dans l'aſſemblée du peuple, cauſa une grande allarme, ſur tout à cauſe de l'état pitoiable où la peſte avoit réduit la ville. Cependant ils ne perdirent point courage, & ſe

préparérent à une vigoureuſe défenſe. On fit de nouvelles levées avec une diligence extrême, & Imilcon partit ſur le champ pour ſe mettre à la tête de l'armée Carthaginoiſe qui étoit en Sicile.

Denys de ſon côté ne perdit pas de tems. Il ſe mit en marche avec ſon armée qui groſſiſſoit de jour en jour par les nouvelles troupes qui lui venoient de tous côtés. Elle ſe trouva monter à quatre-vingts mille hommes de pié, & trois mille chevaux. La flote étoit compoſée de près de deux cens galéres, & de cinq cens barques, chargées de vivres & de machines de guerre. Il commença la campagne par le ſiége de Motye, place forte des Carthaginois, ſituée près du mont Eryx dans une petite île, éloignée du continent un peu plus d'un quart de lieue, & qui y *Six ſtades.* tenoit par une langue de terre, que les aſſiégés coupérent auſſitôt, pour empécher les approches des ennemis de ce côté-là.

Denys, aiant laiſſé le ſoin du ſiége à Leptine qui commandoit la flote, alla avec ſes troupes de terre attaquer les places alliées aux Carthaginois.

Allarmées à la vûe d'une armée si nombreuse, elles se rendirent toutes, à l'exception de cinq, qui étoient Ancyre, Solos, * Palerme, Ségeste, & Entella. Il assiégea les deux derniéres.

* Panormus.

Imilcon cependant, pour faire une diversion, détacha de sa flote dix galéres, qu'il fit partir de nuit pour aller surprendre & attaquer les vaisseaux qui étoient restés dans le port de Syracuse. Le Commandant, chargé de cette expédition entra de nuit dans le port sans trouver de résistance, & aprés avoir brisé une grande partie des vaisseaux qui s'y rencontrérent, il se retira, bien content de l'heureux succès de son entreprise.

Denys, après avoir fait le dégât dans les terres ennemies, ramena toutes ses troupes devant Motye, & aiant mis en œuvre un nombre infini de travailleurs pour faire des levées, il rétablit la langue de terre, & fit avancer par là ses machines. L'attaque de la place fut des plus vives, & la résistance ne le fut pas moins. Après qu'on fut entré dans la ville par les bréches, les assiégés se défendirent encore lontems avec un courage incroiable, & il falut les poursuivre &

les forcer de maiſon en maiſon. Le ſoldat, irrité d'une défenſe ſi opiniâtre, égorgea tout ce qui ſe préſentoit devant lui. Femmes, enfans, vieillards, rien ne fut épargné, ſinon ceux qui ſe réfugiérent dans les temples. La ville fut livrée au pillage, Denys étant bien aiſe de s'attacher les troupes par l'attrait & l'eſpérance du gain.

Les Carthaginois firent un effort extraordinaire l'année ſuivante, & mirent ſur pié une armée de trois cens mille hommes d'infanterie, & de quatre mille chevaux, ſans compter les chariots armés en guerre qui montoient à quatre cens. La flote, commandée par Magon, étoit compoſée de quatre cens galéres, & de plus de ſix cens barques chargées des vivres & des machines. Imilcon avoit donné ſes ordres aux Capitaines des vaiſſeaux dans des lettres cachetées, qu'ils ne devoient ouvrir qu'après être ſortis du port. Il avoit pris cette précaution pour tenir ſes deſſeins plus ſecrets, & empécher les eſpions d'en donner avis en Sicile. Le rendez-vous étoit à Palerme. La flote y arriva, ſans avoir fait beaucoup de

perte dans le trajet. Imilcon prit Eryx par trahiſon, & bientôt après força Motye de ſe rendre. Meſſine lui parut une place importante ; parce qu'elle pouvoit favoriſer le trajet des troupes d'Italie en Sicile, & traverſer le paſſage de celles qui venoient du Péloponnéſe. Il s'en rendit maître, après une longue & vigoureuſe réſiſtance ; & quelque tems après il la raſa entiérement.

Denys, ſe voiant beaucoup inférieur en nombre aux ennemis, s'étoit retiré à Syracuſe. Preſque tous les peuples de Sicile, qui le haïſſoient anciennement, & qui ne s'étoient réconciliés avec lui qu'extérieurement & forcés par la crainte, profitant de cette occaſion, quittérent ſon parti, & embraſſérent celui des Carthaginois. Le Tyran leva de nouvelles troupes, & accorda la liberté aux eſclaves pour les faire ſervir ſur les vaiſſeaux. Son armée montoit à trente mille hommes d'infanterie, & trois mille chevaux ; & ſa flote à cent quatre-vingts galéres. Il ſe mit en campagne avec ſes forces, & s'éloigna de Syracuſe d'environ huit lieues. Imilcon avançoit toujours avec ſes trou-

pes de terre, & sa flote le suivoit cotoiant les rivages. Quand il fut arrivé à Naxe, il ne put pas continuer sa route sur le bord de la mer, & fut obligé de prendre un long circuit au tour du mont Etna, dont un incendie récent avoit couvert de cendres & de flammes toute la contrée voisine. Il ordonna à sa flote de l'attendre à Catane. Denys, qui en fut averti, crut que c'étoit un tems favorable pour l'attaquer, pendant qu'elle seroit éloignée des troupes de terre; au lieu que les siennes, rangées sur le rivage, seroient en état d'animer & de soutenir sa flote. Le projet étoit sagement concerté, mais le succès n'y répondit pas. Leptine, son Amiral, s'étant avancé inconsidérément avec trente galéres contre l'avis de Denys, qui lui avoit recommandé sur tout de ne point séparer ses forces, en coula d'abord à fond plusieurs de celles des ennemis: mais se voiant envelopé par le grand nombre, il fut obligé de prendre la fuite. Le reste de la flote en fit autant, & elle fut vivement poursuivie par les Carthaginois. Magon remplit plusieurs barques de soldats, avec

ordre de faire main-basse, sur ceux qui tâchoient de se sauver à la nage vers le bord. L'armée de terre qui y étoit placée, les voioit périr misérablement, sans pouvoir leur donner aucun secours. La perte fut grande du côté des Siciliens. Il y eut plus de cent galéres prises ou brisées, & il y périt vingt mille hommes tant dans le combat que dans la fuite.

Les Siciliens, qui craignoient de se renfermer dans Syracuse, où ils ne manqueroient pas d'être bientôt assiégés, pressoient Denys de les mener contre Imilcon, qu'une entreprise si hardie pourroit déconcerter, outre qu'on trouveroit ses troupes extrêmement fatiguées par la marche forcée qu'elles auroient faite. Cette proposition lui plut assez d'abord : mais aiant fait réflexion que Magon qui commandoit la flote ennemie, pourroit bien cependant s'avancer vers Syracuse, & s'en rendre maître, il jugea plus à propos d'y retourner ; ce qui lui fit perdre beaucoup de ses troupes, qui se débandérent de côté & d'autre. Imilcon, après une marche de deux journées arriva à Catane, & y demeura quel-

ques jours, pour faire reposer son armée, & pour radouber les vaisseaux de sa flote qu'une tempête violente avoit fort maltraités.

Il prit, après cela, le chemin de Syracuse, & fit entrer sa flote dans le grand port en vainqueur. Plus de deux cens galéres, ornées de dépouilles ennemies, s'avançoient avec une contenance majestueuse, la chiourme faisant une espéce de concert par l'ordre uniforme & réglé avec lequel les rames étoient mises en mouvement. Elles étoient suivies d'un nombre infini de petits bâtimens, de sorte que le port, quelque vaste qu'il fût, pouvoit à peine les contenir, & que toute la mer étoit couverte de voiles. D'un autre côté parut en même tems l'armée de terre, composée, comme on l'a déja dit, de trois cens mille hommes de pié, & de quatre mille chevaux. Imilcon plaça sa tente dans le temple de Jupiter, & l'armée campa aux environs à un peu plus d'une demie lieue de la ville. On juge aisément quelle allarme & quelle fraieur un tel spectacle jetta dans Syracuse. Le Général Carthaginois fit avancer ses troupes vers les murs pour présen-

Diod. pag. 285-296.

12 stades.

ter la bataille aux Syracusains, & en même tems, aiant fait un détachement de cent galéres, il s'empara des deux * ports qui restoient. Comme il vit que personne ne remuoit, il se retira, content pour lors de l'aveu que les ennemis faisoient de leur foiblesse. Pendant trente jours il fit le dégât du pays, coupant tous les arbres, & ravageant tout. Il se rendit maitre du fauxbourg d'Achradine, & pilla les temples de Cérès & de Proserpine. Prévoiant que le siége pourroit être de longue durée, il se retranche dans son camp, & l'environne de bons murs, après avoir démoli pour cet effet tous les tombeaux, & entre autres celui de Gélon & de Démaréte sa femme, qui étoit d'une grande magnificence. Il construit trois forts à quelque distance l'un de l'autre : le premier à Plemmyre, le second vers le milieu du port, & le dernier attenant le temple de Jupiter, pour y mettre le vin & le blé en sureté. Il envoie aussi un grand nombre de petits bâtimens en Sardaigne & en Afrique, pour en amener des vivres.

Dans le même tems arrive Polyxéne, que Denys son beau-frére avoit

* *Le petit port, & celui de Trogile.*

envoié dès le commencement en Italie & en Gréce pour y amasser du secours, amenant avec lui une flote de trente vaisseaux commandée par Pharacide Lacédémonien. Ce renfort, venu fort à propos, ranima les Syracusains. Aiant aperçu en mer un bâtiment chargé de vivres pour les ennemis, ils détachent cinq galéres, & l'enlévent. Les Carthaginois les poursuivent avec quarante vaisseaux : eux de leur côté font avancer toute leur flote, & aiant engagé le combat se rendent maîtres de la galére Amirale, en maltraitent & en prennent vingt-quatre, poursuivent les autres jusqu'au lieu où toute la flote étoit retirée, & leur présentent une seconde fois le combat, que les Carthaginois, effraiés de l'échec qu'ils venoient de recevoir, n'osent accepter.

Les Syracusains, fiers d'une victoire si inespérée, retournent à la ville emmenant avec eux les galéres qu'ils avoient prises, & y rentrent comme en triomphe. Enflés par cet heureux succès, qui ne pouvoit être attribué qu'à leur courage, car Denys alors étoit absent, & étoit allé avec un petit détachement de la flote cher-

cher des vivres accompagné de Leptine, ils s'animent les uns les autres, & se voiant les armes en main, ils se reprochent mutuellement leur lâcheté, & pleins d'ardeur ils s'écrient que le tems est venu de secouer le joug honteux de la servitude, & de se rétablir dans leur ancienne liberté.

Pendant qu'attroupés ensemble par pelotons ils tenoient de pareils discours, le Tyran arrive, & aiant convoqué l'assemblée, il félicite les Syracusains sur la victoire qu'ils venoient de remporter, & leur promet de terminer bientôt la guerre, de leur rendre la paix, & de les délivrer de leurs ennemis. Il étoit prêt de renvoier l'assemblée, lorsque Théodore, l'un des plus illustres citoiens, homme de tête & de main, prit la parole, & osa se déclarer ouvertement en faveur de la liberté. » On nous parle, » dit-il, de nous rendre la paix, de » terminer la guerre, de nous déli- » vrer de nos ennemis. Que signifie » ce langage dans la bouche de De- » nys? Est-ce donc une paix que l'é- » tat de servitude où l'on nous réduit? » Y a-t-il pour nous un ennemi plus » à craindre que le Tyran qui oppri-

me notre liberté? ou une guerre «
plus cruelle que celle qu'il nous «
fait depuis plusieurs années? «
Qu'Imilcon remporte sur nous la «
victoire, content de nous imposer «
quelques tributs, il nous laissera «
vivre selon nos loix. Mais le Tyran «
qui nous asservit n'en reconnoît «
point d'autres que son avarice, sa «
cruauté, son ambition. Les temples «
des dieux pillés par ses mains sacri- «
léges, nos biens livrés en proie & «
nos terres abandonnées à ses satel- «
lites, nos personnes exposées tous «
les jours aux plus durs & aux plus «
honteux traitemens, le sang de «
tant de citoiens répandu au milieu «
de la ville même & sous nos yeux; «
voila le fruit de son régne, & la «
paix qu'il nous procure. Est-ce «
pour maintenir notre liberté qu'il «
a construit cette citadelle? qu'il l'a «
environné de si fortes murailles & «
de si hautes tours? qu'il a appellé à «
sa garde cette troupe d'étrangers & «
de barbares qui nous insultent im- «
punément? Jusqu'à quand, Syra- «
cusains, souffrirons-nous ces indi- «
gnités, plus insupportables à des «
gens de cœur que la mort même? «

» Hardis & intrépides contre les en-
» nemis du dehors, ferons-nous tou-
» jours lâches & tremblans en pré-
» ſence du Tyran? La Providence
» qui nous a remis nos armes entre
» les mains, nous montre l'uſage que
» nous en devons faire. Sparte & les
» autres villes alliées, qui ſe font
» gloire d'être libres & indépendan-
» tes, nous regarderoient comme in-
» dignes de porter le nom Grec, ſi
» nous avions d'autres ſentimens
» qu'elles. Faiſons voir que nous
» n'avons point dégénéré de nos an-
» cêtres. Si Denys conſent à ſe reti-
» rer, ouvrons-lui les portes, &
» qu'il emporte d'ici tout ce qu'il
» lui plaira. Mais s'il perſiſte dans la
» tyrannie, qu'il ſente ce que peut
» dans des hommes de courage l'a-
» mour de la liberté.

Après ce diſcours, tous les Syracuſains, ſuſpendus entre la crainte & l'eſpérance, avoient les yeux tournés ſur les alliés, & principalement ſur ceux de Sparte. Alors Pharacide, qui commandoit leur flote, monta ſur la Tribune aux harangues. On s'attendoit qu'un citoien de Sparte ſe déclareroit en faveur de la liberté. Il

fit

fit tout le contraire, & dit que sa République l'avoit envoié pour secourir les Syracusains & Denys contre les Carthaginois, & non pour faire la guerre à Denys, & détruire son autorité. Cette réponse consterna les Syracusains. La garde du Tyran arriva en même tems, & l'assemblée finit. Denys, depuis ce tems-là, sentant plus que jamais ce qu'il avoit à craindre, s'appliqua à gagner le peuple & à s'attacher les citoiens, faisant des présens aux uns, invitant les autres à venir manger avec lui, & affectant de les traiter en toute occasion avec bonté & familiarité.

Ce fut apparemment vers ce tems-là que Polyxéne, beau-frere de Denys, dont il avoit épousé la sœur nommée Thesta, s'étant déclaré sans doute contre lui dans la conspiration de Syracuse, s'enfuit de Sicile pour mettre sa vie en sûreté, & pour ne point tomber entre les mains du Tyran. Denys fit venir sa sœur chez lui, & lui fit de grandes plaintes de ce qu'aiant su la fuite que son mari méditoit, elle ne l'en avoit pas averti. Elle lui répondit sans s'étonner, & sans marquer la moindre

Plut. in Dion. p. 966.

crainte : » Vous ai-je donc paru une
» femme ſi lâche & d'un cœur ſi bas,
» que ſi j'avois ſû la fuite de mon
» mari, je n'euſſe pas fait tous mes
» efforts pour en être la compagne,
» & pour partager avec lui ſes dan-
» gers & ſes malheurs ? Je ne l'ai pas
» ſûe ; & je me ſerois trouvée bien
» plus heureuſe d'être appellée par
» tout la femme de Polyxéne banni,
» que d'être appellée ici la ſœur du
» Tyran. » Denys ne put refuſer ſon admiration à une réponſe ſi pleine de courage ; & tous les Syracuſains furent ſi charmés de la vertu de cette Dame, qu'après que la tyrannie fut détruite, ils lui conſervérent pendant ſa vie les mêmes honneurs, le même équipage, & le même train de Reine qu'elle avoit auparavant, & qu'après ſa mort tout le peuple accompagna ſon corps au tombeau, & honora ſes funérailles par un concours extraordinaire.

Du côté des Carthaginois la face des affaires changea tout d'un coup. Ils avoient fait une faute irréparable de ne pas attaquer Syracuſe en arrivant, & de ne pas profiter de l'allarme que la vûe de leur armée & de

leur flote, également formidables, y avoit répandue. Ici la peste, qui fut regardée comme une punition du ciel pour les temples qu'ils avoient pillés & les tombeaux qu'ils avoient démolis, ravagea en peu de tems leur armée. J'en ai marqué les étranges symptomes dans l'histoire des Carthaginois. Pour surcroit de malheur, les Syracusains, avertis du triste état où ils se trouvoient, les attaquérent en même tems par terre & par mer dès avant le jour. La surprise, la fraieur, l'empressement même avec le quel ils se hâtoient de se mettre en état de défense, jettoient parmi eux le trouble & la confusion. Ils ne savoient de quel côté il faloit porter du secours, tout étant également en danger. Beaucoup de vaisseaux furent coulés à fond, d'autres presque entiérement brisés, un plus grand nombre encore consumés par les flammes. Les vieillards, les femmes, les enfans accouroient en foule sur les murs, pour être témoins de cet affreux spectacle, & tendoient les mains vers le ciel rendant graces aux dieux de l'éclatante protection qu'ils donnoient à leur ville. Le carnage fut

Tome I, pag. 271.

horrible & dans le camp, & hors du camp, & ſur les vaiſſeaux. La nuit ſeule y mit fin.

Imilcon, réduit au deſeſpoir, fit offrir ſous main trois cens mille écus à Denys, pour qu'il lui permît d'emmener de nuit ce qui lui reſtoit de troupes & de vaiſſeaux. Le Tyran, qui étoit bien aiſe de laiſſer aux Carthaginois quelque reſſource pour tenir toujours ſes ſujets dans la crainte, lui accorda cette permiſſion, mais ſeulement pour les citoiens de Carthage. Il partit donc de nuit quatre jours après, avec quarante vaiſſeaux remplis de Carthaginois ſeulement, & laiſſa tout le reſte de ſes troupes. Les Corinthiens, avertis par le bruit & le mouvement des galéres qu'Imilcon prenoit la fuite, en donnérent avis à Denys, qui fit ſemblant de n'en avoir rien appris, & ordonna ſur le champ qu'on les pourſuivît. Mais comme ils virent que l'exécution de ces ordres traînoit en longueur, ils allérent eux-mêmes à la pourſuite des ennemis, & coulérent à fond quelques-uns des vaiſſeaux de l'arriére-garde.

300. *talens*

Denys alors fit ſortir ſes troupes,

Mais, avant leur arrivée, les Siciliens qui étoient au service des Carthaginois, s'étoient retirés, prenant chacun la route de leur pays. Denys, aiant mis des gardes à tous les passages, marcha droit au camp des ennemis, quoiqu'il fût encore nuit. Les barbares, qui se voioient cruellement abandonnés & trahis par Imilcon & les Siciliens, perdent courage & s'enfuient. Les uns tombent entre les mains des soldats qu'on avoit placés aux issues, les autres, mettant bas les armes, demandent quartier. Il n'y eut que les Ibériens, qui envoiérent un héraut à Denys pour capituler; & il les incorpora dans ses Gardes. Tout le reste fut fait prisonnier.

Tel fut le sort des Carthaginois, qui montre, dit l'Historien, que l'humiliation suit de près l'orgueil, & que ceux à qui leur puissance enfle trop le cœur, sont bientôt forcés à reconoitre leur foiblesse. Ces fiers vainqueurs, maîtres de presque toute la Sicile, qui comptoient déja Syracuse à eux, & qui étoient d'abord entrés comme en triomphe dans le grand port insultant aux Syracusains, en sortent maintenant de nuit couverts de honte,

Diodore de Sicile.

traînant avec eux les triſtes débris & les reſtes malheureux de leur flote & de leur armée, & réduits à craindre pour leur propre patrie. Imilcon, qui n'avoit reſpecté ni l'aſyle ſacré des temples, ni la ſainteté inviolable des tombeaux, après avoir laiſſé dans le pays ennemi cent cinquante mille hommes ſans ſépulture, va périr miſérablement dans Carthage, vengeant ſur lui-même par ſa mort le mépris qu'il a fait & des dieux & des hommes.

Denys, qui ſe défioit des étrangers qu'il avoit auprès de lui, en écarta dix mille; & ſous prétexte de les récompenſer, leur donna la ville des Léontins, qui en effet étoit une habitation très commode, & un établiſſement très avantageux. Il confia ſa garde à d'autres étrangers, & aux eſclaves qu'il avoit affranchis. Il fit pluſieurs tentatives dans la Sicile, & dans le pays voiſin, ſur tout contre ceux de Rhége. Les peuples d'Italie ſe voiant en danger, formérent une puiſſante ligue pour arréter ſes conquêtes. Le ſuccès fut aſſez égal de part & d'autre.

Diod. lib. 14. pag. 304-310.

Ce fut à peu près dans ce tems-là

Juſtin. lib. 20. cap. 5.

que les Gaulois, qui peu de mois auparavant avoient brûlé Rome, envoiérent des Députés à Denys, pour faire alliance avec lui. Il étoit pour lors en Italie. La nouvelle qu'il reçut d'un grand armement des Carthaginois, l'obligea de retourner en Sicile.

En effet les Carthaginois aiant mis sur pié une nombreuse armée sous la conduite de Magon, firent de nouveaux efforts, qui ne réussirent pas mieux que les premiers, & qui se terminérent par un accommodement avec Denys.

Il attaqua de nouveau ceux de Rhége, & il y reçut d'abord un échec assez considérable. Mais aiant remporté une grande victoire contre les Grecs d'Italie, dans laquelle il fit plus de dix mille prisonniers, il les renvoia tous contre leur attente libres & sans rançon, afin de détacher les peuples d'Italie des intérêts de ceux de Rhége, & de dissiper une ligue puissante qui pouvoit faire échouer ses desseins contre cette ville. Ainsi aiant gagné par cette action de bonté & de générosité tous les habitans du pays, & d'ennemis qu'ils étoient les aiant rendu ses amis & ses alliés, il

AN.M. 3615.
AV. J.C. 389.
Pag. 312. 313.

retourna contre Rhége. Il étoit fort animé contre cette ville à cause du refus injurieux qu'elle avoit fait de lui donner une épouse, & de la réponse insolente dont elle avoit accompagné ce refus. Les assiégés se voiant hors d'état de résister à la nombreuse armée de Denys, & n'espérant de sa part aucun quartier si la ville étoit prise d'assaut, parlérent de capitulation. Il ne se rendit pas difficile. Il leur fit paier trois cens mille écus, les obligea de lui livrer tous leurs vaisseaux qui montoient au nombre de soixante-dix, & de lui remettre entre les mains cent otages : après quoi il leva le siége. Ce n'étoit pas par bonté & par clémence qu'il en usoit ainsi, mais pour les perdre plus sûrement après les avoir affoiblis.

300 *talens.*

Pag. 317-320.

En effet l'année suivante, sous un faux prétexte & un reproche qu'il leur fit d'avoir violé le traité, il les assiégea de nouveau avec toutes ses forces, après leur avoir renvoié leurs otages. De part & d'autre on fit des efforts extraordinaires. D'un côté le desir de la vengeance, de l'autre la crainte des plus cruels supplices, ani-

moient les troupes. Celles de la ville avoient pour chef Phyton, homme brave & intrépide, que le danger rendoit encore plus courageux. Il faisoit de fréquentes & de rudes sorties, dans l'une desquelles Denys reçut une blessure, dont il eut bien de la peine à se remettre. Le siége traînoit en longueur, & avoit déja duré onze mois. Une cruelle famine réduisit la ville aux dernières extrémités. Le * médimne de blé se vendoit deux cens cinquante livres. Après avoir consumé tout ce qui leur restoit de chevaux & de bêtes de somme, ils furent réduits à se nourrir de cuirs & de peaux qu'ils faisoient bouillir, & enfin à brouter l'herbe dans la campagne comme des bêtes, ressource que Denys leur ôta bientôt, aiant fait manger par les chevaux tout ce qui restoit de verd aux environs de la ville. Il falut enfin céder à la nécessité. Ils se rendirent à discrétion. Denys entra dans la ville, qu'il trouva pleine de cadavres. Ceux qui avoient survécu à la famine, étoient moins des hommes que des squélétes.

Cinq mines.

* *Le médimne valoit six boisseaux Romains, & près de cinq des nôtres.*

Il fit plus de six mille prisonniers, qui furent conduits à Syracuse. Il renvoia libres ceux qui furent en état de paier par tête cinquante livres, & vendit les autres.

Une mine.

Denys fit tomber sur Phyton tout le poids de sa colére & de sa vengeance. Il commença par faire précipiter son fils dans la mer. Le lendemain il fit attacher Phyton à l'extrémité des plus hautes machines, pour le donner en spectacle à toute l'armée; & en cet état, il lui fit dire que son fils avoit été jetté dans la mer. » Il a été plus heureux que moi d'un » jour, répondit ce pere infortuné ». Ensuite il le promena dans toute la ville, le faisant battre à coups de verges, lui faisant essuier mille outrages, & faisant crier par un héraut, qu'on traitoit ainsi ce perfide & ce traitre pour avoir inspiré la rébellion à ceux de Rhége. » Dites plutôt, s'écrioit ce généreux défenseur de la liberté, que la vûe d'une mort prochaine rendoit encore plus intrépide, » dites que c'est ainsi qu'on » traite un fidéle citoien pour avoir » refusé de livrer sa ville & sa patrie » au Tyran ». Ce discours, ce specta-

cle tiroit les larmes des yeux de tous les ſpectateurs, & même des ſoldats de Denys. Il craignit que ſon priſonnier ne lui fût enlevé avant qu'il eût aſſouvi ſur lui ſa vengeance, & ſur le champ il le fit précipiter dans la mer.

§. IV. *Paſſion violente de Denys pour la poéſie. Réflexions ſur ce goût du Tyran. Flateries des Courtiſans. Généreuſe liberté de Philoxéne. Mort de Denys. Ses mauvaiſes qualités.*

DANS UN INTERVALLE que laiſſa à Denys ſon entrepriſe ſur Rhége, ce Prince, qui étoit avide de toute eſpéce de gloire, & qui ſe piquoit de bel eſprit, envoia à Olympie ſon frere Théaride pour y diſputer en ſon nom le prix de la courſe des chariots, & celui de la poéſie. *Diod. lib. 14. pag. 318.*

L'article que je commence à traiter ici, qui regarde le goût, ou plutôt la paſſion de Denys pour la poéſie & les belles lettres, étant un des traits qui le caractériſent le plus particuliérement, & d'ailleurs ſe trouvant mélé de bien & de mal, demande, pour en juger équitablement, qu'on déméle ce que ce goût peut avoir de

louable, & ce qui mérite auſſi d'y être blâmé.

J'en dis autant du caractére total de ce Tyran, qui tempéroit les vices de ſon ambition & de la tyrannie, par beaucoup de grandes qualités, qu'il n'eſt pas permis de diſſimuler, la vérité de l'hiſtoire demandant qu'on rende juſtice aux plus méchans, parce qu'ils ne ſont pas méchans en tout. Nous avons vû en lui pluſieurs traits dignes certainement de louange, je ne parle ici que de ce qui regarde les mœurs: la douceur avec laquelle il ſouffroit la liberté du jeune Dion, l'admiration qu'il témoigna de la réponſe libre & généreuſe que lui fit ſa ſœur Theſta à l'occaſion de la fuite de ſon mari, les maniéres gracieuſes & populaires qu'il eut en pluſieurs occaſions pour les Syracuſains, la familiarité avec laquelle il converſoit avec les moindres bourgeois & même avec les ouvriers, l'égalité qu'il gardoit entre ſes deux femmes, les égards & le reſpect qu'il avoit pour elles. Tout cela marque que Denys avoit plus d'équité, de modération, de bonté, de générοſité, qu'on ne le penſe ordinairement. Il

n'eſt pas tyran comme Phalaris, comme Alexandre de Phére, comme Caligula, ou Néron, ou Caracalla.

Je reviens au goût de Denys pour la poéſie. Dans les intervalles que lui laiſſoient les affaires, il aimoit à ſe délaſſer par le commerce des gens d'eſprit, & par l'étude des arts & des ſciences. En particulier il aimoit à faire des vers, & s'exerçoit à compoſer des poémes, & ſur tout des Tragédies. Juſques-là cette paſſion de Denys ne peut-elle pas être excuſée par un endroit qui a certainement quelque choſe de louable : je veux dire par le goût qu'il avoit pour les belles lettres, par l'eſtime qu'il témoignoit des ſavans, par la pente qu'il avoit à leur faire du bien, & par l'uſage qu'il faiſoit de ſes heures de loiſir ? Ne valoit-il pas mieux qu'il les emploiât à exercer ſon eſprit, & à cultiver les ſciences, que de les emploier à la bonne chere, à la danſe, aux ſpectacles, au jeu, à des converſations frivoles, & à d'autres plaiſirs encore plus pernicieux ? C'eſt la réflexion ſenſée que fit Denys le Jeune pendant qu'il étoit à Corinthe. Philippe de Macédoine étant à

Plut. in Timol. pag. 243.

table avec lui, se mit à parler d'un ton railleur & méprisant des Odes & des Tragédies que Denys son pere avoit laissées, & faisoit semblant d'être en peine en quel tems il avoit pu trouver le loisir de les composer. Denys lui repartit brusquement & avec esprit : *Vous voila bien embarrassé. Il les composa aux heures que vous & moi, & une infinité d'autres qui nous en faisons tant à croire, passons à boire & à nous divertir.*

Sueton. in Caes. cap. 56. in Aug. c. 85. Plut in Lucul. pag. 492.

Jules César & l'Empereur Auguste ont cultivé la poésie, & fait des Tragédies. Luculle avoit songé à mettre en vers les mémoires de ses campagnes. On attribuoit à Lélius & à Scipion, tous deux grands hommes de guerre, sur tout le dernier, les Comédies de Térence ; & ce bruit répandu dans Rome, loin de nuire à leur réputation, ne servit qu'à les faire encore estimer davantage.

Ces délassemens par eux-mêmes n'étoient donc point condannables, & le goût pour la poésie, renfermé dans de justes bornes, ne méritoit point d'être blâmé. Le ridicule de Denys n'étoit que dans ce qu'il prétendoit y exceller par dessus tous les

autres. Il ne pouvoit ſouffrir en rien ni ſupérieur, ni concurrent. Parce qu'il avoit ſeul la premiére autorité, il s'étoit auſſi accoutumé à croire qu'il avoit ſeul les premiers talens de l'eſprit. En un mot, il étoit tyran en tout. Cet eſprit de domination & d'empire que lui donnoit ſon rang, étoit une des cauſes de l'eſtime démeſurée qu'il faiſoit de ſon propre mérite. Elle naiſſoit auſſi des applaudiſſemens continuels de ſes courtiſans, & de ce concert uniforme de louanges de la part de tous ceux qui conſpiroient à le tromper ſur un article ſi flateur. Et de [a] quoi un Grand, un Miniſtre, un Prince, toujours encenſé, toujours adoré, ne ſe croit-il pas capable! On ſait que le Cardinal de Richelieu, au milieu de ſes grandes occupations, non ſeulement compoſoit des piéces de théatre, mais qu'il ſe piquoit auſſi d'y exceller; & que ſa jalouſie ſur ce point alla juſqu'à uſer d'autorité pour faire critiquer les piéces de ceux à qui le public, Juge équitable & incorruptible

a Nihil eſt quod credere de ſe
Non poſſit, cùm laudatur diis æqua poteſtas. *Juvenal.*

ſur ce point, donnoit la préférence ſur lui.

Denys ne faiſoit pas réflexion qu'il y a des choſes eſtimables en elles-mêmes & qui font honneur aux particuliers, où il ne convient point à un Prince de vouloir primer. J'ai déja rapporté ailleurs la leçon que Philippe roi de Macédoine fit à ſon fils Alexandre, pour avoir marqué dans un repas trop d'habileté dans la Muſique. *N'as-tu pas honte*, lui dit-il, *de chanter ſi bien ?* C'étoit une faute contre la bienſéance de ſon rang. Si Céſar & Auguſte, en faiſant des Tragédies, s'étoient mis en tête d'égaler Sophocle, ou même de le ſurpaſſer, c'eût été pour eux *un ridicule*, & même *une honte*, que d'y primer. Pourquoi cela ? C'eſt qu'un Prince étant obligé par un devoir eſſentiel & indiſpenſable de s'occuper ſans ceſſe des vûes générales du gouvernement, & ſe trouvant chargé d'un détail infini d'affaires particuliéres, qui retentiſſent toutes à lui comme au centre ; il ne peut prendre les ſciences que par délaſſement, & par de courts intervalles, qui ne lui donnent pas tout le loiſir néceſſaire pour y exceller au-deſſus

de ceux qui s'y donnent tout entiers, & qui en font leur unique étude. Ainſi, quand le public voit un Prince qui affecte de primer en ces ſortes de ſcience, il eſt en droit de conclure qu'il néglige ſes devoirs eſſentiels & ce qu'il doit au bonheur de ſon peuple, pour ſe livrer à une occupation qui conſume inutilement ſon tems, & les forces de ſon eſprit.

Il faut pourtant rendre cette juſtice à Denys, qu'on ne lui a jamais reproché que la poéſie l'ait rendu moins actif & moins appliqué à ſes grandes affaires, ni qu'elle lui en ait jamais fait négliger aucune.

J'ai déja dit que ce Prince, dans un intervalle de paix, avoit envoié à Olympie ſon frere Théaride pour y diſputer en ſon nom le prix de la courſe des chariots, & celui de la poéſie. Quand il fut arrivé dans l'aſſemblée, la beauté auſſi bien que le nombre des chars, & la magnificence des riches pavillons brodés d'or & d'argent, attirérent les yeux & l'admiration de tous les ſpectateurs. Les oreilles ne furent pas moins charmées quand on commença à lire les poémes de Denys. Il avoit choiſi pour

Diod. lib. 14. pag. 318.

faire cette lecture des * hommes d'un voix pleine, ſonore, agréable, qui ſe faiſoient entendre au loin & diſtinctement, & qui ſavoient donner du poids & du nombre aux vers qu'ils récitoient. On fut donc enlevé d'abord, & cette heureuſe prononciation, ſoutenue avec tant d'art & d'agrément, en impoſa à tous les auditeurs. Mais le charme ceſſa bientôt, & l'eſprit ne fut pas lontems la dupe des oreilles. On ſentit tout le ridicule des vers. On eut honte d'y avoir applaudi. Les louanges & les applaudiſſemens ſe changérent en riſées & en brocards pleins d'inſultes. Le mépris & l'indignation allérent juſqu'à mettre en piéces les riches pavillons de Denys. Lyſias, le célébre Orateur, qui étoit venu aux Jeux Olympiques pour y diſputer le prix de l'éloquence qu'il avoit déja remporté pluſieurs fois, entreprit de prouver par un ſavant diſcours qu'il étoit contre l'honneur de la Gréce amie & protectrice de la liberté, d'admettre à la célébration des Jeux ſacrés un Tyran impie, qui ne ſongeoit qu'à réduire les Grecs en ſervitude. Il ne paroit pas qu'on fit alors cet affront

* Ces lecteurs s'appelloient ῥαψῳδοί.

à Denys : mais l'événement lui en tint lieu. Ses chariots étant entrés dans la lice, ou furent emportés par une aveugle impétuosité au-dela des bornes, ou se brisérent tous les uns contre les autres. Pour comble de malheurs, la galére qui remenoit ceux que Denys avoit envoiés pour assister aux Jeux, fut battue d'une rude tempête, & eut bien de la peine à regagner Syracuse. Quand les pilotes y furent arrivés, ils répandirent dans toute la ville, par haine & mépris pour le Tyran, que c'étoient ses mauvais poémes qui avoient attiré & aux Lecteurs, & aux Coureurs, & à la Galére même, tant de fâcheux accidens. Un si malheureux succès ne découragea point Denys, & ne lui fit rien rabattre de la haute opinion qu'il avoit de sa verve poétique. Les flateurs, dont sa Cour étoit pleine, ne manquérent pas de lui faire entendre qu'un tel déchainement contre ses poémes ne pouvoit être que l'effet de l'envie, qui s'attache toujours à ce qu'il y a de plus excellent, & que tôt ou tard ses envieux mêmes, forcés par l'évidence, rendroient justice à son mérite, & reconnoi-

troient sa supériorité au-dessus de tous les autres poétes.

Diod. lib. 15. pag. 331.

L'entêtement de Denys sur cet article est inconcevable. Il étoit certainement grand homme de guerre, & excellent Capitaine : mais il se flatoit d'être encore meilleur Poéte, & il comptoit que ses vers lui faisoient plus d'honneur que toutes ses victoires. Entreprendre de le détromper d'une opinion si avantageuse, outre qu'il n'y avoit nulle espérance d'y réussir, c'eût été lui faire mal sa cour. Aussi tous les savans, tous les poétes, qui mangeoient en grand nombre à sa table, quand il leur lisoit ses poémes, paroissoient au-dehors extasiés d'admiration. Jamais, selon eux, on n'avoit rien vû de pareil. Tout étoit grand, tout étoit noble dans sa poésie: tout y étoit roial, ou, pour mieux dire, tout y étoit divin.

Dans toute la troupe il ne s'en trouva qu'un seul qui ne se laissa point entraîner à ce torrent de louanges & de flateries : c'étoit Philoxéne. Il avoit grande réputation, & excelloit dans la poésie dithyrambique. On raconte de lui un trait dont la Fontaine a bien su faire usage. Etant à la table de

Denys, & voiant qu'on avoit ſervi un très petit poiſſon pour lui, & un monſtre pour le Roi, il s'aviſa d'approcher de ſon oreille le poiſſon frein. Interrogé pourquoi cette momerie : » C'eſt, dit-il, que je voulois « ſavoir certaines nouvelles du tems « de Nérée ; mais ce jeune hôte de la « mer n'a pu me répondre. Le vôtre « eſt plus vieux : il ſaura ſans doute « ce que je demande.

Denys, un jour, aiant lu à ce Philoxéne une piéce de vers, & l'aiant preſſé de lui en dire ſon ſentiment, il lui parla avec une entiére franchiſe, & lui dit librement tout ce qu'il penſoit. Le Prince, qui n'étoit pas accoutumé à ce langage, en fut très bleſſé ; & attribuant une telle audace à jalouſie, ordonna qu'on le conduiſît dans les carriéres : c'étoit la priſon publique. Toute la Cour, affligée & allarmée, s'intéreſſa pour le généreux Priſonnier, & obtint ſa délivrance. Il fut élargi le lendemain, & rentra dans les bonnes graces du Prince.

Dans le repas que Denys donna ce jour-là aux mêmes convives, qui fut comme le ſceau de la réconciliation, & dans lequel la joie & la gaieté ré-

gnérent plus que jamais ; après qu'on eut fait bonne chere & longuement, le Prince ne manqua pas de faire entrer parmi les propos de table ses vers, qui en faisoient le sujet le plus ordinaire. Il choisit sur-tout certains morceaux qu'il avoit travaillés avec grand soin, qu'il regardoit comme ses chef-d'œuvres, & qu'il ne pouvoit lire sans une sensible complaisance & sans une vraie satisfaction de lui-même. Mais, pour mettre le comble à sa joie, il avoit besoin du suffrage & de l'approbation de Philoxéne, dont il faisoit d'autant plus de cas qu'il n'avoit pas coutume de les prodiguer comme les autres. Ce qui s'étoit passé la veille étoit une bonne leçon pour ce Poéte. Denys lui demanda donc ce qu'il pensoit des vers qu'il venoit de lire. Philoxéne ne se déconcerta point, & sans lui répondre un mot, se tournant vers ses gardes qui étoient autour de la table, il dit d'un ton sérieux mélé de gaieté, *Qu'on me reméne aux Carriéres.* Le [a] Prince sentit tout le sel & toute la

[a] Τότε μὲν διὰ τὴν εὐτραπελίαν τῶν λόγων μειδιάσας ὁ Διονύσιος, ἤνεγκε τὴν παῤῥησίαν, τοῦ γέλωτος τὴν μέμψιν ἀμβλύνοντος.

finesse de cette ingénue plaisanterie, & il ne sentit que cela. Ce qu'elle avoit de spirituel émoussa la pointe d'une liberté qui dans un autre tems l'auroit piqué & offensé vivement. Ici il ne fit qu'en rire, & ne lui en sut point du tout mauvais gré.

Il n'en usa pas de même à l'occasion d'une mauvaise plaisanterie d'Antiphon, qui aussi étoit d'un genre bien différent, & partoit d'un esprit violent & brutal. Le Prince, dans une conversation, demanda quelle étoit la meilleure espéce d'airain. Chacun aiant dit son avis, Antiphon répondit que c'étoit celle dont on avoit fait les statues * d'Harmodius & d'Aristogiton. Ce bon mot, s'il faut l'appeller ainsi, lui couta la vie. *Plut. in Moral. p. 78. & 833.*

Les amis de Philoxéne, craignant que sa trop grande liberté n'eût aussi pour lui des suites funestes, lui parlérent sérieusement, & lui représentérent, que ceux qui ont à vivre avec les Princes, doivent parler leur langage; qu'ils veulent qu'on leur dise des choses agréables; que quiconque ne sait point dissimuler, n'est

* *Ils avoient délivré Athénes de la tyrannie des Pisistratides.*

point propre à la Cour ; que les graces & les libéralités dont Denys les combloit, méritoient bien qu'on les achetât par quelque complaiſance ; qu'en un mot, avec ſa liberté véridique, il couroit riſque de perdre, non ſeulement ſa fortune, mais la vie. Philoxéne leur dit qu'il profiteroit de leurs avis, & qu'a l'avenir il donneroit à ſes réponſes un tour, qui, ſans bleſſer la vérité, ſatisferoit le Prince.

En effet, quelque tems après, Denys leur aiant lu une piéce qu'il avoit compoſée ſur un ſujet fort triſte & fort lugubre, où il faloit exciter la compaſſion, & faire couler les larmes des yeux des auditeurs ; il s'adreſſa encore à Philoxéne, & lui demanda ce qu'il penſoit de ces vers. Celui ci, pour lui répondre, ſe ſervit d'un * mot qui dans la langue grecque a deux ſens. Dans l'un il ſignifie des choſes lugubres, touchantes, propres à émouvoir la pitié, & à inſpirer des ſentimens de compaſſion. Dans l'autre il marque quelque choſe de fort mauvais, de très défectueux, de pi-

* Οἰκτρά. *Notre mot*, pitoiable, *répond en quelque choſe au grec. Cependant* des vers pitoiables *ne ſignifient que* de méchans vers.

toiable, de miſérable. Denys, qui étoit plein d'eſtime pour ſes vers, & qui ne croioit pas qu'on pût penſer autrement que lui, prit ce mot dans le ſens qui lui étoit favorable, & fut fort content de Philoxéne : les autres ne s'y trompérent pas, & l'entendirent dans le vrai ſens, mais ſans s'expliquer.

Rien n'étoit capable de guérir ſa folie par raport à la verſification. Il paroit, par Diodore de Sicile, qu'aiant envoié une ſeconde fois à Olympie des poémes de ſa façon, il y eſſuia les mêmes riſées & le même affront qu'auparavant. Cette nouvelle, qu'on ne put lui cacher, le jetta dans une noire mélancolie qui ne le quittoit point, & qui ſe changea bientôt en une eſpéce de fureur & de phrénéſie. A l'entendre, l'envie & la jalouſie, toujours ennemies du vrai mérite, lui faiſoient une cruelle guerre. Tout le monde conſpiroit contre lui, pour ruiner ſa réputation. Il accuſoit ſes meilleurs amis d'être entrés dans ce complot. Il en fit mourir pluſieurs ſous de vains prétextes, en éxila d'autres, parmi leſquels étoient Leptine ſon frere, & Philiſte qui lui avoit ren-

Diod. pag. 332.

du de ſi grands ſervices, & à qui il étoit redevable de ſa puiſſance. Ils ſe retirérent à Thurium en Italie, d'où ils furent rappellés quelque tems après, & rétablis dans tous leurs biens, & dans leur ancienne faveur. Leptine même épouſa la fille de Denys.

Diod. lib. 15 pag. 336. 337.

Pour le tirer de la mélancolie que lui cauſoit le mauvais ſuccès de ſes vers, il lui faloit de l'occupation. Les guerres & les bâtimens qu'il entreprit lui en donnérent. Il ſongea à établir de puiſſantes colonies dans la partie de l'Italie qui eſt ſituée ſur la mer Adriatique, & qui regarde l'Epire, afin d'avoir une retraite aſſurée pour ſa flote quand il tourneroit ſes forces de ce côté-là ; & dans cette vûe il fit alliance avec les Illyriens, & rétablit Alcéte roi des Moloſſes dans ſes Etats. Son principal deſſein étoit d'attaquer l'Epire, & de ſe rendre maître des tréſors immenſes amaſſés depuis pluſieurs ſiécles dans le temple de Delphes. En attendant qu'il pût former cette entrepriſe qui demandoit de grands préparatifs, il ſembla vouloir comme s'eſſaier dans une autre du même genre, mais d'une

plus facile exécution. Aiant fait une irruption ſubite dans la Toſcane, ſous prétexte de donner la chaſſe aux pirates, il pilla un Temple fort riche qui étoit dans le faux-bourg d'une ville de ce pays nommée Agylle, & en tira plus de quatre millions cinq cens mille livres. Il avoit beſoin d'argent pour ſubvenir aux dépenſes conſidérables qu'il faiſoit à Syracuſe, tant pour fortifier le port, & le mettre en état de contenir à l'aiſe deux cens galéres, que pour environner toute la ville de bons murs, conſtruire des temples magnifiques, & bâtir un lieu d'exercice près de la riviére Anape. *1500 talens.*

Il forma dans le même tems le deſſein de chaſſer entiérement de la Sicile les Carthaginois. Une premiére victoire qu'il remporta, le mit preſque en état d'y réuſſir : mais la perte d'une ſeconde bataille, où ſon frére Leptine fut tué, ruina toutes ſes eſpérances, & l'obligea de faire un traité par lequel il cédoit quelques places aux Carthaginois, & leur paioit de groſſes ſommes pour dédommagement des frais de la guerre. Une nouvelle entrepriſe qu'il fit contre eux *Pag. 338. 340. & 384.* *Voyez l'hiſt. des Carthag. pag. 275.*

quelques années après pour profiter du ravage que la peste avoit causé à Carthage, ne lui réussit pas mieux.

Diod. pag. 384. 385. Une autre victoire, d'un genre bien différent, mais qui ne lui tenoit pas moins à cœur, le dédommagea, ou du moins le consola, des malheureux succès qu'il avoit eus du côté des armes. Il avoit fait représenter à Athénes une Tragédie dans la célébre fête de Bacchus pour y disputer le prix, & il fut déclaré vainqueur. Ce succès chez les Athéniens, qui étoient les meilleurs connoisseurs en ce genre, semble marquer que la poésie de Denys n'étoit pas si mauvaise ni si pitoiable; & il se peut bien faire que l'aversion des Grecs pour tout ce qui venoit d'un Tyran, influa pour beaucoup dans l'improbation qu'on donna à ses vers aux jeux Olympiques. Quoiqu'il en soit, Denys reçut cette nouvelle avec des transports de joie qui ne peuvent s'exprimer. On en rendit aux dieux de publiques actions de graces, & à peine les temples suffirent-ils au concours du peuple. Toute la ville fut en festins & en réjouissances, & le Prince régala tous ses amis avec une ma-

gnificence extraordinaire. Content de lui-même au-dela de ce qu'on peut dire, & se croiant au comble de la gloire, il faisoit les honneurs de la table avec une gaieté & une aisance, & en même tems avec une grace & une noblesse qui charmoient tout le monde. Il invitoit les convives à boire & à manger, encore plus par son exemple que par ses paroles; & il poussa les choses si loin, qu'au sortir du repas il fut saisi de violentes douleurs causées par une indigestion, dont on prévit bien dès lors les suites.

Denys avoit eu trois enfans de sa femme Doris, & quatre de sa femme Aristomaque, dont il y avoit deux filles, l'une appellée Sophrosyne, & l'autre nommée Aréte. Sophrosyne fut mariée à son fils ainé, le jeune Denys, qu'il avoit eu de sa femme Locrienne; & Aréte épousa son frere Théoride. Celui-ci étant venu à mourir, Dion épousa sa veuve Aréte, qui étoit sa niéce. *Plut. in Dion. pag. 960.*

Comme il parut que la maladie de Denys ne laissoit aucune espérance, Dion prit sur lui de lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Aristomaque, qui étoient ses beaux-freres & ses

neveux, & de lui inſinuer qu'il étoit juſte de préférer les fils de ſa femme Syracuſaine à ceux de l'étrangére. Mais les médecins voulant faire leur cour au jeune Denys, fils de la Locrienne deſtiné au trône, ne lui en laiſſérent pas le tems. Car le Prince aiant demandé qu'on lui donnât un remede pour le faire dormir, ils lui en donnérent un ſi fort qu'ils aſſoupirent tous ſes ſens, & firent ſuccéder la mort au ſommeil ſans aucun milieu. Il avoit regné trente-huit ans.

Ce Prince avoit certainement de grandes qualités du côté de la politique & de la ſcience militaire ; & il en avoit eu beſoin pour s'élever, comme il fit, d'une baſſe condition à un ſi haut rang. Après avoir conſervé la ſouveraineté pendant trente-huit ans, il la remit tranquillement à celui de ſes enfans qu'il lui plut de choiſir ; & il l'avoit établie ſur des fondemens ſi ſolides, que ce fils, malgré ſon peu de capacité pour gouverner, la conſerva pendant douze ans. Or tout cela ne ſe peut exécuter que par un grand fonds de mérite. Mais quelles qualités peuvent jamais couvrir les vices qui le rendi-

rent l'objet de la haine de ſes ſujets : une ambition qui ne connoiſſoit ni bornes ni loix, une avarice qui n'épargnoit pas les lieux les plus ſacrés, une cruauté qui ſouvent n'épargnoit pas ſes plus proches, enfin une impiété ouverte & déclarée, qui ne reconnoiſſoit la divinité que pour lui inſulter ?

Comme il retournoit à Syracuſe avec un vent très favorable après avoir pillé à Locres le temple de Proſerpine : *Voyez-vous*, dit-il à ſes amis avec un ris moqueur, *comment les dieux immortels favoriſent la navigation des ſacriléges ?* *Cic. de Nat. Deor lib. 15. n. 83. 84.*

Aiant beſoin d'argent pour faire la guerre contre les Carthaginois, il pilla un temple de Jupiter, & ôta à ce dieu un manteau d'or maſſif, qui étoit un ornement que lui avoit donné le tyran Hiéron de ſes priſes ſur les Carthaginois. Il en plaiſanta même, diſant qu'un manteau d'or étoit bien peſant en été, & bien froid en hiver ; & il lui en fit jetter ſur les épaules un de laine, qui ſeroit bon, diſoit-il, pour toutes les ſaiſons.

Une autre fois il fit ôter à l'Eſculape d'Epidaure ſa barbe d'or, ſous

prétexte qu'il ne convenoit pas au fils d'avoir de la barbe, puiſque le * pere n'en avoit point.

* On peignoit Apollon ſans barbe.

Il fit auſſi enlever de tous les temples les tables d'argent : & comme on y avoit mis, ſuivant l'ancien uſage de la Gréce, AUX BONS DIEUX, il il vouloit, diſoit-il, profiter de leur bonté.

Pour ce qui eſt des petites victoires, des coupes & des couronnes d'or, que les ſtatues tenoient à la main, il les emportoit ſans façon, diſant que ce n'étoit point les prendre, mais ſeulement les recevoir ; & qu'il y avoit de la folie, demandant ſans ceſſe des biens aux dieux, de les refuſer lorſqu'ils étendoient eux-mêmes la main pour nous donner. Ces dépouilles furent portées par ſon ordre au marché, & vendues à l'encan : puis, en aiant touché l'argent, il fit publier que tous ceux qui auroient chez eux des choſes tirées des lieux ſaints, euſſent à les reſtituer toutes, dans le tems preſcrit, aux temples d'où elles venoient. C'eſt ainſi qu'à l'impiété envers les dieux, il ajouta l'injuſtice envers les hommes.

Les précautions étonnantes que Denys jugeoit néceſſaires, pour mettre ſa vie en ſureté, nous marquent à quelles inquiétudes & à quelles fraieurs il étoit livré. Il etoit obligé de porter ſous ſa robe une cuiraſſe d'airain. Il ne haranguoit ſon peuple que du haut d'une tour, & croioit ſe rendre invulnérable en ſe rendant inacceſſible. N'oſant ſe fier à aucun de ſes amis ni de ſes proches, il ſe faiſoit garder par des étrangers & des eſclaves, & ſortoit le plus rarement qu'il pouvoit, la crainte l'obligeant de ſe condamner lui-même à une eſpéce de priſon. Ces précautions extraordinaires regardent ſans doute certains tems de ſon regne, où de fréquentes conſpirations formées contre lui le rendoient plus timide & plus ſoupçonneux : car dans d'autres tems nous avons vû qu'il converſoit aſſez librement avec le peuple, & ſe rendoit acceſſible juſqu'à la familiarité. Dans ces jours de nuages & de crainte, il croioit voir toutes les mains armées contre lui. Une parole échapée à ſon barbier, qui ſe vanta, en plaiſantant, de porter toutes les ſemaines le raſoir à la gorge du Ty-

Cic. Tuſcul. Quæſt. lib. 5. n. 57-63.

Plut de Garrul. pag. 508.

ran, lui couta la vie. Depuis ce tems-là, pour ne plus abandonner ſa tête & ſa vie à la main d'un barbier, il chargea ſes filles encore très jeunes de ce vil miniſtére : &, quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciſeaux & le raſoir, & leur apprit à lui bruler la barbe & les cheveux avec des coquilles de noix : & enfin il fut réduit à ſe rendre lui-même ce ſervice, n'oſant plus apparemment ſe fier à ſes propres filles. Il n'alloit jamais de nuit dans la chambre de ſes femmes, ſans avoir fait fouiller par tout auparavant avec grand ſoin. Le lit étoit environné d'un foſſé très large & très profond avec un petit pont levis, qui en ouvroit le paſſage. Après avoir bien fermé & bien vérouillé les portes de ſa chambre, il levoit ce pont levis, afin de pouvoir dormir en ſureté. Ni ſon frere, ni ſon fils même, n'entroient dans ſa chambre ſans avoir changé d'habits, & ſans avoir été viſités par les gardes. Eſt-ce regner, eſt-ce vivre, que de paſſer ainſi ſes jours dans des fraieurs continuelles ?

Offic. lib. 2. n. 25.

Plut. in vit. Dion. pag. 961.

Au milieu de toute ſa grandeur, dans le ſein des richeſſes & des dé-

lices, pendant un regne de près de quarante ans, malgré ſes largeſſes & ſes profuſions, il n'avoit pu ſe faire un ſeul ami. Il ne vivoit qu'au milieu d'eſclaves tremblans, & de lâches flateurs; & il n'avoit jamais goûté la douceur d'aimer & d'être aimé, ni les charmes d'une ſociété ſincére & d'une confiance réciproque. Il l'avoua lui-même ingénuement en une occaſion qui mérite d'être raportée.

Damon & Pythias, tous deux élevés dans les principes de la ſecte de Pythagore, & liés enſemble par les nœuds ſacrés d'une étroite amitié, s'étoient juré l'un à l'autre une fidélité inviolable. Elle fut miſe à une rude épreuve. L'un d'eux, condanné à mort par Denys le Tyran, demanda par grace qu'il lui fût permis de faire un voiage dans ſa patrie pour y regler ſes affaires, avec promeſſe de revenir dans un certain tems; & l'autre s'offrit généreuſement pour caution. Les Courtiſans, & Denys ſur tout, attendoient avec impatience quelle ſeroit l'iſſue d'une avanture ſi extraordinaire & ſi délicate. Le jour marqué approchant, comme il ne

Cic. de offic. lib. 3. n 45. Val. Max. lib. 4. cap. 7.

revenoit point, chacun blâmoit le zêle imprudent & téméraire de celui qui l'avoit cautionné. Celui-ci, loin de témoigner aucune crainte ni aucune inquiétude, répondoit avec un visage tranquille & d'un ton affirmatif, qu'il étoit sûr que son ami reviendroit; & en effet il arriva au jour & à l'heure marqués. Le Tyran, ravi en admiration d'une si rare fidélité, & attendri à la vûe d'une si aimable union, lui accorda la vie, & leur demanda par grace d'être admis en tiers dans leur amitié.

Cic. Tuscul. Quæst. lib. 5. n. 61. 62.

Il marqua dans une autre occasion avec une pareille ingénuité ce qu'il pensoit lui-même de son état. Un de ses courtisans, nommé Damoclès, vantoit tous les jours avec une espéce d'extase ses richesses, sa grandeur, le nombre de ses troupes, l'étendue de sa domination, la magnificence de ses palais, & l'abondance universelle de toutes sortes de biens & de plaisirs où il vivoit, ne cessant de répéter que jamais personne n'avoit été plus heureux. » Puisque vous pen- » sez ainsi, lui dit un jour le Tyran, » voulez-vous goûter vous-même de » mon bonheur, & en faire épreu-

» ve ? « L'offre eſt acceptée avec joie. On place Damoclès ſur un lit d'or, couvert de tapis les plus richement brodés. Les bufêts étoient remplis de vaſes d'or & d'argent. Des eſclaves d'une rare beauté, & vêtus magnifiquement, l'environnoient, attentifs pour le ſervir au moindre ſignal qu'il donnoit. On n'avoit point épargné les eſſences les plus exquiſes, ni les parfums les plus délicats. La table étoit ſervie à proportion. Damoclès nageoit dans la joie, & ſe regardoit comme l'homme du monde le plus heureux. Il aperçoit malheureuſement, en levant les yeux, la pointe d'une épée ſuſpendue ſur ſa tête, & qui ne tenoit au plancher qu'avec un crin de cheval. Dans le moment même une ſueur froide le ſaiſit : tout diſparoît à ſes yeux : il ne voit que l'épée, & ne ſent que ſon danger. Pénétré de fraieur, il demande qu'on le laiſſe aller, & déclare qu'il ne veut plus être heureux. Image bien naïve de la vie d'un Tyran ! Celui dont nous parlons avoit régné, comme je l'ai déja dit, pendant l'eſpace de trente-huit ans.

CHAPITRE SECOND.

CE CHAPITRE renferme l'hiſtoire du ſecond Denys Tyran de la Syracuſe, fils du premier, & celle de Dion ſon proche parent.

§. I. *Denys le jeune ſuccede à ſon pere. Dion l'engage à faire venir Platon à la Cour. Merveilleux changement que ſa préſence y cauſe. Conſpiration des Courtiſans pour en prévenir les ſuites.*

An.M.3632. Av.J.C.372. Diod. lib. 15. pag. 385. Id. lib. 16. pag. 410.

DENYS L'ANCIEN eut pour ſucceſſeur un de ſes fils qui porta le même nom que lui, & que l'on appelle ordinairement Denys le Jeune. Après lui avoir fait des funérailles magnifiques, il aſſembla le peuple, & le pria d'avoir pour lui les mêmes bontés qu'il avoit témoignées à ſon pere. Il étoit bien éloigné de ſon caractére. Car autant que le premier Denys avoit été vif & entreprenant, autant celui-ci étoit-il paiſible & tranquille; ce qui n'auroit pas été un malheur pour ſon peuple, ſi cette douceur & cette tranquillité avoit été l'effet d'un eſprit ſage & modéré, non d'une pareſſe & d'une nonchalance naturelle.

On eſt étonné de voir Denys le Jeune recueillir paiſiblement, après la mort de ſon pere, la ſucceſſion à la tyrannie comme un patrimoine héréditaire, malgré la pente naturelle aux Syracuſains pour la liberté, réveillée par une occaſion ſi favorable; & malgré la foibleſſe d'un jeune Prince, ſans mérite connu, & ſans expérience. Il paroit que les derniéres années de Denys l'ancien, qui s'appliqua ſur la fin de ſa vie à faire goûter à ſes ſujets les douceurs du gouvernement, les avoient en quelque ſorte réconciliés avec la Tyrannie; ſurtout depuis que par ſes grands exploits ſur terre & ſur mer il s'étoit acquis à lui-même une grande renommée, & avoit infiniment relevé la gloire de l'empire de Syracuſe, qu'il avoit ſu rendre formidable à Carthage même, auſſi bien qu'aux plus puiſſans peuples de l'Italie & de la Gréce. D'ailleurs ils avoient lieu de craindre, que ſi l'on entreprenoit de changer de gouvernement, les ſuites funeſtes d'une guerre civile ne leur fiſſent perdre tous ces avantages: au lieu que le caractére doux & humain du jeune Denys ne leur mon-

troit dans l'avenir que de favorables eſpérances. Il monta donc tranquillement ſur le trône de ſon pere.

On a vû quelque choſe de ſemblable en Angleterre. Le fameux Cromwel mourut auſſi paiſiblement dans ſon lit qu'auroit fait le meilleur Prince, & ſon corps fut enſeveli avec les mêmes honneurs & la même pompe que ceux des Rois légitimes. Les Anglois élevérent Richard ſon fils à la dignité de Protecteur, & ils lui demeurérent auſſi ſoumis qu'ils l'avoient été au pere, quoiqu'il n'eût aucune de ſes grandes qualités.

Plut. in Dion. p. 960. 961.

Dion, le plus brave auſſi bien que le plus ſage des Syracuſains, & qui étoit beau-frere du jeune Denys, auroit pû lui être d'un grand ſecours, s'il avoit ſû profiter de ſes avis. A la premiére aſſemblée que tous les amis du Prince tinrent chez le jeune Denys, Dion parla avec tant de ſens de ce qui étoit utile & expédient dans la conjoncture où l'on ſe trouvoit, qu'il fit voir qu'en prudence tous les autres n'étoient auprès de lui que des enfans, & qu'en franchiſe & liberté de parler ils n'étoient que de vils eſclaves de la Tyrannie, lâchement

occupés de l'unique ſoin de plaire au Prince. Mais ce qui les ſurprit & les étonna plus que tout, c'eſt que Dion, voiant tous ces Courtiſans ſaiſis de crainte à la vûe de l'orage déja formé du côté de Carthage, & prêt à fondre ſur la Sicile, il eut l'audace de ſe faire fort que ſi Denys vouloit avoir la paix, il s'embarqueroit dans le moment, iroit en Afrique, & conjureroit cette tempête à ſa ſatisfaction; & que s'il aimoit mieux faire la guerre, il lui fourniroit & entretiendroit à ſes dépens cinquante galéres à trois rangs tout équipées.

Le jeune Denys, admirant & élevant juſqu'aux nuës une magnanimité ſi généreuſe, lui témoigna beaucoup de reconnoiſſance de ſon affection & de ſa bonne volonté : mais les Courtiſans, qui regardoient la magnificence de Dion comme un reproche pour eux, & ſa grande puiſſance comme une diminution de la leur, tirérent d'abord de là un pretexte de le calomnier, & n'épargnérent aucun des diſcours qui pouvoient le plus aigrir contre lui le jeune Prince. Ils lui faiſoient entendre qu'en ſe rendant fort ſur mer, il s'ouvroit un

chemin à la Tyrannie ; & qu'avec ſes vaiſſeaux, il penſoit à tranſporter toute la puiſſance au fils d'Ariſtomaque qui étoient ſes neveus.

Mais ce qui les indiſpoſoit le plus contre Dion, c'eſt la vie qu'il menoit, qui étoit une cenſure perpétuelle de la leur. Car ces Courtiſans s'étant d'abord emparés de l'eſprit du jeune Tyran, qui avoit été très-mal élevé, ne penſoient qu'à lui fournir ſans ceſſe de nouveaux amuſemens, le tenant toujours occupé à des feſtins, abandonné à des femmes, & livré à tous les autres plaiſirs les plus honteux. Dès le commencement de ſon régne il fit des débauches qui duroient des trois mois entiers : & pendant tout ce tems-là ſon palais, fermé à tout ce qu'il y avoit de gens ſages, étoit plein d'ivrognes ; & tout retentiſſoit du bruit de farces & de plaiſanteries obſcénes, de chanſons impudiques, de danſes, de maſcarades, & de toutes ſortes de diſſolutions. Il n'y avoit donc rien de ſi importun pour eux, comme on le peut penſer, ni qui leur fût tant à charge, que la préſence de Dion, qui ne donnoit dans aucun de ces plaiſirs. C'eſt

Athen. lib. 10. pag. 435.

pourquoi, prétant à ses vertus les couleurs les plus apparentes du vice, ils trouvérent le moien de le calomnier auprès du Prince, & de faire passer sa gravité pour arrogance, & sa liberté de parler pour une insolence séditieuse. S'il vouloit donner quelques sages conseils, on le traitoit de sévére pédagogue, qui s'ingéroit mal-à-propos de faire des leçons & des reproches au Prince; & s'il refusoit de faire la débauche avec les autres, c'étoit, disoit-on, un misanthrope & un atrabilaire, qui du haut de sa vertu méprisoit tous les autres, & s'érigeoit en censeur du genre humain.

Aussi faut-il avouer qu'il avoit naturellement dans l'air & dans les maniéres quelque chose d'austére & de dur, qui sentoit la hauteur, & qui étoit capable de rebuter, non seulement un jeune Prince nourri continuellement de flateries & de complaisances, mais les meilleurs même de ses amis, & ceux qui lui étoient le plus fortement attachés. Pleins d'admiration pour sa droiture, sa fermeté, & sa noblesse de penser, ils lui représentoient que pour un homme

d'Etat, qui a besoin de savoir manier les esprits pour les conduire à son but, il avoit dans l'humeur quelque chose de trop rude & de trop sauvage.

Plat. Epist. 4. Platon, dans la suite, travailla à le corriger de ce défaut, en le liant particuliérement avec un Philosophe qui avoit du jeu & de l'agrément dans l'esprit, & qui étoit fort propre à lui inspirer des maniéres douces & insinuantes. Il l'en fit aussi souvenir dans une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainsi : » Faites réfléxion, je » vous prie, qu'on trouve que vous » manquez de douceur & d'affabi- » lité ; & mettez-vous bien dans l'es- » prit que le moien le plus sûr de » faire réussir les affaires, c'est de se » rendre agréable à ceux avec qui » l'on a à traiter. La [a] fierté écarte le » monde, & réduit un homme à la » solitude. « Malgré ce défaut, il ne laissoit pas d'être fort considéré en Cour, où la supériorité de ses lumiéres, & un mérite transcendant, le rendoient absolument nécessaire, sur-tout dans un tems où l'Etat étoit

a Ἡ δ' αὐθάδεια ἐρημίᾳ ξύνοικος. *M. Dacier traduit ainsi ces mots :* La fierté est toujours compagne de la solitude. *J'ai montré ailleurs en quoi cette version étoit vicieuse.* Man d'enseign. Tom. 3. p. 505.

menacé de grands orages.

Comme il croioit que tous les vices du jeune Denys venoient de la mauvaise éducation qu'il avoit eue, & de la profonde ignorance où il étoit de ses devoirs, il sentit bien que le premier pas qu'il y avoit à faire étoit de le lier, s'il étoit possible, avec des personnes d'esprit, dont la conversation solide, mais agréable, pût l'instruire en le divertissant. Car ce Prince, par lui-même, n'avoit point un mauvais fonds.

Plut. in Dion. pag. 962. Plat. Epist. 7. pag. 327. 328.

La suite fera voir que Denys le jeune avoit de la disposition pour le bien & pour la vertu. Il ne manquoit pas de goût & d'ouverture pour les arts & pour les sciences. Il savoit faire cas du mérite & des talens qui distinguent les hommes. Il aimoit la conversation des gens habiles, & par le commerce qu'il eut avec eux il se rendit capable des connoissances les plus élevées. Il vint jusqu'à familiariser le trône avec des sciences qui ne sont pas en possession d'en approcher de si près, & en les rendant de la sorte comme ses favorites, il les enhardit, & par une protection qui leur tenoit lieu de lettres de Noblesse, il les mit

en honneur. Il n'étoit pas insensible non plus aux douceurs de l'amitié. Dans l'intérieur de sa maison il étoit bon parent & bon maître, & il se faisoit aimer de ceux qui l'approchoient. Son naturel ne le portoit point a la violence ni a la cruauté, & l'on peut dire qu'il étoit Tyran par succession & par héritage, plutôt que par goût & par inclination.

Tout cela montre qu'on auroit pû faire de lui un assez bon Prince, si d'abord on avoit pris soin de cultiver les heureuses dispositions qu'il avoit apportées en naissant. Mais son pere, à qui tout mérite, jusques dans ses enfans même, faisoit ombrage, s'étoit appliqué à étoufer en lui toute semence de bien, tout sentiment de noblesse & d'elévation par une éducation basse & obscure, afin que dans la suite il ne pût rien entreprendre contre lui. Il s'agissoit donc de lui trouver un homme du caractére que j'ai marqué, ou plutôt de lui inspirer à lui-même le desir de le chercher.

C'est à quoi Dion travailla avec une merveilleuse dextérité. Il lui parloit souvent de Platon, le plus habile & le plus illustre des Philosophes,

dont il avoit connu le mérite par lui-même, & a qui il étoit redevable de ce qu'il ſavoit. Il faiſoit valoir la beauté de ſon génie, l'étendue de ſes connoiſſances, la douceur de ſon caractere, l'agrément de ſa converſation. Sur tout il le lui repreſentoit comme l'homme du monde le plus capable de le former dans l'art de regner, d'où dependoit ſon propre bonheur, & celui des peuples. Il lui faiſoit entendre que ſes ſujets, gouvernés deſormais avec douceur, comme une famille eſt gouvernée par un bon pere, rendroient volontairement à ſa modération & a ſa juſtice les devoirs qu'ils ne rendoient que malgré eux a la force & a la violence, & que par-la il deviendroit de Tyran un Roi juſte, a qui tout ſe ſoumettroit par amour.

Il eſt incroiable combien ces diſcours, jettés de tems en tems dans la converſation comme par hazard, ſans affectation, & ſans qu'il parût de deſſein prémédité, allumérent dans l'eſprit du jeune Prince un deſir ardent de connoitre Platon, & de l'entretenir. Il lui ecrivit des lettres egalement preſſantes & obligeantes. Il

dépécha à Athénes couriers ſur couriers, pour hâter ſon voiage. Platon, qui en craignoit les ſuites, & qui n'en eſpéroit pas beaucoup de fruit, traînoit l'affaire en longueur, & ſans refuſer abſolument, il faiſoit aſſez ſentir qu'il auroit de la peine à ſe déterminer. Les obſtacles & les difficultés qu'on oppoſoit à la demande du jeune Prince, loin de le rebuter, ne ſervirent, comme il arrive ordinairement, qu'à enflammer ſes deſirs. Les Philoſophes Pythagoriciens, établis dans la grande Gréce en Italie, joignirent leurs priéres aux ſiennes & à celles de Dion, qui de ſon côté redoubla ſes inſtances, & emploia les raiſons les plus fortes pour vaincre la répugnance de Platon. » Il » s'agit, lui diſoit-il, non d'un ſimple particulier, mais d'un Prince » puiſſant, dont le changement en» traînera celui de tous ſes Etats; & » vous en connoiſſez l'étendue. C'eſt » lui-même qui fait toutes les avan» ces, qui vous preſſe & vous ſolli» cite de venir à ſon ſecours, & qui » emploie auprès de vous le crédit de » tous vos amis. Quelle conjoncture » plus favorable pouvons-nous attendre

dre que celle que la divine provi- «
dence nous offre ? Ne craignez-vous «
point que vos délais ne donnent aux «
flateurs qui environnent le jeune «
Prince le tems de l'attirer à eux, & «
de le faire changer de résolution ? «
Quels reproches auriez-vous à vous «
faire, & quel déshonneur même se- «
roit-ce pour la Philosophie, si l'on «
disoit un jour que Platon, pouvant «
par les conseils qu'il auroit donnés «
à Denys, établir dans la Sicile un «
gouvernement sage & moderé, l'a «
replongée dans tous les maux de la «
tyrannie par la crainte d'essuier les «
fatigues d'un voiage, ou par je ne «
sai quelles autres difficultés imagi- «
naires ? »

Platon ne put résister à de si vives *Plut. p. 962.* sollicitations. Vaincu par la considération de ce qu'il se devoit à lui-même, comme il nous l'apprend dans ses écrits, & pour ne pas donner aux hommes un prétexte de lui reprocher qu'il n'étoit Philosophe qu'en paroles, & que jamais il n'avoit mis la main à l'œuvre pour paroitre tel par ses actions ; & d'ailleurs envisageant le grand bien que son voiage pour-

roit procurer à la Sicile, il se laissa persuader.

Les flateurs qui étoient à la Cour de Denys, effraiés de la résolution qu'il avoit prise malgré leurs remontrances, & redoutant la présence de Platon dont ils prévoioient toutes les suites, se liguérent ensemble contre lui comme contre un ennemi commun. Ils jugeoient bien que si, selon les maximes du nouveau gouvernement, tout se réduisoit au vrai mérite, & qu'il n'y eût plus de bienfaits à attendre de la part du Prince que pour les services rendus à l'Etat, ils n'auroient plus de part à la faveur, & ne feroient que se morfondre à la Cour. Ainsi ils dressérent une forte batterie pour empêcher l'effet du voiage qu'ils ne pouvoient traverser. Ce fut d'engager le Prince à rappeller d'éxil Philiste, non seulement homme de guerre, mais grand historien, très-éloquent, fort versé dans les Lettres, & zélé partisan de la tyrannie ; pour avoir en lui un contrepoids capable de contrebalancer Platon & toute sa philosophie. Exilé par le vieux Denys pour quelque mécontentement

personnel, il s'étoit retiré dans la ville d'Adria ; & l'on croit qu'il y composa la plus grande partie de ses Ecrits. Il avoit fait l'histoire d'Egypte en douze livres, celle de Sicile en onze, & celle de Denys le Tyran en six. Il ne nous est rien resté de tous ces ouvrages. Ciceron [a] lui donne de grands éloges, jusqu'à dire qu'il étoit presque un petit Thucydide, *pene pusillus Thucydides* ; pour faire entendre qu'il l'imitoit, & qu'il en approchoit. Il fut donc rappellé. En même tems les Courtisans adresserent à Denys des plaintes contre Dion, l'accusant d'avoir eu des conférences avec Théodote & Héraclide, ennemis secrets du Prince, pour chercher avec eux les moiens de détruire la tyrannie.

Diod. lib. 13. p. 222

Les affaires étoient en cet état, quand Platon arriva en Sicile. Il y fut reçu avec des caresses infinies, & avec les plus grands honneurs. A la descente de sa galére il trouva un des

Plut. in Dion. p. 963 964.

a Hunc (Thucydidem) consecutus est Syracusius Philistus, qui cùm Dionysii Tyranni familiarissimus esset, otium suum consumpsit in historia scribenda, maximéque Thucydidem est, sicut mihi videtur, imitatus. *Cic. de orat. lib.* 2. *n.* 57.

Siculus ille, creber, acutus, brevis, pene pusillus Thucydides. *Id. Epist.* 13 *ad. Q. frat. l.* 2.

chars du Prince, attelé & paré magnifiquement. Le Tyran offrit un ſacrifice comme pour un très-grand bonheur qui lui étoit arrivé. Il ne ſe trompoit pas. Un homme ſage, & capable de donner de bons conſeils à un Prince, eſt un tréſor précieux & ineſtimable pour tout un roiaume. Mais il eſt rare qu'on en connoiſſe le prix, & encore plus rare qu'on en faſſe l'uſage qu'on devroit.

Platon trouva les plus heureuſes diſpoſitions du monde dans le jeune Denys, qui ſe livra ſans réſerve à ſes leçons & à ſes conſeils. Mais, comme il avoit lui-même infiniment profité des avis & des exemples de Socrate ſon maître, le plus habile homme qu'ait eu le paganiſme pour faire goûter la vérité, il eut ſoin de manier l'eſprit du jeune Tyran avec une adreſſe merveilleuſe, évitant de heurter de front ſes paſſions, travaillant à gagner ſa confiance par des maniéres douces & inſinuantes, & ſur tout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable, pour la rendre en même tems victorieuſe du vice, qui ne retient les hommes dans ſes liens qu'à force d'attraits, de douceurs, & de

délices.

Le changement fut promt & étonnant. Le jeune Prince, plongé jusques-là dans l'oisiveté, dans la molleſſe, & dans l'ignorance de tous ſes devoirs qui en eſt une ſuite inévitable, ſortant comme d'un ſommeil létargique, commença à ouvrir les yeux, à entrevoir la beauté de la vertu, à goûter les douceurs & les charmes d'une converſation également ſolide & agréable; & il ſe livra avec autant d'empreſſement au deſir d'apprendre & de s'inſtruire, qu'il en avoit eu auparavant d'éloignement & d'horreur. La Cour, qui eſt le ſinge des Princes, & qui ſuit en tout leurs inclinations, entra dans les mêmes ſentimens. Toutes les ſales du Palais, comme autant d'écoles de Géométrie, étoient pleines de la pouſſiére dont les Géométres ſe ſervent pour tracer leurs figures; & en très-peu de tems l'étude de la Philoſophie & des plus hautes ſciences, devint le goût dominant & général.

Le grand fruit de ces études, par raport à un Prince, n'eſt pas ſeulement de lui remplir l'eſprit d'une infinité de connoiſſances très-curieuſes,

très-utiles ; & ſouvent trés-néceſſaires ; mais encore plus de le retirer de l'oiſiveté, de l'indolence, & des vains amuſemens de la Cour ; de l'accoutumer à une vie appliquée & ſérieuſe ; de lui faire naître le deſir de s'inſtruire des devoirs de la roiauté, & de connoître ceux qui ont excellé dans l'art de régner ; en un mot de le mettre en état de gouverner par lui-même, & de voir tout par ſes propres yeux, c'eſt-à-dire, d'être véritablement Roi. Mais c'eſt à quoi les Courtiſans & les flateurs s'oppoſérent de concert, comme cela arrive ordinairement.

Ils furent ſérieuſement effraiés d'un mot qui échapa à Denys, & qui montroit quelle impreſſion avoient déja fait ſur ſon eſprit les diſcours qu'on lui avoit tenus ſur le bonheur d'un Roi qui eſt aimé tendrement de ſes ſujets comme un pere, & ſur la vie malheureuſe d'un Tyran qui en eſt haï & déteſté. Quelques jours après l'arrivée de Platon, échut le tems d'un ſacrifice ſolennel que l'on faiſoit tous les ans dans le Palais pour la proſpérité du Prince. Là le Héraut aiant prononcé à haute voix ſe-

lon la coutume cette priére, *Qu'il plût aux Dieux de maintenir lontems la Tyrannie, & de conserver le Tyran :* Denys, qui étoit tout proche, & à qui ces noms commençoient à devenir odieux, lui dit tout haut : *Ne cesseras-tu point de me maudire ?* Cette parole allarma infiniment Philiste & son parti. Ils jugérent de là que le tems & une longue habitude rendroient invincible & insurmontable le pouvoir de Platon sur l'esprit de Denys, puisqu'un commerce de peu de jours avoit déja changé entiérement l'esprit de ce jeune Prince. Ils songérent donc à dresser contre lui des machines encore plus fortes qu'auparavant.

Ils commencérent par jetter du ridicule sur la vie retirée qu'on faisoit mener à Denys, & sur les études ausquelles on l'appliquoit, comme s'il s'agissoit d'en faire un Philosophe. Ils allérent plus loin, & travaillérent de concert à lui rendre suspect, & même odieux, le zêle de Dion & de Platon, en [a] les lui représentant comme d'incommodes censeurs & d'impérieux pédagogues, qui prenoient

[a] Tristes & superciliosos alienæ vitæ censores, publicos pædagogos. *Senec. Epist.* 123.

ſur lui une autorité qui ne convenoit ni à ſon âge, ni à ſon rang. Il [a] n'eſt pas étonnant qu'un jeune Prince comme Denys, qui avec le plus excellent naturel & au milieu des meilleurs exemples auroit eu bien de la peine à ſe ſoutenir, ait enfin ſuccombé à une tentation ſi délicate dans une Cour infectée depuis longtems, où il n'y avoit d'émulation que pour le vice, & où il étoit environné d'une troupe de flateurs qui ne ceſſoient de le louer & de lui applaudir en tout.

Le principal ſoin des Courtiſans fut de décrier la perſonne & la conduite de Dion même, non plus ſéparément ni en ſecret, mais tous enſemble & à découvert. Ils diſoient hautement, & à quiconque vouloit l'entendre, que c'étoit une choſe toute viſible qu'il ſe ſervoit de l'éloquence de Platon pour enchanter & pour enſorceler Denys, afin que ce Prince venant à quitter volontairement le trône, il s'en ſaisît, & y établît les enfans d'Ariſtomaque, qui étoient ſes ne-

a Vix artibus honeſtis pudor retinetur, nedum inter certamina vitiorum pudicitia, aut modeſtia, aut quidquam probi moris ſervaretur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 15.*

veux. Ils répandoient publiquement qu'il étoit bien fâcheux de voir que les Athéniens étant venus autrefois en Sicile avec de grandes forces & par terre & par mer, y avoient tous péris ſans avoir pu prendre Syracuſe ; & que maintenant avec un ſeul Sophiſte ils vinſſent à bout de détruire la tyrannie de Denys, en perſuadant à ce Prince de caſſer les dix mille étrangers qui compoſoient ſa garde, de ſe défaire des quatre cens galéres qu'il tenoit toujours armées, de congédier les dix mille hommes de cheval, & de réformer la plus grande partie de ſon infanterie, pour aller chercher dans l'Académie (c'étoit le lieu où Platon tenoit ſes aſſemblées) un prétendu ſouverain bien qu'on n'expliquoit point, & pour ſe rendre heureux en idée par l'étude de la Géométrie, en abandonnant à Dion & à ſes neveux une félicité réelle & ſolide, qui conſiſte dans la domination, dans les richeſſes, dans le luxe, & dans les plaiſirs.



§. II. *Exil de Dion. Peu de tems après Platon quitte la Cour, & retourne en Gréce. Dion s'y fait admirer par tous les ſavans. Second voiage de Platon à Syracuſe.*

Les Courtisans, attentifs à profiter de tous les momens favorables, obſédoient ſans ceſſe le jeune Prince ; & couvrant leur ſecret deſſein d'une apparence de zêle pour ſes intérêts, & d'une modération affectée à l'égard de Dion, ils ne ſe laſſoient point de l'exhorter à prendre de ſages meſures pour mettre ſon trône & ſa vie en ſureté. Tous ces diſcours produiſirent d'abord dans l'eſprit de Denys de violens ſoupçons contre Dion, qui dégénérérent bientôt en une furieuſe colére, & éclatérent par une rupture ouverte. On apporta ſecrettement à Denys des lettres que Dion écrivoit aux ambaſſadeurs de Carthage, dans leſquelles il leur mandoit que *quand ils voudroient traiter de paix avec Denys, ils ne fiſſent point leurs conférences qu'il n'y fût préſent, parce qu'il leur aideroit à faire leur traité plus ferme & plus ſolide.* Denys lut ces lettres à Philiſte, &

aiant concerté avec lui ce qu'il devoit faire, il amusa & trompa Dion par les dehors d'une feinte réconciliation, le mena seul au dessous de la citadelle sur le bord de la mer, lui montra ses lettres, & l'accusa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut se justifier, mais il refusa de l'entendre ; & à l'heure même il le fit monter sur un brigantin, & ordonna aux matelots de le mener sur les côtes d'Italie, & de l'y laisser. Dion, aussitôt après, fit voile de là au Péloponnése. *Diod. lib. 16. pag. 410. 411.*

Un traitement si dur & si injuste ne pouvoit pas manquer de faire un grand éclat, & de révolter toute la ville, sur tout le bruit s'étant répandu, quoique sans fondement, qu'on avoit fait mourir Platon. Denys, qui en craignoit les suites, s'appliqua à adoucir les esprits, & à étoufer les plaintes. Il donna aux parens de Dion deux vaisseaux, afin qu'ils y chargeassent toutes ses richesses & toute sa maison, car il avoit un équipage de Roi, & qu'ils l'allassent trouver dans le Péloponnése. *Plut. p. 962.* *Plat. Epist. 7.*

Dès que Dion fut parti, Denys fit changer de logement à Platon, & le

fit paſſer dans la Citadelle, en apparence pour lui faire honneur, mais en effet pour s'aſſurer de ſa perſonne, & pour l'empêcher d'aller joindre Dion. Sa vûe auſſi, en l'approchant de lui, pouvoit être de ſe mettre en état de l'entendre plus ſouvent & plus commodément. Car, charmé par la douceur de ſa converſation, & cherchant lui-même à lui plaire en tout & à s'en faire aimer, il avoit conçu pour lui une eſtime, ou plutôt une paſſion, qui alloit juſqu'à la jalouſie, mais une jalouſie violente, qui ne pouvoit ſouffrir ni compagnon ni rival. Il vouloit le poſſéder tout ſeul, regner ſeul dans ſon eſprit & dans ſon cœur, en être ſeul eſtimé & aimé. Il paroiſſoit diſpoſé à lui céder tous ſes tréſors & toute ſon autorité, s'il vouloit l'aimer plus que Dion, & ne pas préférer l'amitié de Dion à la ſienne. Plutarque a raiſon d'appeller cet amour, *un amour tyrannique*. Platon avoit beaucoup à en ſouffrir. Car cette paſſion avoit tous les ſymptomes de la jalouſie la plus marquée. [a] Tantôt c'étoient des marques d'ami-

ἠράσθη τυραννικὸν ἔρωτα.

a In amore hæc omnia inſunt vitia, ſuſpiciones, inimicitiæ, injuriæ, induciæ, bellum,

tié, des careſſes, & une effuſion de cœur ſans borne & ſans fin : tantôt des reproches, des menaces, & des emportemens furieux : bientôt après, des repentirs, des larmes, & d'humbles priéres pour obtenir ſon pardon.

Dans ce tems-là il ſurvint, fort à propos pour Platon, une guerre qui obligea Denys à le renvoier, & à lui rendre ſa liberté. A ſon départ il voulut le combler de préſens que Platon refuſa, ſe contentant de la promeſſe qu'il lui fit de rappeller Dion le printems ſuivant : mais il ne tint pas ſa promeſſe, & lui envoia ſeulement ſes revenus, priant Platon dans ſes lettres de l'excuſer s'il avoit manqué au tems préfix, & d'en accuſer la guerre ſeule. Il lui donna ſa parole, qu'auſſitôt que la paix ſeroit concluë, il feroit revenir Dion, à condition pourtant qu'il ſe tiendroit en repos, qu'il ne ſe méleroit de rien, & qu'il ne le décrieroit point dans l'eſprit des Grecs.

Platon s'en retournant en Gréce, paſſa à Olympie pour voir les Jeux,

pax rurſum. *Terent. in Eunuch.*

In amore hæc ſunt mala, bellum, Pax rurſum. *Horat.*

Il ſe trouva logé avec des étrangers conſidérables. Il mangeoit avec eux, paſſoit avec eux les journées entiéres, & vivoit d'une maniére très ſimple & très commune, ſans jamais leur parler ni de Socrate ni de l'Académie, & ſans leur faire connoitre de lui autre choſe ſinon qu'il s'appelloit Platon. Ces étrangers étoient ravis d'avoir trouvé un homme ſi doux & ſi ſociable: mais comme il ne parloit que de choſes fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fût ce Philoſophe dont la réputation faiſoit tant de bruit. Les Jeux finis, ils allérent avec lui à Athénes, où il les logea. Ils n'y furent pas plutôt qu'ils le priérent de les mener voir ce fameux Philoſophe qui portoit même nom que lui, & qui étoit diſciple de Socrate. Platon leur dit en ſouriant que c'étoit lui-même; & ces étrangers, ſurpris d'avoir poſſédé un ſi riche tréſor ſans le connoitre, ſe ſurent mauvais gré à eux-mêmes, & ſe firent de ſecrets reproches, de n'avoir pas diſcerné tout le mérite de ce grand homme à travers les voiles de la ſimplicité & de la modeſtie dont il le couvroit, & l'en admirérent encore davantage.

Le tems que Dion passa à Athénes ne lui fut pas inutile : il l'emploia principalement à l'étude de la philosophie, pour laquelle il avoit un grand goût, & qui étoit devenue sa passion. Il [a] sut pourtant, ce qui n'est pas aisé, la renfermer dans de justes bornes, & il ne s'y livra jamais aux dépens de son devoir. Ce fut pour lors que Platon le lia d'une amitié particuliére avec Speusippe son neveu, qui joignant à la gravité d'un philosophe les maniéres aisées & insinuantes d'un homme de Cour, savoit mêler agréablement les jeux & les plaisirs honnêtes aux occupations les plus sérieuses : & qui, par ce caractére assez rare dans un savant, étoit plus propre que personne à adoucir ce qu'il y avoit de trop dur & de trop austére dans l'humeur de Dion.

Plut. in Dion. p. 964.

Pendant que Dion étoit à Athénes, le tour de Platon vint de donner des Jeux & de faire représenter des Tragédies à la fête de Bachus, ce qui se faisoit avec beaucoup de magnificence & à grands frais, par l'émula-

a Retinuitque, quod est difficillimum, ex sapientia modum. *Tacit. in vit. Agric. n. 4.*

tion extraordinaire qui s'y étoit introduite. Dion fournit à toute la dépense, Platon, qui ne cherchoit qu'à le faire paroitre, aiant bien voulu lui céder cet honneur, afin que sa magnificence le fît encore plus aimer & estimer des Athéniens.

Dion visita aussi les autres villes de Gréce, se trouvant à toutes les fêtes & à toutes les assemblées, & s'entretenant avec les plus excellens esprits & les plus profonds dans la politique. Ce n'étoit point par une fierté & une hauteur assez ordinaires aux personnes de son rang, qu'il se distinguoit dans les compagnies, mais au contraire par un air simple & modeste, & plus encore par la beauté de son génie, l'étendue de ses connoissances, & la sagesse de ses réflexions. Toutes les villes lui rendirent de grands honneurs, jusques-là que les Lacédémoniens le déclarérent citoien de Sparte, sans se mettre en peine de la colére de Denys, quoi qu'alors actuellement il leur donnât un secours très utile dans la guerre qu'ils avoient contre les Thébains. Tant de marques d'estime & de distinction réveillérent la jalousie du Tyran. Il

cessa d'envoier à Dion les revenus de ses terres, & les fit régir par ses propres Receveurs.

Après que Denys eut fini la guerre qu'il soutint en Sicile, dont l'histoire ne nous apprend aucune circonstance, il craignit que le traitement qu'il avoit fait à Platon ne le décriât parmi les philosophes, & ne le fît passer pour leur ennemi. C'est pourquoi il fit venir à sa Cour les plus savans hommes d'Italie, & il tenoit dans son palais des assemblées où il s'efforçoit, par une folle ambition, de les surpasser tous en éloquence & en profondeur de savoir, débitant mal-à-propos les discours qu'il avoit retenus de Platon. Mais comme ces discours n'étoient que dans sa mémoire, & que le cœur n'en avoit point été touché, la source en fut bientôt tarie. Alors il sentit ce qu'il avoit perdu de n'avoir pas mieux profité du trésor de sagesse qu'il possédoit chez lui, & de n'avoir pas écouté jusqu'au bout les admirables leçons du plus grand Philosophe qui fût au monde.

Plat. Epist. 7. pag. 338-340. Plut. in Dion. p. 964-966.

Comme tout est violent & fougueux dans les Tyrans, Denys se

ſentit ſaiſi tout-à-coup d'une impatience démeſurée de revoir Platon, & il mit tout en œuvre pour y réuſſir. Il obligea Architas & les autres philoſophes Pythagoriciens à lui écrire qu'il pouvoit venir en toute ſureté, & à ſe rendre cautions qu'on lui tiendroit toutes les paroles qu'on lui avoit données. Ils envoiérent de leur part Archidémus à Platon, & Denys fit partir en même tems de ſon côté deux galéres à trois rangs de rames avec pluſieurs de ſes amis, pour obtenir de lui par leurs priéres ce qu'il deſiroit. Il lui écrivit auſſi des lettres de ſa main, où il lui déclaroit nettement que s'il ne ſe laiſſoit perſuader de venir en Sicile, Dion ne devoit rien attendre de lui; au lieu que, s'il venoit, il n'y avoit rien qu'il ne fût diſpoſé à faire en ſa faveur.

Dion reçut par la même voie pluſieurs lettres de ſa femme & de ſa ſœur, qui le preſſoient d'obtenir de Platon qu'il fît ce voiage, qu'il contentât l'impatience de Denys, & qu'il ne lui donnât point de nouveaux prétextes d'en uſer mal à ſon égard. Quelque répugnance qu'eût Platon pour ce voiage, il ne put réſiſter à de

si vives sollicitations, & il se détermina à aller pour la troisiéme fois en Sicile à l'âge de soixante & dix ans.

Son arrivée releva les espérances de tout le peuple, qui se flatoit que sa sagesse vaincroit enfin la tyrannie; & Denys en témoigna une joie qui ne se peut exprimer. Il le fit loger dans l'appartement des jardins qui étoit le plus honorable, & eut en lui tant de confiance, qu'il le laissoit approcher à toute heure sans le fouiller, faveur qu'il n'accordoit à aucun de ses meilleurs amis.

Après les premiéres caresses, Platon voulut entamer l'affaire de Dion qui lui tenoit fort au cœur, & qui étoit le principal motif de son voiage. Denys usa d'abord de remises: ensuite ce ne furent que plaintes & brouilleries, qui n'éclatoient point encore au-dehors. Le Tyran avoit grand soin de les cacher, s'efforçant par toutes sortes d'autres honneurs, & par toutes les attentions & les complaisances possibles, de le détourner de l'amitié qu'il avoit pour Dion. Platon, de son côté, dissimuloit; & quoiqu'il fût extrêmement choqué d'un manque de parole si indigne, il ne le faisoit pas sentir.

Comme ils en étoient en ces termes, & qu'ils pensoient que personne n'avoit pénétré leur secret, Hélicon de Cyzique, un des amis particuliers de Platon, prédit qu'il y auroit un tel jour une éclipse de soleil. Cette éclipse étant arrivée comme il l'avoit dit, & à l'heure marquée, Denys en fut tellement surpris & émerveillé, (preuve qu'il n'étoit pas grand philosophe) qu'il lui donna un talent. Aristippe, badinant sur cette avanture avec les autres philosophes, dit qu'il avoit aussi quelque chose à prédire de fort incroiable & de fort extraordinaire. Comme on le pressa de s'expliquer : » Je vous prédis, leur dit-il, qu'avant qu'il soit » peu, Denys & Platon, qui vous » paroissent si bien ensemble, seront » ennemis.

Mille écus.

En effet Denys, las de se contraindre, fit vendre toutes les terres & tous les effets de Dion, & en retint l'argent. En même tems il fit quitter à Platon l'appartement des jardins, & le logea hors du chateau au milieu de ses Gardes, qui le haïssoient de longue-main, & qui cherchoient à le tuer, parce qu'il conseilloit à

Denys de renoncer à la tyrannie, & de les casser pour vivre sans autre garde que l'amour de ses peuples. Platon reconnoit qu'il fut redevable de sa vie à l'amitié du Tyran, qui arréta la fureur des Gardes.

Architas, célébre philosophe Pythagoricien, qui tenoit le premier rang à Tarente, & y exerçoit la premiére magistrature, n'eut pas plutôt appris le grand danger où étoit Platon, qu'il envoia promtement des Ambassadeurs & une galére à trente rames pour redemander Platon à Denys, & pour le faire souvenir qu'il n'étoit venu à Syracuse que sur sa caution, & sur celle de tous les philosophes Pythagoriciens, qui lui avoient répondu qu'il n'avoit rien à craindre : qu'ainsi il ne pouvoit ni le retenir malgré lui, ni souffrir qu'on lui fît aucune insulte, sans manquer ouvertement à sa parole, & sans se décrier absolument dans l'esprit de tous les gens de bien. Ces justes remontrances réveillérent un reste de pudeur dans l'ame du Tyran, qui permit enfin à Platon de retourner en Gréce.

La philosophie & la sagesse parti- *Plut. in Moral. p. 52.*

rent avec lui du Palais. A ces conversations aussi agréables qu'utiles, à ce goût empressé pour les arts & pour les sciences, à ces entretiens graves & judicieux d'une sage politique, on vit succéder de vains [a] discours, de frivoles amusemens, & une stupide indolence, ennemie de tout ce qui étoit sérieux. La crapule & les débauches reprirent à la Cour leur ancien empire, & la changérent, d'école de vertu qu'elle avoit été sous Platon, en vraie étable de Circé.

§. III. *Dion part pour délivrer Syracuse. Promt & heureux succès de son entreprise. Horrible ingratitude des Syracusains. Bonté inouie de Dion à leur égard, & à l'égard de ses plus cruels ennemis. Sa mort.*

An.M.3643. Av.J.C 361. *Plut. in Dion. p.* 966-968.

QUAND Platon eut quitté la Sicile, Denys ne garda plus de mesures, & maria sa sœur Aréte, femme de Dion, à un de ses amis, nommé Timocrate. Un si indigne traitement fut comme le signal de la guerre. Dès ce moment Dion résolut d'attaquer à forces ouvertes le Tyran, & de se venger de toutes les injustices qu'on lui avoit

a Τὸ ληρεῖν, ἀμουσία, λήθη, εὐήθεια.

faites. Platon fit tout ce qu'il put pour le détourner de cette pensée : mais voiant que ses efforts étoient inutiles, il lui prédit les malheurs qu'il alloit causer, & lui déclara qu'il ne devoit attendre de lui ni secours, ni conseil : que puisqu'il avoit eu l'honneur d'être commensal de Denys, de loger dans son palais, & de participer aux mêmes sacrifices, il se souviendroit toujours des devoirs ausquels l'hospitalité l'engageoit ; & que pour satisfaire d'ailleurs à l'amitié qu'il avoit pour Dion, il demeureroit neutre, toujours prêt à faire les fonctions d'un bon médiateur pour les réconcilier, & toujours également opposé à leurs desseins quand ils chercheroient à se détruire.

Soit prudence, ou reconnoissance, ou conviction que Dion ne pouvoit légitimement entreprendre de détrôner Denys, Platon pensoit ainsi. D'un autre côté, Speusippe & tous les autres amis de Dion l'exhortoient continuellement à aller affranchir la Sicile qui lui tendoit les bras, & qui le recevroit avec une extrême joie. Telle étoit véritablement la disposition de Syracuse, que Speusippe, dans

le séjour qu'il y avoit fait avec Platon, avoit reconnue par lui-même. Ce n'étoit qu'un cri de tout le monde, qui pressoit & conjuroit Dion de venir : qu'il ne se mît point en peine de ce qu'il n'avoit ni vaisseaux, ni infanterie, ni cavalerie : qu'il montât seulement sur le premier vaisseau marchand qu'il trouveroit, & qu'il vînt préter sa personne & son nom aux Syracusains contre Denys.

Dion n'hésita plus à prendre ce parti, qui d'un certain côté dut lui couter beaucoup. Depuis que Denys l'avoit obligé de quitter Syracuse & la Sicile, il menoit dans son exil la vie la plus agréable qu'il soit possible d'imaginer pour un homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude: jouissant tranquillement de la conversation des philosophes ; assistant à leurs disputes ; brillant d'une maniére toute particuliére par la beauté de son génie & par la solidité de son jugement ; parcourant les villes de la docte Gréce pour y voir & y entretenir l'élite des savans & des beaux esprits, & pour y consulter les plus habiles politiques ; laissant par tout des marques de sa libéralité & de

sa magnificence ; également aimé & respecté de tous ceux qui le connoissoient; & recevant dans tous les lieux où il passoit des honneurs extraordinaires, qu'on rendoit encore plus à son mérite qu'à sa naissance. C'est du milieu d'une vie si douce qu'il s'arracha pour aller secourir sa patrie qui imploroit sa protection, & pour la délivrer du joug de la tyrannie sous lequel elle gémissoit depuis lontems.

Jamais peutêtre entreprise ne fut ni formée avec tant de hardiesse, ni conduite avec tant de prudence. Dion commença à lever en secret des troupes étrangéres par des personnes interposées, pour mieux cacher son dessein. Un grand nombre de personnes considérables, & qui étoient à la tête des affaires, se joignirent à lui. Mais, ce qui est étonnant, de tous ceux que le Tyran avoit bannis, & qui n'étoient pas moins de mille, il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnérent à cette expédition, tant la fraieur avoit saisi les esprits. Le rendez-vous fut dans l'île de Zacynthe, où les troupes s'assemblérent au nombre de près de huit cens hommes, mais tous éprouvés dans de

grandes occaſions, tous merveilleuſement exercés & robuſtes, tous d'une audace & d'une expérience au-deſſus des plus braves & des plus aguerris, & enfin très capables d'enflammer le courage des ſoldats que Dion eſpéroit trouver en Sicile, & de les porter à combattre avec toute la valeur que demandoit une ſi noble entrepriſe.

Mais quand il fut queſtion de partir, & qu'on ſut que cet armement étoit deſtiné contre la Sicile & contre Denys, car juſques-là on ne l'avoit point encore déclaré, ils furent tous conſternés, & ſe repentirent de s'être engagés dans une entrepriſe, qu'ils ne pouvoient s'empécher de regarder comme l'effet d'une témérité folle & inſenſée, qui dans un dernier deſeſpoir croit devoir tout hazarder. Dion eut beſoin ici de toute ſa fermeté & de toute ſon éloquence pour ranimer le courage des troupes, & pour diſſiper leur crainte. Mais après qu'il leur eut parlé, & que d'un ton aſſuré quoique modeſte il leur eut fait entendre qu'il ne les menoit point à cette expédition comme ſoldats, mais comme Officiers, pour les mettre à la tête de tous les

Syracuſains & de tous les peuples de Sicile préparés à la revolte depuis lontems ; la conſternation & le morne ſilence ſe changérent en cris de joie & d'allégreſſe, & ils ne demandérent plus qu'à partir.

Dion aiant préparé un ſacrifice magnifique pour l'offrir à Apollon, ſe mit à la tête de ſes troupes armées de pied en cap, & marcha ainſi en proceſſion vers le temple. Enſuite il fit un grand feſtin à toute ſa troupe. A la fin du repas, après les libations & les priéres ſolennelles, tout-à-coup la lune vint à s'éclipſer. Dion, qui étoit bien inſtruit, raſſura les ſoldats que ce phénoméne avoit d'abord effraiés. Ils s'embarquérent le lendemain ſur deux vaiſſeaux de charge. Ils étoient ſuivis d'un troiſiéme vaiſſeau qui n'étoit pas fort grand, & de deux barques à trente rames.

Qui auroit jamais cru, dit un Hiſtorien, qu'un homme, avec deux vaiſſeaux de charge, eût oſé attaquer un Prince qui avoit quatre * cens na- *Diod. lib. 16. pag. 413.*

* *On a de la peine à comprendre comment les deux Denys ont pu entretenir de ſi grandes forces de terre & de mer, leur domaine ne s'étendant que ſur une partie de la Sicile, & par conſequent étant renfermé dans des bornes fort etroites. Il eſt vrai que Syracuſe*

vires de guerre, cent mille hommes de pié, dix mille chevaux, une auſſi grande proviſion d'armes & de blé, & autant de richeſſes qu'il en faloit pour entretenir & pour ſoudoier des troupes ſi nombreuſes ? qui, outre cela, étoit maître d'une des plus grandes & des plus fortes villes qu'il y eût alors ; qui avoit des ports, des arſenaux, des citadelles imprenables, & qui étoit ſoutenu & fortifié par un grand nombre d'alliés très puiſſans ? L'événement nous apprendra ſi la force & la puiſſance ſont des chaînes de diamant pour lier un empire, comme le vieux Denys s'en étoit flaté ; ou plutôt ſi la bonté, l'humanité, la juſtice des Princes, & l'amour des ſujets, ne ſont pas des liens infiniment plus forts & plus indiſſolubles.

Plut. in Dion. p. 968-972.

Dion s'étant mis en mer avec ſa

étoit une ville que le commerce avoit rendu fort riche & fort opulente. Ces deux Princes tiroient ſans doute de groſſes contributions des villes qui étoient de leur dépendance ſoit dans la Sicile, ſoit dans l'Italie. Mais on ne comprend pas aiſément comment tout cela a pu ſuffire aux dépenſes énormes que faiſoit Denys l'ancien pour équiper de grandes flotes, pour lever & entretenir de nombreuſes armées, pour conſtruire de magnifiques bâtimens. Il ſeroit à ſouhaiter que les hiſtoriens nous donnaſſent plus de lumiéres ſur cet article.

petite troupe, ils n'avigérent douze jours par un vent foible & petit, & le treiziéme ils arrivérent à Pachyne qui est un cap de Sicile, éloigné de Syracuse d'environ douze ou quinze lieues. Dès qu'ils y eurent touché, le Pilote cria qu'on descendît promtement à terre, craignant une violente bourasque si l'on s'éloignoit de la côte. Mais Dion, qui craignoit de faire sa descente si près des ennemis, & qui aimoit mieux aborder plus loin, doubla le cap de Pachyne. Il ne l'eut pas plutôt passé, qu'il s'éleva une furieuse tempête, accompagnée de pluie, d'éclairs, & de tonnéres, qui les poussa sur la côte orientale d'Afrique, où ils coururent grand risque d'être brisés sur la pointe des rochers. Heureusement pour eux un vent de midi s'étant levé tout-à-coup contre leur espérance, ils déploiérent toutes leurs voiles, & après avoir fait leurs priéres aux dieux, ils s'avancérent en pleine mer pour gagner la Sicile. Ils coururent ainsi quatre jours fort légérement, & le cinquiéme ils entrérent dans le port de Minoa, petite ville de Sicile, & de la domination des Carthaginois, dont

Diodor. lib. 16. pag. 414-417.

le Commandant, nommé Synalus, étoit ami particulier & hôte de Dion. Ils y furent parfaitement bien reçus, & y seroient restés quelque tems pour se rafraichir, & pour se délasser des rudes fatigues qu'ils avoient essuiées pendant la tempête, s'ils n'eussent appris que Denys se trouvoit alors absent, & qu'il s'étoit embarqué peu de jours auparavant, & avoit pris la route d'Italie avec quatre-vingts vaisseaux. Les soldats demandérent avec instance qu'on les fît partir sur le champ, & Dion, aiant prié Synalus de lui envoier ses bagages quand il en seroit tems, marcha droit à Syracuse.

A mesure qu'il s'avançoit, sa troupe grossissoit considérablement par le grand nombre de ceux qui venoient de tous côtés se joindre à lui. Le bruit de sa venue s'étant répandu promtement dans Syracuse, Timocrate, qui avoit épousé la femme de Dion sœur de Denys, & à qui il avoit laissé le commandement de la ville en son absence, lui dépécha un courrier en Italie avec des lettres qui lui apprenoient l'arrivée de Dion. Mais ce courrier, près d'arriver, se trouva

ſi fatigué, aiant couru une bonne partie de la nuit, qu'il fut forcé de s'arrêter pour dormir quelque moment. Cependant un loup, attiré par l'odeur d'un morceau de chair qu'il avoit attaché à ſon ſac, accourut, & emporta la chair & le ſac où étoient les lettres. Ainſi Denys ne put apprendre que tard & par d'autres la nouvelle de l'arrivée de Dion.

Quand celui-ci fut près de l'Anape, qui n'eſt qu'à une demie lieue de la ville, il fit alte, offrit un ſacrifice ſur le bord de la riviére, & adreſſa ſes priéres au ſoleil levant. Tous ceux qui étoient préſens, voiant Dion couronné d'un chapeau de fleurs qu'il avoit pris à cauſe du ſacrifice, ſe couronnérent auſſi en même tems comme animés par un ſeul & même eſprit. Il n'avoit pas avec lui moins de cinq mille hommes de ceux qui l'avoient joint dans ſa marche. Il s'avance avec eux vers la ville. Les plus conſidérables des habitans qui y étoient reſtés, vont au-devant de lui, vétus de belles robes blanches, pour le recevoir aux portes. Dans le même tems, le peuple

alla se jetter sur les amis du Tyran ; & enlever ceux qui faisoient le métier d'espions & de délateurs, [a] GENS MAUDITS, ENNEMIS DES DIEUX ET DES HOMMES, dit Plutarque, qui couroient journellement la ville, & se mélant avec les citoiens, s'ingéroient dans toutes leurs affaires, & raportoient au Tyran ce qu'ils avoient dit & ce qu'ils avoient pensé, & souvent ce qu'ils n'avoient ni pensé ni dit. Ceux-là furent les premiéres victimes de la fureur du peuple : on les assomma sur l'heure à coups de bâton. Timocrate n'aiant pu se jetter dans la citadelle, prit un cheval, & sortit de la ville.

Dans ce moment, Dion parut à la vûe des murailles. Il marchoit à la tête de ses troupes magnifiquement armé, aiant d'un côté son frere Mégaclès, & de l'autre l'Athénien Callipe, tous deux couronnés de chapeaux de fleurs. Après lui marchoient cent soldats étrangers très bien faits, qu'il avoit choisis pour ses gardes. Les autres suivoient en bel ordre de bataille, conduits par leurs Capitaines, & par leurs Officiers. Les Syra-

a Ἀνθρώπους ἀνοσίους, καὶ θεοῖς ἐχθρούς.

cusains les voioient avec une satisfaction merveilleuse, & les recevoient comme une procession sacrée, que les dieux mêmes voioient avec plaisir, & qui leur ramenoit la Démocratie & la liberté quarante huit ans après qu'elles avoient été bannies de leur ville.

Après que Dion fut entré, il fit sonner les trompettes pour appaiser le tumulte & le bruit ; &, dès qu'on eut fait silence, il fit publier par un héraut *que Dion & Mégaclès, venus pour abolir la tyrannie, affranchissoient les Syracusains & tous les peuples de Sicile du joug du Tyran.* Et voulant haranguer lui-même le peuple, il monta au haut de la ville par le quartier de l'Achradine. Par tout où il passoit, les Syracusains avoient dressé des deux côtés des rues des tables & des coupes, & préparé des victimes ; & à mesure qu'il passoit devant leurs maisons, ils jettoient sur lui toutes sortes de fleurs, & lui adressoient leurs vœux & leurs priéres comme à un dieu. Telle a été la source de l'idolatrie, qui rendoit des honneurs divins à ceux qui avoient fait de grands biens aux peuples. Et en est-il

un qui leur ſoit plus doux & plus cher que la liberté? Au pié de la citadelle, & au-deſſous du lieu appellé Pentapyle, il y avoit une horloge ſolaire fort élevée que Denys avoit fait bâtir. Dion y monta, harangua de là le peuple répandu tout autour, & l'exhorta à faire tous ſes efforts pour recouvrer & pour conſerver ſa liberté. Les Syracuſains, ravis de l'entendre, & voulant lui marquer leur reconnoiſſance & leur affection, l'élurent lui & ſon frere Capitaines Généraux avec une autorité ſouveraine, & de leur conſentement & à leur priére même ils leur joignirent vingt des citoiens les plus conſidérables, dont la moitié étoit de ceux qui, aiant été chaſſés par le Tyran, étoient revenus avec Dion.

Enſuite aiant pris le chateau d'Epipole, il délivra tous les citoiens qui y étoient priſonniers, & l'environna de bonnes murailles. Sept jours après Denys arriva d'Italie, & entra par mer dans la citadelle. Le même jour un grand nombre de chariots apportérent à Dion les armes qu'il avoit laiſſées à Synalus, & d'abord il les diſtribua aux citoiens qui

n'en avoient point. Tous les autres s'armérent & s'équipérent le mieux qu'ils purent, ſe montrant tous pleins d'ardeur & de bonne volonté.

Denys commença par envoier des Ambaſſadeurs à Dion & aux Syracuſains. Ils firent des propoſitions qui paroiſſoient fort avantageuſes. La réponſe fut qu'avant tout il faloit abdiquer la Tyrannie. Denys ne s'en montra pas éloigné. On en vint à des entrevûes & à des pourparlers. Ce n'étoit qu'une feinte : il cherchoit à gagner du tems, & à rallentir l'ardeur des Syracuſains par l'eſpérance d'un accommodement. En effet, aiant retenu & fait priſonniers les Députés qu'on lui envoioit pour négocier, il attaqua tout d'un coup avec une grande partie de ſes troupes le mur dont les Syracuſains avoient environné la Citadelle, & y fit pluſieurs bréches. Une attaque ſi vive, à laquelle ceux-ci ne s'attendoient point, jetta le trouble & la confuſion parmi leurs ſoldats, qui prirent auſſitôt la fuite. Dion fit de vains efforts pour les arréter. Il crut que l'exemple ſeroit plus efficace que les diſcours, & ſe jetta tête baiſſée au mi-

lieu des ennemis. Il ſoutint leur choc avec un courage intrépide, & fit un grand carnage. Il fut bleſſé à la main d'un coup de pique : ſa cuiraſſe put à peine réſiſter à tous les traits qu'on lançoit contre lui, & ſon bouclier étant percé de piques & de javelines, il fut enfin porté par terre. Ses ſoldats l'enlevérent ſur l'heure du milieu des ennemis. Il leur laiſſa Timonide pour les commander, & montant à cheval il courut par toute la ville, arréta la fuite des Syracuſains, & aiant pris les ſoldats étrangers qu'il avoit laiſſés pour garder le quartier de l'Achradine, il les mena tous frais contre les troupes de Denys déja fatiguées, & entiérement rebutées d'une ſi vigoureuſe réſiſtance à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Ce ne fut plus un combat, mais une déroute. Grand nombre de ces ſoldats demeura ſur la place, le reſte ſe ſauva avec peine vers la citadelle. Cette victoire fut éclatante & glorieuſe. Les Syracuſains, pour récompenſer la valeur de ces ſoldats étrangers, leur donnérent à chacun une ſomme aſſez conſiderable ; & ces ſoldats honorérent Dion d'une couronne d'or.

Auſſi-tôt après il vint de la part de Denys des hérauts chargés de pluſieurs lettres pour Dion de la part des femmes de ſa maiſon, & d'une auſſi de Denys même. Dion les fit toutes lire en pleine aſſemblée. Celle de Denys étoit tournée en forme de priére & de juſtification, mélée cependant de terribles menaces contre les perſonnes qui devoient être les plus cheres à Dion, contre ſa ſœur, ſa femme, & ſon fils. Elle étoit écrite avec un art & une adreſſe merveilleuſement propre à rendre Dion ſuſpect. Denys le faiſoit ſouvenir de tout ce qu'il avoit fait autrefois avec tant d'ardeur & de zêle pour le maintien de la tyrannie. Il l'exhortoit en termes couverts & cachés, mais aſſez clairs pour être entendus, à ne pas l'abolir entiérement, à la garder pour lui-même, à ne pas remettre en liberté des hommes qui dans le fond du cœur ne l'aimoient point, & à ne pas abandonner au caprice d'une multitude inconſtante & violente ſon propre ſalut, & celui de ſes amis & de ſes parens.

La lecture de cette lettre produiſit l'effet que Denys s'étoit propoſé. Les *Plut. pag. 972-975. Diod. l. 16. p. 419-422.*

Syracuſains, ſans être touchés de la bonté de Dion pour eux, & de la grandeur d'ame qui lui faiſoit oublier ſes plus chers intérêts & étoufer la voix du ſang & de la nature pour leur procurer la liberté, prirent ombrage de ſa trop grande autorité, & conçurent contre lui d'injuſtes ſoupçons. L'arrivée d'Héraclide acheva de les déterminer. C'étoit un des bannis, homme de guerre & fort connu dans les troupes par les commandemens conſidérables qu'il avoit eus ſous les Tyrans, plein de hardieſſe & d'ambition, & ennemi ſecret de Dion avec qui il avoit eu quelque différent dans le Péloponnéſe. Il étoit arrivé à Syracuſe avec ſept galéres à trois rangs de rames & trois autres vaiſſeaux, non pour ſe joindre à Dion, mais réſolu de marcher avec ſes ſeules forces contre le Tyran. Il le trouva réduit à ſe tenir enfermé dans ſa Citadelle. Il chercha d'abord à gagner les bonnes graces du peuple, à quoi ſon air inſinuant & ouvert le rendoit fort propre, au lieu que l'auſtére gravité de Dion rebutoit la multitude, ſur-tout depuis que devenue encore plus fiére & plus difficile à

manier par la derniére victoire, [a] elle prétendoit être traitée comme un Etat populaire, avant même que d'avoir été rendue un peuple libre; c'eſt-à-dire, pour déveloper la force du mot grec, qu'elle vouloit être traitée avec complaiſance, avec ménagement, avec flaterie, avec déférence pour tous ſes caprices.

Quelle reconnoiſſance peut-on attendre d'un peuple qui ne conſulte que ſa paſſion & ſon emportement? Les Syracuſains de leur chef courent ſur le champ à l'aſſemblée, & choiſiſſent Héraclide pour leur Amiral. Dion étant ſurvenu ſe plaint hautement, & dit que la Charge dont ils venoient de revêtir Héraclide étoit un démembrement de celle qu'ils lui avoient donnée, & qu'il ne ſeroit donc plus Généraliſſime ſi un autre commandoit ſur mer. Ces remontrances obligent les Syracuſains malgré eux à ôter à Héraclide la Charge dont ils venoient de l'honorer. Au ſortir de l'aſſemblée Dion le mande, & après lui avoir fait quelques légéres réprimandes ſur l'étrange conduite qu'il gardoit à ſon égard dans

a Πρὸ τοῦ δῆμος εἶναι, τὸ δημαγωγεῖσθαι θέλοντι.

une conjonćture ſi délicate où la moindre diviſion entre eux pouvoit tout perdre, il convoque lui-même une nouvelle aſſemblée, & en préſence du peuple il nomme Héraclide Amiral, & lui fait donner des Gardes comme il en avoit lui-même.

Il prétendoit vaincre à force de bienfaits la mauvaiſe volonté de ſon rival. Héraclide, en paroles & dans tout ce qui paroiſſoit au-dehors, faiſoit la cour à Dion, confeſſoit les obligation, qu'il lui avoit, promettoit une éternelle reconnoiſſance, étoit petit & ſoumis devant lui, & exécutoit ſes ordres avec une promtitude & une ponćtualité qui montroient un homme entiérement dévoué à ſon ſervice, & qui ne cherchoit qu'à lui plaire. Mais ſous main, par ſes brigues & par ſes cabales, il ſoulevoit les eſprits contre lui, & le traverſoit en tout. Si Dion conſentoit que Denys ſortît de la Citadelle par un traité, on l'accuſoit de l'épargner & de vouloir le ſauver. Si, pour leur plaire, il continuoit le ſiége ſans vouloir prêter l'oreille à aucune propoſition d'accommodement, ils ne manquoient pas de lui reprocher qu'il

étoit bien aiſe de faire durer la guerre, afin de commander plus lontems, & de tenir toujours ſes citoiens en reſpect & en crainte.

Philiſte, qui étoit arrivé de la Pouille au ſecours du Tyran avec pluſieurs galéres, aiant été défait & mis à mort, Denys envoia offrir à Dion de lui remettre la Citadelle, les armes qui y étoient, & les troupes, avec tout l'argent néceſſaire pour les ſoudoier pendant cinq mois, ſi on vouloit, par un Traité, lui permettre de ſe retirer en Italie pour y paſſer le reſte de ſes jours, & lui accorder le revenu de certaines terres dans le voiſinage de Syracuſe qu'il déſignoit. Les Syracuſains, qui eſpéroient de prendre Denys en vie, rejettérent ces propoſitions. Denys, déchu de cette eſpérance, laiſſa la Citadelle entre les mains de ſon fils ainé Apollocrate; & aiant obſervé le moment d'un vent favorable, il embarqua ſur des vaiſſeaux ſes tréſors les plus précieux, & les perſonnes qui lui étoient les plus chéres, & fit voile vers l'Italie. AN.M. 3644. AV.J.C. 360.

On fut bien mauvais gré à Héraclide qui commandoit les galéres, de

l'avoir laissé échaper par sa négligence. Pour regagner les bonnes graces du peuple, il fait proposer dans l'assemblée un nouveau partage des terres, insinuant que le commencement de la liberté c'étoit l'égalité, comme la pauvreté étoit le commencement de la servitude. Dion s'opposant à ce Décret, ils persuadérent au peuple de retrancher la paie à ses soldats étrangers dont le nombre étoit de trois mille, d'ordonner de nouveaux partages, & de créer de nouveaux Capitaines, en se délivrant pour une bonne fois de l'insupportable sévérité de Dion. Les Syracusains le firent, & nommérent vingt-cinq nouveaux Officiers, du nombre desquels fut Héraclide.

En même tems ils envoiérent secrettement solliciter les soldats étrangers d'abandonner Dion, & de se ranger de leur côté, promettant de leur donner part dans le gouvernement de la ville comme aux citoiens naturels. Ces généreux soldats n'écoutérent point ces offres: au contraire, mettant Dion au milieu d'eux avec une fidélité & une affection dont il y a peu d'exemples, & lui

faiſant un rampart de leurs corps & de leurs armes, ils le menoient hors de la ville ſans faire le moindre mal à perſonne, mais reprochant vivement à tous ceux qu'ils rencontroient leur ingratitude & leur perfidie. Les Syracuſains, qui mépriſoient leur petit nombre, & attribuoient à crainte & lâcheté leur modération, commencérent à les charger ne doutant point qu'ils ne les défiſſent tous dans la ville, & qu'ils ne les paſſaſſent tous au fil de l'épée juſqu'au dernier.

Dion, réduit à la triſte néceſſité ou de combattre contre ſes citoiens, ou de périr avec ſes troupes, tendoit les mains aux Syracuſains, emploiant les priéres les plus tendres & les plus affectueuſes, & leur montrant la citadelle pleine d'ennemis qui contemploient avec joie tout ce qui ſe paſſoit. Les voiant ſourds & inſenſibles à toutes ſes remontrances, il commanda à ſes ſoldats de marcher ſerrés ſans faire la moindre charge. Ils obéirent, ſe contentant de faire grand bruit de leurs armes, & de pouſſer de grands cris, comme s'ils alloient ſe jetter ſur les Syracuſains. Ceux-ci furent ſi effraiés de ce mouvement,

qu'il n'en resta pas un seul, & qu'ils s'enfuirent tous par toutes les rues, sans que personne les poursuivît. Dion obligea ses soldats à presser leur marche, & il les mena vers les terres des Léontins.

Les Officiers des Syracusains, devenus l'objet des railleries & des risées de toutes les femmes de la ville, & voulant réparer leur honte, firent reprendre les armes à leurs troupes, se remirent à poursuivre Dion, & l'aiant atteint au passage d'une riviére, ils firent approcher leur cavalerie pour escarmoucher. Mais quand ils virent que Dion songeoit sérieusement à repousser leurs insultes, & que plein de feu il faisoit tourner tête à ses soldats, ils furent saisis de fraieur, & s'abandonnant à une fuite plus honteuse encore que la premiére, ils se hâtérent de regagner la ville.

Plut. pag. 975-981. Diod. pag. 422-423.

Les Léontins reçurent Dion avec de grandes marques de distinction & d'honneur. Ils firent aussi des largesses à ses soldats, & les déclarérent citoiens. Peu de jours après ils envoiérent des Ambassadeurs aux Syracusains leur demander justice pour ces

troupes qu'ils avoient si maltraitées : ceux-ci de leur côté envoiérent aussi des Députés aux Léontins pour se plaindre de Dion. Syracuse étoit dans l'enivrement d'une joie aveugle & d'une prospérité insolente, qui ne laissoit aucun lieu à la réflexion ni au jugement.

Tout conspiroit à nourrir & à enfler leur orgueil. La famine étoit si grande dans la citadelle, que les soldats de Denys, après avoir beaucoup souffert, se résolurent enfin de la livrer aux Syracusains. Ils envoiérent la nuit faire cette proposition, & ils devoient se rendre le lendemain matin. Mais au point du jour, comme ils se préparoient à exécuter le Traité, Nypsius, Général plein de prudence & de valeur, que Denys avoit envoié de Naples pour porter du blé & de l'argent aux assiégés, parut avec ses galéres, & aborda près d'Aréthuse. L'abondance succédant tout d'un coup à la disette, Nypsius mit à terre ses troupes, convoqua une assemblée, & parlant aux soldats conformément à la conjoncture présente, il les disposa à s'exposer à toutes sortes de dangers. Ainsi la ci-

tadelle, ſur le point de ſe rendre, fut ſauvée contre toute eſpérance.

Pendant ce tems-là les Syracuſains montent à la hâte ſur leurs galéres, & vont attaquer la flote ennemie. Ils coulérent à fond quelques galéres, en prirent quelques autres, & pourſuivirent le reſte juſqu'à terre. Mais ce fut cette victoire même qui devint la cauſe de leur perte. Abandonnés à eux-mêmes & à leur propre conduite, ſans Chef qui eût de l'autorité ſur eux, ſans conſeil, les Officiers comme les ſoldats, tous ſe livrent à la joie, aux feſtins, à l'ivrognerie, à la débauche, & à toute ſorte de licence. Nypſius ſut bien profiter de cet enivrement général. Il attaque la muraille qui environnoit la citadelle. S'en étant rendu maître, & l'aiant abbatue en pluſieurs endroits, il lâche ſes ſoldats dans la ville, & la leur abandonne au pillage. Tout étoit dans la confuſion & dans le deſordre. Ici les citoiens à demi endormis ſont égorgés : là les maiſons ſont pillées : d'un autre côté on emméne les femmes & les enfans, & on les fait entrer dans la citadelle malgré leurs pleurs & leurs cris.

Un ſeul homme pouvoit remédier à ce malheur, & ſauver la ville. Tous l'avoient également dans l'eſprit, mais perſonne n'oſoit le propoſer, tant ils étoient honteux de la maniére indigne dont ils l'avoient chaſſé. Comme le danger augmentoit de moment en moment, & qu'il approchoit déja du quartier de l'Achradine, dans l'extrémité & le deſeſpoir où l'on ſe trouvoit, on entendit tout d'un coup une voix qui vint du côté des alliés & de la cavalerie, *Qu'il faloit rappeller Dion, & faire venir les troupes du Péloponnéſe qui étoient dans les terres des Léontins.* Dès que quelqu'un eut eu le courage de hazarder cette parole, ce ne fut plus qu'un cri des Syracuſains, qui avec des larmes de joie & de douleur ſe mirent à prier les dieux qu'ils vouluſſent le leur ramener. L'eſpérance ſeule de le revoir leur rendit le courage, & les mit en état de tenir tête aux ennemis. Les Députés partirent ſur le champ à toute bride, & arrivérent à la ville des Léontins à l'entrée de la nuit.

Ils mettent pied à terre, & ſe jettant d'abord aux piés de Dion tout baignés de larmes, ils lui expoſent

l'extrémité où sont les Syracusains. Deja quelques Léontins & plusieurs soldats du Péloponnése, qui les avoient vû arriver, s'étoient amassés autour de Dion; & ils se doutoient bien, à voir leur empressement & leur posture humiliée, qu'il étoit survenu quelque chose de bien extraordinaire. Dès que Dion les eut entendus, il les conduisit à l'assemblée, qui se forma dans le moment: car tout le peuple y accourut avec beaucoup de zêle. Les deux principaux Députés étant introduits, expliquérent en peu de paroles la grandeur de leurs maux, & conjurérent les troupes étrangéres » de venir promtement secourir les Syracusains, & » d'oublier les mauvais traitemens » qu'ils en avoient reçus, d'autant » plus que ces infortunés en portoient » une peine bien plus grande qu'aucun des plus maltraités n'auroient » voulu leur imposer.

Ces Députés aiant fini, un morne silence régna dans tout le théatre où se tenoit l'assemblée. Dion se leva: mais, dès qu'il eut commencé à parler, un torrent de larmes lui coupa la parole. Les soldats étrangers lui

crioient d'avoir bon courage, & compatissoient à sa douleur. Enfin s'étant un peu remis, il leur parla en ces termes : » Hommes Péloponné- « siens, & vous nos Alliés, je vous « ai assemblés ici afin que vous déli- « bériez sur ce qui vous regarde : car, « pour moi, il ne m'est plus permis « de délibérer, dès que Syracuse est « en danger. Si je ne puis la sauver, « je vais périr avec elle, & m'ensé- « velir sous ses ruines. Mais pour « vous, si vous êtes résolus de nous « secourir encore cette fois, nous « qui sommes les plus imprudens & « les plus malheureux de tous les « hommes, venez relever & sauver « la ville de Syracuse qui est votre « ouvrage. Que si les justes sujets « de plainte que vous avez contre les « Syracusains vous portent à les aban- « donner dans l'état où ils se trou- « vent, & à les laisser périr; puissiez- « vous au moins recevoir des dieux « une digne récompense de l'affection « & de la fidélité que vous m'avez « témoignées jusqu'ici. Au reste, sou- « venez-vous toujours de Dion, qui « en premier lieu ne vous a point « abandonnés quand vous avez été «

» maltraités par ses citoiens, & qui
» ensuite n'a pas abandonné ses ci-
» toiens quand ils sont tombés dans
» l'infortune.

Il n'avoit pas encore cessé de parler que les soldats étrangers se levérent avec de grands cris, & le pressérent de les mener & de marcher dans le moment au secours de Syracuse. Les Députés des Syracusains, ravis de joie, les saluent, les embrassent, & leur souhaitent à Dion & à eux toutes sortes de biens & de prospérités de la part des dieux. Quand le tumulte fut appaisé, Dion ordonna à ses troupes d'aller se préparer au départ ; &, dès qu'elles auroient soupé, de se rendre avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il étoit résolu de partir cette même nuit, pour voler au secours de sa patrie.

Cependant, à Syracuse, les Officiers de Denys, après avoir fait pendant tout le jour le plus de mal qu'ils avoient pu à la ville, dès que la nuit fut venue, s'étoient retirés dans la Citadelle avec perte de quelques-uns de leurs soldats. Ce petit répit redonna courage aux Orateurs séditieux des Syracusains. Se flatant que les

ennemis demeureroient en repos après ce qu'ils venoient de faire, ils exhortérent les habitans à laisser là Dion, à ne pas le recevoir s'il venoit à leur secours avec ses troupes étrangéres, à ne pas leur céder en courage, & à sauver eux-mêmes par leurs seules forces leur ville & leur liberté. Il part donc sur le champ de nouveaux Députés vers Dion : du côté des Officiers Généraux, pour l'empêcher de venir ; de celui des principaux habitans & de ses amis, pour le prier de hâter sa marche. Ce partage de sentimens, cette variation de nouvelles, fut cause qu'il ne marcha que lentement & au petit pas.

Quand la nuit fut fort avancée, ceux qui haïssoient Dion se saisirent des portes de la ville, pour l'empêcher d'y entrer. Dans ce moment Nypsius, bien averti de tout ce qui se passoit dans Syracuse, fait sortir de la Citadelle ses soldats en plus grand nombre, & encore plus déterminés qu'auparavant. Ils achevent d'abbattre la muraille qui les enfermoit, courent par toute la ville, & la saccagent. Ce n'étoit par tout que meurtre & que sang répandu. Peu s'a-

mufoient au pillage : on ne penfoit qu'à tout ruiner & à tout détruire. Il fembloit que le fils de Denys que fon pere avoit laiffé dans la Citadelle, réduit au défefpoir, & plein d'une haine envenimée contre les Syracufains, vouloit comme enterrer la Tyrannie fous les ruines de la ville. Pour prévenir le fecours de Dion, ils eurent recours à la plus promte des défolations & des ruines, qui eft le feu; brulant de leurs propres mains avec des torches & des flambeaux de paille allumée tous les endroits où ils pouvoient atteindre, & lançant fur les autres des dards enflammés. Les Syracufains qui fuioient pour éviter les flammes, étoient égorgés dans les rues; & ceux qui, pour éviter l'épée meurtriére, fe retiroient dans les maifons, en étoient chaffés par les flammes. Car il y avoit déja beaucoup de maifons embrafées, & qui tomboient fur les paffans.

Ce furent ces flammes même qui ouvrirent la ville à Dion, en obligeant les citoyens de s'accorder pour lui en ouvrir les portes. On lui envoia courriers fur courriers pour hâter fa marche. Héraclide lui-même, c'eft-

à-dire ſon plus déclaré & plus mortel ennemi, lui députa ſon frere, & enſuite ſon oncle Théodote, pour le conjurer de venir promtement le ſecourir, n'y aiant plus perſonne qui pût faire tête à l'ennemi, lui-même étant bleſſé, & la ville preſque entiérement ruinée & réduite en cendres.

Ces nouvelles furent apportées à Dion, comme il étoit encore à ſoixante ſtades des portes. Ses ſoldats firent en cette occaſion une ſi grande diligence, & marquérent tant de bonne volonté, qu'il arriva très-promtement aux portes de la ville. Il entra dans le quartier appellé *Hécatompédon*. Là il détacha ceux qui étoient légérement armés, & les envoia contre les ennemis, afin que les Syracuſains, en les voiant, repriſſent courage. Cependant il mit en bataille ſon infanterie peſamment armée avec ceux des citoiens qui accouroient de tous côtés, & venoient ſe joindre à ſa troupe. Il les ſépara par petits corps, auſquels il donna plus de profondeur que de front, & les mit chacun ſous différens Chefs, afin qu'il pût faire tête en plus d'en-

[1] *Deux ou trois lieues.*

droits, & paroitre plus fort & plus redoutable.

Après avoir tout diſpoſé de cette maniére, & fait ſes priéres aux dieux, il marcha au travers de la ville contre l'ennemi. Par toutes les rues où il paſſoit, c'étoient des acclamations, des cris de joie, & des chants de victoire, mélés de priéres & d'exhortations de la part de tous les Syracuſains, qui appelloient Dion leur ſauveur & leur dieu, & ſes ſoldats leurs concitoiens & leurs freres. Dans ce moment il n'y eut pas un ſeul homme de la ville qui aimât aſſez ſa vie, pour n'être pas beaucoup plus en peine du ſalut de Dion que du ſien propre, & pour ne pas plus craindre pour lui que pour tous les autres enſemble, le voiant marcher le premier à un ſi grand péril au travers du ſang, du feu, & des morts, dont les rues & les places étoient toutes couvertes.

De l'autre côté la vûe des ennemis n'étoit pas moins terrible. Car la rage & le deſeſpoir les animoient, & ils étoient en bataille le long de la muraille qu'ils avoient abbattue, & dont les débris rendoient l'accès très difficile & très périlleux. Ils s'étoient ré-

duits à la défenſe de la Citadelle qui faiſoit leur ſûreté & leur retraite, n'oſant pas s'en écarter dans la crainte que la communication ne leur en fût coupée. Mais ce qui étoit le plus capable de troubler & d'effraier les ſoldats de Dion, & qui rendoit leur marche très pénible, c'étoit le danger des feux. Car, de quelque côté qu'ils tournaſſent, ils marchoient à la lueur des flammes qui dévoroient les maiſons : & il faloit qu'ils paſſaſſent ſur des ruines au milieu des feux, qu'ils s'expoſaſſent à être écraſés par de grands pans de muraille, par des planchers & par des toits qui crouloient à demi conſumés par les flammes ; & que s'ouvrant un chemin au travers d'une fumée affreuſe mélée de pouſſiére, ils conſervaſſent leurs rangs.

Quand ils eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un très petit nombre des deux côtés qui purent en venir aux mains à cauſe de la petiteſſe du lieu, & de l'inégalité du terrain. Mais enfin les ſoldats de Dion, encouragés & fortifiés par les cris & par l'ardeur des Syracuſains, firent de ſi grands efforts, que ceux de Nypſius

furent forcés. La plupart se sauvérent dans la Citadelle qui étoit fort proche, & ceux qui demeurérent dehors s'étant dissipés, furent taillés en piéces par les troupes étrangéres qui les poursuivirent.

Le tems ne permit pas que l'on goutât sur l'heure le fruit & la joie de cette victoire, ni qu'on fît les réjouissances que méritoit un si grand exploit, tous les Syracusains étant allés au secours de leurs maisons, & étant occupés toute la nuit à éteindre le feu, dont ils ne vinrent à bout qu'avec beaucoup de peine.

Dès que le jour fut venu, aucun de tous les autres Orateurs séditieux n'osa rester dans la ville : mais, se condannant eux-mêmes, ils prirent tous la fuite pour se dérober au châtiment qui leur étoit dû. Il n'y eut qu'Héraclide & Théodote qui vinrent se remettre entre les mains de Dion, avouant qu'ils en avoient très mal usé avec lui, & le conjurant de ne pas les imiter : Qu'il étoit séant & convenable à Dion, supérieur comme il étoit dans tout le reste aux autres hommes, de se montrer tel aussi par sa grandeur d'ame, en domtant

ſa colére, & accordant à des ingrats un pardon dont eux-mêmes s'avouoient indignes.

Héraclide & Théodote aiant fait ces ſupplications, les amis de Dion lui conſeilloient de ne pas épargner des hommes ſi méchans & remplis d'une ſi noire envie, mais d'abandonner Héraclide aux ſoldats, & d'exterminer du gouvernement cet eſprit de ſédition & de cabale, maladie qui tient véritablement de la fureur, & qui n'eſt pas moins à craindre ni moins funeſte que la Tyrannie même. Mais Dion, pour les adoucir, leur diſoit : « Que les autres Capitaines bornoient ordinaire- « ment leur application à ce qui pou- « voit les mettre en état de vaincre « les ennemis ; que pour lui il avoit « paſſé un fort long tems à l'Acadé- « mie à apprendre l'art de domter la « colére, l'envie, & tout eſprit de « diſpute. Que la marque de la vic- « toire que l'on a remportée ſur ſes « paſſions, n'eſt pas d'être doux & « affable à ſes amis & aux gens de « bien ; mais de ſe montrer humain « à ceux qui nous ont fait injuſtice, « & toujours prêts à leur pardonner. «

» Qu'il ne cherchoit pas tant à pa-
» roitre ſupérieur à Héraclide en puiſ-
» ſance & en prudence, qu'en bonté
» & en juſtice : car c'eſt en cela que
» conſiſte la ſupériorité véritable &
» ſolide. Que ſi Héraclide eſt un mé-
» chant, un envieux, un perfide, faut-
» il que Dion ſouille & deshonore ſa
» vertu par un lâche reſſentiment ?
» Il eſt vrai que, ſelon les loix hu-
» maines, il paroit moins d'injuſtice à
» ſe venger d'une injure, qu'à la faire
» le premier : mais, ſi on conſulte la
» nature, on trouvera que l'un &
» l'autre vient de la même foibleſſe.
» D'ailleurs il n'y a point de férocité
» qui ſoit indomtable, & qui ne ſe
» puiſſe vaincre à force de bienfaits. »
Dion, conduit par ces maximes, pardonna à Héraclide.

Il ſe remit enſuite à enfermer la Citadelle d'une nouvelle enceinte, & ordonna à tous les Syracuſains d'aller couper chacun un pieu, & de l'apporter. Et quand la nuit fut venue, il fit travailler ſes ſoldats pendant que les Syracuſains repoſoient. De cette maniére il eut environné la Citadelle d'une bonne paliſſade avant qu'on s'en fût aperçu ; de ſorte que

le lendemain matin, qand on vit la grandeur de l'ouvrage & la promtitude de l'exécution, ce fut un sujet d'admiration pour tout le monde, autant pour les ennemis que pour les citoiens.

Sa palissade achevée, il enterra les morts, & aiant mis en liberté ceux qui avoient été pris sur les ennemis, il convoqua une assemblée. Là Héraclide s'étant avancé, proposa d'élire Dion Généralissime avec autorité souveraine sur terre & sur mer. Tous les plus gens de bien & les citoiens les plus considérables reçurent favorablement cette proposition, & vouloient qu'elle fût autorisée par les suffrages du peuple. Mais la troupe des Mariniers & des Artisans, fâchée de voir sortir la charge d'Amiral des mains d'Héraclide, & persuadée, qu'encore qu'il fût peu estimable en toute autre chose, il seroit au moins plus populaire que Dion, s'y opposa de tout son pouvoir. Dion, pour ne point aigrir les esprits, se relâcha sur ce point, & remit à Héraclide le commandement général sur mer. Mais l'obstacle qu'il apporta au partage qu'ils vouloient faire des ter-

res & des maiſons, en caſſant & annullant tout ce qui avoit été ordonné ſur cette matiére, les brouilla avec lui ſans retour.

Héraclide, profitant de ces diſpoſitions ſi favorables à ſes vûes, ne manqua pas de recommencer ſes cabales & ſes intrigues contre Dion. Elles éclatérent même ouvertement par une entrepriſe qu'il fit pour ſe rendre maître de Syracuſe, & en fermer les portes à ſon rival : mais elle ne lui réuſſit pas. Un Spartiate, envoyé au ſecours de Syracuſe, moienna encore le raccommodement d'Héraclide avec Dion ſous les ſermens les plus forts, & les plus grandes aſſurances de ſoumiſſion & d'obéiſſance de la part du premier : foibles liens pour un homme qui eſt ſans probité & ſans bonne foi.

Les Syracuſains, aiant congédié leurs troupes de mer qui leur étoient devenues inutiles, donnérent tous leurs ſoins au ſiége de la Citadelle en rebâtiſſant la muraille qui avoit été abattue. Comme perſonne ne venoit au ſecours des aſſiégés, que le pain commençoit à leur manquer, & que les ſoldats devenoient mutins & n'ob-

ſervoient plus de diſcipline, le fils de Denys, ſe voiant ſans eſpérance & ſans reſſource, fit une capitulation avec Dion, par laquelle il lui remit la Citadelle avec toutes les armes & toutes les autres proviſions de guerre. Il emmena avec lui ſa mere & ſes ſœurs, remplit cinq galéres de ſes effets & de ſes gens, & alla trouver ſon pere : car Dion lui donnoit tout moyen de ſe retirer en ſûreté. Il eſt aiſé de concevoir quelle joie ce départ cauſa à toute la ville. Femmes, enfans, vieillards, tous s'empreſſérent de venir au port pour repaître leurs yeux d'un ſi agréable ſpectacle, & pour ſolenniſer un ſi beau jour, où, après tant d'années de ſervitude, le ſoleil levant commençoit à éclairer pour la premiére fois la liberté de Syracuſe.

Apollocrate aiant fait voile, & Dion marchant pour entrer dans la Citadelle, les Princeſſes qui y étoient n'attendirent pas qu'il y fût arrivé, & ſortirent au devant de lui juſqu'aux portes. Ariſtomaque menoit avec elle le fils de Dion : Aréte ſa femme marchoit après les yeux baiſſés, & fondant en larmes. Dion embraſſa d'a-

bord ſa ſœur, & enſuite ſon fils. Alors Ariſtomaque lui préſentant Aréte : » Ces larmes que vous voiez couler » de ſes yeux, lui dit-elle, pendant » que votre préſence nous rend la joie » & la vie, cette honte peinte ſur ſon » viſage, ſon ſilence même & ſon » déconcertement, vous marquent » aſſez de quelle douleur elle eſt pé- » nétrée à la vûe d'un époux à qui » malgré elle on en a ſubſtitué un au- » tre, mais qui ſeul a toujours poſ- » ſédé ſon cœur. Vous ſaluera-t-elle » comme ſon oncle ? vous embraſſe- » ra-t-elle comme ſon mari ? « Ariſtomaque aiant ainſi parlé, Dion, le viſage baigné de pleurs, embraſſa tendrement ſa femme, lui remit entre les mains ſon fils, & lui ordonna d'aller dans la maiſon où il habitoit, parce qu'il avoit jugé à propos d'abandonner la Citadelle aux Syracuſains pour plus grande marque de leur liberté.

Pour lui, après avoir récompenſé avec une magnificence vraiment roiale tous ceux qui avoient eu part à ſes heureux ſuccès chacun ſelon ſon rang & ſon mérite, comblé de gloire & d'honneur, expoſé en ſpectacle, non

ſeulement à la Sicile, mais à Carthage & à la Gréce entiére, qui le regardoient comme le plus ſage & le plus fortuné Capitaine qui eût jamais été; il conſerva toujours ſon ancienne ſimplicité, auſſi modeſte dans ſes habits, dans ſon équipage, & dans ſa table, que s'il eût vécu dans l'Académie avec Platon, & non pas avec des gens de guerre, des Officiers, & des ſoldats, qui ſouvent ne reſpirent que les plaiſirs & la magnificence. En effet, pendant que Platon lui écrivoit que *la terre entiére n'avoit les yeux attachés que ſur lui ſeul*; peu touché de cette admiration générale, il tournoit les ſiens continuellement vers l'Académie, cette école de ſageſſe & de vertu, où l'on jugeoit des grandes actions & des grands ſuccès, non par l'éclat extérieur qui les accompagne, mais par l'uſage modéré & ſage qu'on en ſait faire.

Le deſſein de Dion étoit d'établir à Syracuſe un gouvernement composé de celui de Lacédémone & de celui de Créte, mais où l'Ariſtocratie domineroit toujours, & décideroit des plus grandes affaires, par l'autorité qu'il prétendoit donner au Conſeil des an-

ciens. Il trouva encore ici de l'oppoſition du côté d'Héraclide, toujours turbulent & ſéditieux à ſon ordinaire, & uniquement occupé à gagner le peuple par ſes flateries & ſes careſſes. Un jour, que Dion l'avoit envoié appeller au Conſeil, il répondit qu'il n'iroit point, & qu'étant ſimple particulier, il ſe trouveroit à l'aſſemblée avec les autres citoiens quand elle ſeroit convoquée. Il vouloit par là faire ſa cour au peuple, & rendre Dion odieux. Celui-ci, las de ſouffrir tant d'inſultes, lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empêchés de le tuer, & leur permit de le faire. Ils allérent donc dans ſa maiſon, & ſe défirent de lui. On verra bientôt le jugement que Dion lui-même porta de cette action.

Les Syracuſains furent fort affligés de cette mort : mais comme Dion lui fit des funérailles magnifiques, qu'il ſuivit ſon convoi avec toute ſon armée, & qu'enſuite il harangua le peuple, ils s'appaiſérent, & lui pardonnérent ce meurtre, perſuadés qu'il n'étoit pas poſſible que la ville n'eût été continuellement agitée de troubles & de ſéditions tant qu'Hé-

raclide & Dion auroient gouverné ensemble.

Depuis ce meurtre Dion ne gouta plus de joie, & n'eut point de repos. Un fantôme affreux qui se présenta à lui pendant la nuit, le remplit d'un trouble effraiant & d'une noire mélancolie. C'étoit une femme d'une taille énorme, qui par son appareil, & par son air & son visage hagard, ressembloit à une furie, & qui balaioit avec violence sa maison. La mort de son fils, qui pour quelque chagrin particulier s'étoit précipité du haut d'un toit, passa pour l'accomplissement de cette apparition, & fut le prélude de ses malheurs. Callippe y mit le comble. C'étoit un Athenien, avec qui Dion avoit lié une amitié intime pendant qu'il logeoit chez lui à Athénes, & pour qui depuis il avoit toujours eu une entiére ouverture, & une confiance sans bornes. Callippe s'étant livré à des vûes d'ambition, & songeant à se rendre maître de Syracuse, ne compta plus pour rien les droits sacrés de l'amitié & de l'hospitalité, & entreprit de se défaire de Dion, qui seul pouvoit mettre obstacle à ses desseins. Quelque soin qu'il

Plut. pag. 981-983. Diod. pag. 432.

eût pris de les tenir cachés, il en transpira quelque chose jusqu'aux oreilles de la sœur & de la femme de Dion, qui ne perdirent point de tems, & travaillérent à s'assurer de la vérité du fait par une exacte recherche. Pour en prévenir l'effet, il alla les trouver fondant en larmes, & paroissant inconsolable de ce qu'on avoit pu le soupçonner d'un tel crime, & le croire capable d'un si noir attentat. Elles exigérent de lui qu'il fît ce qu'on appelloit le grand serment. Celui qui le prétoit, revétu de la mante de pourpre de la déesse Proserpine, & tenant à la main une torche allumée, prononçoit contre lui-même dans le temple les exécrations les plus terribles qu'il soit possible d'imaginer.

Le serment ne lui couta rien, mais il ne rassura pas les Princesses. Il leur venoit tous les jours de nouveaux indices de plusieurs côtés aussi bien qu'à Dion, & tous ses amis l'exhortoient à prévenir le crime de Callippe par une juste & promte punition. Il ne put jamais s'y résoudre. Le meurtre d'Heraclide, qu'il regardoit comme une tache horrible à sa réputation &

à ſa vertu, ſe préſentoit ſans ceſſe à ſon imagination allarmée, & renouvelloit par des fraieurs continuelles ſa douleur & ſon repentir. Déchiré jour & nuit par ce cruel ſouvenir, il dit qu'il aimoit mieux mourir mille fois, & tendre le cou à quiconque voudroit le tuer, que de vivre obligé tous les jours de ſe précautionner, non ſeulement contre ſes ennemis, mais encore contre les meilleurs de ſes amis.

Callippe ne méritoit pas ce nom. An.M.3646. Av.J.C.358.
Il ſe hâta d'exécuter ſon crime, & fit aſſaſſiner Dion dans ſa maiſon par des ſoldats Zacynthiens qui lui étoient entiérement dévoués. La ſœur & la femme de ce Prince furent miſes en priſon, où celle-ci accoucha, & mit au monde un fils, qu'elle réſolut d'y nourrir.

Après ce meurtre, Callippe fut quelque tems dans une fortune éclatante, s'étant rendu maître de Syracuſe par le moien des troupes dont il diſpoſoit à ſon gré, & qu'il avoit gagnées à force de préſens. Les payens croioient que la Divinité devoit punir en cette vie d'une maniére promte & éclatante les grands crimes. Auſſi Plu-

tarque observe-t-il que l'heureux succès de Callippe excita de violentes plaintes contre les dieux, comme s'ils souffroient paisiblement & sans indignation que le plus scélérat des hommes se fût élevé à une si grande puissance par une voie si détestable & si impie. La Providence ne fut pas lontems sans se justifier, & Callippe porta bientôt la peine de son crime. Etant parti avec des troupes pour se rendre maître de Catane, Syracuse se révolta contre lui, & secoua le joug d'une si honteuse servitude. Il alla ensuite attaquer Messine, où il perdit beaucoup de monde, & en particulier tous les soldats Zacynthiens qui avoient tué Dion. Aucune ville de Sicile ne voulant le recevoir, mais toutes le détestant comme un homme exécrable, il se retira à Rhége. Après y avoir traîné pendant quelque tems une vie malheureuse, il fut tué par Leptine & par Polyperchon, & l'on prétend que ce fut avec le même poignard dont on s'étoit servi pour assassiner Dion.

L'histoire fournit peu d'exemples où l'on voie une attention si marquée de la Providence à punir les grands cri-

mes, tels que ſont le meurtre, la perfidie, la trahiſon ; à les punir, dis-je, ſoit dans les auteurs de ces crimes qui les ont commandés ou exécutés, ſoit dans les complices qui y ont trempé en quelque maniére que ce ſoit. La Juſtice divine ſe fait ſentir ainſi de tems en tems, pour prouver ſon attention, & pour empêcher le débordement des crimes qu'une entiére impunité entretiendroit : mais elle ne fait pas toujours pendant cette vie ces punitions éclatantes, pour avertir les hommes qu'elle leur en réſerve de plus grandes dans une autre.

Pour Ariſtomaque & Aréte, dès qu'elles furent ſorties de priſon, Icétès de Syracuſe, qui étoit un des amis de Dion, les reçut chez lui, & en prit d'abord un grand ſoin avec une fidélité & une générosité qui auroient toujours été propoſées en exemple, s'il avoit perſévéré. Mais enfin, gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaiſſeau, & les aiant fait embarquer comme s'il les envoioit au Péloponnéſe, il donna ordre à ceux qui les menoient de les tuer ſur la route, & de les jetter dans

mer. Il ne fut pas lontems non plus ſans recevoir le chatiment de ſa noire perfidie : car aiant été pris par Timoléon, il fut mis à mort. Les Syracuſains, pour achever la vengeance de Dion, firent encore mourir les deux filles de ce traître.

Plat. Epiſt. 8. Les parens & les amis de Dion, auſſitôt après ſa mort, avoient écrit à Platon pour le conſulter ſur le parti qu'ils devoient prendre dans l'état préſent de trouble & d'agitation où ſe trouvoit Syracuſe, & pour ſavoir quelle ſorte de gouvernement il jugeoit qu'on dût y établir. Platon, qui ſavoit que les Syracuſains n'étoient capables ni de porter une entiére liberté, ni de ſouffrir une entiére ſervitude, les exhorta fortement à pacifier toutes choſes autant qu'ils pourroient, & pour cela à changer la Tyrannie, dont le nom ſeul étoit odieux, en une roiauté légitime, qui rendît l'obéiſſance douce & agréable. Il conſeilloit (&, ſelon lui, ç'avoit été l'avis de Dion) de créer trois Rois, ſavoir Hipparinus fils de Dion, un autre Hipparinus frere de Denys le jeune qui paroiſſoit fort bien intentionné pour le peuple, & Denys lui-même

ſuppoſé qu'il voulût accepter les loix qu'on lui impoſeroit ; & de leur donner à peu près la même autorité qu'avoient les Rois de Sparte. On devoit auſſi nommer trente-cinq Magiſtrats pour veiller à l'obſervation des loix, leſquels en tems de paix & de guerre auroient un grand pouvoir, & ſerviroient comme d'équilibre à celui des Rois, du Sénat, & du Peuple.

Il ne paroit pas que cet avis ait été ſuivi, & il avoit de grands inconvéniens. On ſait ſeulement qu'Hipparinus frere de Denys étant abordé à Syracuſe avec une flote & des troupes conſidérables, en chaſſa Callippe, & y exerça le ſouverain pouvoir pendant deux ans.

Diod. lib. 16. p. 436.

L'hiſtoire de Sicile que j'ai raportée juſqu'ici, comprend environ cinquante ans, depuis le commencement du premier Denys qui en régna trente-huit, juſqu'à la mort de Dion. Je reviendrai dans la ſuite aux affaires de Sicile, & j'expoſerai quelle fut la fin de Denys le jeune, & comment Timoléon rétablit la liberté à Syracuſe.



§. IV. *Caractére de Dion.*

IL EST DIFFICILE de trouver réunies dans une ſeule perſonne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans Dion. Je ne conſidére point ici ſon goût merveilleux pour les ſciences ; l'art de les aſſocier avec les plus grands emplois de paix & de guerre, d'y puiſer des régles de conduite & des maximes de gouvernement, & de s'en faire un délaſſement auſſi utile qu'honorable. Je m'attache à l'homme d'Etat ; & combien de ce côté-là eſt-il admirable ! Grandeur d'ame, nobleſſe de ſentiment, généroſité à répandre ſes biens, valeur héroïque dans les combats accompagnée d'un ſang froid & d'une prudence peu communes, un eſprit vaſte & capable des plus grandes vûes, une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers & dans les revers de fortune les plus inopinés, un amour de la patrie & du bien public porté preſque juſqu'à l'excès. Voila une partie des vertus de Dion. Le deſſein qu'il forma de délivrer ſa patrie du joug de la Tyrannie, la hardieſſe & la ſageſſe en même tems avec leſquelles il le mit

mit à exécution, font voir de quoi il étoit capable.

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, &, s'il étoit permis de parler ainſi, de plus au deſſus de l'humain, c'eſt cette grandeur d'ame & cette patience inouie avec laquelle il ſouffrit l'ingratitude de ſes citoiens. Il avoit tout quitté & tout ſacrifié pour venir à leur ſecours : il avoit réduit la Tyrannie aux abois, & touchoit au moment où il devoit les rétablir dans une entiére liberté. Pour prix de tant de ſervices, ils le chaſſent honteuſement de leur ville accompagné d'une poignée de ſoldats étrangers dont ils n'ont pu corrompre la fidélité, ils le chargent d'injures, & ajoutent à la perfidie les plus durs outrages. Il n'a, pour punir ces ingrats & ces rebelles, qu'à faire un mouvement : il n'a qu'à laiſſer agir l'indignation de ſes ſoldats. Maître de leur eſprit comme du ſien, il arréte leur impétuoſité, & ſans déſarmer leurs mains il met un frein à leur juſte colére, ne leur permettant, dans le feu même & dans l'ardeur du combat, que d'effraier & non de tuer

ſes ennemis, parce qu'il les regardoit toujours comme ſes concitoiens & comme ſes fréres.

On ne pouvoit, ce ſemble, reprocher à Dion qu'un défaut ; c'eſt qu'il avoit quelque choſe de dur & d'auſtére dans l'humeur, qui le rendoit moins acceſſible & moins ſociable, & qui éloignoit un peu de lui juſqu'aux plus gens de bien, & juſqu'à ſes meilleurs amis. Platon, & ceux qui s'intéreſſoient véritablement à ſa gloire, l'en avoient ſouvent averti. Malgré les reproches qu'on lui faiſoit de la gravité trop auſtére & de l'infléxible ſévérité avec laquelle il traitoit le peuple, il ſe piqua toujours de n'en rien relâcher, ſoit que ſon naturel fût entiérement éloigné des attraits de l'inſinuation & de la perſuaſion, ſoit que, dans le deſſein qu'il avoit de corriger & de ramener les Syracuſains gâtés & corrompus par les diſcours flateurs & complaiſans des Orateurs, il crût devoir emploier des maniéres plus fermes & plus mâles.

Dion ſe trompoit dans le point le plus eſſentiel du gouvernement. A compter depuis le trône juſqu'à la

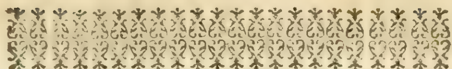
derniére place de l'Etat, quiconque eſt chargé du ſoin de gouverner & de conduire les autres, doit avant tout étudier l'art * de manier les eſprits, de les fléchir, de les tourner à ſon gré, de les amener à ſon point ; ce qui ne ſe fait point en voulant les maitriſer durement, en leur commandant avec hauteur, en ſe contentant de leur montrer la régle & le devoir avec une rigidité infléxible. Il y a, dans le bien même & dans la vertu, & dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude & une fermeté, ou plutôt une ſorte de roideur, qui ſouvent dégénére en vice, quand elle eſt pouſſée trop loin. Je ſai qu'il n'eſt jamais permis de courber la régle : mais il eſt toujours louable, & ſouvent néceſſaire, de l'amollir & de la rendre plus maniable ; ce qui ſe fait ſur tout par des maniéres douces & inſinuantes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux ſur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertiſſant avec bonté de

* *C'eſt ce qu'un ancien Poëte appelloit*, flexamina atque omnium regina rerum oratio *Cic. lib.* 1. *de divin. n.* 80.

celles qui sont plus considérables, en un mot en tâchant par tous les moiens possibles de se faire aimer, & de rendre la vertu & le devoir aimables.

La permission de tuer Héraclide qu'on obtint de Dion avec peine, ou plutôt qu'on lui arracha par force & contre son naturel aussi bien que contre ses principes, lui couta cher, & jetta dans tout le reste de sa vie un trouble & une amertume qui durérent jusqu'à sa mort, & qui en furent la principale cause.





LIVRE DOUZIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

CE LIVRE renferme principalement l'histoire de deux Chefs de Thébes fort illustres, Epaminondas & Pélopidas : la mort d'Agésilas roi de Sparte, & celle d'Artaxerxe-Mnémon roi de Perse.

§. I. *Etat de la Gréce depuis la paix d'Antalcide. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe. Ils s'emparent par fraude & par violence de la Citadelle de Thébes. Olynthe se rend.*

LA PAIX d'Antalcide, dont il a a été parlé dans le Chapitre III du Livre IX, avoit jetté parmi les villes Grecques beaucoup de semences de mécontentement & de division. En exécution de ce Traité, les Thébains avoient été contraints d'abandonner les villes de Béotie pour les laisser jouir de leur liberté, & les Corinthiens de faire sortir leur garnison

An.M. 36
Av.J.C. 3
Xenoph. Hist. Græc. l.5. p. 550-55

d'Argos, qui par là devenoit libre & indépendante. Les Lacédémoniens, auteurs & exécuteurs de ce Traité, voioient par son moien leur puissance extrêmement accrue, & ils travaillérent encore à l'augmenter. Ils forcérent ceux de Mantinée, contre qui ils prétendoient avoir eu plusieurs sujets de plainte dans la derniére guerre, d'abbattre les murailles de leur ville, & de disperser leur habitation en quatre endroits différens comme elle l'avoit été autrefois.

Diod. lib 15. [...]g. 341. Les deux Rois de Sparte Agésipolis & Agésilas, d'un caractére tout différent, pensoient aussi diversement sur l'état présent des affaires. Le premier, naturellement porté à la paix, & rigide observateur de la justice, vouloit que Sparte, qui s'étoit déja beaucoup décriée par la paix d'Antalcide, laissât jouir de leur liberté les villes Grecques comme ce traité même le portoit, & ne troublât point leur repos par un injuste desir d'étendre sa domination. L'autre au contraire, inquiet, remuant, plein de grandes vûes d'ambition & de conquêtes, ne respiroit que la guerre.

[A]n.M.3621. [A]v.J C. 383. Dans le même tems, il arriva à

Lacédémone des Députés d'Acanthe & d'Apollonie, villes très considérables de la Macédoine, au sujet d'Olynthe, ville de Thrace, possédée par des Grecs originaires de Chalcide ville d'Eubée. Athénes, après les victoires de Salamine & de Marathon, avoit conquis beaucoup de places vers la Thrace, & dans la Thrace même. Ces villes secouérent le joug dès que Lacédémone, à la fin de la guerre du Péloponnése, eut abbattu la puissance d'Athénes. Olynthe étoit de ce nombre. Les Députés d'Acanthe & d'Apollonie représentérent dans l'assemblée générale des Alliés qu'Olynthe, ville située dans leur voisinage, se fortifioit extraordinairement de jour en jour, qu'elle étendoit de plus en plus sa domination par de nouvelles conquêtes, qu'elle forçoit toutes les villes des environs de se soumettre à elle & d'entrer dans ses vûes, & qu'elle étoit prête de conclure un traité d'alliance avec les Athéniens & les Thébains. L'affaire aiant été mise en délibération, il fut conclu d'un commun consentement qu'il faloit déclarer la guerre aux Olynthiens. On convint

Ibid. p. 555. 556.

que les villes alliées fourniroient dix mille hommes de troupes, avec liberté, à celles qui le voudroient, d'y substituer de l'argent, sur le pié de trois oboles pour la paie journaliére de chaque fantassin, & quatre fois plus pour un cavalier. Pour ne point perdre de tems, les Lacédémoniens firent partir sur le champ leurs troupes sous la conduite d'Eudamidas, qui obtint des Ephores que Phébidas son frere commanderoit celles qui devoient bientôt suivre, & se joindre aux siennes. Quand le premier fut arrivé dans cette partie de la Macédoine qui est aussi appellée la Thrace, il mit des garnisons dans les places qui eurent recours à lui; s'empara de Potidée, ville alliée des Olynthiens, qui se rendit sans faire de défense; & commença la guerre contre Olynthe, mais lentement, comme il convenoit à un Général qui n'avoit pas encore réuni toutes ses troupes.

Cinq sols.

An.M.3622. Av.J.C.382. *Xenoph. pag. 556-558. Plut. in Ægesil. p. 608. 609. Id. in Pelop. pag. 280.*

Phébidas se mit en marche peu de tems après. Etant arrivé près de Thébes, il campa hors de la ville, vers le Gymnase ou lieu public d'exercices. Isménie & Léontide, tous deux alors Polémarques, c'est-à-dire Gé-

néraux d'armée, & les premiers Magistrats de Thébes, étoient à la tête de deux factions opposées. Le premier, qui avoit attiré dans son parti Pélopidas, n'étoit point ami des Lacédémoniens, & n'en étoit point aimé non plus, parce qu'il se déclaroit ouvertement pour le gouvernement populaire & pour la liberté. L'autre au contraire favorisoit l'Oligarchie, & étoit soutenu par les Lacédémoniens qui l'aidoient de tout leur crédit. Je suis obligé d'entrer dans ce détail, parce que l'événement qui va être raporté, & qui en fut la suite, donnera lieu à la guerre importante des Thébains contre les Lacédémoniens.

Diod. lib. 15. p. 341. 342.

Les choses étant dans cet état à Thébes, Léontide alla trouver Phébidas, & lui proposa de s'emparer de la citadelle appellée Cadmée, d'en chasser ceux qui tenoient le parti d'Isménie, & de la mettre sous la main des Lacédémoniens. Il lui fit entendre qu'il n'y auroit rien de plus glorieux pour lui que de se rendre maître de Thébes, pendant que son frere travailloit à soumettre Olynthe ; que par là même il faciliteroit à son frere le moien de réussir dans son entre-

priſe ; & que les Thébains, qui avoient défendu par un Decret à leurs citoiens de porter les armes contre Olynthe, ne manqueroient pas, dès qu'il ſeroit maître de la citadelle, de lui donner autant d'infanterie & de cavalerie qu'il voudroit pour aller fortifier Eudamidas.

Phébidas, qui avoit beaucoup d'ambition & peu de tête, & qui ne cherchoit qu'à ſe ſignaler par quelque action d'éclat, ſans en examiner les ſuites ni les conſéquences, ſe laiſſe facilement perſuader. Pendant que les Thébains, tranquilles & en ſûreté ſous la bonne foi du Traité de paix conclu depuis peu entre les Grecs, célébroient les fêtes de Cérès, & ne s'attendoient à rien moins qu'à un pareil acte d'hoſtilité, Phébidas, conduit par Léontide, s'empare de la citadelle. Le Senat étoit actuellement aſſemblé. Léontide s'y rend. Il déclare qu'on n'a rien à craindre de la part des Lacédémoniens qui viennent d'entrer dans la citadelle ; qu'ils ne ſont ennemis que de ceux qui veulent troubler la paix ; que pour lui, par le pouvoir que lui donne ſa charge de Polémarque de faire arrêter

quiconque cabale contre l'Etat, il va mettre en lieu de ſureté Iſménie, qui brouille & cherche à faire la guerre. En effet ſur le champ il eſt enlevé, & conduit à la citadelle. Ceux du parti d'Iſménie, voiant leur Chef arrété, & craignant pour eux les derniéres violences, ſortent précipitamment de la ville, & ſe retirent à Athénes au nombre de plus de quatre cens. Ils ſont auſſitôt bannis par un Decret public. Pélopidas étoit du nombre. Epaminondas demeure en repos à Thébes, parce qu'on le mépriſoit, comme un homme uniquement occupé de la philoſophie & qui ne ſe méloit point d'affaires, & auſſi à cauſe de ſa pauvreté qui ne laiſſoit rien à craindre de ſa part. On nomme un nouveau Polémarque à la place d'Iſménie, & Léontide ſe tranſporte à Lacédémone.

La nouvelle de l'entrepriſe de Phébidas, qui en pleine paix s'étoit emparé par violence d'une citadelle ſur laquelle il n'avoit aucun droit, avoit excité de grands murmures & de grandes plaintes. Ceux ſur tout qui étoient oppoſés à Agéſilas, qu'on ſoupçonnoit d'être entré dans ce

complot, demandoient par quels ordres Phébidas avoit exécuté une si étrange perfidie. Agésilas, qui sentoit bien que ces reproches crians tomboient sur lui, ne fit nulle difficulté de soutenir Phébidas, & de dire hautement & devant tout le monde, » Qu'il faloit regarder l'action en » elle-même, & voir si elle étoit utile; » que tout ce qui étoit expédient pour » Lacédémone, il étoit permis & » même commandé de le faire de son » propre mouvement, sans attendre » les ordres de personne. « Voila les étranges principes qu'avançoit un homme, qui d'ailleurs soutenoit hautement que la Justice étoit la premiére de toutes les vertus, & que sans elle la valeur même & toutes les plus grandes qualités ne pouvoient être utiles. C'est lui qui répondit, lorsqu'en sa présence on faisoit valoir extrêmement la grandeur du Roi des Perses: *Ce Roi, que vous appellez Grand, comment est-il plus grand que moi, à moins qu'il ne soit plus juste?* maxime véritablement noble & admirable; QU'IL FAUT PRENDRE LA JUSTICE POUR RE'GLE DU BEAU ET DU GRAND! mais maxime qu'il n'avoit

que dans la bouche, & qu'il démentoit par ses actions, conformément au principe de la plupart des Politiques, qui croient qu'un homme d'Etat doit toujours vanter la Justice, mais qu'il ne doit perdre aucune occasion de la violer pour l'avantage de son pays.

Ecoutons maintenant la sentence que va prononcer l'auguste assemblée de Sparte, si renommée pour la sagesse de ses délibérations & l'équité de ses jugemens. L'affaire mûrement pesée, les moiens discutés de part & d'autre & mis dans tout leur jour, le résultat de l'assemblée est que Phébidas sera privé du commandement, & condanné à une amende de cent mille dragmes: mais qu'on retiendra la citadelle, & qu'on y mettra bonne garnison. Quelle étrange perversité, s'écrie Polybe! quel renversement de toute régle & de toute raison! Punir le criminel, & approuver le crime! & non seulement approuver le crime en passant & sans y prendre part, mais le ratifier du sceau de l'autorité publique, & le continuer au nom de l'Etat, pour en recueillir le fruit! On n'en demeura pas là. Des Com-

Cinquante mille livres.

Lib. 4. p. 296.

missaires, nommés par toutes les villes alliées de Sparte, se transportérent dans la citadelle de Thébes, y firent le procès à Isménie, & prononcérent contre lui un arrêt de mort, qui sur le champ fut mis à exécution. Il est rare que des injustices si criantes demeurent impunies. En user de la sorte, ce n'est, dit encore Polybe, ni vouloir du bien à sa patrie, ni s'en vouloir à soi-même.

Xenoph. lib. 5. pag. 559-565. Diod. l. 15. p. 342. 343.

Téleutias, frere d'Agésilas, avoit été substitué à la place de Phébidas choisi d'abord pour conduire le reste des troupes des alliés vers Olynthe; & il s'y rendit en diligence. La ville étoit très forte, & munie de tout ce qui étoit nécessaire pour faire une bonne défense. On fit plusieurs sorties avec succès: il se donna plusieurs combats, dans l'un desquels Téleutias fut tué. L'année suivante, le roi Agésipolis fut chargé du commandement des troupes. La campagne se passa en escarmouches de part & d'autre, sans qu'il y eût rien de décisif. Agésipolis mourut bientôt après de maladie; Cléombrote son frere lui succéda au trône, & régna neuf ans.

An.M. 3624. Av. J.C. 380.

On commençoit pour lors la centié-

me Olympiade. Sparte fit de nouveaux efforts pour terminer la guerre contre les Olynthiens. Polybidas qui en fut chargé, poussa vivement le siége; & comme ils manquoient de vivres, ils furent enfin obligés de se rendre. Lacédémone les reçut au nombre de ses alliés.

§. II. *Prospérité de Sparte. Caractére de deux illustres Thébains, Epaminondas & Pélopidas. Celui-ci forme le dessein de rendre la liberté à sa patrie. Conspiration contre les Tyrans sagement conduite, & heureusement exécutée. La Citadelle est reprise.*

JAMAIS, ce semble, la fortune des Lacédémoniens n'avoit été plus brillante, ni leur domination plus fortement établie. Tout leur étoit soumis dans la Gréce soit par force, soit par amitié. Ils tenoient dans leur main Thébes, ville fort puissante, & par elle toute la Béotie. Ils avoient trouvé le moien d'humilier Argos, & de la tenir dans la dépendance. Corinthe leur étoit entiérement dévouée, & suivoit en tout leurs ordres. Les Athéniens, abandonnés de leurs alliés, & réduits presque à eux seuls,

Xenoph. pag. 565. Diod. p. 334.

n'étoient pas en état de leur tenir tête. Si quelque ville, ou quelque peuple allié, avoit tenté de se soustraire à leur empire, une promte punition les avoit obligés de rentrer dans le devoir, & avoit effraié tous les autres. Ainsi, maîtres & par terre & sur mer, tout trembloit devant eux; & les Princes les plus puissans, tels que le Roi de Perse & le Tyran de Syracuse, briguoient à l'envie leur alliance & leur amitié.

Une prospérité qui n'est fondée que sur l'injustice, ne peut pas être de longue durée. Les coups qui vont abbattre la puissance de Sparte, partiront de l'endroit même où elle avoit exercé les plus injustes violences, & d'où il semble qu'elle n'avoit rien à craindre, c'est-à-dire de Thébes. Deux illustres citoiens de cette ville paroitront dans la suite avec éclat sur le théatre de la Gréce, & méritent par cette raison d'être connus par avance.

Plut. in Pelop, pag. 279.

Je parle de Pélopidas & d'Epaminondas. Tous deux étoient des premiéres familles de Thébes. Pélopidas, nourri dans une grande opulence, & devenu, encore jeune, seul héri-

tier d'une maiſon très riche & très floriſſante, emploioit dès lors ſon bien à ſecourir ceux qui en avoient beſoin & qui en étoient dignes, montrant par ce ſage emploi de ſes richeſſes qu'il en étoit véritablement le maître, & non l'eſclave. Car, ſelon la remarque d'Ariſtote raportée par Plutarque, [a] la plupart des hommes, ou n'uſent pas de leur bien par avarice, ou en abuſent par de mauvaiſes & folles dépenſes. Pour Epaminondas, la pauvreté étoit ſon partage; & faiſoit ſon honneur, on pourroit preſque dire ſa joie & ſes délices. Il étoit né de parens pauvres, & par conſéquent avoit été familiariſé dès ſon enfance avec la pauvreté. Il ſe la rendit encore plus douce & plus aiſée par le goût qu'il eut pour la philoſophie. Pélopidas, qui aidoit un grand nombre de citoiens, n'aiant jamais pu l'engager à accepter ſes offres & à faire uſage de ſes richeſſes, prit part lui-même à la pauvreté de ſon ami en l'imitant, & devint le modéle auſſi bien que l'admiration de la ville par la modeſtie dans ſes habits, & la frugalité dans ſa table.

a Τῶν πολλῶν, οἱ μὲν οὐ χρῶνται τῷ πλούτῳ διὰ μικρολογίαν, οἱ δὲ παραχρῶνται δι' ἀσωτίαν.

Cornel. Nep. in Epamin. cap. 3.

Si Epaminondas étoit pauvre du côté des biens de la fortune, en récompenſe il étoit richement partagé de ceux de l'eſprit & du cœur. Modeſte, prudent, grave, habile à profiter des conjonctures favorables, poſſédant dans un ſouverain degré la ſcience de la guerre, également homme de main & de tête, facile & complaiſant dans le commerce de la vie, ſouffrant avec une patience incroiable les mauvais traitemens du peuple & même de ſes amis, joignant à l'ardeur pour les exercices militaires un goût merveilleux pour l'étude & pour les ſciences, il ſe piquoit ſur tout de vérité & de ſincérité, juſques-là qu'il ſe faiſoit un ſcrupule de mentir même par jeu & par divertiſſement. *Adeo veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.*

Plut. ibid.

Ils avoient tous deux un égal panchant pour la vertu. Mais Pélopidas prenoit plus de plaiſir aux exercices du corps, & Epaminondas à la culture de l'eſprit. C'eſt pourquoi ils emploioient tout leur loiſir, l'un à la paleſtre & à la chaſſe, & l'autre à la converſation & à l'étude de la philoſophie.

Mais ce que les gens de ſens & de bon eſprit doivent le plus admirer en eux, & ce qui ſe trouve le plus rarement dans les perſonnes de leur rang, c'eſt cette parfaite union & cette amitié conſtante qui ſubſiſta toujours entre eux pendant tout le tems qu'ils furent emploiés enſemble au maniement des affaires publiques ſoit en paix, ſoit en guerre. Qu'on examine l'adminiſtration d'Ariſtide & de Thémiſtocle, celle de Cimon & de Périclès, celle de Nicias & d'Alcibiade, on remarquera qu'elles ont été pleines de troubles, de diſſenſions, de diſputes. Les deux amis dont nous parlons, occupoient les premiéres charges de l'Etat: toutes les grandes affaires paſſoient par leurs mains: tout étoit confié à leurs ſoins & à leur autorité. Dans des conjonctures ſi délicates, que d'occaſions, pour l'ordinaire, de pique & de jalouſie! Jamais ni la différence de ſentimens, ni la diverſité d'intérêts, ni le plus léger mouvement d'envie n'altérérent leur union & leur bonne intelligence. C'eſt qu'elle étoit fondée ſur un principe inaltérable, c'eſt-à-dire ſur la vertu, qui leur faiſoit chercher

dans toutes leurs actions, dit Plutarque, non la gloire ni les richeſſes, ſource funeſte de querelles & de diviſions, mais le ſeul bien public; & qui leur faiſoit deſirer, non d'avancer leur famille ou d'illuſtrer leur maiſon, mais de rendre leur patrie plus puiſſante & plus floriſſante. Voila les deux grands hommes qui vont paroitre ſur la Scéne, & qui vont donner le branle aux grands événemens qui changeront la face des affaires de la Gréce.

AN.M.3626. AV.J.C.378. *Xenoph. hiſt. Græc. lib. 5. p. 566-568. Plut. in Pelopid. p. 280-284. Id. de Socrat. Gen. p. 586-588. & 594-598. Diod. l. 15. p. 344-346. Cornel. Nep. in Pelopid. cap 1-4.*

Léontide aiant appris que les bannis s'étoient retirés à Athénes, & qu'ils y étoient bien traités du peuple & honorés de tous les honnêtes gens, leur dreſſa ſecrettement des embuches par le moien de quelques hommes inconnus qu'il y envoia pour aſſaſſiner les plus conſidérables d'entre eux. Androclide ſeul fut tué, & Léontide manqua ſon coup ſur tous les autres.

En même tems les Athéniens reçurent des lettres de Sparte, qui leur défendoient de recevoir les bannis, ou de leur préter ſecours; & qui leur ordonnoient de les chaſſer comme gens déclarés ennemis communs de la Gréce par tous les alliés. L'huma-

nité, vertu propre & naturelle aux Athéniens, leur fit rejetter avec horreur une si infâme proposition. Ils furent ravis de trouver une occasion de témoigner leur reconnoissance aux Thébains, en leur rendant la pareille. Car c'étoient les Thébains qui avoient le plus contribué à rétablir à Athénes le gouvernement populaire, s'étant déclarés en leur faveur par un Decret public malgré les défenses de Sparte; & c'étoit de Thébes qu'étoit parti Thrasybule pour délivrer Athénes de la tyrannie des Trente.

Pélopidas, quoi-qu'alors fort jeune encore, alla trouver tous les bannis l'un après l'autre; Mélon étoit l'un des plus considérables d'entr'eux. Les aiant tous assemblés, il leur représenta, » Qu'il n'étoit ni séant ni « juste, que, contens d'avoir sauvé « leur vie, ils regardassent d'un œil « tranquille leur patrie captive & « prisonniére. Que quelque bonne « volonté que leur témoignât le peu- « ple d'Athénes, il ne faloit pas faire « dépendre leur sort de ses Decrets, « que sa propre inconstance, ou la » malignité des Orateurs qui le tour- « noient à leur gré, pouvoient en peu «

» de tems faire changer. Qu'il faloit » tout hazarder à l'exemple de Thra» ſybule, & ſe propoſer pour modéle » ſon courage intrépide & ſa géné» reuſe hardieſſe : afin que, comme » Thraſybule, parti de Thébes, étoit » allé heurter & briſer les Tyrans » d'Athénes ; eux de même, partis » d'Athénes, allaſſent rendre à Thé» bes ſa premiére liberté.

Ce diſcours fit ſur l'eſprit des bannis toute l'impreſſion qu'on en devoit attendre. Ils envoiérent ſecrettement à Thébes apprendre à ceux de leurs amis qui y étoient reſtés ce qu'ils avoient réſolu. Ces amis approuvérent extrêmement leur deſſein. Charon qui étoit un des principaux de la ville, promit ſa maiſon, pour y recevoir les Conjurés. Philidas trouva le moien de ſe faire Greffier d'Archias & de Philippe, qui étoient Polémarques, c'eſt-à-dire les premiers Magiſtrats de la ville. Pour Epaminondas, il y avoit déja du tems qu'il s'appliquoit en particulier à inſpirer par ſes diſcours aux jeunes Thébains un vif deſir de ſecouer le joug de Sparte. Il n'ignoroit rien de tout ce qui ſe tramoit, mais il ne crut pas y

Plut. de Gen. Socrat. p. 594.

devoir prendre aucune part, aiant peine, disoit-il, de tremper ses mains dans le sang de ses citoiens; prévoiant qu'on ne se tiendroit pas dans les justes bornes de cette entreprise légitime en elle-même, & que les Tyrans ne périroient pas seuls; & persuadé d'ailleurs qu'un citoien, qui paroitroit n'avoir point pris de parti, seroit en état de faire plus d'impression sur l'esprit du peuple.

Le jour pour l'exécution du projet étant pris, les bannis trouvérent à propos que Phérénice, après avoir assemblé tous les Conjurés, s'arrétât au bourg de Thriasie qui n'étoit pas fort loin de Thébes, & qu'un petit nombre des plus jeunes se hazardât à entrer dans la ville. Douze, des premieres maisons de Thébes, tous liés ensemble d'une étroite & fidéle amitié, mais rivaux de gloire & d'honneur, s'offrent pour cette hardie entreprise: Pélopidas étoit de ce nombre. Après avoir embrassé leurs compagnons, & avoir envoié un courier à Charon pour l'avertir de leur départ, ils se mettent en marche, vétus de simples vestes, menant avec eux des chiens de chasse, & tenant

à la main des pieux à ſoutenir des rets, afin que ceux qui les rencontreroient en chemin ne ſe doutaſſent de rien, & qu'ils les priſſent ſeulement pour des chaſſeurs que la chaſſe avoit égarés.

Leur courrier étant arrivé à Thébes, & aiant appris à Charon qu'ils étoient en chemin, l'approche du danger ne lui fit point changer de ſentiment: comme il étoit plein de courage & d'honneur, il prépara ſa maiſon pour les recevoir.

Un des Conjurés, qui n'étoit pas un méchant homme, qui même aimoit ſa patrie, & qui de tout ſon cœur auroit voulu ſervir les bannis, mais qui n'avoit ni l'audace ni la fermeté néceſſaires pour une telle entrepriſe, occupé uniquement des difficultés & des obſtacles qui ſe préſentent en foule à ſon eſprit, & troublé à la vûe des dangers, ſe retire dans ſa maiſon ſans rien dire, & dépêche un de ſes amis à Mélon & à Pélopidas pour les prier de différer leur entrepriſe, & de s'en retourner à Athénes pour y attendre un tems plus favorable. Heureuſement cet ami n'aiant point trouvé la bride de

ſen cheval, & aiant perdu beaucoup de tems à quereller contre ſa femme, ne put partir.

Pélopidas, & ceux de ſa bande, aiant pris des habits de payſan, & s'étant partagés, entrent ſur le déclin du jour par différentes portes dans la ville. Comme on étoit alors au commencement de l'hiver, il régnoit un petit vent de biſe, & il tomboit de la neige; ce qui contribua à les mieux cacher, chacun étant retiré dans ſa maiſon à cauſe du froid, qui leur donnoit à eux-mêmes le prétexte de ſe couvrir le viſage. Ceux qui étoient de la confidence reçurent les bannis, & les menérent tout d'abord chez Charon, où ils ſe trouvérent, bannis ou autres, au nombre de quarante-huit.

Il y avoit déja quelque tems que Philidas, Greffier des * Béotarques, qui étoit du complot, avoit promis à Archias & à ſa compagnie de leur donner à ſouper ce jour-là même, de leur faire grand'chere, & de leur faire venir les plus belles femmes de

* *Les Magiſtrats & Généraux qui étoient chargés à Thébes du gouvernement, s'appelloient* Béotarques, *c'eſt-à-dire, Commandans ou Gouverneurs de la Béotie.*

la ville. Tous les conviés s'étant rendus à l'heure marquée, on se met à table. Ils étoient déja en pointe de vin & bien près d'être ivres, lorsqu'il se répand, on ne sait par quelle voie, un bruit sourd que les bannis étoient dans la ville. Philidas, sans marquer un air embarrassé, fait tous ses efforts pour détourner la conversation : mais Archias envoie un de ses Officiers à Charon lui donner ordre de venir le trouver sur l'heure. Il étoit déja tard. Pélopidas & les Conjurés se préparoient à partir, & avoient pris leurs cuirasses & leurs épées. Tout-à-coup on entend fraper à la porte. Quelqu'un y va, & aiant appris de l'Officier qu'il venoit de la part des Magistrats qui mandoient Charon, il va tout hors de lui-même lui annoncer ce terrible ordre. Tous conclurent que la conjuration étoit découverte, & se crurent perdus avant que d'avoir pu exécuter aucun exploit digne de leur courage. Néanmoins ils furent tous d'avis que Charon obéît au commandement, & qu'il se présentât aux Magistrats avec assurance, comme n'aiant rien à craindre, & ne se sentant coupable de rien.

Charon étoit un homme ferme & intrépide dans les dangers qui ne menaçoient que sa personne : mais alors, effraié du danger de ses amis, & craignant aussi qu'on ne le soupçonnât de quelque trahison, si tant de braves citoiens, qu'il avoit reçus dans sa maison, venoient à périr, il va dans l'appartement de sa femme, prend son fils unique âgé tout au plus de quinze ans, & qui surpassoit en beauté & en force tous les jeunes gens de son âge, le remet entre les mains de Pélopidas, & lui dit : Si « vous venez à découvrir que je vous « aie trahis, & que j'aie usé à votre « égard de mauvaise foi, traitez en « ennemi ce fils unique que je vous « abandonne quelque cher qu'il me « soit, & vengez-vous sur lui de la « perfidie du pere sans en avoir aucu- « ne pitié. «

Ce discours les perça jusqu'au cœur : mais ce qui leur causoit la douleur la plus vive, étoit qu'il pût croire que parmi eux il y eût quelqu'un assez lâche & assez ingrat pour former à son égard le plus léger soupçon. Ils le conjurérent unanimement de ne pas laisser son fils parmi eux, mais

de le mettre en lieu de sûreté, afin de conserver à ses amis & à sa ville un vengeur, s'il étoit assez heureux pour échaper aux Tyrans. „ Non, ré-
» pliqua le pere, il demeurera avec
» vous, & n'aura point d'autre sort
» que le vôtre. Eh, s'il a à périr,
» quelle plus belle fin peut-il faire,
» que de périr avec son pere, & les
» meilleurs de ses amis ! Pour vous,
» mon cher enfant, vous élevant
» au-dessus de votre âge, montrez
» un courage digne de vous & de
» moi. Vous voiez ici l'élite de nos
» citoiens. Faites, sous de tels maî-
» tres, un noble apprentissage de
» gloire ; & apprenez à combattre,
» &, s'il le faut, à mourir comme
» eux pour la liberté. Au reste je ne
» suis point sans espérance, & je
» compte que la justice de notre cause
» attirera sur nous les regards & la
» protection des dieux. « En même tems il leur adresse sa priére, embrasse tous les conjurés l'un après l'autre, & sort.

En chemin il travaille à se remettre, & à composer son visage & sa voix, pour ne point faire paroitre de trouble. Quand il fut à la porte de

la maison du festin, Archias & Philidas viennent au-devant de lui, & lui demandent ce que veut dire un bruit qui se répand qu'il est arrivé dans la ville des gens mal intentionnés, qui sont cachés dans quelque maison. Il fait l'étonné, & jugeant par les réponses qu'ils faisoient à ses questions qu'on ne savoit rien de précis, il prend un ton plus ferme, & leur dit : " Il y a bien de l'apparence que ces bruits dont vous me parlez ne sont qu'une fausse allarme qu'on aura voulu vous donner, pour troubler vos plaisirs. Cependant il ne faut rien négliger, &, sans perdre de tems, je vais faire l'enquête la plus exacte qu'il sera possible. „ Philidas le loua de sa prudence & de son zêle, & remenant Archias dans la sale, il le replonge dans la débauche, & fait durer le repas en faisant toujours attendre aux conviés les femmes qu'il leur promettoit.

Charon de retour chez lui, trouve ses amis tout préparés, non à vaincre ni à sauver leur vie, mais à mourir glorieusement après avoit fait un grand carnage de leurs ennemis. La

ſérénité & la joie qui régnoit ſur ſon viſage, leur annonça par avance qu'il n'y avoit rien à craindre. Il raconte tout ce qui s'étoit paſſé, & l'on ne ſonge plus qu'a mettre promtement à execution un deſſein, auquel le moindre retardement pouvoit apporter mille obſtacles.

En effet, dans le moment même, ſurvient tout-a-coup un ſecond orage bien plus violent & plus dangereux que le premier, & qui paroiſſoit devoir faire échouer infailliblement l'entrepriſe. Un courrier, parti d'Athénes, arrive à grande hâte, chargé d'un paquet qui renfermoit un détail circonſtancié de toute la conjuration, comme on le reconnut dans la ſuite. Ce courrier fut mené d'abord à Archias, qui étoit déja noié de vin, & qui ne reſpiroit que la joie. En lui rendant ſa dépéche, il dit : „ Seigneur, „ celui qui vous écrit ces lettres, „ vous conjure de les lire ſur le „ champ, parce qu'il vous écrit pour „ des affaires ſérieuſes. “ Archias, ſe mettant à rire, [a] *à demain*, dit-il, *les affaires ſérieuſes :* paroles qui paſſérent depuis en proverbe parmi les

a Οὐκοῦν εἰς αὔριον, ἔφη, τὰ σπουδαῖα.

Grecs ; & prenant les lettres, il les mit ſous ſon * chevet, & continua la converſation & le repas.

Deja les Conjurés étoient ſortis, partagés en deux troupes : les uns, ſous la conduite de Pelopidas, marchoient contre Léontide qui n'étoit pas du feſtin ; les autres contre Archias, aiant à leur tète Charon. Ceux-ci avoient mis ſur leurs cuiraſſes des robes de femme, & ſur leurs tètes des couronnes de pin & de peuplier, qui leur couvroient tout le viſage. Dès qu'ils furent à la porte de la ſalle du feſtin, tous les convives firent un grand bruit, & jettérent de grands cris de joie. Mais on leur déclara que les femmes ne vouloient point entrer qu'on n'eût auparavant congédié tous les valets ; ce qui fut exécuté ſur le champ. On les fit paſſer dans des maiſons voiſines, où le vin ne leur fut pas épargné. Les Conjurés, devenus par ce ſtratagème maîtres du champ de bataille, entrent l'épée à la main, ſe montrent pour ce qu'ils ſont, font main-baſſe ſur tous les convives, & égorgent ſans peine avec eux les Magiſtrats, qui tous

* *Les Grecs mangeoient couchés ſur des lits.*

étoient pleins de vin, & hors d'état de se défendre. Pélopidas trouva plus de résistance. Léontide étoit couché & endormi. Réveillé au bruit qu'il entendit, il sauta brusquement de son lit, s'arma de son épée, en fit tomber à ses piés quelques-uns : mais enfin il fut lui-même égorgé.

Cette grande affaire exécutée ainsi avec tant de bonheur & de promtitude, ils dépêchent sur le champ des courriers aux bannis qui étoient restés à Thriasie, forcent les portes des prisons & en tirent les prisonniers au nombre de cinq cens, appellent tous les Thébains à la liberté, & arment tous ceux qu'ils rencontrent, enlevant des portiques les dépouilles qui y étoient attachées, & enfonçant les boutiques des armuriers & des fourbisseurs. Epaminondas & Gorgidas viennent à leur secours avec leurs armes, accompagnés d'un assez grand nombre de jeunes gens, & de quelques vieillards des plus gens de bien qu'ils avoient ramassés.

Toute la ville étoit remplie de fraieur & de trouble, toutes les maisons éclairées de flambeaux, & les rues pleines de gens qui alloient &

venoient. Le peuple, tout consterné de ce qui venoit d'arriver, & n'étant pas encore bien informé de son sort, attendoit le jour avec impatience. C'est pourquoi on trouva que les Capitaines des Lacédémoniens avoient fait une grande faute de n'être pas tombés sur eux pendant ce desordre. Car la garnison étoit de quinze cens hommes, sans compter plus de trois mille bourgeois ou autres qui s'étoient réfugiés dans la Citadelle. Effraiés des cris qu'ils entendoient, des feux qui paroissoient par toutes les maisons, & du tumulte de tout ce peuple qui couroit çà & là, ils demeurérent en repos, & se contentérent de garder la Citadelle, après avoir envoié à Sparte des courriers pour y porter la nouvelle de ce qui venoit d'arriver, & pour demander qu'on leur envoiât promtement du secours.

Le lendemain, à la pointe du jour, arrivent les bannis avec leurs armes. On convoque une assemblée du peuple. Epaminondas & Gorgidas y menent Pélopidas & sa troupe, environnée de tous les sacrificateurs qui portent dans leurs mains les bande-

lettes ſacrées, & qui exhortent les citoiens à ſecourir leur patrie & leurs dieux. A ce ſpectacle toute l'aſſemblée ſe leve avec de grands cris & des battemens de mains, & reçoit les Conjurés comme ſes bienfaiteurs & ſes libérateurs. Ce même jour Pélopidas eſt nommé Béotarque avec Mélon & Charon.

L'arrivée des bannis fut ſuivie de près, de celle de cinq mille hommes de pié & de cinq cens chevaux que les Athéniens envoiérent à Pélopidas ſous la conduite de Démophon. Ces troupes, avec celles qui arrivérent bientôt après de toutes les villes de la Béotie, firent une armée de douze mille hommes d'infanterie, & de douze mille chevaux ; &, ſans perdre de tems formérent le ſiége de la Citadelle, pour s'en rendre maîtres avant qu'il pût arriver du ſecours de Sparte.

Les aſſiégés ſe défendoient vigoureuſement dans l'eſpérance d'un promt ſecours, & paroiſſoient déterminés à mourir plûtôt que de céder la place : du moins c'étoit la diſpoſition des Lacédémoniens, mais ils ne faiſoient pas le plus grand nombre de

la garniſon. Quand les vivres commencérent à manquer, & qu'on ſe ſentit preſſé de la faim, le reſte des troupes les obligea de capituler. Toute la garniſon eut la vie ſauve, & on lui permit de ſe retirer où il lui plairoit. A peine étoit-elle ſortie, que le ſecours arriva. Les Lacédémoniens trouvérent à Mégare Cléombrote, qui étoit à la tête d'une puiſſante armée. Un peu plus de diligence auroit ſauvé la Citadelle. Mais ce n'eſt pas là la premiére fois que la lenteur, naturelle aux Lacédémoniens, leur a fait manquer des entrepriſes de la derniére importance. Ils firent le procès aux trois *Harmoſtes* ou Commandans qui avoient capitulé. Deux furent punis de mort, & le troiſiéme condanné à une ſi groſſe amende, que ne pouvant la paier, il ſe bannit lui-même du Péloponnéſe.

Pélopidas eut tout l'honneur de ce grand exploit, le plus mémorable de tous ceux qui ont eté exécutés par ſurpriſe & par ruſe. Plutarque a raiſon de le comparer à celui de Thraſybule. L'un & l'autre bannis & exilés, dénués par eux-mêmes de toute reſſource, réduits à implorer un ſe-

cours étranger, forment le hardi dessein de heurter avec une petite poignée de gens une puissance formidable, & aiant vaincu par leur seul courage tous les obstacles qui s'opposoient à leur entreprise, ils eurent tous deux le bonheur de délivrer leur patrie, & d'y changer entiérement la face des affaires. Car c'est à Thrasybule qu'Athénes dut cet heureux & subit changement, qui la tirant de l'oppression où elle gémissoit, non seulement la rétablit dans sa liberté, mais lui rendit tout son ancien éclat, & la mit en état d'humilier à son tour & de faire trembler Sparte, son ancienne & perpétuelle rivale. Nous verrons de même que la guerre, qui bientôt abaissera l'orgueil de Sparte, & qui lui ôtera l'empire de la terre & de la mer, fut l'ouvrage de cette seule nuit, dans laquelle Pélopidas, sans prendre ni château ni place, mais entrant lui douziéme dans une maison, [a] délia & rompit les chaines dont l'empire des Lacédémoniens se servoit

[a] Πελοπίδας, εἰ δεῖ μεταφορᾷ τὸ ἀληθὲς εἰπεῖν, ἔλυσε καὶ διέκοψε τοὺς δεσμοὺς τῆς Λακεδαιμονίων ἡγεμονίας, ἀλύτους καὶ ἀῤῥήκτους εἶναι δοκοῦντας.

pour retenir les autres Etats dans l'esclavage, & qui paroissoient ne pouvoir jamais être ni déliées ni brisées.

§. III. *Sphodrias Lacédémonien forme une entreprise inutile contre le Pirée. Athénes se déclare pour les Thébains. Divers petits combats entre ceux-ci & les Lacédémoniens.*

An. M. 3627. Av. J.C. 377. *Xenoph. hist. græc. lib. 5. p. 568-572. Plut. in Agesil. p. 609-610. Id. in Pelopid. pag. 284. 285.*

LES LACEDEMONIENS, après l'injure qu'ils prétendoient avoir reçue par l'entreprise de Pélopidas, ne demeurérent pas en repos, & songérent sérieusement à s'en venger. Agésilas, sentant bien qu'une telle expédition, dont le but étoit de soutenir des Tyrans, ne lui feroit pas beaucoup d'honneur, la laissa à Cléombrote qui venoit de succéder au roi Agésipolis mort depuis peu, sous prétexte que son grand âge le dispensoit de s'en charger. Cléombrote entra donc avec son armée dans les terres de Béotie. Cette premiére campagne fut assez languissante, & se termina à quelques ravages de terres, après quoi le Roi se retira. Il remit une partie de ses troupes à Sphodrias, qui commandoit dans Thespies, & retourna à Sparte.

Les Athéniens, qui ne ſe croioient pas en état de tenir tête aux Lacédémoniens, & qui craignoient les ſuites de la guerre dans laquelle la ligue qu'ils avoient faite avec les Thébains alloit les engager, ſe repentirent d'y être entrés, & y renoncérent. Ils mirent en priſon ceux qui tenoient encore leur parti, firent mourir les uns, bannirent les autres, & condannérent les plus riches à de groſſes amendes. Les affaires des Thébains paroiſſoient donc preſque deſeſpérées, perſonne ne ſe préſentant pour les ſecourir. Pélopidas ſe trouvoit alors en charge avec Gorgidas. Ils cherchoient enſemble un moien de commettre encore les Athéniens avec les Lacédémoniens, & voici la ruſe qu'ils imaginérent.

Le Spartiate Sphodrias avoit été laiſſé à Theſpies avec un corps de troupes, pour recevoir & protéger les Béotiens qui voudroient ſe révolter contre Thébes. Il avoit de la réputation parmi les gens de guerre, & ne manquoit ni d'audace ni d'ambition : mais c'étoit un homme étourdi, léger, plein de lui-même, & par cette raiſon porté naturellement à ſe

repaitre de vaines eſpérances. Pélopidas & Gorgidas lui envoient ſecrettement un marchand de ſes amis qui lui offrit comme de lui-même une ſomme d'argent aſſez conſidérable, & qui lui tint des diſcours plus propres encore à le perſuader que l'argent, parce qu'ils flatoient ſa vanité. Après lui avoir repréſenté qu'avec « le mérite & la réputation qu'il « avoit, il devroit former quelque « grande entrepriſe qui le rendît mé- « morable à jamais, il lui propoſe « de s'emparer du Pirée, en attaquant « les Athéniens à l'improviſte, & « lorſqu'ils s'y attendroient le moins. « Que rien ne pouvoit être ſi agréa- « ble aux Lacédémoniens, que de ſe « voir maîtres d'Athénes ; & que « ceux de Thébes, irrités contre les « Athéniens qu'ils regardoient com- « me des déſerteurs & des traitres, « ne leur donneroient aucun ſecours. «

Sphodrias, cherchant à ſe faire un grand nom, & jaloux de la gloire de Phébidas, qui ſelon lui s'étoit rendu très-illuſtre & très-célébre par l'attentat qu'il avoit commis contre Thébes, s'imagina que ce ſeroit un exploit bien plus glorieux & plus

éclatant, si de son pur mouvement il se saisissoit du port du Pirée, & qu'il ôtât aux Athéniens l'empire de la mer, en les attaquant inopinément du côté de la terre. Il s'engagea donc avec joie dans cette entreprise, qui n'étoit ni moins injuste ni moins horrible que celle de la Cadmée, mais qui ne fut exécutée ni avec autant d'audace, ni avec le même succès. Car étant parti la nuit de Thespies dans l'espérance de surprendre le Pirée avant le point du jour, l'aube le surprit dans la plaine de Thriasie près d'Eleusis; & se voiant découvert, il s'en retourna honteusement à Thespies avec quelque butin qu'il avoit fait.

En même tems les Athéniens envoiérent des Ambassadeurs porter leurs plaintes à Lacédémone. Ces Ambassadeurs trouvérent que les Lacédémoniens n'avoient pas attendu qu'on vînt d'Athénes accuser Sphodrias devant eux, & qu'ils l'avoient déja cité devant le Conseil pour lui faire son procès. Il n'osa comparoitre, craignant l'issue du jugement, & la juste colére de ses citoiens. Il avoit un fils, qui étoit lié d'une étroite & tendre amitié avec celui d'Agésilas.

Celui-ci sollicita si vivemeut son pere, ou plutôt le tourmenta avec tant d'importunité & de persévérance, qu'il ne put refuser sa protection à Sphodrias ; & il le fit absoudre pleinement. Agésilas étoit peu délicat, comme on l'a déja vû, sur les devoirs de la justice, quand il s'agissoit de servir ses amis. On sait d'ailleurs qu'il étoit le pere du monde le plus tendre & le plus complaisant pour ses enfans. On dit que pendant qu'ils étoient petits, il jouoit avec eux, & se divertissoit à aller à cheval sur un bâton ; & qu'aiant été surpris un jour en cet état par un de ses amis, il le pria de n'en rien dire à personne avant qu'il fût lui-même devenu pere.

Le jugement injuste prononcé à Sparte en faveur de Sphodrias irrita extrêmement les Athéniens, & les détermina à renouveller dans le moment même l'alliance avec ceux de Thébes, qu'ils résolurent de secourir de tout leur pouvoir. Ils équipérent une flote de soixante voiles, & ils en donnérent le commandement à Timothée, fils de l'illustre Conon, dont il soutint bien la réputation par son

Xenoph. lib. 5. pag. 584-589.
Plut. in Agesil. pag. 610. 611.
Id. in Pelop. p. 285-288.

Plut. in Syll. pag. 454. courage & ses grandes actions. C'est lui que ses ennemis, jaloux de la gloire que lui avoient attiré ses heureux succès, firent peindre dans un tableau où ils le représentoient dormant, & la fortune à ses piés qui prenoit pour lui des villes dans des filets. Il fit bien voir ici qu'il n'étoit pas endormi. Après avoir ravagé les

Xenoph. côtes de la Laconie, il attaqua l'île de Corcyre, & s'en rendit maître. Il en traita les habitans avec beaucoup de bonté, leur laissa leur liberté & leurs loix; ce qui rendit les villes voisines fort favorables aux Athéniens. Les Spartiates de leur côté arménent puissamment. Avant toutes choses ils songérent à reprendre Corcyre. Son heureuse situation entre la Sicile & la Gréce rendoit cette île fort importante. Ils intéressérent Denys le Tyran dans cette expédition, & lui demandérent du secours. En attendant, ils firent partir leur flote, commandée par Mnasippe. Les Atheniens en même tems en envoiérent une de soixante voiles au secours de Corcyre. D'abord on en avoit donné le commandement à Timothée: mais bientôt après, sur

ce qu'il parut agir trop lentement, on lui ſubſtitua Iphicrate. Mnaſippe s'étant rendu odieux à ſes troupes par ſa hauteur, ſa dureté, & ſon avarice, en fut très-mal ſervi, & il perdit la vie dans un combat. Ce fut après ſa mort qu'Iphicrate arriva. Il apprit que les dix galéres de Syracuſe approchoient. Il les attaqua ſi à propos, qu'aucune n'échapa. Il avoit demandé qu'on lui donnât pour adjoints l'orateur Calliſtrate, & Chabrias l'un des Chefs les plus renommés de ce tems. En quoi Xénophon admire ſa ſageſſe & ſa grandeur d'ame, d'avoir bien voulu paroitre avoir beſoin de conſeil, & de n'avoir point appréhendé que d'autres vinſſent partager avec lui la gloire de ſes heureux ſuccès.

On avoit engagé Agéſilas à ſe mettre à la tête des troupes qui devoient marcher contre Thébes. Il entra dans la Béotie, où il fit beaucoup de mal aux Thébains, & ne fut pas lui-même exemt de pertes. Les deux armées étoient tous les jours aux mains, & donnoient à tout moment des combats, qui n'étoient pas des batailles en forme, mais

plutôt des escarmouches, & servoient comme d'apprentissage de guerre aux Thébains, à qui ces différentes rencontres donnoient du courage, de la hardiesse, & de l'expérience. C'est pourquoi on raporte que le Spartiate Antalcide lui dit fort à propos un jour qu'on le raportoit de la Béotie fort blessé : *Seigneur Agésilas, vous recevez un beau salaire des leçons que vous avez données aux Thébains du métier de la guerre, qu'avant vous ils ne vouloient ni ne pouvoient apprendre.* C'étoit pour prévenir cet inconvenient que Lycurgue, dans une des trois Ordonnances qu'il appelloit *Rhétres*, avoit défendu aux Lacédémoniens de faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir, en les obligeant trop souvent à se défendre.

Il se passa ainsi quelques campagnes, sans qu'il y eût ni de part ni d'autre aucune action décisive. C'étoit prudence de la part des Commandans Thébains de ne point encore hazarder de bataille, & de donner le tems à leurs soldats de se fortifier & de s'enhardir. Lorsque l'occasion étoit favorable, ils les lâchoient à

propos comme de généreux chiens de chaſſe, & après leur avoir fait goûter la victoire comme une curée, ils les rappelloient contens de leur courage & de leur ardeur. Et c'eſt Pélopidas à qui étoit dûe la principale gloire de ces ſuccès & de cette ſage conduite.

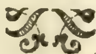
Le combat de Tégyre, qui fut comme le prélude de la bataille de Leuctres, éleva bien haut ſa réputation. Aiant manqué ſon entrepriſe contre Orchoméne qui avoit pris le parti des Lacédémoniens, à ſon retour les ennemis ſe trouvérent ſur ſon chemin près de Tégyre. Dès que les Thébains les apérçurent hors des défilés, quelqu'un courant de toute ſa force à Pélopidas, lui dit: *Nous ſommes tombés entre les mains des ennemis. Eh pourquoi*, répondit-il, *ne dirons-nous pas plutôt qu'ils ſont tombés entre les nôtres?* En même tems il commanda à la cavalerie, qui faiſoit l'arriére garde, de paſſer de la queue à la tête, pour commencer le combat. Il ſe tenoit bien ſûr que ſon infanterie, qui n'étoit que de trois cens hommes, & qu'on appelloit le *Bataillon ſacré*, par tout où elle donneroit, enfonce-

roit les ennemis, quoique ſupérieurs en nombre : ils avoient au moins le triple de ſes forces. Le choc commença par l'endroit où étoient les Chefs des deux partis, & il fut très-rude. D'abord les deux Généraux des Lacédémoniens, qui s'étoient jettés ſur Pélopidas, furent tués, tous ceux qui étoient autour d'eux étant en fuite, ou morts, ou hors de combat. Les troupes de Lacédémone furent tellement épouvantées, qu'elles s'ouvrirent pour donner paſſage aux Thébains. Ils auroient pu continuer leur route, & ſe ſauver, s'ils avoient voulu : mais Pélopidas, dédaignant de ſe ſervir de cette ouverture pour ſe ſauver, marcha contre ceux qui étoient encore en bataille, & il en fit un ſi grand carnage, que tout le reſte effraié ſe mit à fuir en deſordre. Les Thébains ne les pourſuivirent pas fort loin, de peur de ſurpriſe. Ils ſe contentérent de les avoir rompus, & de faire une retraite glorieuſe, qui valoit une victoire, puiſqu'ils la faiſoient au travers des troupes ennemies diſſipées & défaites.

Cette petite rencontre, car on ne peut pas l'appeller autrement, fut

comme le germe & la semence des grandes actions & des grands événemens dont il sera bientôt parlé. Il n'étoit jamais arrivé jusques-là dans aucune guerre, soit contre les Barbares, soit contre les Grecs, que les Lacédémoniens aiant l'avantage du nombre eussent été défaits, ni même qu'à forces égales ils eussent été battus en bataille rangée. C'est pourquoi ils étoient d'une fierté qu'on ne pouvoit soutenir, & leur réputation seule étonnoit leurs ennemis, qui, en nombre égal, n'auroient osé se présenter contre les Spartiates. Cette gloire maintenant leur est enlevée. Les Thébains à leur tour vont devenir la terreur & l'effroi de ceux même qui jusqu'à ce tems s'étoient rendu par tout si formidables.

L'entreprise d'Artaxerxe Mnémon AN.M.3627.
contre l'Egypte, & la mort d'Evagore AN.M.3630.
roi de Cypre, devroient naturellement trouver ici leur place. Mais, pour ne point couper & interrompre ce qui regarde les Thébains, je différe à parler de ces deux articles.



§. IV. *Nouveaux troubles dans la Gréce. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à ceux de Thébes. Ils sont vaincus & mis en fuite à la bataille de Leuctres. Epaminondas ravage la Laconie, & s'avance jusqu'aux portes de Sparte.*

Diod. lib. 51. p. 361. 362.

* Platée, ville de Béotie: Thespies, d'Achaie.

PENDANT que les Perses faisoient la guerre en Egypte, il s'excita beaucoup de troubles dans la Gréce. Ce fut dans cet intervalle, que les Thébains, s'étant rendu maîtres de * Platée, & ensuite de Thespies, ruinérent entiérement ces deux villes, après en avoir chassé tous les habitans. Les Platéens se retirérent à Athénes avec leurs femmes & leurs enfans. Ils y furent reçus avec bonté, & adoptés au nombre des citoiens.

An. M. 3633. Av. J.C. 371. Xenoph. hist. Græc. lib. 6. pag. 590-593. Diod. pag. 365. 366.

Artaxerxe, apprenant l'état où étoit la Gréce, y envoia une nouvelle ambassade, pour exhorter les Etats & les villes qui se faisoient la guerre, à mettre bas les armes, & à s'accorder suivant le plan du traité d'Antalcide. Par cette paix, comme on l'a dit en son lieu, il étoit réglé que toutes les villes de Gréce jouiroient de la liberté, & se gouverneroient par leurs propres loix. En vertu de

cet

cet article les Lacédémoniens pressoient les Thébains de mettre en liberté toutes les villes de la Béotie, de rebâtir Platée & Thespies qu'ils y avoient démolies, & de les rendre, avec les terres qui en dépendoient, à leurs anciens habitans. Les Thébains, de leur côté, vouloient aussi que les Lacédémoniens rendissent la liberté à toutes celles de la Laconie, & que la ville de Messéne fût restituée à ses anciens maîtres. L'équité le demandoit : mais les Lacédémoniens, se croiant toujours fort supérieurs à ceux de Thébes, prétendoient les soumettre à une loi qu'ils ne vouloient pas suivre eux-mêmes.

Tous les peuples de la Gréce, las & fatigués d'une guerre qui avoit déja occupé plusieurs campagnes, & qui n'avoit d'autre cause que l'ambition & l'injustice de Sparte, ni d'autre but que son aggrandissement, songeoient sérieusement à faire une paix générale, & dans cette vûe avoient envoié à Lacédémone des Députés, pour concerter ensemble les moiens de parvenir à une fin si desirée & si nécessaire. Parmi ces Députés Epaminondas tenoit un des premiers

Plut. in Agesil. pag. 611.

rangs. Il étoit dès lors très célébre pour sa grande érudition, & pour la profonde connoissance qu'il avoit de la philosophie, mais il n'avoit point encore été en situation de donner des preuves bien éclatantes de sa grande capacité pour commander des armées, & pour manier les affaires publiques. Voiant que tous les Députés, par respect pour Agésilas qui se déclaroit ouvertement pour la guerre, n'osoient le contredire en rien, ni s'écarter de son avis, effet que produit assez ordinairement, d'un côté une autorité trop impérieuse, & de l'autre une soumission trop servile; il fut le seul qui parla avec une sage & noble hardiesse, comme il convient à un homme d'Etat qui n'a en vûe que le bien public. Il fit une harangue, non pour les seuls Thébains, mais en général pour toute la Gréce, faisant voir que la guerre augmentoit la puissance des seuls Spartiates, & qu'elle ruinoit & affoiblissoit tous les autres Grecs. Il insista principalement sur la nécessité qu'il y avoit de fonder la paix sur l'égalité & sur la justice, parce qu'il ne pouvoit y avoir de paix ferme & durable que celle

où toutes les parties trouvoient un avantage égal.

Un discours comme celui-là, fondé visiblement en raison & en justice, & prononcé d'un ton grave & sérieux, ne manque jamais de faire impression sur les esprits. Agésilas s'aperçut bien, par l'attention & le silence qu'on lui avoit prété, que tous les Députés en avoient été extrêmement frapés, & qu'ils ne manqueroient pas de se conformer à son avis. Pour en détourner l'effet, il demanda à Epaminondas, *s'il estimoit qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Béotie libre & indépendante*, c'est-à-dire s'il consentoit que les villes de la Béotie ne dépendissent plus de Thébes. Epaminondas tout aussitôt lui demanda à son tour avec beaucoup de vivacité, *s'il estimoit aussi qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Laconie dans la même indépendance & la même liberté.* Alors Agésilas se levant de son siége plein de colére, le pressa de déclarer nettement *s'il laisseroit la Béotie libre.* Epaminondas lui fit encore la même question, & lui demanda, *s'il laisseroit de son côté la Laconie libre.* Agésilas, qui ne cherchoit

qu'un prétexte pour rompre avec les Thébains, effaça ſur le champ leur nom du Traité d'alliance qu'on étoit près de conclure, & tous les autres Alliés le ſignérent, moins par inclination, que pour ne pas déplaire aux Lacédémoniens, dont ils redoutoient le pouvoir,

Xenoph. lib. 6. pag. 593. 597. Diod. lib. 15. p. 365-371. Plut. in Ageſil. p. 611. 612. Id. in Pelop. p. 288. 289.

En conſéquence de ce Traité, on devoit licentier toutes les troupes qui étoient en campagne. Cléombrote, l'un des Rois de Sparte, ſe trouvoit alors en Phocide à la tête de l'armée. Il écrivit aux Ephores pour ſavoir les intentions de la République. Prothous, l'un des premiers Sénateurs, repréſenta qu'il n'y avoit pas lieu de délibérer, & que Sparte ne pouvoit ſe diſpenſer, ſelon l'accord qui venoit d'être fait, de rappeller ſes troupes. Ce n'étoit pas le ſentiment d'Agéſilas. Piqué contre les Thébains, & en particulier contre Epaminondas, il vouloit abſolument la guerre pour avoir lieu de ſe venger, & l'occaſion lui en parut alors très favorable, toute la Gréce étant libre & unie, & les Thébains ſeuls exclus du traité de paix. L'avis de

Prothous fut donc rejetté par tout le Conseil, [a] qui le traita de bon homme & de radoteur qui n'y entendoit rien ; la Divinité, remarque Xénophon, les poussant dès lors dans le précipice. Les Ephores mandérent à Cléombrote sur l'heure de mener ses troupes contre les Thébains ; &, sans perdre un moment, ils envoiérent par tout pour assembler les forces de leurs Alliés, qui étoient très fâchés de cette guerre, & qui n'y marchoient qu'à contre-cœur, mais qui n'osoient encore contredire les Lacédémoniens, ni leur désobéir. Quoiqu'on ne dût pas s'attendre à un heureux succès dans une guerre entreprise visiblement contre toute justice & toute raison, & par le seul motif de colére & de vengeance ; cependant les Lacédémoniens, qui se sentoient beaucoup supérieurs en nombre comptoient sur une victoire assurée, & se flatoient que Thébes, délaissée de ses Alliés, étoit hors d'état de leur tenir tête.

L'allarme fut grande d'abord chez les Thébains. Ils se voioient seuls, AN.M.3634. AV.J.C.370

a Ἐκεῖνον μὲν φλυαρεῖν ἡγήσατο· ἤδη γὰρ, ὡς ἔοικε, τὸ δαιμόνιον ἦγε.

ſans alliés & ſans ſecours. Tous les Grecs alors regardérent Thébes comme perdue. On ne ſavoit pas qu'en un ſeul homme elle avoit plus d'une armée. Cet homme étoit Epaminondas. Il eſt nommé Général, & on lui donne pluſieurs Collégues. Il leve promtement le plus de troupes qu'il lui eſt poſſible ; (elles ne montoient qu'à ſix mille hommes, & l'ennemi en avoit plus de vingt-quatre mille) & ſe met en marche. Comme, pour l'arréter, on lui annonçoit pluſieurs mauvais augures, il ne répondit que par un vers d'Homére, dont le ſens eſt : *Il* [a] *n'y a qu'un ſeul bon augure, qui eſt de combattre pour ſa patrie.* Cependant, pour raſſurer l'eſprit des ſoldats, naturellement ſuperſtitieux, & qu'il voioit intimidés, il ſuborna pluſieurs particuliers, qui vinrent de différens endroits lui annoncer d'heureux augures, ce qui rendit aux troupes le courage & l'eſpérance.

Pélopidas n'étoit point alors en charge, mais il commandoit *Le Bataillon ſacré.* Comme il ſortoit de ſa

a Εἷς οἰωνὸς ἄριστος, ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης. *Iliad.* XII. *v.* 423.

maiſon pour aller à l'armée, ſa femme qui l'accompagnoit pour lui dire les derniers adieux, fondant en larmes, & le conjurant de ſe conſerver : *Voila*, lui dit-il, *ce qu'il faut recommander aux jeunes gens ; mais pour les Chefs, il ne faut leur recommander que de conſerver les autres.*

Epaminondas avoit pris la ſage précaution de s'aſſurer d'un paſſage, qui auroit épargné beaucoup de chemin à Cléombrote. Celui-ci, après avoir fait un long circuit, arriva à Leuctres, petit bourg de la Béotie entre Platée & Theſpies. On délibéra de part & d'autre ſi l'on donneroit la bataille. Cléombrote y fut déterminé par l'avis de tous ſes Officiers, qui lui repréſentérent, que ſi, avec des troupes beaucoup ſupérieures en nombre, il refuſoit de combattre, ce refus confirmeroit le bruit qui s'étoit répandu que ſous main il favoriſoit ceux de Thébes. Ceux-ci avoient une raiſon eſſentielle de hâter le combat, pour prévenir l'arrivée des troupes que les ennemis attendoient de jour à autre. Cependant les avis ſe trouvérent partagés entre les ſix Chefs qui formoient le Conſeil. Un

ſeptiéme étant ſurvenu fort à propos, ſe joignit aux trois qui vouloient qu'on allât préſenter la bataille à l'ennemi ; & cet avis, qui étoit celui d'Epaminondas, l'aiant emporté, la
An.M.3633. bataille fut réſolue. On étoit pour
Av.J.C.371. lors dans la ſeconde année de la cent-deuxiéme Olympiade.

Les deux armées étoient bien inégales pour le nombre. Celle des Lacédémoniens, comme on l'a déja dit, étoit compoſée de vingt-quatre mille hommes d'infanterie, & de ſeize cens chevaux : celle des Thébains n'avoit que quatre cens chevaux, & ſix mille hommes de pié, mais tous aguerris, & animés par les campagnes qu'ils avoient faites avec tant de ſuccès, & déterminés à vaincre ou à mourir. La cavalerie des Lacédémoniens, compoſée d'hommes pris au hazard, ſans valeur, ſans expérience, le cédoit autant à celle des ennemis pour le courage, qu'elle l'emportoit pour le nombre. Ils ne pouvoient pas compter ſur leur infanterie, à l'exception des Lacédémoniens, les alliés, comme il a déja été remarqué, ne s'étant engagés dans cette guerre qu'à contre-cœur, parce

qu'ils n'en approuvoient pas le ſujet, & que d'ailleurs ils étoient mécontens des Lacédémoniens.

Les deux Généraux, par leur habileté, tenoient lieu chacun à leur armée de troupes nombreuſes, ſur tout le Thébain, qui étoit le Capitaine de ſon tems le plus accompli. Il étoit ſoutenu par Pélopidas, qui commandoit le Bataillon ſacré. Ce bataillon étoit composé de trois cens jeunes Thébains, unis enſemble d'une étroite & tendre amitié, engagés par un ſerment particulier à ne prendre jamais la fuite, & à ſe défendre les uns les autres juſqu'au dernier ſoupir.

Quand le jour du combat fut venu, les deux armées ſe mirent en bataille dans une plaine. Cléombrote étoit à la droite composée principalement des Lacédémoniens, ſur leſquels il comptoit le plus, & qui étoient à douze de hauteur; & pour profiter de la ſupériorité de ſa cavalerie dans un pays ouvert, il la plaça toute en premiére ligne devant les Lacédémoniens. Archidamus, fils d'Agéſilas, étoit à la tête des alliés, qui formoient l'aîle gauche.

Epaminondas, réſolu d'attaquer

par ſa gauche qu'il commandoit en personne, la fortifia de tout ce qu'il avoit d'hommes d'élite & peſamment armés, qu'il rangea ſur cinquante de hauteur. *Le Bataillon ſacré*, placé à ſa gauche, fermoit cette aîle. Le reſte de ſon infanterie s'étendoit ſur ſa droite en ligne oblique, qui, à meſure qu'elle ſe prolongeoit, s'éloignoit davantage du front de l'ennemi. Par cette diſpoſition qui n'eſt pas ordinaire, ſon deſſein étoit de couvrir ſon flanc droit, d'écarter & de mettre comme en réſerve ſon aîle droite, afin de ne point hazarder le ſuccès du combat par ce qu'il avoit de plus foible ; & de commencer l'action par ſon aîle gauche où étoit l'élite de ſes troupes, pour tourner tout l'effort du combat contre le roi Cléombrote, & les Spartiates. Il ſe tenoit bien ſûr, que, s'il pouvoit enfoncer la phalange Lacédémonienne, tout le reſte de l'armée ſeroit bientôt mis en déroute. Pour ce qui eſt de ſa cavalerie, il ſe régla ſur la diſpoſition de celle des ennemis, & la plaça en premiére ligne devant ſa gauche.

L'action commença par la cavalerie. Comme celle des Thébains étoit

mieux montée & plus aguerrie que celle de Lacédémone, celle-ci ne fut pas lontems ſans être rompue & renverſée ſur ſon infanterie, qu'elle commença à mettre en confuſion. Epaminondas, ſuivant de près ſa cavalerie, marche à grands pas contre Cléombrote, & tombe ſur ſa phalange avec tout le poids de ſon épais bataillon. Celui-ci, pour faire diverſion, détache un corps de troupes, auquel il donne ordre de prendre Epaminondas en flanc, & de l'envelopper. Pélopidas, s'apercevant de ce mouvement, s'avance avec une viteſſe & une hardieſſe incroiable à la tête du bataillon ſacré pour prévenir l'ennemi, prend Cléombrote lui-même en flanc, & par cette attaque bruſque & inopinée le met en déſordre. Le combat fut très rude & très opiniâtré, & pendant que Cléombrote put agir, la victoire demeura douteuſe, & balança lontems entre les deux partis. Quand il fut tombé mort de ſes bleſſures, les Thébains pour achever leur victoire, les Lacédémoniens pour n'avoir pas la honte d'avoir abandonné le corps de leur Roi, firent de nouveaux efforts

de part & d'autre, & le carnage fut grand. Ceux-ci se battirent avec tant de fureur autour du corps, qu'enfin ils vinrent à bout de l'emporter. Animés par ce glorieux avantage, ils vouloient revenir à la charge, & l'auroient peutêtre fait avec succès, si les Alliés avoient secondé leur ardeur. Mais l'aîle gauche voiant que la phalange Lacédémonienne avoit été enfoncée, & croiant tout perdu, sur tout quand elle eut appris la mort du Roi, prit la fuite, & entraîna avec elle tout le reste de l'armée. Epaminondas la poursuivit vivement, & en fit périr un grand nombre. Les Thébains, demeurés maîtres du champ de bataille, érigérent un trophée, & permirent aux ennemis d'enterrer leurs morts.

Jamais les Lacédémoniens n'avoient reçu un pareil échec. Les plus sanglantes défaites jusqu'alors ne leur avoient couté guére plus de quatre ou cinq cens hommes de leurs citoiens. On avoit vû Sparte, d'ailleurs si animée, ou plutôt si acharnée contre Athénes, racheter d'une tréve de trente années huit cens de ses citoiens, qui s'étoient laissés enveloper

dans la petite île de Sphactérie. Ici il demeura ſur la place quatre mille hommes, dont il y avoit mille Lacédémoniens, & quatre cens * Spartiates de ſept cens qui s'étoient trouvés à la bataille. Les Thébains ne perdirent que trois cens hommes, parmi leſquels il ſe trouva peu de citoiens de Thébes.

La ville de Sparte célébroit actuellement les Jeux Gymniques, & elle étoit pleine d'étrangers que la curioſité y avoit amenés, lorſque les courriers arrivérent de Leuctres avec la terrible nouvelle de cette défaite. Les Ephores, quoiqu'ils en ſentiſſent parfaitement toutes les ſuites, & qu'ils viſſent bien qu'elle portoit un coup mortel à l'empire de Sparte, ne permirent pourtant ni aux Chœurs de ſe retirer, ni à la ville de rien changer dans la célébration de la Fête. Ils envoiérent dans toutes les maiſons aux parens les noms des morts qui leur appartenoient, & demeurérent au théatre à faire continuer les Danſes & les Jeux juſqu'à la fin.

* *On appelloit proprement* Spartiates, *ceux qui habitoient dans Sparte; &* Lacédémoniens, *ceux qui étoient établis à la campagne.*

Le lendemain matin, chacun ſachant le ſort des ſiens, les peres & tous les parens de ceux qui avoient été tués s'étant rendus à la place publique, ſe ſaluoient & s'embraſſoient les uns les autres avec un viſage plein de joie & de ſérénité : au lieu que les autres ſe tenoient cachés dans leurs maiſons ; ou, ſi la néceſſité les obligeoit de paroitre au-dehors, c'étoit avec une triſteſſe & un abbattement qui marquoit d'une maniére bien ſenſible leur vive & profonde douleur. Cette différence ſe remarquoit encore mieux dans les femmes. La triſteſſe, le ſilence, les larmes découvroient celles qui attendoient le retour de leurs fils : mais on voioit celles dont les fils avoient été tués, courir avec empreſſement aux temples pour rendre graces aux dieux, & ſe féliciter les unes les autres de leur gloire & de leur bonheur. On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait dans de tels ſentimens un grand courage : mais je voudrois qu'il n'étoufât pas entiérement ceux de la nature, & qu'il eût moins de férocité.

On ſe trouva dans un grand embarras à Sparte au ſujet de ceux qui

s'étoient enfuis de la bataille. Comme ils étoient en grand nombre, & des plus puiſſans de la ville, on n'oſoit leur faire ſouffrir les peines ordonnées par les loix, de peur que le déſeſpoir ne leur fît prendre quelque réſolution extrême, & funeſte à l'Etat. Car, non ſeulement les fuiards étoient exclus de toutes ſortes de charges & d'emplois, mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par des mariages. Tous ceux qui les rencontroient ſur leur chemin pouvoient les fraper, & ils étoient forcés de le ſouffrir. De plus ils ne pouvoient porter que des robes ſales, déchirées, & pleines de piéces de diverſe couleur. Enfin il faloit qu'ils ſe fiſſent raſer la moitié de la barbe, & qu'ils laiſſaſſent croître l'autre moitié. C'étoit faire un grand tort à Sparte que de la priver de tant de gens de guerre dans un tems où elle en avoit un ſi preſſant beſoin. Pour ſe tirer de cet embarras, elle choiſit Agéſilas pour Légiſlateur, & lui donna un ſouverain pouvoir de faire dans les loix tous les changemens qu'il lui plairoit. Agéſilas, ſans y rien ajouter, ſans en rien retrancher, ſans y rien

changer, trouva le moien de ſauver les fuiards & l'Etat. S'étant rendu à l'aſſemblée des Lacédémoniens, il dit en plein Conſeil, *que pour ce jour il faloit laiſſer dormir les Loix, & après ce jour leur rendre toute leur autorité.* Par ce peu de mots il conſerva à Sparte ſes loix entiéres, & lui rendit auſſi ce grand nombre de citoiens qu'il empécha d'être pour toujours deshonorés, & de devenir inutiles à la République.

Xenoph. lib. 6. pag. 598. Diod. l. 15. p. 375-378. Plut. in Agesil. p. 613-615. Id. in Pelop. pag. 290.

Après la bataille de Leuctres, les deux partis travaillérent, les uns à réparer leur perte, les autres à profiter de leur victoire.

Agéſilas, pour relever le courage des ſiens, entra en armes dans l'Arcadie, mais bien réſolu d'éviter avec grand ſoin d'en venir à un combat. Il s'attacha ſeulement à quelques petites places des Mantinéens, qu'il prit, & fit le dégât dans le pays: ce qui réjouit un peu Sparte, & ranima ſon courage, en lui faiſant croire que ſon ſalut n'étoit pas entiérement deſeſpéré.

Les Thébains, auſſitôt après leur victoire, avoient envoié à Athénes pour y en porter la nouvelle, & pour

demander du ſecours contre l'ennemi commun. Le Sénat étoit actuellement aſſemblé. Il reçut fort froidement le courrier, ne lui fit point les préſens ordinaires, & le renvoia ſans lui parler de ſecours. Les Athéniens, allarmés de l'avantage conſidérable que Thébes venoit de remporter contre les Lacédémoniens, ne purent diſſimuler l'ombrage & l'inquiétude que leur donnoit l'accroiſſement promt & inopiné d'une puiſſance voiſine, qui pouvoit bientôt ſe rendre formidable à toute la Gréce.

A Thébes, Epaminondas & Pélopidas avoient été nommés Gouverneurs de la Béotie tous deux enſemble. Aiant réuni toutes les troupes des Béotiens & de leurs Alliés, dont le nombre augmentoit tous les jours, ils entrérent dans le Péloponnéſe, & firent revolter beaucoup de villes & de peuples contre les Lacédémoniens; Elide, Argos, toute l'Arcadie, & la plus grande partie de la Laconie même. On étoit alors au ſolſtice d'hiver, & à la fin du dernier mois de l'année; de ſorte que dans très-peu de jours ils devoient ſortir de charge. Car, le premier jour du mois ſui-

vant, il faloit qu'ils cédassent leur place à ceux qui seroient nommés, ou qu'ils encourussent la peine de mort s'ils la retenoient au-dela de ce terme. Leurs Collégues, craignant la mauvaise saison, & encore plus les suites redoutables de cette loi, vouloient à toute force ramener l'armée à Thébes. Pélopidas fut le premier, qui, entrant dans le sentiment d'Epaminondas, excita le courage de ses citoiens, & les engagea à profiter de l'allarme où étoient les ennemis, & à poursuivre leur entreprise, en passant par dessus une formalité dont ils se devoient croire légitimement dispensés par l'Etat même, puisque l'intérêt de l'Etat, quand il est fondé sur la justice, est une loi souveraine pour les sujets.

Ils entrérent donc dans la Laconie à la tête d'une armée de plus de soixante-dix mille bons soldats, dont les Thébains ne faisoient pas la douziéme partie. Mais la grande réputation de ces deux Généraux faisoit, que même sans ordre & sans décret public, tous les Alliés se rangeoient avec un respectueux silence sous leurs enseignes, & marchoient pleins de

confiance & de courage ſous leur conduite. Il y avoit ſix cens ans que les Doriens s'étoient établis à Lacédémone, & depuis tout ce tems-là c'étoit ici la premiére fois qu'ils voioient les ennemis ſur leurs terres : auparavant jamais aucun n'avoit oſé y mettre le pié, bien moins encore attaquer la ville, quoiqu'elle fût ſans murailles. Les Thébains & leurs Alliés trouvant donc un pays auquel on n'avoit jamais touché, le parcoururent la flamme à la main, le ſaccagérent & le pillérent juſqu'à la riviére d'Eurotas, ſans que perſonne ſe mît en devoir de les en empécher.

On avoit placé en quelques endroits des corps de garde pour défendre des paſſages importans. Iſcholas Spartiate, qui commandoit un de ces détachemens, s'y diſtingua d'une maniére patticuliére. Voiant bien qu'avec ſa petite troupe il ne pouvoit pas ſoutenir l'attaque des ennemis, mais jugeant qu'il étoit honteux à un Spartiate d'abandonner ſon poſte, il renvoia dans la ville les jeunes gens qui étoient en âge & en état de ſervir utilement leur patrie, & ne retint avec lui que les vieillards. Se dé-

vouant tous ensemble au bien public à l'imitation de Léonidas, ils vendirent bien cher leur vie, & après s'être lontems défendus, & fait un grand carnage, ils périrent tous.

Agésilas se conduisit, dans cette occasion, avec beaucoup d'habileté & de sagesse. Il regarda cette irruption des ennemis comme un torrent impétueux, auquel il auroit été non seulement inutile mais dangereux de s'opposer, & dont le cours rapide, mais de courte durée, après quelques ravages, se dissiperoit de lui-même. Il se contenta de distribuer dans le milieu de la ville & dans tous les endroits les plus importans ses meilleures troupes, & de bien assurer tous les postes. Du reste, bien déterminé à ne point sortir & à ne point hazarder de combat, il demeura insensible aux railleries, aux insultes, aux menaces des Thébains, qui le défioient en l'appellant par son nom, & qui le pressoient de sortir pour défendre son pays, lui qui seul en avoit causé tous les maux en allumant cette guerre.

Mais ce qui attristoit encore davantage Agésilas, c'étoit les mouve-

mens tumultueux & les troubles qui s'excitoient dans la ville, le murmure & les plaintes des vieillards affligés jusqu'au desespoir d'être témoins de ce qu'ils voioient, aussi bien que des femmes qui paroissoient comme forcenées en entendant les cris menaçans des ennemis, & en voiant les embrasemens qu'ils excitoient aux environs, dont la lumiére & la fumée, qui venoient presque jusques sous leurs yeux, sembloient leur annoncer un pareil malheur. Quelque courage que montrât au-dehors Agésilas, il ne pouvoit pas ne point être sensiblement touché d'un si triste spectacle, auquel se joignoit la douleur de voir ternir sa réputation, en ce qu'aiant trouvé la ville très-florissante & très-puissante quand il fut chargé du gouvernement, il la voioit dépérir entre ses mains, & perdre sous lui tout son ancien éclat. Il avoit encore un secret dépit de voir démentir la vanterie dont il avoit souvent usé lui-même, *que jamais femme de Sparte n'avoit vû la fumée d'un camp ennemi.*

Pendant qu'il donnoit différens ordres dans la ville, on vint l'aver-

tir qu'un certain nombre de mutins s'étoient emparés d'un poste important où ils vouloient se cantonner. Agésilas y courut aussitôt, & comme s'il n'eût rien sû de leur mauvais dessein: *Camarades*, leur dit-il, *ce n'est pas là où je vous avois envoiés.* Il leur marqua en même tems différens postes, pour les séparer; & ils s'y rendirent, persuadés qu'on n'avoit rien soupçonné de leur entreprise. Cet ordre, donné ainsi de sang froid, montre une grande présence d'esprit dans Agésilas, & fait voir que dans les troubles il ne faut pas paroitre tout voir, afin de donner lieu au repentir. Il aima mieux supposer cette petite troupe innocente, que de la jetter dans une revolte déclarée par une recherche trop rigoureuse.

L'Eurotas étoit alors fort gros & fort enflé par la fonte des neiges, & les Thébains trouvérent plus de difficulté qu'ils n'avoient cru à le passer, tant à cause de la trop grande froideur de ses eaux, qu'à cause de leur rapidité. Comme Epaminondas passoit tout le premier à la tête de son infanterie, quelques Spartiates le montrérent à Agésilas. Celui-ci, après l'avoir regardé

lontems, & l'avoir ſuivi des yeux, ne dit que ce ſeul mot: [a] *Quel homme!* admirant le courage qui lui faiſoit entreprendre de ſi grandes choſes. Epaminondas auroit fort ſouhaité de donner un combat dans Sparte même, & d'y ériger un trophée. Il n'ôſa pas néanmoins entreprendre de forcer la ville, & n'aiant pu engager Agéſilas à en ſortir, il prit le parti de ſe retirer. Il auroit été difficile que Sparte ſans défenſe & ſans murailles eût réſiſté lontems à une armée victorieuſe. Mais l'habile Chef qui la conduiſoit appréhenda de s'attirer ſur les bras toutes les forces du Péloponnéſe, & plus encore d'exciter la jalouſie des Grecs, qui n'auroient pu lui pardonner d'avoir, pour ſon coup d'eſſai, détruit une ſi puiſſante république, & *arraché*, comme diſoit Leptine, *un œil à la Gréce*. Il ſe borna donc à la gloire d'avoir terraſſé des ſuperbes, en qui le langage Laconique redoubloit la fierté du commandement; & de les avoir, ainſi que lui-même s'en vantoit, réduits à la néceſſité d'allonger leurs

Ariſt. Rhet. lib. 3. cap. 10.

a Ω τῦ μεγαλοπράγμονος ἀνθρώπυ. *Je n'ai pu rendre la force du mot grec.* *qui ſignifie*, O le faiſeur de grandes choſes!

* monoſyllabes. A ſon retour, il fit encore le dégât de la campagne.

Pauſ. lib. 4. p. 267. 268.

Dans cette expédition les Thébains remirent l'Arcadie en un ſeul & même corps, & ôtérent la Meſſénie aux Spartiates, qui s'en étoient rendu maîtres depuis ** fort lontems, après en avoir chaſſé tous les habitans. C'étoit un pays qui n'avoit pas moins d'étendue que toute la Laconie, & qui ne le cédoit point en fertilité aux meilleurs terroirs de la Gréce. Les anciens habitans, qui étoient diſperſés en différentes régions de la Gréce, de l'Italie, de la Sicile, au premier ſignal qu'on leur en donna, accoururent tous avec une joie incroiable, animés par l'amour de la patrie naturel à tous les hommes, & preſque autant auſſi par la haine contre Sparte, que le nombre des années n'avoit fait qu'augmenter en eux. On leur bâtit une ville, qui, du nom de l'ancienne, fut appellée Meſſéne. Parmi les triſtes événemens de cette guerre,

* *Les Lacédémoniens quelque fois pour toute réponſe aux plus importantes depêches, n'emploioient qu'un monoſyllabe. Philippe leur aiant mandé,* ſi j'entre dans votre pays, j'y mettrai tout à feu & à ſang; *ils repartirent,* SI: *pour faire entendre qu'ils mettroient bon ordre que le cas n'arrivât point.*

** *Il s'étoit écoulé 287 ans depuis que les Meſſéniens avoient été chaſſés de leur pays.*

guerre, celui-ci causa aux Lacédémoniens une vive douleur & un sensible déplaisir, parce que de tems immémorial il y avoit toujours eu entre Sparte & Messéne une haine irréconciliable, qui paroissoit ne pouvoir s'éteindre que par la ruine totale de l'une ou de l'autre.

Polybe releve dans la conduite des Messéniens à l'égard de Sparte un ancien défaut, qui fut la cause de tous leurs malheurs : c'étoit de trop rechercher une tranquillité présente, & par un amour excessif de la paix de négliger les moiens de se l'assurer pour toujours. Ils avoient pour voisins deux des plus puissans peuples de la Gréce, les Arcadiens & les Lacédémoniens. Ceux-ci, dès leur premier établissement dans le pays, leur déclarérent une guerre ouverte : les autres, au contraire, s'attachérent toujours à eux, & entrérent dans tous leurs intérêts. Mais les Messéniens n'eurent, ni le courage de s'opposer fortement & constamment à des ennemis acharnés & irréconciliables, ni la prudence de ménager avec soin des amis fidéles & affectionnés. Quand ces deux peuples se

Polyb. lib. 4. p. 299. 300.

faisoient la guerre l'un à l'autre, ou qu'ils portoient ailleurs leurs armes, les Messéniens, peu prévoians pour l'avenir, & qui ne songeoient qu'à se procurer un repos présent, se faisoient un devoir de n'épouser les querelles ni des uns ni des autres, & de garder une exacte neutralité. Ils se félicitoient alors eux-mêmes sur leur sagesse & sur leur bonheur, de demeurer ainsi tranquilles au milieu des troubles qui agitoient tout leur voisinage. Cette tranquillité n'étoit pas de longue durée. Les Lacédémoniens, délivrés de leurs ennemis, retomboient sur eux avec toutes leurs forces; & les trouvant seuls, sans secours & sans défense, les obligeoient ou de subir le joug d'une dure servitude, ou de s'exiler eux-mêmes de leur patrie. C'est ce qui leur arriva plusieurs fois. Ils devoient faire réflexion, dit Polybe, que [a] comme il n'y a rien de plus desirable ni de plus salutaire qu'une paix fondée sur la justice & sur l'honneur: aussi n'y a-t-il rien de plus honteux

a Εἰρήνη γὰρ, μετὰ μὲν τοῦ δικαίου καὶ πρέποντος, κάλλιστόν ἐστι κτῆμα καὶ λυσιτελέστατον· μετὰ δὲ κακίας ἢ δουλείας ἐπονειδίστου, πάντων αἴσχιστον καὶ βλαβερώτατον.

ni de plus pernicieux en même-tems qu'une paix ménagée par de mauvaises voies, & achetée au prix de la liberté.

§. V. *Les deux Chefs Thébains à leur retour sont accusés & absous. Lacédémone implore le secours d'Athénes. Les Grecs députent vers Artaxerxe. Crédit de Pélopidas à la Cour de Perse.*

IL SEMBLE que les deux grands Généraux Thébains, à leur retour dans leur patrie après de si mémorables actions, devoient être reçus avec un applaudissement général, & comblés de toutes sortes d'honneurs. Il n'en fut pas ainsi. On les appella tous deux en justice comme criminels d'Etat, sur ce qu'ils n'avoient pas obéi à la loi qui ordonnoit de remettre au commencement du premier mois le commandement aux nouveaux Officiers, & qu'ils l'avoient retenu quatre mois entiers au-delà du terme, pendant lesquels ils avoient exécuté dans la Messénie, dans l'Arcadie, & dans la Laconie, toutes les grandes choses dont nous avons parlé.

On est étonné d'une pareille con-

duite, & l'on ne peut en lire le récit ſans une ſecrette indignation. Mais cette conduite avoit un fondement plauſible. Les amateurs zélés d'une liberté nouvellement recouvrée pouvoient craindre la contagion de cet exemple, en autoriſant quelque autre Magiſtrat à ſe maintenir dans le commandement au-dela du terme expiré, & à tourner enſuite ſes armes contre ſa patrie même. Il n'y a pas à douter qu'on n'en eût fait autant à Rome, & ſi les Romains étoient ſi ſévéres contre un Officier, quoique vainqueur, qui auroit combattu ſans l'ordre de ſon Général, qu'auroit-ce été contre un Général qui ſe ſeroit conſervé, contre les loix, toute l'autorité du commandement pendant quatre mois?

Plut. de ſui lande, p. 540. Pélopidas fut cité le premier devant le Tribunal. Il ſe défendit avec moins de force & de grandeur d'ame qu'on n'avoit ſujet de l'attendre d'un homme de ſon caractére, car il étoit vif & bouillant. Ce courage, fier & intrépide dans les combats, l'abandonna dans le Jugement. Son air & ſon diſcours, qui avoient je ne ſai quoi de timide & de rampant, an-

nonçoient un homme qui craignoit la mort, & ne disposérent point les Juges en sa faveur : ce ne fut point sans peine qu'ils le renvoiérent absous. Epaminondas parut d'un air & parla d'un ton tout différens ; & il se présenta, pour ainsi dire, de front au péril, sans changer de contenance. Au lieu de se justifier, il fit son éloge. Il raconta en termes magnifiques comment il avoit ravagé la Laconie, rétabli la Messénie, réuni l'Arcadie en un seul corps ; & conclut, en disant qu'il mourroit avec joie, si les Thébains vouloient bien lui laisser à lui seul la gloire de toutes ces actions, & déclarer qu'il les avoit faites de son chef & sans leur aveu. Tous les suffrages furent pour lui, & il sortit de ce Jugement, comme il avoit coutume de sortir des combats, couvert de gloire & généralement applaudi ; tant le véritable courage a de grandeur, & enleve comme par force l'admiration des hommes !

Il étoit né pour les grandes choses, & donnoit lui-même un air de grandeur à tout ce qu'il faisoit. Un jour ses ennemis, jaloux de sa gloire, &

Plut. de præcept. reip. ger. pag. 811.

pour lui faire injure, l'avoient fait nommer Téléarque : c'étoit une commiſſion peu digne d'un homme de ſon mérite. Il ne s'en tint nullement deshonoré, & dit qu'il feroit voir, *que* [a] *non ſeulement la charge montre quel eſt l'homme, mais auſſi que l'homme montre quelle eſt la charge.* En effet il éleva à une grande dignité cet Office qui n'étoit rien auparavant, & dont les fonctions ne conſiſtoient qu'à faire nettoier les rues, emporter les fumiers, & prendre ſoin des égoûts pour faire écouler les eaux.

Xenoph. lib. 6. p. 609-613.

Les Lacédémoniens, aiant tout à craindre de la part d'un ennemi que la victoire qu'il venoit de remporter rendoit encore plus fier & plus entreprenant que jamais, & ſe voiant exposés à chaque moment au péril d'une nouvelle irruption, eurent recours aux Athéniens, & députérent vers ce peuple pour implorer ſon ſecours. Celui qui porta la parole, commença par décrire d'une maniére touchante le triſte état & l'extrême danger où Sparte ſe trouvoit réduite. Il expoſa la fierté inſolente des Thé-

a O'υ μόνον ἀρχὴ ἄνδρα δείκνυσι, ἀλλὰ ϗ ἀρχὴν ἀνήρ.

bains, & leurs vûes ambitieuſes, qui n'alloient à rien moins qu'à ſe rendre maîtres de la Gréce. Il fit ſentir au peuple ce qu'Athénes avoit à craindre pour elle-même de Thébes, ſi on lui laiſſoit prendre de nouveaux accroiſſemens par le nombre des alliés qui de jour en jour s'attachoient à ſon parti, & groſſiſſoient ſes troupes. Il rappella le ſouvenir de ces tems heureux où l'union étroite d'Athénes & de Sparte avoit ſauvé la Gréce, & comblé également de gloire les deux peuples. Il finit, en ajoutant que c'en ſeroit une grande pour les Athéniens de venir au ſecours d'une ville anciennement amie & alliée, qui plus d'une fois s'étoit ſacrifiée généreuſement pour l'intérêt & le ſalut commun.

Les Athéniens ne pouvoient diſconvenir de tout ce que le Député avoit avancé dans ſon diſcours : mais auſſi ils n'avoient pas oublié les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus de Sparte en plus d'une occaſion, & ſur-tout depuis la déroute de Sicile. Cependant la compaſſion du malheur préſent de Sparte l'emporta ſur le reſſentiment des ancien-

nes injures. Il fut résolu qu'Athénes secourroit les Lacédémoniens de toutes ses forces. Peu de tems après, les Députés de plusieurs peuples s'étant assemblés à Athénes, on y conclut même contre les Thébains une ligue & une confédération, conforme à l'ancien Traité d'Antalcide, & aux intentions du Roi de Perse, qui ne cessoit d'en demander l'exécution.

Xenoph. lib. 7. p. 613-616.

Un léger avantage que les Lacédémoniens remportérent sur leurs ennemis, les tira de l'abbattement où ils avoient été jusqu'ici; comme il arrive ordinairement que dans une maladie mortelle le moindre raion de santé ranime l'espérance, & rappelle la joie. Archidamus fils d'Agésilas, aiant reçu un grand secours que lui envoioit Denys le Jeune Tyran de Sicile, se mit à la tête des troupes, défit les Arcadiens dans une bataille qui fut appellée *la bataille sans larmes*, parce qu'il ne perdit pas un seul homme, & qu'il tua beaucoup de monde aux ennemis. Les Spartiates, auparavant, étoient tellement accoutumés à vaincre, qu'ils étoient devenus presque insensibles au plaisir de la victoire. Mais quand on apprit la

Plut. in Agesil. p. 614. 615.
Xenoph. lib. 7. pag. 619. 620.
Diod. l. 15. pag. 383.

nouvelle de ce combat d'Archidamus, & qu'on le vit revenir vainqueur, personne ne put se contenir, ni demeurer dans la ville. Son pere sortit le premier au-devant de lui, pleurant de joie & de tendresse. Il étoit suivi des Officiers & des Magistrats. La foule des vieillards & des femmes descendit jusqu'au bord de la riviére en tendant les mains au ciel, & en remerciant les dieux, comme si par cette action Sparte eût lavé l'opprobre dont elle étoit couverte, & qu'elle eût commencé à revoir ces beaux jours, dont la gloire avoit autrefois porté si loin sa réputation.

Philiscus, envoié de la part du Roi de Perse pour concilier entre eux les peuples de la Gréce, s'étoit rendu à Delphes, où il convoqua leurs Députés. Le dieu ne fut point du tout consulté. On discuta l'affaire dans l'assemblée. Les Lacédémoniens demandoient qu'on remît sous leur puissance Messéne & ses habitans. Sur le refus que firent les Thébains d'y consentir, l'assemblée se rompit, & Philiscus se retira, après avoir laissé aux Lacédémoniens des sommes considérables pour lever des troupes, &

Xenoph. pag. 619. Diod. p. 381.

continuer la guerre. Sparte, humiliée & affoiblie par ses pertes, ne donnoit plus de crainte & de jalousie aux Perses : mais Thébes, victorieuse & triomphante, leur causoit de justes inquiétudes.

Xenoph. lib. 7. p. 620-622. Plut. in Pelop. pag. 294.

Pour former avec plus de sureté une ligue contre les Thébains, les Alliés avoient députe vers le grand Roi. Ceux de Thébes y envoiérent aussi de leur côté Pélopidas; choix plein de sagesse à cause de la grande réputation du Député, ce qui n'est pas indiférent pour le succès d'une ambassade. La renommée, après la bataille de Leuctres, avoit porté son nom & fait retentir le bruit de sa victoire jusqu'aux provinces de l'Asie les plus reculées. Quand il fut arrivé à la Cour, & qu'il parut devant les Satrapes : *Voila*, s'écrioient-ils pleins d'admiration, *voila cet homme qui a ôté aux Lacédémoniens l'empire de la terre & de la mer, & réduit Sparte à se renfermer entre le Taïgéte & l'Eurotas; Sparte, qui depuis peu encore, sous la conduite d'Agésilas, ne tendoit à rien moins qu'à nous venir attaquer dans Suse & dans Ecbatane.*

Artaxerxe, ravi de son arrivée, lui

rendit des honneurs extraordinaires, & prit à tâche de le relever devant les grands Seigneurs de ſa Cour, par eſtime à la vérité pour ſon grand mérite, mais encore plus par vanité & par amour propre, pour faire entendre à ſes ſujets que les plus grands & les plus illuſtres perſonnages venoient lui faire la cour, & rendre hommage à ſon bonheur & à ſa puiſſance. Mais, après qu'il l'eut admis à ſon audience, & qu'il eut entendu ſes diſcours, ſelon lui plus forts que ceux des Ambaſſadeurs d'Athénes, & plus ſimples que ceux des Lacédémoniens, (c'étoit beaucoup dire) il l'aima encore davantage ; & comme [a] il eſt aſſez ordinaire aux Rois qui ſavent peu ſe contraindre, il ne diſſimula point l'extrême conſidération qu'il avoit pour lui, & la préférence qu'il lui donnoit ſur tous les autres.

Pélopidas, en habile politique, avoit fait ſentir au Roi de quelle importance il étoit pour les intérêts de ſa Couronne, de protéger une puiſſance naiſſante qui n'avoit jamais porté les armes contre les Perſes, &

a Πάθος βασιλικὸν παθών·

qui formant une eſpéce d'équilibre entre Sparte & Athénes, pouvoit faire une utile diverſion contre ces deux Républiques, ennemies perpétuelles & irréconciliables de la Perſe, & qui, tout récemment encore, lui avoient cauſé tant d'inquiétudes & de dommages. Timagore Athénien fut le mieux reçu après lui, parce que fortement occupé du deſir d'humilier Sparte, & auſſi de plaire au Roi, il avoit paru ne pas s'éloigner des vûes de Pélopidas.

Le Roi aiant preſſé Pélopidas de marquer quelle faveur il vouloit de lui, il demanda, » Que Meſſéne demeurât libre, & affranchie du joug » de Lacédémone; que les Athéniens, qui s'étoient mis en mer » pour infeſter les côtes de la Béotie, » retiraſſent leurs galéres, ou qu'on » leur déclarât la guerre; que ceux » qui ne voudroient pas entrer dans » la ligue, ou marcher contre les » réfractaires, fuſſent attaqués les » premiers. « Tout cela fut ordonné, & les Thébains déclarés amis & alliés du Roi. Lorſqu'on fit la lecture de ce Decret aux Ambaſſadeurs, Léon, collégue de Timagore, dit aſſez haut

pour qu'Artaxerxe pût l'entendre : *Athénes n'a qu'à chercher maintenant un autre Allié que le Roi.*

Pélopidas, après avoir obtenu tout ce qu'il pouvoit souhaiter, partit de la Cour sans avoir accepté de tous les présens du Roi que ce qu'il faloit pour porter chez lui une marque de sa faveur & de sa bienveillance ; & ce fut ce qui aggrava les plaintes qu'on fit contre les autres Ambassadeurs des Grecs, qui n'avoient pas été si réservés ni si délicats sur l'article de l'intérêt. Un d'eux, c'étoit celui des Arcadiens, de retour chez lui, dit qu'il avoit vû à la Cour du Roi force esclaves, mais point d'hommes. Il ajoutoit que toute sa magnificence n'étoit qu'une vaine montre, & que le * Platane d'or tant vanté, & que l'on faisoit si fort valoir, ne pouvoit pas faire ombre à une cigale.

De tous les Députés, Timagore étoit celui qui avoit reçu le plus de présens. Il n'accepta pas seulement de l'or & de l'argent, mais il prit en-

* *C'étoit un arbre d'or, travaillé avec beaucoup d'art, qui étoit d'un grand prix, & qu'on alloit voir par curiosité.*

core un lit magnifique, & des esclaves pour le faire, les Grecs ne lui paroissant pas assez adroits pour ce ministére: ce qui marque que la mollesse & les délices étoient peu connues à Athénes. Il reçut aussi quatre-vingts vaches & des esclaves pour les soigner, comme aiant besoin de prendre du lait pour quelque maladie. Enfin, à son départ, il se fit porter en chaise jusqu'à la mer aux dépens du Roi, qui donna quatre talens à ses porteurs. Quand il fut arrivé à Athénes, Léon son collégue l'accusa de n'avoir eu aucune communication avec lui, & de s'être joint en tout à Pélopidas. On lui fit son procès, & il fut condanné à mort.

Quatre mille écus.

Il ne paroit pas que ce fut l'acceptation des présens qui irrita le plus les Athéniens contre Timagore. Car Epicrate, simple porte-faix, qui avoit été du voiage, & qui avoit aussi reçu des présens, aiant dit en pleine assemblée qu'il étoit d'avis qu'on fît un Decret, par lequel il seroit ordonné qu'au lieu de neuf Archontes qu'on élisoit tous les ans, on éliroit neuf Ambassadeurs qu'on prendroit parmi les plus pauvres du peuple, &

qu'on les envoieroit au Roi afin qu'ils en revinſſent riches ; le peuple ne fit que rire de cette plaiſanterie. Mais ce qui le piqua davantage, ce fut que les Thébains avoient obtenu tout ce qu'ils avoient demandé. En quoi, dit Plutarque, ils ne conſidéroient pas aſſez la grande réputation de Pélopidas, & ne comprenoient pas combien elle étoit plus forte & plus efficace pour perſuader, que toutes les harangues & tous les traits de Rhétorique des autres Ambaſſadeurs, ſur tout auprès d'un Prince accoutumé à careſſer & à ménager les plus forts ; & les Thébains pour lors l'étoient ſans contredit : & d'ailleurs il n'étoit pas fâché d'humilier Sparte & Athénes, anciennes & mortelles ennemies de ſon trône.

L'eſtime & la conſidération que les Thébains avoient pour Pélopidas, ne furent pas peu augmentées par l'heureux ſuccès de cette ambaſſade, qui avoit procuré l'affranchiſſement des Grecs & le rétabliſſement de Meſſéne, & il en fut extrêmement loué à ſon retour.

Le théatre où le courage de Pélopidas parut avec le plus d'éclat fut

la Theſſalie, dans l'expédition dont il fut chargé par les Thébains contre Alexandre Tyran de Phéres. Je la raporterai de ſuite, en réuniſſant ſous un ſeul point de vûe tout ce qui regarde ce grand événement; & je n'en interromprai le récit que par le voiage que fit Pélopidas en Macédoine dans ce même tems, pour y appaiſer les troubles dont la Cour étoit agitée.

§. VI. *Pélopidas marche contre Alexandre Tyran de Phéres, & le met à la raiſon. Il paſſe en Macédoine pour y appaiſer les troubles qui agitoient la Cour, & en améne à Thébes Philippe pour otage. Il retourne en Theſſalie. Il eſt arrété par trahiſon, & fait priſonnier. Epaminondas le délivre. Pélopidas remporte une victoire contre le Tyran, & eſt tué dans le combat. Honneurs ſinguliers rendus à ſa mémoire. Fin tragique d'Alexandre.*

Xenoph. lib. 6. pag. 579-583. & 598-601.
Diod. lib. 15. pag. 371-373.

L'AFFOIBLISSEMENT de Sparte & d'Athénes, qui depuis tant d'années étoient en poſſeſſion de dominer ſur toute la Gréce ou toutes deux enſemble ou ſéparément, avoit inſpiré le deſir & fait naitre l'eſpérance à quel-

ques peuples voisins de supplanter ces deux villes, & de s'arroger la primauté. Il s'étoit élevé dans la Thessalie une puissance qui commençoit à devenir formidable. Jason, Tyran de Phéres, avoit été déclaré Généralissime des Thessaliens du commun consentement de tous les peuples de la province ; & c'étoit à son mérite généralement reconnu que cette dignité avoit été accordée. Il étoit à la tête d'une armée composée de plus de huit mille chevaux, & de vingt mille hommes pesamment armés, sans compter ceux qui étoient armés à la légére. Que n'auroit-il point pu entreprendre avec des troupes aguerries & intrépides comme étoient les siennes, & qui avoient une entiére confiance dans la valeur & la prudence de leur Chef? La mort arréta ses desseins : il fut assassiné par des particuliers qui avoient conspiré sa perte. AN.M.3634. AV.J.C.370.

Ses deux freres, Polydore & Polyphron, furent substitués à sa place. Celui-ci, pour régner, seul, tua Polydore ; & bientôt après fut tué lui-même par Alexandre de Phéres, qui s'empara de la tyrannie, sous

prétexte de venger la mort de Polydore ſon pere. C'eſt contre lui que Pélopidas fut envoié.

An.M.3635.
Av.J.C.369.

Plut. in Pelopid. p. 291. 292.
Diod. l. 15. pag. 379.

Comme ce Tyran faiſoit ouvertement la guerre à pluſieurs peuples de Theſſalie, & s'ouvroit ſecrettement un chemin pour les aſſujettir tous, les villes envoiérent à Thébes des ambaſſadeurs, pour demander des troupes & un Général. Pélopidas, voiant Epaminondas occupé dans le Péloponnéſe, ſe chargea volontiers de cette expédition. Il part donc pour la Theſſalie avec une armée, ſe rend maître de Lariſſe, & oblige Alexandre de venir à ſes piés. Là il travaille par douceur & par amitié à le changer, & à le faire devenir de Tyran un Prince humain & juſte. Mais le trouvant incorrigible & d'une brutalité ſans exemple, & voiant qu'on ſe plaignoit tous les jours de ſa cruauté, de ſes débauches, & de ſon avarice inſatiable, il commença à emploier contre lui de vifs reproches & de fortes menaces. Le Tyran allarmé ſe dérobe avec ſes gardes; & Pélopidas, laiſſant les Theſſaliens à couvert des entrepriſes du Tyran & en bonne intelligence les uns avec les

autres, prend le chemin de la Macédoine où on l'appelloit.

Amyntas II. venoit de mourir. Il avoit laissé trois enfans légitimes, Alexandre, Perdiccas, Philippe; & un fils naturel, appellé Ptolémée. Alexandre ne régna qu'un an, & eut pour successeur * Perdiccas, à qui son frere Ptolémée disputa la couronne. Ces deux freres appellérent Pélopidas pour le faire l'arbitre & le juge de leurs querelles, ou pour le prier d'embrasser le parti de celui qui auroit raison, & à qui on auroit fait injustice.

Pélopidas n'est pas plutôt arrivé, qu'il termine tous leurs différens, & rétablit les bannis de part & d'autre. Aiant pris pour otages Philippe, frere du Roi Perdiccas, & trente autres enfans des plus grandes maisons de la Macédoine, il les mene à Thébes, pour faire voir aux Grecs jusqu'où s'étendoit l'autorité des Thébains par la réputation de leurs

* *Plutarque met cette querelle entre Alexandre & Ptolémée : ce qui ne peut s'accorder avec le récit qu'Eschine* (de fals legat pag. 400) *fait de ce qui arriva à Perdiccas après la mort d'Alexandre, & que je raporterai dans l'histoire de Philippe. Comme Eschine étoit contemporain, j'ai cru devoir substituer Perdiccas à Alexandre.*

forces, & par la confiance entiére que l'on avoit en leur justice & en leur fidelité. Ce fut ce Philippe, pere d'Alexandre le Grand, qui, dans la suite, fit la guerre aux Grecs pour les asservir.

Les troubles & les factions recommencérent quelques années après dans la Macédoine, à l'occasion de la mort de Perdiccas qui avoit été tué dans une bataille. Les amis du mort appellérent Pélopidas. Celui-ci voulant arriver avant que Ptolémée, qui entreprenoit encore de s'établir sur le trône, eût le tems de se reconnoître, & n'aiant point d'armée, leva à la hâte des soldats mercénaires, & avec ces troupes il marcha contre Ptolémée. Quand ils furent en présence, Ptolémée à force d'argent corrompit ces soldats mercénaires, & les obligea à passer de son côté. En même tems, craignant la réputation & le nom de Pélopidas, il alla au-devant de lui comme au-devant de son supérieur & de son maître, eut recours aux caresses & aux priéres, & promit solennellement qu'il garderoit le roiaume pour le fils du défunt, qu'il reconnoitroit pour amis &

pour ennemis tous ceux qui le ſe-roient des Thébains ; & pour ſureté de ſes promeſſes il donna en otage ſon fils Philoxéne, & cinquante jeunes enfans, qui étoient nourris avec lui. Pélopidas les envoia à Thébes.

La trahiſon des ſoldats mercénaires lui tenoit fort au cœur. Il apprit qu'ils avoient retiré dans la Ville de * Pharſale la plus grande partie de leurs biens, avec leurs femmes & leurs enfans. Il jugea que c'étoit une belle occaſion de ſe venger de leur perfidie. Il aſſemble donc quelques troupes de Theſſaliens, & marche à Pharſale. A peine y eſt-il arrivé, que le Tyran Alexandre ſe préſente devant lui avec une puiſſante armée. Pélopidas, qui avoit été envoié vers lui comme ambaſſadeur, croiant qu'il venoit pour ſe juſtifier, & pour répondre aux plaintes des Thébains, va à lui avec Iſménias ſeul ſans autre précaution. Ce n'eſt pas qu'il ne le connût pour un ſcélérat, & pour un homme ſans foi & ſans honneur : mais il ſe flatoit que le reſpect qu'il auroit pour Thébes, & la conſidération de ſa dignité & de ſa réputation, l'empécheroient de

* *Ville de Theſſalie.*

rien entreprendre contre sa personne. Il fut trompé. Le Tyran les voiant seuls & sans armes, les prend prisonniers, & se saisit de Pharsale.

Lib. 8. p. 512. Polybe blâme extrêmement cette imprudence de Pélopidas. Il y a, dit-il, dans le commerce de la société des assurances & comme des liens de la bonne foi, sur lesquels on peut raisonnablement compter. Tels sont la sainteté du serment, le gage de femmes & d'enfans livrés en otage, &, plus que tout cela encore, la conduite passée & uniforme de ceux avec qui l'on traite. Quand, malgré toutes ces preuves, on est trompé, c'est un malheur, mais non une faute. Mais se fier à un perfide & à un scélérat connu pour tel, c'est une témérité qui n'est point pardonnable.

Plut. in Pelop. pag. 292. 293.
Diod. l. 15. p. 382. 383.
Cette noire perfidie d'Alexandre remplit de terreur & de défiance l'esprit de tous ses sujets, qui se doutérent bien qu'après une injustice si criante & une si grande audace, le Tyran n'épargneroit plus personne, & se comporteroit en toutes rencontres & contre toutes sortes de gens en homme desespéré, & qui n'avoit plus rien à ménager. Quand on eut appris

:ette nouvelle à Thébes,les Thébains, rrités d'un ſi criminel attentat, envoiérent ſur le champ une armée en Theſſalie;&,comme ils étoient fachés contre Epaminondas, qu'ils ſoupçonnoient, quoique ſans raiſon, d'avoir été, dans une occaſion particuliére, trop favorable aux Lacédémoniens, ils nommérent d'autres Généraux ; ainſi il n'alla à cette expédition que comme ſimple particulier. L'amour de la patrie & du bien public étoufoit dans le cœur de ces grands hommes tout reſſentiment, & ne leur permettoit pas, comme cela n'eſt que trop ordinaire, de quitter le ſervice pour quelque pique d'honneur, ou pour un mécontentement perſonnel.

Le Tyran mene cependant Pélopidas à Phéres, & les premiers jours il permet à tout le monde de le voir, s'imaginant que cette avanture auroit humilié ſa fierté & abbatu ſon courage. Mais Pélopidas, voiant les habitans de Phéres tout conſternés, ne ceſſoit de les conſoler & de les exhorter à avoir bonne eſpérance, leur promettant que le Tyran ſeroit bientôt puni. Il lui fit dire à lui-même, qu'il étoit bien imprudent & bien injuſte

de tourmenter & de faire mourir tous les jours tant de bons citoiens qui ne lui avoient fait aucun mal, & de l'épargner lui, ſachant bien qu'il ne feroit pas plutôt ſorti de ſes mains, qu'il lui feroit porter la peine dûe à ſes crimes. Le Tyran, étonné de cette grandeur d'ame, lui aiant fait demander pourquoi il cherchoit ainſi la mort : *C'eſt*, lui fit dire ſon illuſtre priſonnier, *afin que tu périſſes d'autant plutôt, devenu encore plus l'ennemi des dieux & des hommes.*

Depuis ce jour-là le Tyran défendit que perſonne ne le vît & ne lui parlât. Mais Thébé ſa femme, & fille de Jaſon qui avoit été auſſi Tyran de Phéres, aiant appris la conſtance & le courage de Pélopidas ſur le raport de ceux qui le gardoient, eut la curioſité de le voir & de l'entretenir : & Alexandre ne put lui refuſer cette permiſſion. Il l'aimoit tendrement ; (ſi pourtant on peut dire qu'un Tyran aime quelqu'un :) mais malgré cette tendreſſe, il la traitoit fort durement, & étoit dans une défiance continuelle même à ſon égard. Il n'entroit jamais chez elle que précédé d'un eſclave qui tenoit à la main une épée nue ;

Cicer. De offic. lib. 2. n. 25.

nue ; & il envoioit auparavant quelques-uns de ſes Gardes fouiller dans tous les coffres, pour voir ſi l'on n'y trouveroit point quelque poignard caché. Malheureux Prince, s'écrie Cicéron, qui ſe fioit plus à un eſclave & à un barbare, qu'à ſa propre femme !

Thébé eut donc envie de voir Pélopidas. Elle le trouva dans un triſte état, couvert d'un méchant habit, les cheveux fort négligés, & dénué de toute conſolation. Ne pouvant retenir ſes larmes à un tel ſpectacle : *Ah*, s'écria-t-elle, *infortuné Pélopidas, que je plains votre pauvre femme ! Non*, lui répliqua-t-il : *C'eſt vous-même qui êtes à plaindre, Thébé, de pouvoir ſouffrir un monſtre comme Alexandre, n'étant point ſa priſonniére.* Ce mot toucha Thébé juſqu'au vif : car elle ne ſupportoit qu'avec beaucoup de peine la cruauté, les violences, & les débauches infames du Tyran. C'eſt pourquoi allant ſouvent voir Pélopidas, & ſe plaignant librement devant lui de tous les outrages qu'elle ſouffroit, elle s'aigriſſoit de plus en plus contre ſon mari, & ſentoit croître dans ſon cœur de jour en jour les

ſentimens de haine, & le deſir de ſe venger.

Les Généraux des Thébains, qui venoient d'entrer dans la Theſſalie, n'y firent rien, & furent obligés par leur incapacité & leur mauvaiſe conduite d'abandonner le pays. Le Tyran les pourſuivit dans leur retraite, les harcela honteuſement, & leur tua beaucoup de monde. Toute l'armée auroit été défaite, ſi les ſoldats n'euſſent obligé Epaminondas, qui étoit parmi eux comme particulier, de prendre le commandement. Epaminondas, avec la cavalerie & l'infanterie armée à la légére, ſe mit à l'arriére-garde. Poſté de la ſorte, tantôt ſoutenant l'ennemi, & tantôt le chargeant à ſon tour, il acheva heureuſement la retraite, & ſauva les Béotiens. Les Généraux, à leur retour, furent condannés chacun à une amende de dix mille dragmes, & Epaminondas ſubſtitué à leur place. Uniquement occupé du bien public, il oublioit l'injuſte traitement & l'eſpéce d'affront qu'on venoit de lui faire : & il en fut bien dédommagé par la gloire qu'une conduite ſi génereuſe & ſi deſintéreſſée lui attira.

Cinq mille livres.

Il partit peu de jours après à la tête de l'armée, & entra en Thessalie. Sa réputation l'y avoit précédé. Elle avoit déja répandu dans tout le pays & la terreur & la joie : la terreur parmi les amis du Tyran, que le seul nom d'Epaminondas effraioit ; la joie parmi les peuples, dans l'assurance où ils étoient que bientôt ils seroient délivrés du joug de la tyrannie, & le Tyran puni de tous les crimes qu'il avoit commis. Mais Epaminondas, préférant le salut de Pélopidas à sa propre gloire, au lieu de pousser la guerre vivement comme il l'auroit pu, prit le parti de la tirer en longueur, dans la crainte que le Tyran, réduit au desespoir, ne tournât, comme une bête féroce, toute sa rage contre son prisonnier. Car il connoissoit sa violence & sa brutalité, qui n'écoutoit ni la raison ni la justice. Il savoit qu'il prenoit plaisir à faire enterrer des hommes tout vifs : qu'il en couvroit d'autres de peaux de sangliers & d'ours, & que lâchant sur eux ses chiens de chasse, il les faisoit déchirer, ou les tuoit à coups de fléches. C'étoient là ses jeux & ses divertissemens. Dans les villes de Mé- *Villes de la Magnésie.*

libée & de Scotuſe, qui lui étoient alliées, il convoqua à une aſſemblée les citoiens, & les fit environner par ſes gardes, qui égorgérent devant lui toute leur Jeuneſſe.

Un jour qu'il entendoit un Acteur de réputation qui jouoit les *Troades* d'Euripide, il ſortit promptement du Théatre, & envoia dire à cet Acteur qu'il ne s'allarmât point; que s'il ſortoit, ce n'étoit point qu'il fût mécontent de lui, mais parce qu'il avoit honte que ſes citoiens le viſſent pleurer des malheurs d'Hercule & d'Andromaque lui qui n'avoit jamais eu pitié de ceux qu'il avoit égorgés.

S'il étoit peu ſuſceptible de compaſſion, il le fut bien ici de crainte & de fraieur. Etonné de la promte arrivée d'Epaminondas, & ébloui de la majeſté qui l'environnoit, il ſe hâta de lui envoier des gens pour ſe juſtifier. Epaminondas ne put pas ſouffrir que les Thébains fiſſent ni paix ni alliance avec un ſi méchant homme. Il lui accorda ſeulement une tréve de trente jours, & après avoir retiré de ſes mains Pélopidas & Iſménias, il ramena ſes troupes.

La crainte n'eſt pas un maître dont

les leçons faſſent une profonde & durable impreſſion ſur les eſprits. Le Tyran de Phéres retourna bientôt à ſon naturel. Il ruina pluſieurs villes de Theſſalie, & mit garniſon dans celles des Phtiotes, des Achéens, & des Magnéſiens. Ces villes députérent à Thébes pour demander un ſecours de troupes, priant qu'on en donnât le commandement à Pélopidas : ce qui leur fut accordé. Celui-ci étoit près de partir, lorſque tout-à-coup le ſoleil vint à s'éclipſer, & les ténébres à couvrir en plein jour la ville de Thébes. L'épouvante & la conſternation fut générale. Pélopidas ſavoit bien ce qu'il faloit penſer de cet événement, qui n'avoit rien que de naturel : mais il ne crut pas devoir expoſer ſept mille Thébains malgré eux, ni les contraindre à partir dans la fraieur dont il les voioit ſaiſis. Il ſe donna ſeul aux Theſſaliens, & prenant avec lui trois cens chevaux Thébains ou étrangers qui voulurent le ſuivre, il partit malgré la défenſe des Devins, & contre l'avis des plus ſages.

Plut. in Pelopid. p. 295-298.

Xenoph. lib. 6. pag. 601.

Il étoit perſonnellement animé contre Alexandre par le reſſentiment

des outrages qu'il en avoit reçus. Ce que Thébé sa femme lui avoit dit, & ce qu'il savoit par lui-même, du mécontentement universel où l'on étoit à son égard, lui faisoit espérer qu'il trouveroit de grandes brouilleries dans sa maison, & une disposition générale à la révolte. Mais ce qui l'excitoit & l'enflammoit encore plus, c'étoit la beauté & la grandeur de l'action en elle-même. Car tous ses desirs & toute son ambition étoient de faire voir à tous les Grecs que dans le même tems que les Lacédémoniens envoioient à Denys le Tyran des Généraux & des Officiers, & que d'un autre côté les Athéniens étoient comme à la solde d'Alexandre, & lui avoient érigé une statue de bronze comme à leur bienfaiteur; les Thébains étoient les seuls qui déclarassent une guerre ouverte à la tyrannie, & qui entreprissent d'exterminer parmi les Grecs tout gouvernement injuste & violent.

Après avoir donc assemblé son armée à Pharsale, il marcha contre le Tyran. Celui-ci voiant que Pélopidas n'avoit que peu de Thébains, & que lui avoit une infanterie plus forte

du double que celle des Thessaliens, il alla à sa rencontre. Quelqu'un aiant dit à Pélopidas que le Tyran venoit à lui avec une grosse armée: *Tant mieux*, lui répondit-il; *nous en battrons un plus grand nombre.*

Il y avoit, près du lieu qu'on appelle Cynoscéphales, des collines fort élevées & fort droites, situées au milieu de la plaine. Les deux partis s'ébranlent pour faire occuper ces collines par leur infanterie; & en même tems Pélopidas ordonne à sa cavalerie de charger celle des ennemis. Cette cavalerie de Pélopidas enfonça celle d'Alexandre; & comme elle la poursuivoit dans la plaine, on vit tout-à-coup Alexandre sur le haut des collines qui avoit devancé l'infanterie des Thessaliens, & qui tombant rudement sur ceux qui vouloient forcer ces hauteurs & ces retranchemens, tuoit les plus avancés, & repoussoit les autres, & à force de blessures les obligeoit de reculer. Ce que voiant Pélopidas, il rappella sa cavalerie, lui commanda de fondre sur les ennemis, & prenant son bouclier il courut à ceux qui combattoient sur les collines.

Il eut bientôt percé ſon infanterie ; & paſſant dans un moment de la queue à la tête, il redonna à ſes gens une telle vigueur & un tel courage, que les ennemis crurent que c'étoient des hommes frais qui les attaquoient. Ils ſoutinrent deux ou trois charges ſans s'ébranler : mais, lorſqu'ils virent que cette infanterie pouſſoit toujours en avant, & que la cavalerie, revenue de ſa pourſuite, venoit la ſoutenir, ils commencérent à lâcher le pié, en ſe retirant à pas lents, & faiſant toujours face. Alors Pélopidas voiant de deſſus les hauteurs toute l'armée ennemie, qui véritablement n'avoit pas encore pris la fuite, mais qui commençoit à plier, & à ſe mettre en deſordre, il s'arréta & ſe retint quelque tems, cherchant des yeux Alexandre.

Dès qu'il l'eut aperçu à ſon aîle droite, où il rallioit & encourageoit ſes troupes mercénaires, il ne fut plus maître de lui-même, mais enflammé à cette vûe, & abandonnant à ſon reſſentiment ſeul le ſoin de ſa vie, & toute la conduite de l'affaire, il devança de bien loin ſes bataillons, & courut de toute ſa force en appel-

ſant & défiant Alexandre. Le Tyran ne répondit point à ſon défi, & n'oſa l'attendre, mais alla ſe cacher dans le bataillon de ſes gardes. Ce bataillon tenant d'abord ferme, les premiers rangs furent enfoncés par Pélopidas, & la plupart des gardes tués ſur la place. Les autres, ſe battant de loin, percérent enfin ſes armes, & lui enfoncérent leurs javelots dans l'eſtomac. Les Theſſaliens, allarmés du péril où ils le voioient, accoururent du haut des collines à ſon ſecours : mais il étoit déja tombé mort quand ils arrivérent. Alors l'infanterie & la cavalerie Thébaines retournant ſur le corps de bataille, le mirent en déroute, le pourſuivirent fort loin, & couvrirent la plaine de morts ; car ils tuérent plus de trois mille hommes.

Cette action de Pélopidas, quoiqu'elle ſemble partir d'un grand fonds de valeur, n'eſt point excuſable, & elle a été généralement condannée, parce qu'il n'y a point de véritable valeur ſans ſageſſe & ſans prudence. Le courage, quand il eſt grand, eſt froid & tranquille. Il ſe ménage où il faut, & s'expoſe où il

eſt néceſſaire. Un Général doit voir tout, penſer à tout; & pour être en état de remédier à tout, il ne ſe jette pas témérairement dans un danger où il peut être envelopé, & cauſer par ſa mort la perte de toute l'armée.

Plut. in Pelop. pag. 317. Euripide, après avoir dit dans une de ſes piéces qu'il eſt très-glorieux à un Général d'armée de remporter la victoire en ſauvant ſa vie, ajoute *que s'il doit mourir, ce doit être en laiſſant ſa vie entre les mains de la Vertu*; comme pour faire entendre que la Vertu ſeule, non la paſſion, ni la colére, ni la vengeance, a droit ſur la vie d'un Général; & que le premier devoir du courage eſt de ſauver celui qui ſauve les autres.

Ibid. 278. C'eſt ce qui doit faire eſtimer le beau mot de Timothée. Un jour que Charès montroit aux Athéniens les bleſſures qu'il avoit reçues pendant qu'il étoit leur Général, & ſon bouclier qui avoit été percé d'une pique: *Et moi*, reprit Timothée, *quand j'aſſiégeois Samos, un trait étant venu tomber aſſez près de moi, j'en fus bien honteux, comme m'étant expoſé en jeune homme ſans néceſſité, & plus qu'il ne convenoit au*

Chef d'une si grande armée. Annibal certainement ne peut pas être soupçonné de timidité. On a remarqué que dans un si grand nombre de combats qu'il livra, il ne reçut jamais aucune blessure, si ce n'est au siége de Sagonte.

C'est donc avec raison qu'on reproche a Pélopidas d'avoir sacrifié à sa valeur toutes ses autres vertus en prodiguant ainsi sa vie, & d'être mort plutôt pour lui-même, que pour sa patrie.

Jamais Capitaine ne fut plus regretté que lui. Sa mort convertit en deuil la victoire qui venoit d'être remportée. Un morne silence & un déconcertement général régnoient dans l'armée, comme si elle eût été entiérement défaite. Quand on transporta son corps à Thébes, on vit sortir de toutes les villes qui étoient sur le passage les enfans, les jeunes gens, les vieillards, les Magistrats, les Prêtres, qui alloient au-devant du cercueil, portant avec eux des couronnes, des trophées, & des armures toutes d'or. Les Thessaliens, pénétrés en même-tems de la plus sensible douleur & de la plus vive recon-

noiſſance, demandérent par grace qu'il leur fût permis de célébrer ſeuls & à leurs dépens les obſéques d'un Général qui s'étoit dévoué pour leur ſalut; & l'on ne put refuſer à leur zêle cet honorable privilége.

Ses funérailles furent magnifiques, ſur-tout par la douleur ſincére tant des Thébains que des Theſſaliens. Car, dit Plutarque, cette pompe extérieure de deuil, & ces marques de douleur qui ſont de commande, & que l'autorité publique impoſe aux peuples, ne ſont pas toujours des preuves certaines de leurs vrais ſentimens. Des larmes qui coulent en particulier comme en public, des regrets que montrent également les grands & les petits, des louanges qu'une voix générale & perſévérante accorde à un homme qui n'eſt plus, & de qui l'on n'attend plus rien, ſont un témoignage non ſuſpect, & un hommage qui ne ſe rend qu'à la vertu. Telles furent les obſéques de Pélopidas, & je ne ſai ſi l'on peut rien imaginer de plus grand ni de plus magnifique.

Thébes ne ſe contenta pas de pleurer Pélopidas, elle ſongea à le

venger. Elle envoia ſur le champ contre Alexandre un petit corps d'armée de ſept mille hommes de pié, & de ſept cens chevaux. Le Tyran, encore tout conſterné de ſa défaite, n'étoit pas en état de ſe défendre. On l'obligea de rendre aux Theſſaliens les villes qu'il leur avoit priſes, de laiſſer les Magnéſiens, les Phthiotes, les Achéens en liberté, de retirer ſes garniſons de leur pays, & de jurer qu'il obéiroit toujours aux Thébains, & qu'il marcheroit ſous leurs ordres contre tous leurs ennemis.

C'étoit une punition bien légére. Auſſi, dit Plutarque, ne parut-elle pas aux dieux ſuffiſante, ni proportionnée à ſes crimes : ils lui en réſervoient une digne d'un Tyran. Thébé ſa femme, qui voioit avec horreur & déteſtoit la cruauté & la perfidie de ſon mari, & qui n'avoit pas oublié les leçons & les avis que lui avoit donné Pélopidas pendant qu'il étoit en priſon, fait avec ſes trois freres un complot de le tuer. Tout le palais du Tyran étoit rempli de gardes qui veilloient toute la nuit : mais il ne s'y fioit pas, & comme ſa vie étoit en quelque ſorte entre leurs mains,

il les craignoit plus que le reſte des hommes. Il couchoit dans une chambre haute, où l'on montoit par une échelle, qui apparemment ſe tiroit quand il y étoit entré. Près de cette chambre étoit poſté un gros dogue enchaîné, pour y faire la garde. Il étoit terrible, & ne connoiſſoit que le maître, la maîtreſſe, & le ſeul eſclave qui lui donnoit à manger.

Le tems pris pour l'exécution étant venu, Thébé enferme ſes freres pendant le jour dans une chambre voiſine. Quand le Tyran fut entré de nuit dans la ſienne, comme il étoit chargé de viande & de vin, il s'endormit ſur le champ d'un profond ſommeil. Thébé ſort un moment après, ordonne à l'eſclave d'emmener le chien dehors parce que ſon mari vouloit dormir en repos; & de peur que l'échelle, par où il faloit monter, ne fît du bruit quand ſes freres monteroient, elle couvrit de laine les échelons. Tout étant ainſi préparé, elle fait monter tout doucement ſes freres armés de poignards. Arrivés à la porte, la fraieur les ſaiſit, & ils n'oſent avancer. Thébé, toute hors d'elle-même, les menace d'éveiller

ſur le champ Alexandre, & de lui déclarer leur complot. La honte & la crainte les raniment : elle les fait entrer, les mene près du lit, tient elle-même la lampe. Ils frapent le Tyran à grands coups de poignards, & le tuent. La nouvelle de ſa mort ſe répand bientôt dans la ville. Son cadavre eſt expoſé à toutes ſortes d'outrages, foulé aux piés par ſes ſujets, & livré en proie aux chiens & aux vautours : digne ſalaire de toutes ſes violences & de toutes ſes cruautés !

§. VII. *Epaminondas eſt mis à la tête de l'armée Thébaine. Sa double tentative contre Sparte. Célébre victoire qu'il remporte à Mantinée. Sa mort. Son éloge.*

LA PROSPERITE' extraordinaire de Thébes n'étoit pas un petit ſujet d'allarme pour les peuples voiſins. Tout étoit alors en mouvement dans la Gréce. Il s'y éleva une nouvelle guerre entre les Arcadiens & les Eléens, qui en produiſit une autre entre les Arcadiens eux-mêmes. Ceux de Tégée appellérent à leur ſecours les Thébains, & ceux de Mantinée

AN. M. 3633. AV. J.C. 371. *Xenoph. lib. 7. pag. 642-644. Plut. in Ageſil. p. 615. Diod. pag. 391. 392.*

les Lacédémoniens & les Athéniens; Il y avoit encore des deux côtés quelques autres Alliés. Les premiers donnérent le commandement de leurs troupes à Epaminondas. Il entra aussitôt dans l'Arcadie, & se campa à Tégée, dans le dessein d'attaquer les Mantinéens, qui avoient quitté l'alliance de Thébes pour embrasser celle de Sparte.

Aiant été averti qu'Agésilas s'étoit mis en marche avec des troupes, & qu'il s'avançoit vers Mantinée, il forma une entreprise qu'il croioit capable d'éterniser son nom, & d'abbattre entiérement la puissance des ennemis. Il part de Tégée pendant la nuit avec son armée à l'insû des Mantinéens, & marche droit à Sparte par un chemin différent de celui que tenoit Agésilas. Il auroit certainement pris d'emblée la ville qui étoit sans murs, sans défense, & sans troupes. Mais, heureusement pour Sparte, un Crétois aiant informé en diligence Agésilas de ce qui se passoit, celui-ci dépécha sur l'heure un cavalier pour avertir la ville du danger qui la menaçoit, & il y arriva lui-même bientôt après.

Il y étoit à peine arrivé, que l'on vit les Thébains passer l'Eurotas, & marcher contre la ville. Epaminondas, qui vit son dessein découvert, crut cependant ne devoir pas se retirer sans avoir fait une tentative. Il s'avance donc avec ses troupes, & emploiant le courage au lieu de la ruse, il attaque la ville par différens côtés, perce jusques dans la place publique, & s'empare de cette partie de Sparte qui étoit du côté du fleuve. Agésilas fait face par tout, & se défend avec beaucoup plus de valeur qu'on n'en devoit attendre de son âge. Il vit bien que ce n'étoit pas ici, comme la premiére fois, le tems de se ménager & de se précautionner seulement, mais qu'il faloit paier d'audace, & combattre en desespéré, moiens dont il ne s'étoit jamais servi, & ausquels il n'avoit jamais mis sa confiance, mais qu'il emploia alors fort utilement pour repousser ce danger. Car, par ce beau desespoir & cette sage audace, il arracha sa ville des mains d'Epaminondas. Son fils Archidamus, à la tête de la Jeunesse Spartaine, se portoit avec un courage incroiable par tout où le

Polyb. lib. 9. pag. 547.

danger étoit le plus grand, & avec ſa petite troupe arrêtoit par tout l'ennemi, & lui faiſoit tête.

Un jeune Spartiate, nommé Iſadas, ſe diſtingua particuliérement dans cette journée. Il étoit très-beau de viſage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuſe, & dans la fleur de l'âge. Il étoit ſans armes & ſans habits, le corps tout reluiſant d'huile, & tenoit d'une main une pique, & de l'autre une épée. En cet état il s'élance impétueuſement hors de ſa maiſon, & fendant la preſſe des Spartiates qui combattoient, il ſe jette ſur les ennemis, porte par tout des coups mortels, & renverſe à ſes piés tout ce qui s'oppoſe à lui, ſans recevoir lui-même aucune bleſſure, ſoit que les ennemis fuſſent effraiés d'un ſi étonnant ſpectacle, ſoit, dit Plutarque, que les dieux priſſent plaiſir à le préſerver à cauſe de ſa grande valeur. On dit, qu'après le combat, les Ephores lui décernérent une couronne pour honorer ſes exploits : mais qu'enſuite ils le condannérent à une amende de mille dragmes, pour avoir oſé s'expoſer ſans armes à un ſi grand danger.

Cinq cens livres.

Epaminondas, aiant manqué son coup, & prévoiant que les Arcadiens ne manqueroient pas d'accourir au secours de Sparte, & ne voulant pas les avoir en même-tems sur les bras avec toutes les forces de Lacédémone, retourna en diligence à Tégée. Les Lacédémoniens & les Athéniens avec leurs Alliés, l'y suivirent de près.

Ce Général, considérant que son commandement alloit expirer, & que s'il ne combattoit, c'en étoit fait de sa réputation, & qu'aussitôt après sa retraite les ennemis tomberoient sur les Alliés de Thébes, & les écraseroient; ordonna à ses troupes de se tenir prêtes pour le combat. *Xenoph. lib. 7. pag. 645. 647.*

Jamais les Grecs n'avoient combattu entre eux avec des troupes plus nombreuses. L'armée des Lacédémoniens étoit composée de plus de vingt mille hommes de pié, & de deux mille chevaux : celle des Thébains de trente mille hommes de pié, & de près de trois mille chevaux. A l'aîle droite des premiers étoient placés sur une même ligne les Mantinéens, les Arcadiens, & les Lacédémoniens : au centre, les Eléens & les

Achéens, qui étoient les plus foibles de leurs troupes. Les Athéniens formoient ſeuls l'aîle gauche. Dans l'autre armée, les Thébains avec les Arcadiens étoient à l'aîle gauche : les Argiens à la droite. Les autres Alliés compoſoient le centre. De part & d'autre la cavalerie étoit répandue ſur les aîles.

Le Général Thébain fit ſa marche dans le même ordre de bataille, dans lequel il vouloit combattre, pour n'être pas obligé, en arrivant en préſence de l'ennemi, de perdre dans la diſpoſition des troupes un tems qu'on ne ſauroit trop ménager dans les grandes entrepriſes.

Il n'alla pas droit & de front aux ennemis, mais marchant toujours par ſa gauche ſur une colonne le long des hauteurs, pour leur faire croire qu'il ne penſoit pas à combattre ce jour-là. Quand il fut vis-à-vis d'eux environ à un quart de lieue, il fit alte, & fit mettre bas les armes à ſes troupes, comme s'il avoit deſſein de camper là. Les ennemis en effet y furent trompés, & ne comptant plus ſur le combat, ils quittérent leurs armes, ſe diſperſérent dans le camp,

& laissérent éteindre certaine ardeur qui s'allume & s'enflamme dans le cœur des soldats à la vûe prochaine d'une bataille.

Cependant Epaminondas aiant tout d'un coup, par un quart de conversion à droite, converti sa colonne en ligne, & aiant tiré de la tête de sa colonne les meilleurs troupes qu'il y avoit placées exprès dans la marche, les replia sur le front de son aîle gauche pour la fortifier, & la mettre en état d'attaquer en pointe la phalange Lacédémonienne, laquelle, par le mouvement qu'il venoit de faire, s'y trouvoit directement opposée. Il ordonna au centre & à l'aîle droite de son armée de marcher très-lentement, & de faire alte avant que d'être à portée de l'ennemi, pour ne point risquer la victoire par des troupes, sur lesquelles il ne pouvoit pas compter.

Il prétendoit décider de tout le succès de la bataille par ce corps de troupes choisies qu'il commandoit en personne, & qu'il avoit rangé en colonne, pour choquer l'ennemi en pointe comme une galére, dit Xénophon. Il se tenoit bien assuré, que

s'il pouvoit percer la phalange des Lacédémoniens qui faiſoit la principale force des ennemis, il n'auroit pas de peine à mettre tout le reſte en déroute, en chargeant avec ſes troupes victorieuſes tout ce qu'il trouveroit à droit & à gauche.

Mais, afin d'empécher les Athéniens qui étoient à l'aîle gauche de venir au ſecours de leur aîle droite dans l'attaque qu'il méditoit, il avança hors de la ligne un détachement de cavalerie & d'infanterie, & le poſta ſur des hauteurs à portée du flanc des Athéniens, tant pour protéger ſa droite, que pour leur donner de l'inquiétude, & leur faire craindre d'être pris eux-mêmes en flanc & en queue s'ils s'avançoient pour ſoutenir leur droite.

Après avoir fait cette diſpoſition de toutes ſes troupes, il s'ébranla pour tomber ſur les ennemis avec tout le poids de ſa colonne. Ils furent étrangement ſurpris, lorſqu'ils virent Epaminondas s'avancer vers eux avec ſa phalange renforcée. Ils reprennent leurs armes, brident leurs chevaux, & courent à la hâte reprendre leurs rangs.

Pendant qu'Epaminondas marchoit ainsi vers l'ennemi, la cavalerie qui couvroit son flanc gauche, la meilleure qui fût alors dans la Gréce, toute composée de Thébains & de Thessaliens, eut ordre d'attaquer la cavalerie ennemie. Le Général Thébain, à qui rien n'échapoit, avoit habilement mêlé dans les intervalles de sa cavalerie des archers, des frondeurs, & des gens de trait, afin qu'ils commençassent à mettre le desordre dans la cavalerie ennemie, en l'accablant d'abord d'une grêle de pierres, de fléches, & de javelots. L'autre armée avoit négligé de prendre la même précaution. Elle avoit fait une seconde faute non moins considérable, en donnant à ses escadrons autant de profondeur que si ç'avoit été une phalange. Aussi cette cavalerie ne put soutenir lontems l'effort de celle des Thébains. Après avoir fait plusieurs charges, & souffert une grande perte, elle fut obligée de se retirer derriére son infanterie.

En même-tems Epaminondas, avec son corps d'infanterie, avoit attaqué la phalange Lacédémonienne. Les troupes en vinrent aux mains de part

& d'autre avec une ardeur incroiable; les Thébains & les Lacédémoniens étant résolus de périr, plutôt que de céder à leurs rivaux la gloire des armes. Ils commencérent à se battre avec la demi-pique; & ces premiéres armes aiant été bientôt brisées par les efforts des combattans, ils mirent l'épée à la main. La résistance des deux côtés fut opiniâtre, & le carnage fort grand. Chacun méprisant le danger, & ne cherchant qu'à se distinguer par quelque coup d'éclat, aimoit mieux mourir dans son rang, que de reculer d'un pas.

Cet acharnement réciproque aiant duré lontems, sans qu'on pût voir encore de quel côté tourneroit la victoire, Epaminondas, pour la forcer à se déclarer pour lui, crut devoir faire un effort extraordinaire, & paier de sa personne sans ménager sa vie. Il prend donc ce qu'il trouve autour de lui de gens les plus braves & les plus déterminés, en forme une troupe, se met lui-même à leur tête, va fondre avec impétuosité sur les ennemis où la mélée étoit la plus vive, & du premier coup de javelot qu'il lance il blesse le Général des Lacédémoniens.

moniens. Sa troupe, à ſon exemple, aiant bleſſé & tué tout ce qui ſe rencontroit, rompt & perce la phalange. Les Lacédémoniens, effraiés par la préſence d'Epaminondas, & accablés par le poids de cette troupe intrépide, ſont forcés de plier. Le gros des Thébains, excité par l'exemple & le ſuccès de leur Général & de ſa troupe choiſie, enfonce à droit & à gauche les ennemis, & en fait un grand carnage. Mais quelques troupes des Lacédémoniens, s'apercevant qu'Epaminondas s'abandonnoit trop à ſon ardeur, ſe rallient tout d'un coup, retournent contre lui, & le chargent d'une grêle de traits. Pendant qu'il repouſſe une partie de ces traits, qu'il évite & écarte les autres, & qu'il combat en héros pour aſſurer la victoire aux ſiens, un Spartiate, nommé Callicrate, lui porte avec ſon javelot un coup mortel dans la poitrine à travers ſa cuiraſſe. Le bois du javelot aiant été briſé, & le fer qui étoit demeuré dans la plaie; lui cauſant une douleur inſupportable, il tombe auſſitôt. Le combat recommence autour de lui avec une nouvelle fureur, les uns faiſant tous leurs

efforts pour le prendre vif, & les autres pour le ſauver. Enfin les Thébains vinrent à bout de l'enlever, aiant mis en fuite les ennemis. Ils ne les pourſuivirent qu'à une courte diſtance, & étant revenus ſur leurs pas, ils ſe contentérent de demeurer maîtres du champ de bataille & des corps morts, ſans profiter de leur victoire, & ſans ſonger à rien entreprendre, comme s'ils euſſent attendu l'ordre du Général.

La cavalerie, conſternée par l'accident d'Epaminondas qu'elle croioit mort, & paroiſſant plutôt vaincue que victorieuſe, négligea pareillement de pouſſer ſes avantages, & retourna à ſon premier poſte.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit à l'aîle gauche des Thébains, la cavalerie Athénienne attaqua celle des Thébains qui étoit à l'aîle droite. Mais comme celle-ci, outre la ſupériorité du nombre, avoit l'avantage d'être ſecondée par l'infanterie légére mélée dans ſes intervalles, elle chargea rudement les Athéniens, & les aiant accablés de traits, les rompit, & les obligea à prendre la fuite. Après les avoir ainſi repouſſés & mis en dé-

ſordre, au lieu de les pourſuivre, elle jugea plus à propos de tourner ſes armes contre l'infanterie des Athéniens. Elle la prit en flanc, l'ébranla, & la pouſſa fort vivement. Dans le moment qu'elle étoit prête à prendre la fuite, le Général de la cavalerie des Eléens qui commandoit un corps de réſerve, voiant le danger où étoit cette phalange, accourut à ſon ſecours, chargea la cavalerie des Thébains qui ne s'attendoient à rien moins, les força de ſe retirer, & regagna ſur eux tout l'avantage qu'ils avoient pris. Dans ce même tems, la cavalerie Athénienne, qui avoit d'abord été miſe en déroute, voiant qu'on ne la pourſuivoit point, ſe rallia; & au lieu de venir au ſecours de ſon infanterie maltraitée, elle alla attaquer le détachement que les Thébains avoient poſté ſur les hauteurs hors de la ligne, & le paſſa au fil de l'épée.

Après ces divers mouvemens, & cette alternative d'avantages & de pertes, toutes les troupes de part & d'autre demeurérent dans l'inaction, & les trompettes des deux armées, comme de concert, ſonnérent en

même-tems la retraite. Les deux partis s'attribuérent chacun la victoire, & dressérent un trophée : les Thébains, parce qu'ils avoient défait l'aîle droite, & qu'ils étoient demeurés maîtres du champ de bataille ; les Athéniens, parce qu'ils avoient taillé en piéces le détachement. Et par ce point d'honneur, chacun refusa d'abord de demander les corps morts, ce qui étoit chez les anciens donner un aveu de sa défaite. Néanmoins les Lacédémoniens envoiérent les premiers un héraut pour demander la liberté d'ensevelir les morts. Et pour lors chacun ne songea plus qu'à rendre aux siens les derniers devoirs.

Tel fut le succès de la fameuse bataille de Mantinée. Xénophon, dans le récit qu'il en fait, & qui termine son histoire, avertit le Lecteur de se rendre attentif à la disposition des troupes Thébaines, & à l'ordre de bataille qu'il décrit en homme savant dans la guerre & expérimenté. Et Monsieur le Chevalier Follard, qui regarde avec raison Epaminondas comme un des Généraux les plus accomplis que la Gréce ait portés, dans la description qu'il fait de cette bataille,

ne craint point de la donner comme le chef-dœuvre de ce grand Capitaine.

On avoit porté Epaminondas dans le camp. Les chirurgiens, après l'avoir examiné, déclarérent que, dès qu'on auroit tiré le fer de la plaie, il expireroit. Cette parole remplit de trouble & de douleur tous les assistans : ils étoient inconsolables de voir mourir un si grand homme, & de le voir mourir sans enfans. Pour lui, la seule inquiétude qu'il témoigna, fut sur ses armes, & sur le succès de la bataille. Quand on lui eut montré son bouclier, & qu'on l'eut assuré que les Thébains avoient remporté la victoire ; alors se tournant vers ses amis avec un visage tranquille & sérein : » Ne regardez « pas, leur dit-il, ce jour-ci comme « la fin de ma vie, mais comme le « commencement de mon bonheur, « & le comble de ma gloire. Je laisse « Thébes triomphante, la superbe « Sparte humiliée, & la Gréce délivrée « du joug de la servitude. Au reste, « je ne compte point mourir sans en- « fans : Leuctres & Mantinée sont « pour moi deux filles illustres, qui « ne laisseront point périr mon nom. «

Après avoir ainsi parlé, il tira le fer de sa plaie, & rendit l'ame.

On peut dire avec vérité que la puissance de Thébes expira en quelque sorte avec ce grand homme, que Cicéron [a] paroit mettre au-dessus de tout ce que la Gréce a porté d'hommes illustres. En effet, [b] dit Justin, comme un dard, losqu'on en a brisé la pointe, n'est plus en état de nuire; Thébes aussi, après avoir perdu son Chef, ne fut plus formidable à ses ennemis, & sa puissance parut comme émoussée & anéantie par la mort d'Epaminondas. Avant lui, cette ville ne s'étoit distinguée par aucune action mémorable: après lui, elle retomba dans sa premiére obscurité. Ainsi l'on vit naître & périr sa gloire avec ce grand homme.

On [c] a douté s'il étoit plus grand

a Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ. *Acad. Quæst. lib. 1. n. 4.*

b Nam sicuti telo, si primam aciem præfregeris, reliquo ferro vim nocendi sustuleris: sic illo velut mucrone teli ablato duce Thebanorum, rei quoque publicæ vires hebetatæ sunt: ut non tam illum amisisse, quàm cum illo interiisse omnes viderentur. Nam neque hunc ante ducem ullum memorabile bellum gessere; nec postea virtutibus, sed cladibus, insignes fuere: ut manifestum sit, patriæ gloriam & natam & extinctam cum eo fuisse. *Justin. lib. 6. cap. 8.*

c Fuit incertum, vir melior an dux esset. Nam

Capitaine, ou plus homme de bien. Il ne chercha point à dominer lui-même, mais à rendre sa patrie dominante : & il porta le desintéressement si loin, qu'il ne laissa pas en mourant de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Philosophe de bonne foi, & pauvre par goût, il méprisa les richesses, sans vouloir ce semble qu'on lui tînt compte de ce mépris ; &, si l'on en croit Justin, il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Ce fut toujours malgré lui qu'on lui donna les commandemens dont il fut chargé : & il s'y conduisit de telle maniére, qu'il fit plus d'honneur aux dignités qu'on lui conféroit, que lui-même n'en fut honoré.

Quoique pauvre par lui-même & sans revenus, sa pauvreté même, qui lui attiroit l'estime & la confiance des riches, le mit en état de faire du bien aux autres. Quelqu'un de ses amis se trouvant fort à l'étroit, il l'envoia chez un des citoiens de Thébes les

Plut. de præcept. reip. ger. pag. 809.

& imperium non sibi semper, sed patriæ quæsivit ; & pecuniæ adeo parcus fuit, ut sumptus funeri defuerit. Gloriæ quoque non cupidior quàm pecuniæ ; quippe recusanti omnia imperia ingesta sunt, honoresque ita gessit, ut ornamentum non accipere, sed dare ipsi dignitati videretur. *Justin.*

plus opulens, avec ordre de lui demander de sa part mille écus. Celui-ci étant venu chez lui pour s'informer du motif qui l'avoit porté à lui adresser cet ami : [a] *C'est*, lui répondit Epaminondas, *que cet homme de bien est dans le besoin, & que vous êtes riche.*

Un talent.

Il [b] avoit puisé ces sentimens de générosité & de noblesse dans l'étude des Belles-Lettres & de la Philosophie, qui avoient fait dès ses plus tendres années sa plus ordinaire occupation, & son unique plaisir : de sorte que l'on étoit étonné, & que l'on se demandoit, comment & dans quel tems cet homme, toujours occupé de sciences, avoit pu apprendre, ou plutôt saisir dans un tel degré de perfection l'art militaire. Avare de son loisir, qu'il consacroit à l'étude de la philosophie qui étoit sa passion, il fuioit les emplois publics, & ne briguoit que pour s'en exclure. Sa modération le cachoit si bien, qu'il vivoit obscur, & presque inconnu. Son mérite le décéla pourtant.

a Ὅτι Χρηστὸς, εἶπεν, οὗτος ὢν, πένης ἐστὶ· σὺ δὲ πλουτεῖς.

b Jam literarum studium, jam philosophiæ doctrina tanta, ut mirabile videretur, unde tam insignis militiæ scientia homini inter literas nato. *Justin.*

On l'arracha de la ſolitude, pour le mettre à la tête des armées; & il fit voir que la philoſophie, mépriſée ordinairement par ceux qui aſpirent à la gloire des armes, eſt merveilleuſement propre à former des Héros. Car, outre que la plus grande avance pour vaincre les ennemis c'eſt de ſavoir ſe vaincre ſoi-même, on apprenoit * anciennement dans cette école les grandes maximes de la ſaine politique, la régle de tous les devoirs, les motifs de s'en bien acquitter, ce qu'on doit à ſa patrie, l'uſage qu'on doit faire de ſon autorité, en quoi conſiſte le vrai courage, en un mot ce qui fait le bon citoien, l'homme d'Etat, le grand Capitaine.

Il avoit l'eſprit orné en toutes maniéres: il poſſédoit parfaitement le talent de la parole: il s'étoit exercé dans les ſciences les plus ſublimes. Mais une modeſte retenue jettoit un voile ſur toutes ces rares qualités, qui en augmentoit encore le prix; & il ne ſavoit ce que c'étoit que d'en faire parade. Spintharus, en faiſant ſon éloge, diſoit *qu'il n'avoit jamais* *Plut. de audit. pag. 39.*

** Les écrits de Platon, de Xénophon, d'Ariſtote, en ſont la preuve.*

X v

connu personne, ni qui sût plus que lui, ni qui parlât moins.

Ainsi l'on peut dire, à la louange d'Epaminondas, qu'il fit mentir le proverbe qui traitoit les Béotiens d'hommes grossiers & stupides. C'étoit [a] l'idée commune qu'on en avoit, & l'on imputoit ce défaut à la grossiéreté de l'air du pays, comme aussi l'on attribuoit la délicatesse du goût des Athéniens à la subtilité de l'air qu'ils respiroient. Horace dit, qu'à juger d'Alexandre par son mauvais goût sur la poésie, on jureroit que c'est un franc Béotien :

Epist. 1. lib. 2.

Bœotum in crasso jurares aere natum.

Un jour qu'on reprochoit à Alcibiade son peu d'inclination pour la musique, il s'avisa de dire pour derniére excuse: *C'est aux Thébains à * chanter comme ils font, eux qui ne savent point parler.* Pindare & Plutarque, deux Béotiens qui ne sentent guére le terroir, & qui prouvent bien que l'esprit est de tout pays, passent eux-mêmes condannation sur la bétise de leurs compatrio-

* *Ils étoient grands Musiciens.*

a Inter locorum naturas quantum intersit, videmus . . . Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici : crassum Thebis, itaque pingues Thebani. *Cic. de Fato, n. 7.*

tes. Epaminondas fit honneur à sa patrie, non seulement par ses grands exploits de guerre, mais encore par cette sorte de mérite que donne la beauté de l'esprit, & l'étude des sciences.

Je finirai son portrait & son caractére par un trait, qui ne le céde en rien à tous les autres, & qu'on peut même leur préférer, parce qu'il montre un bon cœur & une ame sensible; qualité rare, sur-tout parmi les Grands, mais infiniment plus estimable que toutes ces qualités brillantes, qui font l'objet le plus ordinaire de l'admiration du commun des hommes, & qui presque seules paroissent dignes d'être imitées & enviées. La victoire de Leuctres avoit attiré sur Epaminondas les yeux & l'admiration de tous les peuples voisins, & le faisoit regarder comme l'appui & le restaurateur de Thébes, comme le vainqueur & le triomphateur de Sparte, comme le Libérateur de toute la Gréce, en un mot comme le plus grand homme & le plus grand Capitaine qui eût jamais été. Au milieu de cet applaudissement général, si capable de causer dans

l'esprit d'un Général d'armée une sorte d'enivrement, Epaminondas peu sensible à une gloire si flateuse & si méritée : *Ma joie*, dit-il, *est celle que je sai que causera à mon pere & à ma mere la nouvelle de ma victoire.*

Plut. in Coriol. pag. 215.

Il me semble que l'histoire n'a rien de plus précieux que de pareils sentimens, qui font honneur à l'humanité, & qui partent d'un cœur que la fausse gloire & la fausse grandeur n'ont point corrompu. J'avoue qu'on ne peut voir sans douleur ces nobles sentimens s'éteindre parmi nous tous les jours de plus en plus, sur-tout dans ceux que leur naissance ou leur rang élévent au-dessus des autres, qui souvent ne sont ni bons peres, ni bons fils, ni bons maris, ni bons amis, & qui croiroient se dégrader s'ils témoignoient à l'égard de pere & de mere cette affectueuse tendresse, dont un payen nous donne ici un si bel exemple.

Jusqu'au tems d'Epaminondas on avoit vû deux villes exercer alternativement une espéce d'empire sur toute la Gréce. La justice & la modération de Sparte lui avoient procuré d'abord une prééminence mar-

quée, que la fierté & la hauteur de ses Généraux, & sur-tout de Pausanias, lui firent bientôt perdre. Les Athéniens, jusqu'à la guerre du Péloponnése, occupérent le premier rang, mais de telle sorte qu'on ne s'en apercevoit presque qu'au soin qu'ils avoient de le remplir dignement, & que leurs inférieurs avoient lieu de se croire toujours leurs égaux. Ils jugeoient pour lors, & avec raison, que la véritable maniére de commander & d'être maître, c'est de ne faire sentir sa supériorité que par des bienfaits. Ce tems, si glorieux pour Athénes, fut environ de quarante-cinq ans. Ils conservérent encore en partie cette prééminence pendant les vingt-sept années que dura la guerre du Péloponnése; ce qui fait en tout les 72 ou 73 ans que Démosthene donne à la durée de leur empire. Mais pendant ce dernier espace de tems, les Grecs, rebutés de la fierté d'Athénes, n'en recevoient la loi qu'à contre-cœur. Les Lacédémoniens redevinrent donc encore les arbitres de la Gréce, & le furent près de trente ans, à compter depuis que Lysandre se fut rendu maître d'Athénes, jusqu'à

Demosth. Philip. 3. p. 89.

la premiére guerre que les Athéniens, rétablis par Conon, entreprirent contre Sparte devenue plus fiére que jamais, pour se soustraire eux & les autres Grecs à sa tyrannie. Enfin Thébes parut sur les rangs, & par le mérite éclatant d'un seul homme se vit à la tête de toute la Gréce. Mais cet éclat fut d'une courte durée, & la mort d'Epaminondas, comme nous l'avons déja observé, replongea cette ville dans la même obscurité où il l'avoit trouvée.

Démosthéne remarque, dans l'endroit même que je viens de citer, que la prééminence qu'on vouloit bien accorder soit à Sparte soit à Athénes, étoit une prééminence d'honneur non de domination, & que l'esprit de la Gréce étoit de conserver dans les autres villes une sorte d'égalité & d'indépendance. Aussi, dit-il, dès que la ville dominante tentoit de s'arroger ce qui ne lui appartenoit point, & vouloit, contre les régles de la justice, ébranler les usages établis, tous les Grecs croioient devoir courir aux armes, & sans nul sujet de mécontentement personnel, épouser avec ardeur la querelle des offensés.

J'ajouterai ici une autre réflexion de Polybe bien ſenſée. Il attribue la ſage conduite des Athéniens dans les tems dont j'ai parlé, à la ſageſſe des Chefs qui étoient pour lors à la tête des affaires, & il ſe ſert d'une comparaiſon qui marque bien le caractére de ce peuple. Un vaiſſeau qui eſt ſans maître, dit-il, ſe trouve expoſé à de grands périls, lorſque chacun exige qu'on le méne à ſon gré, & ne veut point ſe laiſſer conduire. Quand il ſurvient une rude tempête, alors le danger même réunit les eſprits : on s'abandonne à l'habileté du pilote, & tous les rameurs faiſant leur devoir, le vaiſſeau eſt ſauvé & mis en ſureté. Mais ſi, l'orage ceſſé, & le tems devenu ſerein, la diſcorde recommence dans le vaiſſeau ; que ceux qui y ſont n'écoutent plus le pilote, & prétendent ſe conduire à leur tête ; que les uns veuillent continuer leur voiage, les autres s'arréter au milieu de la courſe ; que d'un côté on déploie les voiles, & que de l'autre on les plie : il arrive ſouvent, qu'après avoir échapé à de violens orages, on fait naufrage dans le port même. Voila, dit Polybe, une image naïve

Polyb. lib. 7. pag. 488.

de la République d'Athénes. Tant qu'elle se laissa conduire, & qu'elle écouta ses illustres Chefs, un Aristide, un Thémistocle, un Péricles, elle sortit toujours victorieuse des plus grands périls. Mais la prospérité l'aveugla & la perdit. Ne suivant plus que son caprice, & devenue indocile & intraitable, elle se précipita dans les plus grands malheurs.

§. VIII. *Mort d'Evagore roi de Salamine. Nicoclès son fils lui succéde. Caractére admirable de ce Prince.*

An.M.3630.
Av.J.C 374.
Diod. lib. 15. pag. 363.

LA TROISIEME année de la CI Olympiade, & peu de tems après que les Thébains eurent détruit Platée & Thespies, comme on l'a marqué auparavant, Evagore roi de Salamine dans l'île de Cypre, dont il a éte beaucoup parlé dans le volume précédent, fut assassiné par un de ses Eunuques. Nicoclès son fils lui succéda. Il avoit un beau modéle dans la personne de son pere, & il paroit qu'il se fit un devoir & qu'il prit à tâche de marcher sur ses traces. Quand il prit possession du trône, il trouva le Trésor public absolument épuisé par les grandes dépenses que son pere

Isocrat. in Nicocle, p. 64.

avoit été obligé de faire dans la longue guerre qu'il eut à ſoutenir contre le Roi de Perſe. Il ſavoit que la plupart des Princes, dans de pareilles conjonctures, ſe croient tout permis, & que tout moien leur paroit légitime pour rétablir leurs affaires. Pour lui, il ſe conduiſit ſelon d'autres principes. On n'entendit point parler ſous ſon régne d'exils, de taxes, de confiſcations de biens. La félicité publique fut ſon unique objet, & la juſtice ſa vertu favorite. Il acquitta peu-à-peu les dettes de l'Etat, ſans fouler le peuple par des impôts exceſſifs, mais en retranchant toutes les dépenſes inutiles, & uſant d'une ſage économie dans l'adminiſtration de ſes revenus. » Je ſuis ſûr, di- « *Ibid. 65. 66.*
ſoit-il, qu'il ne ſe trouvera aucun «
citoien qui ſe plaigne que je lui aie «
fait le moindre tort; & j'ai la con- «
ſolation d'en avoir enrichi plu- «
ſieurs, & de les avoir comblés de «
bienfaits. » Il croioit que cette ſorte de vanité, ſi c'en eſt une, devoit être permiſe à un Prince, & qu'il lui étoit glorieux de pouvoir faire un tel défi à ſes ſujets.

Il ſe piquoit encore principalement *Ibid. pag. 67.*

d'une autre vertu, d'autant plus admirable dans les Princes, qu'elle y eſt plus rare ; je veux dire la tempérance. Il eſt beau, mais bien difficile, dans un âge & dans une fortune où tout paroit permis, & où la volupté, armée de tous ſes attraits & de tous ſes artifices, dreſſe ſans ceſſe des embuches à un jeune Prince, & va au-devant de ſes deſirs, de réſiſter lontems à de ſi violentes & de ſi douces attaques. Nicoclès faiſoit gloire de n'avoir jamais connu d'autre femme que la ſienne pendant tout le tems de ſon régne ; & il s'étonnoit que tous les autres contracts étant reſpectés dans la ſociété civile, celui du mariage, le plus ſacré & le plus inviolable de tous, fût impunément violé ; & qu'on ne rougît point de commettre à l'égard de ſon épouſe une infidélité, dont on ſeroit au deſeſpoir qu'elle ſe rendît elle-même coupable.

Tout ce que je viens de raporter de la juſtice & de la tempérance de Nicoclès, Iſocrate le met dans la bouche de ce Prince même ; & il n'y a pas d'apparence qu'il l'eût fait ainſi parler, ſi ſa conduite n'eût répondu

à de tels ſentimens. C'eſt dans un diſcours où ce Roi marque à ſon peuple quels ſont les devoirs des ſujets à l'égard des Princes; amour, reſpect, obéiſſance, fidélité, dévouement entier & ſans bornes : & pour les engager plus efficacement à remplir tous ces devoirs, il ne dédaigne pas de leur rendre compte de ſa conduite & de ſes ſentimens.

Dans un autre diſcours, qui précéde celui-ci, Iſocrate expoſe à Nicoclès tous les devoirs de la Roiauté, & lui donne ſur ce ſujet d'excellens avis. Je ne puis en raporter ici qu'une très-petite partie. Il commence par lui déclarer que les particuliers ont bien plus de ſecours que lui pour la vertu, par la médiocrité de leur état, par les travaux & les ſoins qui en ſont inſéparables, par les malheurs où ſouvent ils ſe trouvent expoſés, par l'éloignement des délices & du luxe, & ſur-tout par la liberté qu'ont leurs parens & leur amis de leur donner des conſeils; au lieu que tous ces avantages manquent pour l'ordinaire aux Princes. Il ajoute qu'un Roi, pour ſe mettre en état de bien gouverner, doit éviter une vie oiſive &

Iſocrat. ad Nicocl.

desoccupée, donner un tems réglé au travail & aux affaires, se former un Conseil de ce qu'il y a dans son roiaume de gens plus habiles & plus expérimentés, travailler à se rendre supérieur aux autres par son mérite & sa prudence comme il l'est par sa dignité, sur-tout se faire aimer de ses sujets, & pour cela les aimer lui-même sincérement, & s'en regarder comme le pere. « Conservez, lui dit-» il, la religion que vous avez reçue » de vos peres, mais comptez que » le culte & le sacrifice le plus agréa-» ble que vous puissiez offrir à la » Divinité, est celui du cœur, en » vous rendant bon & juste. Mon-» trez en toute occasion un tel respect » pour la vérité, qu'on se fie plus à » une simple parole de votre part, » qu'au serment des autres. Soyez » guerrier par l'habileté dans le mé-» tier des armes, & par un appareil » de guerre capable d'intimider vos » ennemis; mais pacifique par incli-» nation, & par une rigide exactitu-» de à ne rien prétendre & à ne rien » entreprendre d'injuste. L'unique » preuve certaine que vous aurez » bien régné, sera de pouvoir vous

rendre ce témoignage, que ſous «
votre régne votre peuple eſt deve- «
nu & plus heureux, & plus ſage. «

Ce qui m'a paru le plus remarquable dans ce diſcours, c'eſt que les avis qu'Iſocrate donne à ce Roi n'y ſont accompagnés d'aucunes louanges, ni de ces ménagemens étudiés & de ces tours artificieux, ſans leſquels la timide Vérité n'oſe approcher du trône; ce qui eſt un grand éloge, encore plus pour le Prince, que pour l'Ecrivain. Nicoclès, loin d'être choqué des avis qu'on lui donnoit, les reçut avec joie; & pour en marquer ſa reconnoiſſance à Iſocrate, il lui fit préſent de vingt talens, c'eſt-à-dire de vingt mille écus.

Plut. in vitâ Iſocrat. pag. 838.

§. IX. *Artaxerxe Mnémon entreprend de réduire l'Egypte. Iphicrate Athénien eſt mis à la tête des troupes Grecques. Cette entrepriſe échoue par la faute de Pharnabaze Général des Perſes.*

An.M.3627. Av.J.C.377.

ARTAXERXE, après avoir donné quelques années de relâche à ſes peuples, avoit formé le deſſein de réduire l'Egypte, qui depuis pluſieurs années avoit ſecoué le joug de la domination

Diod. l. 15. pag. 328. & 347. Cornel. Nep. in Chabr. & in Iphicrat.

des Perſes. Il fit pour cela de grands préparatifs de guerre. Acoris, qui régnoit pour lors en Egypte, & qui avoit donné de puiſſans ſecours à Evagore contre les Perſes, prévoiant l'orage, leva beaucoup de troupes de ſes ſujets, & prit à ſa ſolde un grand nombre de Grecs & d'autres troupes auxiliaires, dont Chabrias l'Athénien eut le commandement. Il l'avoit accepté de ſon chef, & ſans ordre de la République.

Pharnabaze aiant été chargé de cette guerre, envoia faire des plaintes à Athénes de ce que Chabrias s'engageoit à ſervir contre ſon Maître, & menaça du reſſentiment du Roi cette République, ſi elle ne le rappelloit inceſſamment. Il demandoit auſſi en même tems Iphicrate, autre Athénien, qui étoit regardé comme un des plus excellens Capitaines de ſon tems, pour lui donner dans cette guerre le commandement du corps de troupes Grecques que ſon Maître avoit à ſon ſervice. Les Athéniens, qui avoient grand intérêt de ménager l'amitié du Roi, rappellérent Chabrias, & lui ordonnérent, ſous peine de mort, de ſe rendre à Athénes au

jour marqué. Iphicrate fut envoié à l'armée de Perse.

Les Perses firent leurs préparatifs avec tant de lenteur, que deux années entiéres s'écoulérent avant qu'on entrât en action. Acoris, roi d'Egypte, vint à mourir. Psammuthis, qui lui succéda, ne régna qu'un an. Après lui vint Néphérite, & quatre mois après Nectanébis, qui régna dix ou douze ans. *Euseb. in Chron.*

Pour tirer plus de troupes de Gréce, Artaxerxe y envoia des Ambassadeurs déclarer à tous les Etats, que le Roi entendoit qu'ils vécussent tous en paix entr'eux sur le pié du traité d'Antalcide, qu'on retirât toutes les garnisons, & qu'on laissât toutes les villes jouir de la liberté sous leurs propres loix. Toute la Gréce reçut avec plaisir cette Déclaration, excepté les Thébains qui refusérent de s'y conformer. An.M.3630. Av.J.C.743. *Diod. l. 15. pag. 355.*

Enfin, tout étant prêt pour attaquer l'Egypte, on forma un camp à Acé, appellée depuis Ptolémaïs, dans la Palestine, où étoit le rendez-vous général. Dans la revûe qui s'y fit, il se trouva deux cens mille Perses que commandoit Pharnabaze, & vingt *Diod. p. 358-359.*

mille Grecs ſous Iphicrate. Les forces de mer étoient proportionnées à celles de terre. Car leur flote étoit de trois cens galéres, outre deux cens autres vaiſſeaux à trente rames, & un nombre prodigieux de barques pour les proviſions néceſſaires à la flote & à l'armée de terre.

L'armée & la flote ſe mirent en mouvement en même tems ; &, pour agir de concert, elles s'éloignoient le moins qu'il leur étoit poſſible l'une de l'autre. L'ouverture de la guerre devoit ſe faire par l'attaque de Péluſe: mais on avoit donné tant de tems aux Egyptiens, que Nectanébis leur en rendit l'approche impraticable & par terre & par mer. Ainſi la flote, au lieu de faire là ſa deſcente, comme on l'avoit projetté, paſſa outre, & alla dans la bouche du Nil appellée Mendéſienne. Le Nil, en ce tems-là, ſe jettoit dans la mer par ſept différentes bouches, dont il ne reſte plus aujourd'hui que deux ; & à chaque embouchure il y avoit un Fort avec une bonne garniſon pour en défendre l'entrée. La Mendéſienne n'étant pas ſi bien fortifiée que celle de Péluſe où l'on attendoit l'ennemi, la deſcente

Damiette & Roſette.

cente s'y fit ſans beaucoup de peine. Le Fort fut emporté l'épée à la main, & on n'y fit quartier à perſonne.

Après cette action d'éclat, Iphicrate vouloit qu'on remontât le Nil ſans perdre de tems, pour aller attaquer Memphis la capitale de l'Egypte. Si cet avis eût été ſuivi avant que les Egyptiens euſſent eu le tems de revenir de la fraieur où les avoit jetté cette formidable invaſion, & le premier coup qu'on venoit de fraper; on auroit trouvé cette capitale ſans défenſe, elle eût été immanquablement emportée, & toute l'Egypte étoit reconquiſe. Mais le gros de l'armée n'étant pas encore arrivé, Pharnabaze crut devoir l'attendre, & ne voulut rien entreprendre qu'il n'eût raſſemblé toutes ſes forces, ſous prétexte qu'alors elles ſeroient invincibles, & qu'il n'y auroit point d'obſtacle capable de l'arréter.

Iphicrate, qui ſavoit, que dans les affaires de la guerre ſur-tout, il y a des momens favorables & déciſifs qu'il faut ſaiſir, en jugeoit tout autrement; & au déſeſpoir de voir qu'on laiſſât échaper une occaſion qui ne ſe retrouveroit jamais, il de-

manda inſtamment qu'au moins on lui permît d'y aller ſeulement avec ſes vingt mille hommes. Pharnabaze lui en refuſa la permiſſion par un ſentiment de baſſe jalouſie, craignant que, ſi cette entrepriſe réuſſiſſoit, tout l'honneur de la guerre ne fût pour Iphicrate. Ce délai donna le tems aux Egyptiens de ſe reconnoître. Ils raſſemblérent toutes leurs troupes en un corps, mirent une bonne garniſon dans Memphis, & avec le reſte tinrent la campagne, & haraſſérent tellement l'armée des Perſes, qu'ils l'empéchérent de s'avancer au-dedans du pays. Après cela ſurvint l'inondation du Nil, qui aiant couvert d'eau toute la campagne, obligea les Perſes de retourner dans la Phénicie, après avoir perdu inutilement une bonne partie de leur armée.

Ainſi cette expédition, qui avoit couté des ſommes immenſes, & dont les ſeuls préparatifs avoient donné tant de peine depuis plus de deux ans, échoua entiérement, & n'aboutit qu'à cauſer une haine irréconciliable entre les deux Généraux qui y avoient commandé. Pharnabaze, pour s'excuſer, accuſoit Iphicrate

d'en avoir empéché la réussite. Iphicrate, avec beaucoup plus de raison, en attribuoit toute la faute à Pharnabaze. Mais, sachant fort bien que ce Seigneur seroit cru à la Cour préférablement à lui, & n'aiant pas oublié ce qui étoit arrivé à Conon, il prit le parti, pour éviter un sort pareil à celui de cet illustre Athénien, de se sauver à Athénes dans un petit vaisseau qu'il loua. Pharnabaze l'y fit accuser d'avoir fait avorter l'expédition d'Egypte. Le peuple d'Athénes lui fit répondre, que si on pouvoit l'en convaincre, il seroit puni comme son crime le mériteroit. Mais son innocence étoit trop bien connue à Athénes, pour l'inquiéter la-dessus. Il ne paroit pas qu'on lui en ait jamais fait d'affaire; &, peu de tems après, les Athéniens le déclarérent seul Amiral de leur flote.

La plupart des projets de la Cour de Perse échouoient pour l'ordinaire par sa lenteur dans l'exécution. Les Généraux avoient les mains liées: on ne laissoit rien à leur discrétion. Ils avoient dans leurs instructions un plan tout formé, dont ils n'osoient pas s'écarter. Survenoit-il quelque *Diod. pag. 358.*

accident qu'on n'avoit pas prévû ? il faloit attendre de nouveaux ordres de la Cour ; & avant qu'ils vinssent, l'occasion étoit perdue. Iphicrate aiant remarqué que Pharnabaze prenoit ses résolutions avec toute la présence d'esprit & la pénétration qu'on pouvoit souhaiter dans un habile Général, & que néanmoins l'exécution ne suivoit pas, lui demanda un jour d'où venoit que ses vûes étoient si vives, & ses actions si lentes. *C'est*, lui répliqua Pharnabaze, *que mes vûes ne dépendent que de moi, & que l'exécution dépend de mon Maître.*

Diod. pag. 57.

§. X. *Les Lacédémoniens envoient Agésilas au secours de Tachos, qui s'étoit révolté contre les Perses. Actions du Roi de Sparte en Egypte. Sa mort. Révoltes de la plûpart des provinces contre Artaxerxe.*

Plut. in Agesil. pag. 616-618. Diod. l. 15. pag. 397-401.

APRES la bataille de Mantinée, les deux partis, également las de la guerre, avoient fait avec tous les autres Etats de la Gréce une paix générale, sur le plan du Roi de Perse, par laquelle on assuroit à chaque ville la jouissance de ses loix & de sa liberté ;

& les Messéniens y furent compris malgré tous les mouvemens que se donnérent les Lacédémoniens pour l'empécher. Le dépit qu'ils en eurent les sépara des autres Grecs. Ils furent les seuls qui voulurent continuer la guerre, dans l'espérance de recouvrer bientôt tout le pays de la Messénie. Cette résolution, dont Agésilas étoit l'auteur, le fit regarder avec raison comme un homme violent, opiniâtre, insatiable de gloire & de commandemens, qui ne craignoit point de replonger les sujets de la République dans des malheurs inévitables par la nécessité où la disette d'argent la mettroit d'emprunter de grosses sommes, & de faire de grosses impositions, au lieu de profiter de l'occasion favorable qu'il avoit de conclure la paix, & de faire finir tous ces maux.

Pendant que ceci se passoit en Gréce, Tachos, qui étoit monté sur le trône de l'Egypte, ramassoit autant de troupes qu'il pouvoit pour se défendre contre le Roi de Perse qui songeoit à attaquer de nouveau l'Egypte malgré le mauvais succès des efforts qu'il avoit déja faits pour réduire ce roiaume.

An. M. 3641. Av. J.C. 363. *Xenoph. de reg. Agesil. p. 663. Corn. Nep. in Agesil. c. 8.*

Pour cet effet Tachos envoia en Gréce, & obtint des Lacédémoniens un corps de leurs troupes, & Agésilas pour les commander : il lui promettoit de le faire Généralissime de ses troupes. Les Lacédémoniens étoient piqués de ce qu'Artaxerxe les avoit forcés de comprendre les Messéniens dans la paix qu'ils venoient de conclure, & ils furent ravis d'avoir cette occasion de lui en marquer leur ressentiment. Chabrias Athénien se donna aussi à Tachos, mais de son chef, & sans être avoué de sa République.

Cette commission ne fit pas d'honneur à Agésilas. On trouvoit indigne qu'un Roi de Lacédémone, un grand Capitaine comme lui qui avoit rempli la terre du bruit de son nom, un homme plus qu'octogénaire, allât se mettre à la solde d'un Egyptien, & servir sous un Barbare qui s'étoit révolté contre son Maître.

Dès qu'il fut abordé en Egypte, les principaux Capitaines du Roi, & les premiers Officiers de sa maison, se rendirent à son vaisseau pour le recevoir, & pour lui faire la cour. Les autres Egyptiens n'eurent pas moins

d'empressement, à cause de la grande attente qu'avoit excité le nom & la réputation d'Agésilas. Ils accouroient tous en foule sur le rivage pour le voir. Mais lorsqu'au lieu d'un grand & magnifique Prince, selon l'idée que leur en avoient donné ses belles actions, ils n'aperçurent aucun éclat, aucune magnificence, ni sur sa personne, ni dans son équipage, & qu'ils virent seulement un vieillard d'une chétive mine, petit de corps, sans aucune apparence, & vétu d'une méchante robe d'une étofe fort grossiére, il leur prit une envie démesurée de rire, & ils lui appliquérent la fable d'une montagne en travail.

Quand il fut arrivé auprès du Roi Tachos, & qu'il eut joint ses troupes à celles d'Egypte, il fut fort étonné de voir qu'on ne le nomma pas Général de toute cette armée comme il s'y étoit attendu, mais seulement des troupes étrangéres; que Chabrias l'Athénien fut fait Général des troupes de mer; & que Tachos retenoit pour lui le commandement en chef. Ce ne fut pas là le seul déplaisir qu'il eut à essuier.

Tachos prit la résolution de marcher vers la Phénicie, aimant mieux faire de ce pays-là le théatre de la guerre, que d'attendre l'ennemi dans l'Egypte. Agésilas, qui en savoit plus que lui, eut beau lui représenter que ses affaires n'étoient pas assez bien établies au-dedans pour s'éloigner ainsi de ses Etats; qu'il feroit beaucoup mieux d'y demeurer, & de se contenter de faire agir ses Généraux hors de son pays. Tachos méprisa ce sage avis, & ne marqua pas de plus grands égards pour lui dans toutes les autres occasions. Agésilas fut si outré de toute cette conduite, qu'il se joignit aux Egyptiens qui s'étoient soulevés contre lui pendant son absence; & qui avoient mis Nectanebus son * cousin à sa place. Agésilas, abandonnant ainsi le Roi au secours duquel il avoit été envoié, & entrant au service du rebelle qui l'avoit détrôné, alléguoit pour sa justification, qu'il étoit envoié pour secourir les Egyptiens, & que ceux-ci aiant pris les armes contre Tachos, il ne lui étoit pas permis de servir

* *Selon Diodore, c'étoit son propre fils; selon Plutarque, son cousin.*

contr'eux ſans de nouveaux ordres de Lacédémone. Il y envoia des exprès, & les inſtructions qu'il reçut furent, qu'il fît ce qu'il jugeroit le plus avantageux pour ſa patrie. Il n'héſita pas à ſe déclarer pour Nectanebus. Alors Tachos, obligé de ſortir de l'Egypte, ſe retira à Sidon, d'où il ſe rendit à la Cour de Perſe. Artaxerxe, non content de lui pardonner ſa faute, lui donna encore le commandement de ſes troupes contre les rebelles.

Agéſilas couvroit une action ſi lâche & ſi noire du voile de l'utilité publique. Mais, dit Plutarque, que l'on ôte ce voile trompeur, le nom le plus juſte & le ſeul véritable que l'on puiſſe donner à cette démarche, c'eſt celui de perfidie & de trahiſon. Il eſt vrai que les Lacédémoniens, faiſant conſiſter la plus grande partie du beau & de l'honnête dans ce qui eſt utile à leur patrie, dont ils ſe font une idole, ne connoiſſent d'autre juſtice que ce qui leur paroit pouvoir ſervir à augmenter la grandeur de Sparte, & à étendre ſa domination. Je m'étonne qu'un Auteur auſſi judicieux que Xénophon ait cherché à

pallier une telle conduite, en disant simplement qu'Agésilas s'attacha à celui des deux Rois qui lui parut le plus affectionné à la Gréce.

Dans le même tems, un troisiéme Prince de la ville de Mendès, se mit sur les rangs, & voulut disputer la couronne à Nectanebus. Ce nouveau prétendant avoit une armée de cent mille hommes pour soutenir ses prétentions. Agésilas conseilla de les charger avant qu'ils fussent exercés & disciplinés. En effet, si son avis eût été suivi, on auroit eu bon marché de gens levés à la hâte, & sans expérience dans la guerre. Mais Nectanebus se mit dans la tête qu'Agésilas ne lui donnoit ce conseil que pour le trahir ensuite comme il avoit trahi Tachos. Ainsi il laissa à son ennemi le tems d'exercer & de discipliner ses troupes, qui bientôt après l'obligérent lui-même de se retirer dans une ville fermée de bonnes murailles, & qui avoit une fort grande enceinte. Agésilas fut obligé de l'y suivre. Le Prince Mendésien les y assiégea. Alors Nectanebus vouloit charger l'ennemi, avant que les travaux qu'on commençoit pour enfer-

mer la ville, fussent avancés, & pressoit Agésilas de le faire. Celui-ci refusa d'abord, ce qui augmenta extrêmement les soupçons qu'on avoit pris contre lui. A la fin, quand il vit l'ouvrage assez avancé, & qu'il ne restoit plus qu'autant de terrain entre les deux bouts des lignes, qu'en pouvoient occuper les troupes de la ville rangées en bataille, il dit à Nectanebus qu'il étoit tems d'attaquer les ennemis; que leurs propres lignes les empêcheroient de l'enveloper; & que l'entre-deux, encore vuide, étoit justement ce qu'il lui faloit pour ranger ses troupes de maniére qu'elles pussent toutes agir. L'attaque s'exécuta comme Agésilas l'avoit imaginée. Les assiégeans furent battus; & depuis ce tems-là Agésilas conduisit toutes les opérations de la guerre avec tant de succès, qu'il battit toujours le Prince ennemi, & le fit enfin prisonnier.

L'hiver suivant, après avoir bien établi Nectanebus sur le trône, il se mit en mer pour retourner à Lacédémone. Des vens contraires le pousférent sur la côte d'Afrique dans un endroit qu'on appelloit le Port de AN.M. 3643. AV.J.C. 361.

Ménélas, où il tomba malade & mourut, âgé de quatre-vingts-quatre ans passés. Il en avoit régné quarante & un à Sparte : & de ces quarante & un il en avoit passé plus de trente dans la réputation du plus grand & du plus puissant de tous les Grecs, & avoit été regardé comme le Chef & le Roi de presque toute la Gréce jusqu'à la bataille de Leuctres. Ses derniéres années ne soutinrent pas parfaitement la réputation qu'il s'étoit acquise, & l'on trouve que Xénophon, dans l'éloge qu'il fait de ce Prince, où il lui donne la préférence sur tous les autres Capitaines, a trop exagéré ses vertus, & dissimulé ses défauts.

Le corps d'Agésilas fut transporté à Sparte. Ceux qui étoient auprès de lui n'aiant point de miel, dont les Spartiates avoient coutume de couvrir les corps qu'ils vouloient embaumer, y substituérent de la cire. Son fils Archidamus lui succéda au trône, qui demeura dans sa maison jusqu'à Agis, qui fut le cinquiéme roi de sa famille depuis Agésilas.

Vers la fin de la guerre d'Egypte éclatérent les révoltes de la plupart

des provinces ſoumiſes aux Perſes.

Artaxerxe Mnémon, ſans le vouloir, y avoit donné lieu. Ce Prince, par lui-même, étoit bon, équitable, bienfaiſant. Il aimoit les peuples, & en étoit aimé. Il avoit beaucoup de douceur dans le caractére, mais une douceur qui dégénéroit en molleſſe, ſur-tout dans les derniéres années de ſa vie; qui lui donnoit de l'éloignement pour toute application & tout travail; & qui, par là, rendoit inutiles les bonnes qualités qu'il avoit d'ailleurs, auſſi bien que ſes bonnes intentions. Les Satrapes & les Gouverneurs de provinces, abuſant de ſa bonté, & de la foibleſſe de ſon grand âge, vexoient les peuples, les traitoient avec hauteur & dureté, les accabloient d'impots, & faiſoient tout ce qu'il faloit pour leur rendre le joug de la domination Perſanne inſupportable.

Le mécontentement devint général, & après une longue patience il éclata, preſque en même tems, de tous côtés. L'Aſie Mineure, la Syrie, la Phénicie, & pluſieurs autres provinces, ſe déclarérent ouvertement, & prirent les armes. Les principaux Chefs qui

entrérent dans cette conſpiration, étoient Ariobarzane Satrape de Phrygie, Mauſole Roi de Carie, Oronte Gouverneur de Myſie, Autophradate de Lydie. Datame, qui commandoit en Cappadoce, & dont il a été parlé ailleurs, s'y trouva auſſi engagé. Par là, tout d'un coup, la moitié des ſources des revenus de la Couronne ſe trouva tarie; & le reſte n'eût pas ſuffi pour faire la guerre aux révoltés, s'ils euſſent agi de concert. Mais leur union ne dura guéres, & ceux qui avoient été les premiers & les plus zélés à ſecouer le joug, furent auſſi les premiers à le reprendre, & à trahir les intérêts des autres pour faire leur paix avec le Roi.

Les provinces de l'Aſie Mineure, en ſe retirant de ſon obéiſſance, s'étoient confédérées, afin de ſe mieux défendre contre lui. Elles avoient choiſi Oronte, Gouverneur de Myſie, pour le Général de la Confédération. Elles avoient auſſi réſolu qu'on prendroit vingt mille hommes de troupes étrangéres pour joindre à celles du pays; & ce fut le méme Oronte qui fut chargé de les lever. Mais quand il eut entre les mains l'argent néceſ-

ſaire pour la levée de ces troupes, & pour un an de paie, il garda l'argent pour lui, & livra au Roi ceux qui le lui avoient apporté des provinces révoltées.

Rhéomithre, un autre des Chefs dans l'Aſie Mineure, étant envoié en * Egypte pour en tirer du ſecours, commit une perfidie & une trahiſon toute pareille. En effet, aiant apporté de ce pays-là cinq cens talens, & obtenu cinquante vaiſſeaux de guerre, il convoqua à Leucas, ville de l'Aſie Mineure, les principaux des révoltés, ſous prétexte de leur rendre compte de ſa négociation, les arréta tous, les livra au Roi pour faire ſa paix, & garda l'argent qu'il avoit raporté d'Egypte pour la Confédération. Ainſi cette formidable révolte, qui avoit mis l'Empire de Perſe à deux doigts de ſa ruine, ſe diſſipa d'elle-même; ou, pour parler plus juſte, elle fut ſuſpendue pour quelque tems.

Cinq cens mille écus.

* *Diodore dit que ce fut vers Tachos : mais il y a plus d'apparence que ce fut vers Nectanebus.*



§. XI. *Troubles à la Cour d'Artaxerxe au sujet de son successeur. Mort de ce Prince.*

Plut. in Artax. p. 1024-1027. Diod. l. 15. pag. 400. Justin. l. 10. cap. 1. & 2.

LA FIN du régne d'Artaxerxe fut pleine de cabales. Tout le monde à sa Cour prenoit parti pour quelqu'un de ses fils qui prétendoit à sa succession. Il en avoit cent cinquante de ses concubines, lesquelles étoient au nombre de trois cens soixante, & trois d'Atossa sa femme légitime, Darius, Ariaspe, & Ochus. Pour arréter tous ces mouvemens, il désigna Darius, qui étoit l'aîné, pour son successeur. Et afin d'ôter tout lieu de lui disputer son droit après sa mort, il lui permit dès lors de prendre le titre de Roi, & de porter la * Tiare roiale. Mais ce jeune Prince vouloit quelque chose de plus réel. D'ailleurs le refus que fit Artaxerxe de lui donner une de ses concubines qu'il lui avoit demandée, le piqua vivement, & il fit une conspiration contre la vie de son pere, où il engagea cinquante de ses freres.

** Cette Tiare étoit un Turban, ou une espéce de coeffure, dont l'aigrette étoit droite. Les sept Conseillers avoient aussi une aigrette, mais elle étoit couchée, & en avant. Tous les autres la portoient couchée, & en arriére.*

Ce fut Tiribaze, dont il a été parlé plusieurs fois dans le Volume précédent, qui contribua le plus à lui faire prendre une résolution si dénaturée; & cela pour un pareil sujet de mécontentement contre le Roi, qui aiant promis de lui donner en mariage une de ses filles, puis une autre, lui manqua toutes les deux fois de parole, & les épousa lui-même. Ces incestes abominables étoient pour lors permis en Perse, sans que la religion qu'on y professoit réclamât contre.

Déja le nombre des Conjurés étoit grand, & le jour pris pour l'exécution, lorsqu'un Eunuque, bien instruit de tout, en donna avis au Roi. Sur cette dénonciation, Artaxerxe pensa que ce seroit une fort grande imprudence de mépriser un si grand danger en négligeant d'approfondir l'avis; mais que c'en seroit encore une plus grande d'y ajouter foi sans aucune preuve certaine & indubitable. Il s'en assura par ses propres yeux. On laissa venir les Conjurés jusques dans la chambre du Roi, puis ils furent arrétés. Darius & tous ses complices furent punis comme ils le méritoient.

Après la mort de Darius, les cabales

recommencérent tout de nouveau. Trois de ses freres se mirent sur les rangs ; Ariaspe, Ochus, & Arsame. Les deux premiers y prétendoient par droit de naissance, parce qu'ils étoient fils de la Reine. Le troisiéme avoit pour lui la faveur du Roi, dont il étoit le plus tendrement aimé, quoiqu'il ne fût fils que d'une concubine. Ochus, dévoré d'ambition, chercha à se défaire de ses deux rivaux. Comme il étoit également cruel & rusé, il emploia sa cruauté contre Arsame, ses ruses & ses finesses contre Ariaspe. Connoissant ce dernier pour un homme fort simple & fort crédule, il lui fit faire, par des Eunuques du Palais qu'il avoit gagnés, de si terribles menaces de la part du Roi son pere, que s'attendant à tout moment d'être traité comme l'avoit été Darius, il s'empoisonna lui-même pour l'éviter. Il ne restoit plus après cela qu'Arsame qui lui fit ombrage, parce que son pere, aussi bien que tout le monde en général, le regardoit comme le plus digne du trône à cause de son habileté & de ses autres belles qualités. Il le fit assassiner par Harpate fils de Tiribaze.

Cette perte qui suivit l'autre de fort près, & la scélératesse qui les avoit accompagné toutes deux, causérent une douleur mortelle à ce vieux Roi. A son âge, il n'est pas surprénant qu'il ne se trouvât pas assez de force pour soutenir le poids d'une telle affliction. Elle l'accabla, & le mit au tombeau après un régne de quarante trois ans, qui pourroit passer pour heureux, s'il n'avoit été troublé par beaucoup de révoltes. Le régne suivant ne le sera pas moins. An.M.3643. Av.J.C.361.

§. XII. *Causes des soulévemens & des révoltes qui arrivoient si fréquemment dans l'Empire des Perses.*

J'AI EU SOIN, en raportant les séditions arrivées dans l'Empire des Perses, de marquer de tems en tems les abus qui y donnoient lieu. Mais, comme ces révoltes ont été plus fréquentes que jamais dans les derniéres années, & qu'elles le seront encore, sur-tout sous le régne qui va suivre, j'ai cru qu'il étoit à propos de réunir ici sous un même point de vûe les differentes causes de ces soulevemens, qui annoncent pour l'Empire des Perses une prochaine décadence.

I. Après le régne d'Artaxerxe Longue-main, les Rois de Perse s'abandonnérent de plus en plus aux charmes de la volupté & du luxe, & à la douceur d'une vie indolente & désoccupée. Renfermés ordinairement dans leurs palais au milieu des femmes & d'une foule de courtisans flateurs, ils se contentoient de goûter, dans une molle oisiveté, le plaisir d'être les maîtres de tout; & ils faisoient consister leur grandeur dans l'éclat des richesses, & dans une somptueuse magnificence.

II. C'étoient d'ailleurs des Princes sans grands talens pour le maniement des affaires, sans grande capacité pour le gouvernement, sans goût pour la gloire. Ne se sentant pas assez d'étendue d'esprit pour animer toutes les parties de ce vaste Empire, ni assez de force pour en soutenir le poids, ils se déchargeoient sur leurs Officiers du soin des affaires, des fatigues du commandement des armées, & des dangers qui accompagnent l'exécution des grandes entreprises; & leur ambition se bornoit à porter seuls le titre fastueux de Grand-Roi, & de Roi-des-Rois.

III. Les premiéres charges de la Couronne, les gouvernemens des provinces, les commandemens des armées, étoient ordinairement donnés à des gens ſans ſervice & ſans mérite. C'étoit le crédit des favoris, les intrigues ſecrettes de la Cour, les ſollicitations des femmes du palais, qui décidoient du choix des ſujets pour remplir les plus importantes places de l'Empire, & qui faiſoient tomber ſur leurs créatures les récompenſes dûes aux Officiers qui avoient le plus utilement ſervi l'Etat.

IV. Souvent ces Courtiſans, par une baſſe jalouſie contre le mérite qui leur faiſoit ombrage, & qui leur reprochoit leur peu d'habileté, éloignoient leurs rivaux des affaires, & rendoient leurs talens inutiles à l'Etat. Quelquefois même ils rendoient leur fidélité ſuſpecte par d'artificieuſes délations, les faiſoient citer en jugement comme des criminels d'Etat, & forçoient les plus fidéles ſerviteurs du Roi, pour ſe défendre contre leurs calomniateurs, de chercher leur ſureté dans la révolte, & de tourner contre leur Prince les armes qu'ils avoient ſi ſouvent fait triom-

Pharnabaze.
Tiribaze.
Datame, &c.

pher pour ſa gloire & pour le ſervice de l'Empire.

V. Ces Miniſtres, pour retenir les Généraux dans leur dépendance, les génoient par des ordres bornés, qui les mettoient dans la néceſſité de laiſſer échaper les occaſions de vaincre, & les empechoient, par l'attente de nouveaux ordres, de pouſſer leurs avantages. Souvent ils les rendoient reſponſables des mauvais ſuccès, après les avoir laiſſé manquer de tout ce qui étoit néceſſaire pour réuſſir.

VI. Les Rois de Perſe avoient extrêmement dégénéré de la frugalité de Cyrus & des anciens Perſes, qui ſe contentoient de creſſon pour nourriture, & d'eau pour boiſſon. Toute la Nobleſſe avoit été entraînée par la contagion de cet exemple. En conſervant l'unique repas de leurs ancêtres, ils le faiſoient durer pendant la plus grande partie du jour, & le prolongeoient juſques dans la nuit par l'ivrognerie, dont, bien loin d'en rougir, ils ſe faiſoient gloire, comme on le voit dans le jeune Cyrus.

VII. L'extrême éloignement des provinces, qui s'étendoient depuis la mer Caſpienne & le Pont-Euxin juſ-

qu'à la Mer Rouge & à l'Ethiopie, depuis les fleuves de l'Inde & du Gange jusqu'a la Mer Egée, étoit un grand obstacle à l'attachement & à l'affection des peuples, qui n'avoient jamais la satisfaction de jouir de la presence de leurs Maîtres ; qui ne les connoissoient que par la pesanteur des impôts, par l'orgueil & l'avarice de leurs Satrapes ; & qui, en se transportant même à la Cour pour y porter leurs demandes & leurs plaintes, ne pouvoient espérer de trouver accès auprès des Princes, qui croioient qu'il étoit de leur majesté de se rendre invisibles & inaccessibles.

VIII. Cette multitude de provinces assujetties aux Perses, ne composoit pas un Empire uniforme, ni un corps d'Etat régulier, dont tous les membres fussent unis par des liens communs d'intérêts, de mœurs, de langage, & de religion ; qui fussent animés d'un même esprit de gouvernement, & conduits par des loix semblables. C'étoit plutôt un assemblage confus, mal assorti, tumultuaire, & même forcé, de differens peuples, autrefois libres & indépendans, dont quelques-uns, arrachés de leurs

patries & des sépulcres de leurs peres, se voioient avec peine transportés dans des contrées inconnues ou ennemies, où ils continuoient de se gouverner par des loix particuliéres & par une police propre. Ces différentes nations, qui non seulement vivoient sans avoir de liaison ni de relation entre elles, mais qui conservoient une diversité d'usages & de culte, & souvent même une antipathie de caractéres & d'inclinations, ne soupiroient qu'après la liberté & qu'après le rétablissement dans leurs patries. Tous ces peuples ne s'intéressoient donc point a la conservation d'un Empire, qui seul mettoit un obstacle à de si vifs & de si justes desirs, & ils ne pouvoient s'affectionner à un gouvernement qui les traitoit toujours en étrangers & en vaincus, & qui ne leur donnoit jamais part à son autorité ni à ses priviléges.

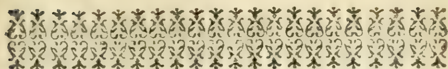
IX. L'étendue de l'Empire, & l'éloignement de la Cour, obligeoient de donner aux Vicerois des provinces frontiéres une très-grande autorité pour toutes les parties du gouvernement; pour lever & soudoier des armées,

mées, pour impoſer des tributs, pour juger les différends des villes, des provinces, & des Rois vaſſaux, pour faire des traités avec les Etats voiſins. Une puiſſance ſi étendue & preſque indépendante, dans laquelle on les continuoit pluſieurs années ſans les relever, & ſans leur donner ni Adjoints ni Conſeil pour délibérer ſur les affaires, les accoutumoit au plaiſir de commander abſolument, & de régner. Ils ſouffroient enſuite avec peine qu'on les retirât de leurs Gouvernemens, & ſouvent ils cherchoient à s'y maintenir par les armes.

X. Les Gouverneurs de provinces, les Généraux d'armée, & tous les autres Officiers & Miniſtres, ſe faiſoient un honneur d'imiter dans leurs équipages, dans leurs tables, dans leurs meubles, & dans leurs habillemens, la pompe & l'éclat de la Cour où ils avoient été élevés. Pour ſoutenir un faſte ſi ruineux, & fournir à des dépenſes qui paſſoient la fortune & les forces des particuliers, ils étoient réduits à vexer les ſujets de leurs départemens par des taxes arbitraires, par des concuſſions criantes,

par le trafic honteux d'une vénalité publique, qui faisoit acheter à prix d'argent des places qui n'auroient dû être accordées qu'au mérite. Tout ce que la vanité prodiguoit, tout ce que le luxe épuisoit, étoit remplacé par les artifices & par la violence d'une avarice insatiable.

Ces excès, & beaucoup d'autres encore, qui demeuroient sans reméde, & que l'impunité augmentoit tous les jours, lassérent enfin la patience des peuples, & répandirent dans les esprits un mécontentement général, avant-coureur ordinaire de la ruine des Etats. Leurs justes plaintes, lontems méprisées, en précipitérent plusieurs dans une rébellion ouverte, & les portérent à se rendre eux-mêmes la justice qui leur étoit refusée. Ils manquoient en cela contre la soumission & la fidélité que les sujets doivent à leurs Souverains : mais le paganisme ne portoit pas si loin ses lumiéres, & n'étoit pas capable d'une perfection si sublime, réservée à une religion qui enseigne que nul prétexte, nulle injustice, nulle vexation, ne peuvent jamais autoriser la rébellion contre le Prince.



LIVRE TREIZIÉME.

§. I. *Ochus monte sur le trône de Perse. Ses cruautés. Révoltes de plusieurs peuples.*

PLUS la mémoire d'Artaxerxe Mnémon étoit honorée & respectée dans tout l'Empire, plus Ochus croioit avoir à craindre pour lui-même, persuadé qu'en lui succédant il ne trouveroit pas des dispositions si favorables dans les peuples ni dans la Noblesse, dont il venoit de se rendre l'horreur par la mort de ses deux freres. Pour empécher que cette haine ne lui fît donner l'exclusion, il gagna les Eunuques & les autres qui se trouvoient auprès de la personne du Roi, & fit cacher sa mort au public. Il commença à prendre le maniement des affaires, donnant des ordres, & scélant des Décrets au nom d'Artaxerxe, comme s'il eût toujours été en vie, & dans un de ces Décrets il se fit proclamer Roi par tout l'Empire, toujours par ordre d'Artaxerxe.

Polyæn. stratag. VII.

Après avoir gouverné ainsi près de dix mois, se croiant assez bien établi, An.M. 3644. Av.J.C. 360. il déclara enfin la mort de son pere, & monta sur le tróne en prenant le nom d'Artaxerxe. L'histoire lui donne néanmoins plus communément celui d'Ochus : & c'est de ce nom que je l'appellerai ordinairement dans toute la suite de cette histoire.

Ochus fut le Prince de sa race le plus cruel & le plus méchant. Ses actions le firent bientôt connoitre. Dans fort peu de tems il remplit le palais & Justin. lib. 10. cap. 3. tout l'Empire de meurtres. Pour ôter aux provinces révoltées le prétexte de mettre sur le tróne quelque autre de la famille roiale, & se débarasser tout d'un coup de toutes les peines que les Princes ou les Princesses du sang pourroient lui causer, il les fit tous mourir, sans aucun égard pour le Valer. Max. lib. 9. cap. 2. sexe, l'âge, ou la proximité. Il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avoit épousé la fille ; & aiant renfermé un de ses oncles avec cent de ses fils & de ses petits-fils dans une cour, il les fit tous tuer à coups de fleches, uniquement par ce que ces Princes etoient fort estimés par les Perses pour leur probité & leur cou-

rage. Cet oncle est apparemment le pere de Sisygambis mere de Darius Codoman. Car Quinte-Curce nous apprend qu'Ochus avoit fait massacrer quatre-vingts freres de Sisygambis avec leur pere en un même jour. Il traita avec la même barbarie, dans tout l'Empire, tous ceux qui lui donnoient quelque ombrage, n'épargnant aucun de la Noblesse qu'il pouvoit soupçonner être tant soit peu mécontent. *Q. Curt. lib. 10. cap. 5.*

Les cruautés qu'Ochus avoit exercées ne le délivrérent pas de toute inquiétude. Artabaze, Gouverneur d'une des provinces d'Asie, engagea dans son parti Charès Athénien, qui commandoit une flote & un corps de troupes Grecques dans ces quartiers-là: &, avec son assistance, il défit une armée du Roi de soixante & dix mille hommes, qu'on avoit envoiée pour le réduire. Artabaze, en récompense d'un si grand service, donna à Charès de quoi paier tous les frais de l'armement. Le Roi de Perse ressentit vivement cette conduite des Athéniens à son égard. Ils étoient pour lors occupés à la guerre des Alliés. La menace que fit le Roi de *An. M. 3649. Av. J.C. 356. Diod. l. 16. pag. 433-434.*

ſe joindre à eux avec une nombreuſe flote, obligea les Athéniens de rappeller Charès.

An.M. 3651. Av. J.C. 353. Artabaze, abandonné par ceux-ci, eut recours aux Thébains, dont il obtint cinq mille hommes qu'il prit à ſa ſolde, avec Pamméne pour les commander. Ce renfort le mit en état de remporter encore deux grandes victoires ſur les troupes du Roi. Ces deux actions firent beaucoup d'honneur aux troupes Thébaines, & à celui qui les commandoit. Il faloit que Thébes fût bien animée contre le Roi de Perſe, pour envoier à ſes ennemis un ſecours ſi puiſſant dans le tems même qu'elle étoit occupée à la guerre contre les Phocéens. Peut-être étoit-ce un effet de ſa politique, pour ſe rendre par là plus formidable, & pour faire acheter plus cher ſon alliance. Ce qui eſt certain, c'eſt que peu de tems après elle ſe réconcilia avec le Roi, qui lui fit compter trois cens talens, c'eſt-à-dire trois cens mille écus. Artabaze, deſtitué de tout ſecours, ſuccomba enfin, & fut obligé de ſe réfugier chez Philippe en Macédoine.

Diod. p. 438.

Ochus, délivré d'un ſi dangereux

ennemi, tourna toutes ses pensées du côté de l'Egypte, qui depuis lontems s'étoit révoltée. Dans le même tems il se passa en Gréce quelques événemens assez remarquables, qui ont peu de liaison avec les affaires de la Perse. Je les insérerai ici : après quoi je reviendrai au régne d'Ochus, pour ne plus interrompre le fil de son histoire.

§. II. *Guerre des Alliés contre les Athéniens.*

PEU D'ANNÉES après les révoltes de l'Asie Mineure dont je viens de parler, c'est-à-dire la troisiéme année de la cent-cinquiéme Olympiade, Chio, Cos, Rhodes, Byzance, se soulevérent contre Athénes dont jusques-là elles avoient dépendu. Elle emploia, pour les réduire, & de grandes forces, & de grands Capitaines, Chabrias, Iphicrate, Timothée. Ce [a] furent les derniers des Généraux Athéniens qui firent honneur à leur patrie, aucun, depuis eux, ne

AN.M.3646.
AV.J.C.358.

a Hæc extrema fuit ætas Imperatorum Atheniensium, Iphicratis, Chabriæ, Timothei : neque post illorum obitum quisquam dux in illa urbe fuit dignus memoria. *Corn. Nep. in Timoth. cap.* 4.

s'étant diſtingué par ſon mérite ni par ſa réputation.

Cornel. Nep. in Chabr. c. 1.

CHABRIAS s'étoit déja fait un grand nom, lorſqu'envoié au ſecours des Thébains contre ceux de Sparte, & ſe voiant abandonné dans le combat par les Alliés qui avoient pris la fuite, il ſoutint ſeul le choc des ennemis, ſes ſoldats, par ſon ordre, s'étant ſerrés l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, & étendant en avant leurs piques; de ſorte qu'ils ne purent jamais être enfoncés, & Agéſilas, quoique vainqueur, fut obligé de ſe rétirer. Les Athéniens érigérent une ſtatue à Chabrias dans l'attitude où il avoit combattu.

Liban. in orat. Demoſth. contr. Mid. p. 655.

IPHICRATE étoit d'une fort baſſe naiſſance, aiant eu pour pere un cordonnier. Mais, dans une ville libre, comme Athénes, le mérite ſeul faiſoit la nobleſſe des citoiens. On peut dire que celui-ci fut véritablement fils de ſes actions. S'étant ſignalé dans un combat naval où il n'étoit encore que ſimple ſoldat, il fut bientôt après emploié avec diſtinction, & honoré du commandement. Dans un procès qu'on lui ſuſcita, ſon accuſateur, l'un

Plut. in Apopthegm. pag. 87.

des descendans d'Harmodius, qui faisoit valoir extrêmement le nom de ses ancêtres, lui aiant reproché la bassesse de sa naissance: *Oui*, repliqua-t-il. *La noblesse de ma famille commence en moi, & celle de la vôtre finit en vous.* Il épousa la fille de Cotys roi de Thrace.

On [a] le met de pair avec les plus grands hommes de la Gréce, sur-tout pour ce qui regarde la science de la guerre, & la discipline militaire. Il fit plusieurs changemens utiles dans l'armure des soldats. Avant lui les boucliers étoient fort longs & fort pesans, & par cette raison les chargeoient & les embarrassoient extrêmement : il les rendit plus courts & plus légers, de sorte que sans découvrir le corps, ils lui donnoient plus de vitesse & d'agilité. Au contraire, il allongea les piques & les épées, afin de pouvoir porter de plus loin des coups à l'ennemi. Il changea aussi les cuirasses, & au lieu qu'auparavant

Diod. l. 15. pag. 360.
Corn. Nep. in Iphicr. cap. 1.

a Iphicrates Atheniensis, non tam magnitudine rerum gestarum, quàm disciplina militari nobilitatus est. Fuit enim talis dux, ut non solùm ætatis suæ cum primis compararetur, sed ne de majoribus natu quidem quisquam anteponeretur. *Corn. Nep.*

elles étoient de fer ou d'airain, il les fit faire de lin. On a de la peine à concevoir comment de telles cuiraſſes pouvoient défendre les ſoldats, & les mettre en ſûreté contre les coups qu'on leur portoit. Mais ce lin, trempé dans du vinaigre mélé de ſel, étoit tellement préparé, qu'il ſe durciſſoit, & devenoit impénétrable au fer auſſi bien qu'au feu. L'uſage en étoit commun chez pluſieurs nations.

Jamais troupes ne furent ni mieux exercées, ni mieux diſciplinées que celles d'Iphicrate. Il les tenoit toujours en haleine, & en tems de paix ou de repos, il leur faiſoit faire toutes les évolutions néceſſaires, ſoit pour attaquer l'ennemi, ou pour ſe défendre; ſoit pour dreſſer des embuſcades, ou pour les éviter; ſoit pour conſerver leurs rangs dans la pourſuite même des fuiards, & ne pas trop s'abandonner à une ardeur qui ſouvent devient pernicieuſe, ou pour ſe rallier à propos après un commencement de déroute. De la ſorte, quand il s'agiſſoit de donner un combat, au premier ſignal tout ſe mettoit en mouvement avec une promtitude & un ordre admirable. Les Officiers &

les soldats d'eux-mêmes se rangeoient en bataille, & jusques dans le feu de l'action ils prenoient leur parti comme l'auroit pu ordonner le plus habile Général. Mérite fort rare à ce que j'entends dire, mais bien estimable; qui contribue plus qu'on ne peut croire au gain d'une bataille, & qui marque dans le Chef une supériorité de génie non commune!

TIMOTHÉE étoit fils de Conon, si célébre par ses grandes actions, & par les services importans qu'il rendit à sa patrie. [a] Il ne dégénéra point de la réputation de son pere, soit pour le mérite guerrier, soit pour l'habileté dans le gouvernement: mais il y ajouta la gloire qui vient des talens de l'esprit, s'étant distingué particuliérement par le don de la parole, & par le goût pour les sciences.

Aucun Capitaine n'éprouva moins que lui l'inconstance du sort des armes. Il n'avoit qu'à tenter pour réussir: le succès suivoit toujours ses

Plut. Sylla, pag. 454.

a Hic à patre acceptam gloriam multis auxit virtutibus. Fuit enim disertus, impiger, laboriosus, rei militaris peritus, neque minùs civitatis regendæ. *Corn. Nep. cap.* 1.

Timotheus Cononis filius, cùm belli laude non inferior fuisset quàm pater, ad eam laudem doctrinæ & ingenii gloriam adjecit. *Cic. l.* 1. *de Offic. n.* 116.

vûes & ses desirs. Un si rare bonheur ne manqua pas d'exciter la jalousie. Ses envieux, comme je l'ai déja observé, le firent peindre dormant, tandis que la Fortune, près de lui, prenoit des villes dans des filets. A cela Timothée répondit froidement: *Puisque tout endormi je prends les villes, que ne ferai-je point éveillé?* Il prit ensuite la chose plus sérieusement, & indigné contre ceux qui prétendoient ainsi rabaisser la gloire de ses actions, il protesta en public qu'il ne la devoit qu'à lui-même, & non à la Fortune. Cette déesse, dit Plutarque, blessée d'un orgueil si fier & si insolent, l'abandonna entiérement dans la suite, & il n'eut plus aucun heureux succès. Voila quels Chefs furent emploiés dans la guerre des Alliés.

Diod. lib. 16. pag. 412. Corn. Nep. in Chabr. c. 4.

L'ouverture de la guerre & de la campagne se fit par le siége de Chio. Charès commandoit l'armée de terre, & Chabrias celle de mer. Tous les Alliés s'empressérent de porter du secours à cette île. Chabrias aiant forcé l'entrée du port y entra malgré l'effort des ennemis. Les autres galéres n'osérent pas l'y suivre, & l'abandonnérent. Il fut bientôt envelo-

pé de toutes parts, & ſon vaiſſeau percé de coups. Il auroit pu ſe ſauver à la nage vers la flote Athénienne, comme firent ſes ſoldats. Mais, par un principe de gloire mal entendu, il ne crut pas qu'il fût permis à un Général d'abandonner ainſi ſon vaiſſeau, & il préféra une mort, glorieuſe ſelon lui, à une fuite honteuſe.

Cette premiére entrepriſe aiant mal réuſſi, on fit de part & d'autre de nouveaux efforts. Les Athéniens avoient équipé une flote de ſoixante galéres, & nommé Charès pour la commander: ils en armérent encore ſoixante autres, ſous le commandement d'Iphicrate & de Timothée. La flote des Alliés étoit de cent voiles. Après avoir ravagé pluſieurs îles qui appartenoient aux Athéniens, & en avoir tiré un grand butin, ils s'attachérent au ſiége de Samos. Les Athéniens de leur côté, aiant réuni toutes leurs forces, aſſiégérent Byzance. Les Alliés accoururent auſſitôt pour la défendre. Les deux flotes étant en préſence, on ſe préparoit au combat, lorſqu'il ſurvint tout à coup une violente tempête, malgré laquelle Charès vouloit qu'on s'avan-

çat contre l'ennemi. Les deux autres Chefs, plus prudens & plus expérimentés que lui, ne crurent pas que dans une telle conjoncture on dût hazarder le combat. Charès, indigné de voir qu'on ne se rendoit point à son avis, prit les soldats à témoin qu'il ne tenoit pas à lui qu'on ne battît les ennemis. C'étoit un homme naturellement vain, plein d'ostentation & d'estime de lui-même, qui exagéroit ses services, méprisoit ceux des autres, & rappelloit à lui seul toute la gloire des bons succès. Il écrivit à Athénes contre ses deux Collégues, les accusant de lâcheté & de trahison. Sur ses plaintes, le peuple [a], qui étoit léger, vif, soupçonneux, & naturellement jaloux à l'égard de quiconque se distinguoit par un crédit & un mérite éclatant, rappelle ces deux Chefs, & leur fait leur procès.

La faction de Charès, qui étoit très-puissante à Athénes, s'étant déclarée contre Timothée, il fut condanné à une amende de cent talens : *Cent mille écus.*

a Populus acer, suspicax, mobilis, adversarius, invidus etiam potentiæ, domum revocat. *Cornel. Nep.*

digne récompense du noble desintéressement qu'il avoit fait paroitre dans une autre occasion, en raportant à sa patrie, du butin pris sur l'ennemi, douze cens talens, sans en rien réserver pour lui-même. Il ne put pas soutenir plus lontems la vûe d'une ville ingrate, & hors d'état, pauvre comme il étoit, de paier une si forte amende, il se retira à Chalcide. Après sa mort le peuple, touché de repentir, réduisit l'amende à dix talens, qu'il fit paier a son fils Conon pour rétablir une certaine partie des murs. Ainsi, par un événement assez bizare, ces mêmes murs que son grand-pere avoit rebâti des dépouilles des ennemis, le petit-fils, à la honte d'Athénes, les répara en partie de son propre bien.

Douze cens mille écus.

Iphicrate fut aussi appellé en jugement. Ce fut dans cette occasion qu'Aristophon, autre Capitaine Athénien, l'accusa d'avoir trahi & vendu la flote qu'il commandoit. Iphicrate, avec la confiance qu'inspire une réputation établie, lui demanda : *Auriez-vous été homme à faire une trahison de cette nature ?* *Non*, répondit Aristophon, *je suis trop homme d'honneur pour*

Arist. Rhet. lib. 2. cap. 23.

cela. Quoi ! repartit alors Iphicrate, *ce qu'Ariſtophon n'auroit pas fait, Iphicrate l'auroit pu faire ?*

Polyæn. ſtratag. lib. 3.

Il ne ſe contenta pas d'emploier pour ſa défenſe la force des raiſons : il appella auſſi à ſon ſecours celle des armes. Inſtruit par le mauvais ſuccès de ſon Collégue, il vit bien qu'il ne faloit pas tant ſonger à convaincre ſes Juges, qu'à les intimider. Il avoit placé au tour du lieu où ils étoient aſſemblés une troupe de jeunes gens armés de poignards, qu'ils avoient ſoin de faire entrevoir de tems en tems. Il ne purent réſiſter à cette ſorte d'éloquence preſſante & victorieuſe, & renvoiérent l'accuſé abſou. Comme on lui reprochoit dans la ſuite ce violent procédé : *J'aurois été bien fou*, diſoit-il, *ſi, réuſſiſſant à faire la guerre pour les Athéniens, j'euſſe négligé de la faire pour moi-même.*

Charès, par le rappel de ſes deux Collégues, ſe trouva ſeul Général de toute l'armée, & il étoit en état d'avancer beaucoup les affaires d'Athénes dans l'Helleſpont, s'il eût ſu ſe défendre des promeſſes magnifiques d'Artabaze. Ce Satrape, qui s'étoit révolté dans l'Aſie Mineure contre le

Roi de Perſe ſon maître, inveſti par ſoixante-dix mille hommes, & prêt à ſuccomber par l'inégalité de ſes forces, débaucha Charès. Celui-ci, qui ne ſongeoit qu'à s'enrichir, marcha auſſitôt au ſecours d'Artabaze, le dégagea, & reçut une récompenſe proportionnée au bienfait. On traita de crime capital l'action de Charès. Il avoit non ſeulement abandonné le ſervice de la République pour une guerre étrangére, mais encore irrité le Roi de Perſe, qui par ſes ambaſſadeurs menaça d'armer trois cens voiles en faveur des Inſulaires ſoulevés & ligués contre Athénes. Le crédit de Charès le ſauva encore dans cette occaſion, comme il l'avoit déja fait en pluſieurs autres ſemblables. Les Athéniens, intimidés par les menaces du Roi, ſongérent ſérieuſement à en prêvenir les effets par une paix générale.

C'eſt à quoi Iſocrate, indépendamment de ces menaces, les avoit vivement exhortés par un beau diſcours qui nous reſte encore, où il leur donne d'excellens avis. Il leur reproche avec beaucoup de liberté, comme Démoſthéne le fait dans preſque

De Pace, ſeu ſocialis.

toutes ſes harangues, de ſe livrer aveuglément à la flaterie des Orateurs qui entrent dans leurs paſſions, pendant qu'ils n'ont que du mépris pour ceux qui leur donnent les conſeils les plus ſalutaires. Il s'applique ſur-tout à réfréner en eux ce deſir violent d'augmenter leur puiſſance, & de dominer ſur les peuples de la Gréce, qui avoit été la ſource de tous leurs malheurs. Il rappelle dans leur mémoire ces beaux tems, ſi glorieux pour Athénes, où leurs ancêtres, par un noble & généreux deſintéreſſement, ſacrifiérent tout pour maintenir la liberté commune, & pour ſauver la Gréce; & il les compare avec ces tems funeſtes, où l'ambition de Sparte, & enſuite celle d'Athénes, avoit plongé ſucceſſivement ces deux villes dans les maux les plus extrêmes. Il leur repréſente que la ſolide grandeur d'un Etat ne conſiſte point à augmenter ſon domaine, ni à étendre au loin ſes conquêtes, ce qui ne ſe peut guére faire ſans violence & ſans injuſtice; mais à gouverner ſagement ſes ſujets & à les rendre heureux, à protéger ſes Alliés, à ſe faire aimer & reſpecter des voiſins, & à

se faire craindre des ennemis. Un « Etat, leur dit-il, ne peut manquer « de devenir l'arbitre de tous les Etats « voisins, quand il sait réunir en « soi deux grandes qualités, la justice « & la puissance, qui se prétent un « mutuel secours, & ne doivent point « être séparées. Car la puissance qui « ne se conduit point par des motifs « de justice & de raison, se porte aux « derniéres violences pour accabler « & écraser tout ce qui lui résiste: « comme aussi la justice, si elle est « desarmée & impuissante, se trouve « exposée à l'injure, & hors d'état « de se défendre elle-même, & de « protéger les autres. » La conclusion que tire Isocrate de tout ce raisonnement c'est qu'Athénes, si elle veut être heureuse & tranquille, doit renfermer son domaine dans de justes bornes, ne point affecter d'avoir l'empire de la mer pour dominer sur tous les autres, conclure une paix qui laisse chaque ville, chaque peuple, dans la jouissance d'une pleine liberté, & se déclarer l'ennemie irréconciliable de quiconque osera troubler cette paix, & renverser cet ordre.

La paix fut conclue en effet à ces conditions, & il fut arrété que Rhodes, Byzance, Chio, & Cos jouiroient d'une entiére liberté. Ainsi se termina la guerre des Alliés, après avoir duré trois ans.

An.M.3648. Av.J.C.356.

§. III. *Démosthéne rassure les Athéniens allarmés par les préparatifs de guerre que faisoit Artaxerxe. Il harangue en en faveur des Mégapolitains, puis des Rhodiens. Mort de Mausole. Douleur extraordinaire d'Artémise sa femme.*

CETTE PAIX ne rassura pas les Athéniens par raport au Roi de Perse. Les grands préparatifs qu'il faisoit, leur donnoient de l'ombrage, & leur faisoient craindre que le but de ce formidable appareil ne fût d'attaquer la Gréce, & que l'Egypte ne fût un prétexte apparent dont le Roi couvroit son véritable dessein.

An.M.3649. Av.J.C.355. *Demosth. in orat. de classibus.*

Sur ce bruit, Athénes prit l'allarme, & les Orateurs augmentérent par leurs discours la fraieur du peuple, & l'exhortérent à prendre les armes sans délai, à prévenir le Roi de Perse en lui déclarant les premiers la guerre, & à faire une ligue avec tous les peuples de la Gréce contre l'ennemi

commun. Démosthéne, parut alors pour la premiére fois en public, & monta sur la Tribune aux harangues pour dire son avis. Il étoit âgé de vingt-huit ans. Je me réserve à en parler avec quelque étendue à la fin de ce Volume. Dans l'occasion dont il s'agit, plus sage que ces fougueux Orateurs, & songeant dès lors sans doute à ménager à sa République le secours des Perses contre Philippe, il n'osa pas à la vérité s'opposer de droit fil à l'avis qu'on avoit proposé, de peur de se rendre suspect : mais, posant d'abord pour principe qu'il faloit regarder le Roi de Perse comme l'ennemi perpétuel de la Gréce, il représenta qu'il étoit de la prudence, dans une affaire aussi importante que celle-ci, de ne rien précipiter ; qu'il ne faloit pas, par une résolution prise à la hâte sur des bruits vagues & incertains, & par une déclaration de guerre prématurée, fournir à un Prince si puissant un juste sujet de tourner ses armes contre la Gréce ; que ce qui étoit nécessaire pour le présent, c'étoit de songer à équiper une flote de trois

cens voiles, (& il marque en * détail comment on doit s'y prendre,) & de tenir des troupes toutes prêtes, pour être en état de faire une bonne & vigoureuse résistance en cas qu'ils fussent attaqués ; qu'alors tous les peuples de la Gréce, sans autre invitation, seroient assez avertis par le danger commun de se joindre à eux ; & que le seul bruit de cet armement seroit capable de faire perdre au Roi de Perse l'envie d'attaquer la Gréce, supposé qu'il en eût formé le dessein.

Au reste il n'est pas d'avis que, pour subvenir aux frais de cette guerre, on commence actuellement à imposer une taxe sur les biens des particuliers, laquelle ne monteroit pas à une grande somme, & ne seroit pas suffisante pour les dépenses nécessaires. » Il faut, dit-il, s'en reposer » sur le zêle & sur la générosité de » nos citoiens. On peut dire que » notre ville est presque aussi riche » elle seule, que toutes les autres » villes de la Gréce ensemble. (Il

* *Je réserve à raporter à la fin du Volume ce détail, qui est assez curieux, & fort propre à expliquer comment les Athéniens équipoient & faisoient subsister leurs flotes.*

avoit marqué auparavant que l'e- «
ſtimation des terres de l'Attique, «
montoit à ſix mille talens, c'eſt-à- «
dire à dix-huit millions.) Quand «
on verra le péril réel & prochain, «
il n'y aura perſonne qui ne con- «
tribue de bon cœur aux frais «
de la guerre, & qui ſoit aſſez in- «
ſenſé pour aimer mieux hazarder «
de perdre avec la liberté tout ſon «
bien, que d'en ſacrifier une partie «
pour conſerver ſa patrie, & pour ſe «
conſerver ſoi-même. «

Et il ne faut point craindre, com- «
me quelques-uns vous l'inſinuent, «
que les grandes richeſſes du Roi de «
Perſe le mettent en état de lever «
contre vous un grand nombre de «
troupes auxiliaires, qui rendroient «
ſon armée formidable. Nos Grecs, «
quand il s'agit de marcher contre «
l'Egypte, ou contre Oronte & les «
autres barbares, ſervent volontiers «
ſous les Perſes, dans l'eſpérance de «
s'enrichir : mais aucun, j'oſe l'aſſu- «
rer, aucun ne ſe réſoudra jamais à «
porter les armes contre la Gréce. «

Cette harangue eut tout ſon effet. La maniére adroite & délicate dont l'Orateur s'y prit, en conſeillant de

différer l'impoſition de la taxe, & laiſſant entrevoir qu'elle ne tomberoit que ſur les ſeuls riches dont il loue le zêle, étoit fort propre à faire échouer cette affaire, qui n'avoit de fondement que dans l'imagination échaufée de quelques Orateurs, intéreſſés peutêtre à la guerre qu'ils conſeilloient.

An.M.3651. Av.J.C.353. *Diod. l. 15. pag. 401.*

DEUX années après, une entrepriſe des Lacédémoniens contre Mégalopolis ville de l'Arcadie, donna encore lieu à Démoſthéne de ſignaler ſon zêle, & de faire paroitre ſon éloquence. Cette ville, établie nouvellement par les Arcadiens, qui y avoient fait entrer une nombreuſe colonie tirée de différentes villes, & qui leur pouvoit ſervir de place forte & de rampart contre Sparte, cauſoit beaucoup d'inquiétude aux Lacédémoniens, & leur donnoit de vives allarmes. Ils réſolurent donc de l'attaquer, & de s'en rendre maîtres. Les Mégapolitains, qui apparemment avoient renoncé a l'alliance de Thébes, eurent recours à Athénes, & implorérent ſa protection : les autres peuples intéreſſés y envoiérent auſſi leurs Députés, & l'affaire fut debatue devant le peuple. Dé-

Démosthéne pose d'abord pour fondement de tout son discours, qu'il est de la derniére importance d'empécher que ni Sparte ni Thébes ne deviennent trop puissantes, & ne se mettent en état de faire la loi à toute la Gréce. Pour cela il est nécessaire de balancer leurs forces, & de conserver toujours entr'elles un juste équilibre. Or il est évident que si l'on abandonne Mégalopolis aux Lacédémoniens, ils se rendront bientót maîtres de Messene, deux villes voisines & puissantes, qui tiennent Sparte en échec, & lui servent comme de bride. L'alliance que nous ferons avec les Arcadiens, en nous déclarant pour Mégalopolis, est donc le plus sûr moien de conserver l'équilibre si nécessaire entre Sparte & Thébes: parce que, quelque chose qui arrive, ni l'une ni l'autre ne pourra nous nuire, tant que nous aurons pour alliés les Arcadiens, dont la puissance, jointe à la nótre, l'emportera toujours sur celle de chacun des deux autres peuples.

Demosth. Orat. pro Megalop.

Une raison puissante combattoit l'avis de Démosthéne, c'étoit l'alliance qu'on avoit actuellement avec

les Lacédémoniens. Car enfin, disoient les Orateurs opposés à Démosthéne, quelle idée aura-t-on d'Athénes, si elle change ainsi selon les tems; & la justice permet-elle de compter pour rien la religion des Traités? » Il faut, répliquoit Dé- » mosthéne, dont je croi devoir ici raporter les paroles mêmes, « il [a] » faut avoir toujours en vûe la justi- » ce, & la prendre pour régle de sa » conduite: mais il faut aussi en mê- » me tems que la justice se trouve » jointe avec le bien & l'intérêt de » l'Etat. « Notre maxime a toujours été d'aller au secours de ceux qui étoient opprimés. (Il cite pour exemples les Lacédémoniens eux-mêmes, les Thébains, les Eubéens.) Nous n'avons jamais varié dans ce principe. Ainsi ce n'est pas sur nous que doit tomber le reproche de changement, mais sur ceux qui par leurs injustices & leurs usurpations nous obligent de nous déclarer contre eux.

J'admire le langage des Politiques. A les entendre parler, c'est toujours

a Δεῖ σκοπεῖν μὲν ἀεὶ ϗ πράττειν τὰ δίκαια· συμπαρατηρεῖν δὲ, ὅπως ἅμα ϗ συμφέροντα ἔσται ταῦτα.

la raison, c'est l'équité toute pure qui les conduit : a les voir agir, il est clair que l'interet seul ou l'ambition est leur regle & leur guide. Ce langage est un effet & un reste du respect que la nature a gravé dans le cœur de tous les hommes pour la justice. Il en est peu qui osent dementir ce sentiment par leurs discours, & qui le contredisent ouvertement. Mais il en est peu aussi qui le suivent avec fidelité & constance dans leurs actions. Jamais on ne vit en Grece tant de Traités d'alliance que dans le tems dont nous parlons, & jamais ils n'y furent moins respectés. Ce mépris de la religion des sermens dans les Etats est une preuve de leur deperissement, & souvent une marque & une cause de leur ruine prochaine.

Les Atheniens, touchés par l'élo- *Diod. p. 412.*
quent discours de Démosthene, envoierent au secours des Megapolitains trois mille hommes de pié, & trois cens chevaux, sous la conduite de * Pammene. Megalopolis fut rétablie dans son premier état, & les habitans qui s'en étoient retirés pour

** Ce Pammene est different de celui de Thebes dont il a été parlé ci devant.*

retourner dans leurs patries, furent obligés d'y revenir.

LA PAIX qui avoit terminé la guerre des Alliés, ne leur procura pas à tous le repos qu'ils avoient lieu d'en attendre. Les Rhodiens, & ceux de Cos, qui avoient été déclarés libres par ce Traité, ne firent que changer de maître. Mausole, roi de Carie, qui les avoit aidés à secouer le joug d'Athénes, leur imposa le sien. S'étant déclaré ouvertement pour les riches & les puissans, il asservit le peuple, & le fit beaucoup souffrir. Il mourut la seconde année depuis le Traité de paix, après avoir regné vingt-quatre ans. Artémise sa femme lui succéda, & comme elle étoit soutenue par tout le crédit du Roi de Perse, elle maintint sa domination dans les îles nouvellement soumises.

AN.M. 3650. AV.J.C. 354. *Diod. l. 16 pag. 435.*

En parlant ici d'Artémise, je dois avertir qu'il ne la faut pas confondre avec une autre Artémise qui vivoit plus de cent trente ans auparavant sous Xerxès, & qui se distingua si fort par son courage & sa prudence dans le combat naval de Salamine. C'est une erreur où sont tom-

bés par inadvertance plusieurs Ecrivains célébres.

Celle-ci s'est immortalisée par les honneurs qu'elle rendit à la mémoire de Mausole son mari. Elle lui fit bâtir dans Halicarnasse un superbe tombeau, que l'on appella *Mausolée*, dont la beauté l'a fait passer pour une des sept merveilles du monde, & a fait donner le nom de Mausolée à tout ce qui se fait dans ce genre de grand & de magnifique.

Plin. lib. 36. cap. 5.

Elle chercha aussi à éterniser le nom de Mausole par d'autres monumens qu'elle croioit plus durables que le marbre & le bronze, mais qui souvent ne résistent pas d'avantage à l'injure du tems : je parle des Ouvrages d'esprit. Elle fit faire d'excellens Panegyriques à l'honneur de son mari, & elle proposa un prix de grande valeur à celui qui s'en acquitteroit le mieux. Le célébre Isocrate, & Théopompe son disciple, parurent sur les rangs avec beaucoup d'autres.

Aul. Gell. l. 10. cap. 18. Plut. in Isocr. pag. 838.

Théopompe l'emporta sur tous, & il eut la foiblesse & la vanité de se vanter publiquement d'avoir remporté le prix sur son Maître, préfé-

Eusеb. Præparat. Evang. lib. 10. cap. 3.

rant, comme il n'eſt que trop ordinaire, la gloire du bel eſprit, à celle du bon cœur. Il avoit repréſenté dans ſon Hiſtoire Mauſole comme un Prince d'une avarice ſordide, & à qui tout moien étoit bon pour amaſſer de l'argent. Il le peignit ſans doute par des couleurs bien différentes dans ſon Panégyrique, qui, ſans cela, n'auroit pu plaire à la Princeſſe.

Suidas.

Cette illuſtre Veuve prépara à Mauſole un autre tombeau que celui dont j'ai parlé. Aiant recueilli ſes cendres, & fait broier ſes os, elle mettoit tous les jours de cette poudre dans ſa boiſſon, juſqu'à ce qu'elle eut tout bû; voulant par là faire de ſon propre corps le ſépulcre de ſon Epoux. Elle ne lui ſurvécut que deux ans, & ſa douleur ne finit qu'avec ſa vie.

Cic. Tuſcul. Quæſt. lib. 3. n. 75. Val. Max. lib. 4. cap 6.

Au lieu des pleurs, où la plupart des Ecrivains plongent Artémiſe durant ſa viduité, il y en a qui lui font faire des conquêtes très conſidérables. Il paroit par une harangue de Démoſthéne qu'on ne la regardoit point à Athénes comme une Veuve déſolée, qui négligeât les affaires de ſon roiaume. Mais nous avons ſur ce point quelque choſe de plus déciſif. Vitruve

Demoſth. de Libert. Rhod. pag. 145.

Vitruv. de Architect. lib. 2. cap. 8.

nous dit qu'après la mort de Mausole, les Rhodiens, indignés qu'une femme dominât dans la Carie, entreprirent de la détrôner. Ils partirent donc de Rhodes avec leur flote, & entrérent dans le grand port d'Halicarnasse. La Reine, avertie de leur dessein, avoit ordonné aux habitans de se tenir sur les murailles, &, quand les ennemis seroient arrivés, de leur témoigner par leurs cris & leurs battemens de mains qu'ils étoient prèts à leur livrer la ville. Les Rhodiens descendirent tous de leurs vaisseaux, se rendirent avec hâte dans la place, & laissérent leur flote vuide. Pendant ce tems-là, Artémise fit sortir ses galéres du petit port par une saignée, une ouverture qu'elle avoit fait préparer exprès, entra dans le grand port, se saisit de la flote ennemie qui étoit sans défense, & y aiant fait monter ses soldats & sa chiourme, elle se remit en mer. Les Rhodiens, ne trouvant point d'issue pour se sauver, furent tous égorgés. La Reine cependant s'avança vers Rhodes. Quand les habitans aperçurent de loin leurs vaisseaux ornés de couronnes de laurier, ils jettérent de grands

cris, & reçurent avec des marques de joie extraordinaires la flote victorieuſe & triomphante. Elle l'étoit en effet, mais dans un autre ſens qu'ils ne le penſoient. Artémiſe n'aiant point trouvé de réſiſtance, ſe rendit maitreſſe de la ville, & fit mourir les principaux citoiens. Elle y fit dreſſer un trophée de ſa victoire, avec deux ſtatues de bronze, dont l'une repréſentoit la ville de Rhodes, & l'autre repréſentoit Artémiſe qui marquoit cette ville d'un fer chaud. Vitruve ajoute que les Rhodiens n'oſérent jamais ôter de ſa place ce trophée, parce que c'étoit une choſe que la religion défendoit, mais qu'ils l'environnérent d'un édifice qui en déroboit la vûe.

Tout cela, comme l'obſerve Bayle dans ſon Dictionnaire, ne ſent point une Veuve déſolée & inconſolable, qui ne fait que gémir & ſoupirer; ce qui lui fait ſoupçonner que tout ce qu'on dit de merveilleux de la triſteſſe d'Artémiſe, pourroit bien avoir été d'abord avancé ſans fondement & hazardé par quelque Ecrivain, & enſuite copié par tous les autres.

J'aimerois aſſez, pour l'honneur

d'Artémise, qu'on dit, & rien n'empêche de le croire, que par une force & une grandeur d'ame, dont son sexe fournit plusieurs exemples, elle sut joindre la douleur amére d'une Veuve avec le courage agissant d'une Reine, & que les affaires lui tinrent lieu de consolation. *Negotia pro solatiis accipiens.* Tacit.

LES RHODIENS, traités par Artémise de la maniére dont je l'ai dit, & ne pouvant plus souffrir cette dure & honteuse servitude, eurent recours aux Athéniens, & implorérent leur protection. Ils s'en étoient rendus absolument indignes par leur révolte : cependant Démosthéne ne laissa pas de parler au peuple en leur faveur. Il met d'abord leur faute dans tout son jour : il exagére leur injustice & leur perfidie : il semble entrer dans les justes sentimens de colére & d'indignation du peuple, & l'on diroit qu'il va se déclarer fortement contre les Rhodiens. Mais tout cela n'étoit qu'un artifice de l'Orateur, qui cherchoit à s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs, & à y exciter des sentimens tout contraires de bonté & de compassion pour un

AN. M. 3653. AV. J.C. 351. *Demosth. de Rhod. libert.*

peuple qui reconnoissoit sa faute, qui avouoit son indignité, & qui néanmoins venoit avec confiance implorer sa protection. Il étale les grandes maximes, qui dans tous les tems ont fait la gloire d'Athénes : d'oublier les injures, de pardonner à des rebelles, & de prendre la défense des malheureux. Aux motifs de gloire il ajoute ceux de l'intérêt, en montrant combien il leur importe de se déclarer pour une ville qui favorise la Démocratie, & de ne pas abandonner aux ennemis une île aussi puissante qu'est celle de Rhodes. C'est ce qui fait le sujet du discours de Démosthéne intitulé, *Pour la liberté des Rhodiens.*

Strab l. 14. *pag.* 656.

La mort d'Artémise, qui arriva cette année-là même, rétablit apparemment les Rhodiens en liberté. Elle eut pour successeur son frere Idriée, qui épousa sa propre sœur Ada, comme Mausole avoit épousé Artémise. C'étoit la coutume dans la Carie, que les Rois épousassent ainsi leurs sœurs, & que les veuves succédassent à leurs maris, préférablement aux freres, & même aux enfans du défunt.

§. IV. *Expédition heureuse d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, & ensuite contre l'Egypte.*

OCHUS songeoit sérieusement à réduire au devoir l'Egypte, qui depuis lontems prétendoit se maintenir dans l'indépendance. Lorsqu'il faisoit de grands préparatifs pour cette importante expédition, il apprend le soulévement de la Phénicie. Les peuples, opprimés par ceux que le Roi de Perse envoicit pour les gouverner, résolurent de secouer un joug si dur, & firent une ligue avec Nectanebus roi d'Egypte, contre lequel la Perse faisoit marcher ses armées. Comme il n'y avoit point d'autre passage pour cette invasion que la Phénicie, cette révolte vint bien à propos pour Nectanebus. Aussi, pour soutenir les rebelles, il envoia Mentor Rhodien à leur secours, avec quatre mille hommes de troupes Grecques. Il vouloit par là se faire une barriére de la Phénicie, & y arréter les Perses. Les Phéniciens, avec ce renfort, se mirent en campagne, battirent les Gouverneurs de Syrie & de Cilicie qu'on avoit envoiés contre eux, &

An M. 3653. Av. J.C. 351.

Diod. l. 16. *pag.* 439.

chassérent tout-à-fait les Perses de la Phénicie.

Diod. l. 16. p. 440. 441. Les Cypriotes, qui n'étoient pas mieux traités qu'eux, voiant l'heureux succès qu'avoit eu cette révolte, suivirent leur exemple, & entrérent dans leur ligue avec l'Egypte. Ochus envoia ordre à Idriée roi de Carie de leur faire la guerre. Celui-ci équipa aussitôt une flote, & l'envoia avec huit mille Grecs commandés par Phocion l'Athénien, & par Evagore qu'on croit avoir été le fils de Nicoclès. Il y a de l'apparence qu'il avoit été chassé par Protagore son oncle, & qu'il avoit embrassé avec plaisir cette occasion de remonter sur le trône. La connoissance qu'il avoit du pays, & les partisans qu'il y avoit encore, l'auront fait choisir fort sagement par le Roi de Perse pour y commander dans cette expédition. On fit une descente dans l'Ile: leur armée s'y grossit du double par les renforts qui leur vinrent de Syrie & de Cilicie. L'espérance de s'enrichir des dépouilles de cette Ile qui étoit fort opulente, y attira beaucoup de troupes; & on forma le siége de Salamine par mer & par terre. L'île de Cypre avoit

en ce tems-là neuf villes aſſez conſidérables pour avoir chacune un petit Roi. Mais tous ces Rois étoient pourtant ſujets de la Perſe. Dans cette occaſion ils s'étoient tous unis pour ſecouer ce joug, & ſe rendre indépendans.

Ochus aiant remarqué que les guerres d'Egypte étoient toujours malheureuſes par la mauvaiſe conduite des Généraux qu'on y envoioit, réſolut d'y aller lui-même en perſonne. Mais auparavant il fit encore ſignifier aux peuples de la Gréce de mettre fin à leurs diviſions, & de ceſſer de ſe faire la guerre les uns aux autres.

On eſt étonné, & avec raiſon, de voir la Cour de Perſe inſiſter ſi fortement, & à tant de repriſes, ſur l'ordre qu'elle donne aux peuples de la Gréce de vivre en repos, & de s'en tenir religieuſement aux articles de la paix d'Antalcide, dont le principal but étoit d'établir entr'eux une ferme union. Elle avoit emploié autrefois une politique toute contraire. Depuis le malheureux ſuccès de ſon entrepriſe contre la Gréce ſous Xerxès, jugeant l'or & l'argent plus propres à

la domter que le fer, elle ne l'attaqua plus à forces ouvertes, mais par la voie des intrigues ſourdes & cachées. Elle y faiſoit couler furtivement des ſommes conſidérables, pour gagner ceux qui avoient le plus de crédit dans les grandes villes. Elle avoit une attention continuelle à les armer les unes contre les autres, pour leur ôter le tems & le moien de la venir attaquer elle-même. Son grand ſoin ſur-tout étoit de ſe déclarer tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre, pour maintenir entr'elles une ſorte d'équilibre, qui mît chacune de ces Républiques hors d'état de trop s'aggrandir, & de ſe rendre par là formidable même à la Perſe.

Elle garde ici une conduite toute oppoſée, en interdiſant toute guerre aux peuples de la Gréce, & leur commandant à tous de garder la paix, ſous peine, aux contrevenans, de s'attirer ſon indignation & ſes armes. La Perſe, ſans doute, ne prit point une telle réſolution au hazard, & elle avoit ſes raiſons pour en uſer ainſi à l'égard des Grecs.

Son deſſein pouvoit être d'amollir peu à peu leurs eſprits, en deſarmant

leurs mains ; d'émousser cette pointe de courage qui les piquoit sans cesse par une noble émulation ; d'éteindre en eux tout desir de gloire & de conquête ; d'amortir par une longue inaction & par un loisir forcé cette activité qui leur étoit naturelle ; enfin de les réduire au nombre de ces peuples qu'une vie douce & tranquille énerve, & à qui elle fait perdre cette ardeur martiale que les combats & les périls mêmes ont coutume d'allumer.

Le Roi de Perse qui régnoit alors avoit un intérêt personnel, comme l'avoit eu son prédécesseur, d'imposer cette loi aux peuples de la Gréce. L'Egypte depuis lontems avoit secoué le joug, & donnoit de justes inquietudes à l'Empire. Ochus avoit résolu d'aller en personne soumettre les rebelles. Il avoit extrêmement à cœur cette expédition, & il ne négligeoit rien de ce qui la pouvoit faire réussir. La fameuse retraite des Dix mille, sans parler de beaucoup d'autres actions de ce genre, avoit laissé dans la Perse une grande idée du courage des Grecs. Ce Prince comptoit infiniment plus sur un petit

corps de troupes Grecques qu'il auroit à sa solde, que sur l'armée entiére de ses Perses quelque nombreuse qu'elle fût, & il sentoit bien que les divisions intestines de la Gréce mettroient les villes hors d'état de lui fournir le nombre de soldats dont il avoit besoin.

Enfin, en bonne politique, il ne devoit point s'engager dans l'Egypte, qu'il n'eût pacifié tout ce qu'il laissoit derriére lui, l'Ionie sur-tout, & les autres provinces voisines. Or le moien le plus sûr de les contenir dans le devoir, étoit de leur ôter toute espérance de pouvoir attendre du secours des Grecs, qui étoit leur ressource ordinaire dans les tems de révoltes, sans quoi ils étoient peu en état de former de grandes entreprises.

Diod. l. 16. 441-443.

Quand Ochus eut pris toutes ses mesures, & fait tous ses préparatifs, il se rendit sur les frontiéres de la Phénicie, où il trouva une armée de trois cens mille hommes d'infanterie, & de trente mille de cavalerie, à la tête de laquelle il se mit. Mentor étoit à Sidon, avec les troupes Grecques. La tête lui tourna à l'approche d'une

ſi grande armée. Il envoia traiter ſecrettement avec Ochus, & lui offrir, non ſeulement de lui livrer Sidon, mais de le ſervir encore en Egypte, dont il connoiſſoit fort bien le pays, & où il pouvoit lui être très-utile. Ochus lui fit le parti qu'il voulut; & là-deſſus il engagea Tenne, le roi de Sidon, dans la même trahiſon; & de concert ils livrérent la place à Ochus.

Les Sidoniens avoient mis le feu à leurs vaiſſeaux dès qu'ils avoient vû approcher les troupes du Roi, afin de mettre tout le monde dans la néceſſité de ſe bien défendre, en leur ôtant toute autre eſpérance de ſalut. Quand ils virent qu'ils étoient trahis, que l'ennemi étoit maître de la ville, & qu'il n'y avoit plus moien de ſe ſauver ni par mer ni par terre; réduits au deſeſpoir, ils ſe renfermérent dans leurs maiſons, & y mirent le feu. Quarante mille hommes, ſans compter les femmes & les enfans, périrent de cette maniére. Le ſort de Tenne leur roi ne fut pas meilleur. Ochus ſe voiant maître de Sidon, & n'aiant plus beſoin de lui, le fit mourir; digne récompenſe de ſa trahiſon;

& preuve éclatante qu'Ochus ne lui cédoit point en perfidie. Il y avoit dans Sidon, quand ce malheur arriva, des richesses immenses. Le feu aiant fait fondre l'or & l'argent, Ochus en vendit les cendres, dont il tira une somme fort considérable.

La terrible destruction de cette ville jetta une si grande épouvante dans tout le reste de la Phénicie, qu'elle se soumit, & obtint du Roi des conditions assez raisonnables. Ochus ne se rendit pas fort difficile à leurs demandes, parce qu'il ne vouloit pas perdre là le tems dont il avoit besoin pour exécuter ses projets contre l'Egypte.

Avant que de se mettre en marche pour y entrer, il lui vint encore un corps de dix mille Grecs. Dès le commencement de cette expédition, il avoit fait demander des troupes en Gréce. Les Athéniens & les Lacédémoniens s'étoient excusés d'en fournir alors sur l'impossibilité où ils étoient de le faire, quelque envie qu'ils eussent, disoient-ils, d'entretenir une bonne correspondance avec le Roi. Les Thébains lui envoiérent mille hommes sous le commande-

ment de Lacharès : ceux d'Argos trois mille, ſous celui de Nicoſtrate. Le reſte venoit des villes d'Aſie. Ces troupes le joignirent toutes préciſément après la priſe de Sidon.

Il faut que les Juifs aient eu part à cette guerre des Phéniciens contre la Perſe. Car Sidon ne fut pas plutôt priſe, qu'Ochus entra en Judée, & y aſſiégea & emporta la ville de Jéricho. Outre cela, il paroit qu'il emmena quantité de Juifs captifs en Egypte, & qu'il en envoia beaucoup d'autres en Hyrcanie, où il les établit le long de la mer Caſpienne. *Solin. c. 35. Euſeb. in Chron. &c.*

Ochus termina auſſi alors la guerre de Cypre. Celle d'Egypte étoit ſi bien devenue ſon ſeul objet, qu'afin que rien ne l'en détournât, il voulut bien s'accorder avec les neuf Rois de Cypre, qui ſe ſoumirent à lui ſous de certaines conditions, & furent tous conſervés dans leurs petits Etats. Evagore demandoit d'être rétabli dans le roiaume de Salamine. On le convainquit d'y avoir commis des injuſtices criantes, & l'on fit voir qu'on ne l'avoit pas détrôné injuſtement. Ainſi l'on confirma à Protagore la roiauté de Salamine, & le Roi donna *Diod. l. 16. p. 443. 444.*

à Evagore un Gouvernement d'un autre côté. Il ne s'y conduisit pas mieux, & s'en fit encore chasser. Il retourna à Salamine : on l'y arréta, & on l'y fit mourir. Quelle différence entre Nicoclès & son fils Evagore !

Diod. pag. 444-450.

Après la réduction de l'île de Cypre, & celle de la Phénicie, Ochus s'avança enfin du côté de l'Egypte.

Quand il fut arrivé, il alla camper devant Péluse. De ce camp, il fit trois détachemens. Il donna à chacun un Grec & un Persan d'égale autorité pour le commander. Le premier eut Lacharès Thébain, & Rosace Gouverneur de Lydie & d'Ionie. Le second fut donné à Nicostrate d'Argos, & à Aristazane l'un des premiers Officiers de la Couronne. Le troisiéme eut pour Commandans Mentor le Rhodien, & Bagoas un des Eunuques d'Ochus. Chaque détachement eut ses ordres particuliers. Le Roi demeura avec le gros de l'armée dans le camp qu'il avoit choisi d'abord, pour attendre les événemens, & être à portée de secourir les autres corps de troupes en cas de malheur, ou de profiter des avantages qu'ils pourroient avoir.

Nectanebus s'attendoit depuis lontems à cette invasion, dont les préparatifs avoient fait assez de bruit. Il avoit cent mille hommes sur pié, dont vingt mille étoient Grecs, vingt mille autres Libyens : & le reste étoient des troupes Egyptiennes. Il en mit une partie dans les places frontiéres, & avec le reste il se posta dans les passages, pour disputer à l'ennemi l'entrée de l'Egypte.

Le premier détachement d'Ochus s'alla poster devant Péluse, où il y avoit cinq mille Grecs en garnison : Lacharès en forma le siége. Celui de Nicostrate s'étant mis sur une escadre de quatre-vingts vaisseaux de la flote de Perse, entra cependant dans une des bouches du Nil, & alla jusques dans le cœur de l'Egypte, où il débarqua, & se fortifia bien dans un camp dont la situation étoit fort avantageuse. Toutes les troupes d'Egypte qui se trouvérent dans ces quartiers-la s'assemblérent aussitôt sous Clinius, Grec de l'île de Cos, & se mirent en devoir de chasser l'ennemi. Il y eut une action des plus chaudes, où Clinius fut tué avec cinq mille de ses gens, & le reste fut entiérement rompu & dissipé.

Cette action fut décisive pour le succès de cette guerre. Nectanebus, craignant qu'après cette victoire Nicostrate ne remontât le Nil, & ne prît Memphis la capitale du Roiaume, accourut en diligence pour la défendre, & abandonna les passages, qu'il étoit de la derniére importance de bien garder pour fermer l'entrée à l'ennemi. Quand les Grecs qui défendoient Péluse apprirent cette retraite précipitée, ils crurent tout perdu, & traitérent avec Lacharès, à condition qu'on les renvoieroit en Gréce avec tout ce qui leur appartenoit, sans leur faire souffrir aucun mauvais traitement.

Mentor qui commandoit le troisiéme détachement, trouvant les passages débouchés & sans garde, entra dans le pays, & s'en rendit le maître sans aucune opposition. Car, après avoir fait courir le bruit dans tout son camp, qu'Ochus ordonnoit de bien traiter tous ceux qui se soumettroient, & d'exterminer ceux qui feroient de la résistance, comme on avoit détruit les Sidoniens ; il laissa échaper tous ses prisonniers, afin qu'ils en portassent la nouvelle dans tout le

pays d'alentour. Ces pauvres gens répandirent dans leurs villes & dans leurs villages ce qu'ils avoient oui dire dans le camp ennemi. La brutalité d'Ochus le fit croire, & la terreur fut si grande, que dans les garnisons de toutes les villes c'étoit à qui viendroit le plutôt se soumettre, les Grecs aussi bien que les Egyptiens.

Nectanebus, desespérant de se pouvoir défendre, ramassa ses meilleurs effets, & se sauva avec ses trésors en Ethiopie, d'où il ne revint jamais. C'est le dernier Roi de race Egyptienne qu'ait eu l'Egypte. Elle a toujours été depuis sous une domination étrangére, selon qu'Ezéchiel l'avoit prédit.

AN.M.3654. Av.J C.350.

Ezech. 29. 14. & 15.

Ochus ayant ainsi conquis entiérement l'Egypte, fit démanteler les villes, pilla les temples, & retourna en triomphe à Babylone, chargé des dépouilles de l'Egypte, & sur tout de l'or & de l'argent, dont il emportoit des sommes immenses. Il en laissa le gouvernement à Pherendate, Persan de la premiére qualité.

C'est ici que Manéthon finit ses commentaires, ou son histoire d'Egypte. Il étoit Prêtre d'Héliopolis en Egypte, & avoit écrit en grec l'hi-

Syncel. pag. 256.
Vosc. de hist. græc. lib. 1. *cap.* 14.

ſtoire des différentes Dynaſties, depuis le commencement de cet Etat juſqu'au tems où nous ſommes. Son hiſtoire eſt ſouvent citée par Joſephe, Euſebe, Plutarque, Porphyre, & par d'autres encore. Cet Hiſtorien vivoit ſous Ptolémée Philadelphe Roi d'Egypte : car c'eſt à lui qu'étoit dédié ſon ouvrage. Syncellus * nous en a conſervé l'abrégé.

Ce qui fit perdre la couronne à Nectanebus, fut la trop bonne opinion qu'il avoit de lui-même. Il avoit été porté ſur le trône par Agéſilas. Il y avoit été ſoutenu enſuite par la valeur & la prudence de Diophante Athénien & de Lamius Lacédémonien, qui, tandis qu'ils avoient eu le commandement de ſes armées & la direction de la guerre, avoient rendu ſes armes victorieuſes contre les Perſes dans toutes les entrepriſes qui s'étoient formées contre lui. Il eſt fâcheux qu'on en ignore le détail, & que Diodore ne nous en apprenne rien. Ce Prince, enflé de tant de ſuccès, s'étoit imaginé dans la ſuite qu'il étoit

* *On appelle ainſi George moine de Conſtantinople, qui fut Syncelle ou Vicaire du Patriarche Taraſe, vers la fin du neuvième ſiécle.*

devenu

devenu capable de conduire seul ses propres affaires, & avoit renvoié ceux à qui tous ces succès étoient dûs. Il eut tout le tems de s'en repentir, & de reconnoitre que la qualité de Roi n'en donne pas le mérite.

Ochus récompensa fort généreusement les services que lui avoit rendu Mentor le Rhodien dans la réduction de la Phénicie, & la conquête de l'Egypte. Il avoit deja renvoié les autres Grecs comblés de présens, avant que de partir de l'Egypte. Pour Mentor, comme c'étoit à lui principalement qu'étoit dû le succès de toute l'expédition, non seulement il lui fit présent de cent talens en argent, outre plusieurs bijoux de grand prix : il le fit encore Gouverneur de toute la côte d'Asie, le chargea de la guerre contre quelques Provinces qui s'étoient revoltées au commencement de son regne, & le déclara Généralissime de toutes les troupes de ce côté-là.

AN.M.3655. AV.J.C.349.

Cent mille écus.

Mentor se servit de sa faveur pour remettre bien dans l'esprit du Roi son frere Memnon, & Artabaze qui avoit épousé leur sœur. L'un & l'autre avoient porté les armes contre Ochus. On a déja vû la revolte d'Artabaze, &

les victoires qu'il avoit remportées sur les troupes du Roi. A la fin pourtant il avoit été accablé, & obligé de se réfugier auprès de Philippe Roi de Macédoine : & Memnon, qui avoit eu part a ses guerres, avoit aussi part à son exil. Depuis cette réconciliation, ils rendirent à Ochus & à ses successeurs des services signalés ; sur tout Memnon, qui étoit un des hommes de ce tems-là qui avoit le plus de valeur, & qui entendoit le mieux l'art de la guerre. Mentor ne se dementit pas non plus, & répondit parfaitement à la confiance que le Roi avoit en lui. Car à peine fut-il fixé dans son Gouvernement, qu'il rétablit par tout l'autorité du Roi, & ramena à la soumission tout ce qui s'étoit revolté dans son voisinage. Il réduisit les uns par son habileté & par ses stratagémes, & les autres par la force. En un mot, il sut si bien se servir de tous ses avantages, qu'enfin il les remit tous sous le joug, & rétablit les affaires du Roi dans toutes ces Provinces.

An.M.3656.
Av.J C.348.
La premiére année de la CVIII. Olympiade, mourut Platon, le fameux Philosophe d'Athénes. Je différe à en parler ailleurs, pour ne point

trop interrompre le fil de l'histoire.

§. V. *Mort d'Ochus. Arsès lui succede, & à celui-ci Darius Codoman.*

OCHUS, après la conquête de l'Egypte, & la réduction des provinces revoltées de son Empire, s'abandonna aux plaisirs & à la mollesse, & il y passa le reste de sa vie, laissant entiérement le soin des affaires à ses Ministres. Les deux principaux étoient, l'Eunuque Bagoas favori du Prince, & Mentor le Rhodien, qui partagérent le pouvoir entr'eux : de maniére que le premier eut toutes les provinces de la Haute Asie, & le dernier toutes celles de la Basse. *Diod. lib. 16. pag. 490.*

Après un regne de vingt-trois ans, Ochus mourut du poison que lui donna Bagoas son favori. Cet Eunuque étant né en Egypte, avoit toujours conservé de l'amour pour sa patrie, & du zêle pour sa religion. Quand son Maître en fit la conquête, il s'étoit flaté de pouvoir adoucir le sort de l'une, & de garentir l'autre d'insulte. Mais il ne put retenir la brutalité de ce Prince ; & il se fit à l'égard de l'une & de l'autre mille choses que cet Eunuque vit avec une extrême douleur. *An. M. 3666. Av. J.C. 338*

& dont le reſſentiment lui reſta toujours dans le cœur.

Ochus, non content d'avoir démantelé les villes, pillé les maiſons & les temples, comme on l'a déja vû, avoit encore emporté toutes les archives, qui étoient dépoſées & gardées religieuſement dans les temples des Egyptiens ; & pour ſe moquer de leur religion, il avoit fait tuer le Dieu Apis, c'eſt-à-dire le Taureau ſacré qu'ils adoroient ſous ce nom. Ce qui donna lieu à cette derniére action, c'eſt qu'Ochus étant auſſi pareſſeux & peſant qu'il étoit cruel, les Egyptiens, à cauſe de cette premiére qualité, lui avoient donné le ſurnom choquant de l'animal ſtupide auquel ils trouvoient qu'il reſſembloit. Outré d'un tel affront, il dit qu'il leur feroit bien ſentir qu'il n'étoit point un âne, mais un lion ; & que cet âne qu'ils mépriſoient tant, mangeroit leur bœuf. Il fit donc tirer leur Dieu Apis de ſon temple, le fit ſacrifier à un âne, & le fit apprêter enſuite par ſon cuiſinier, & ſervir aux Officiers de ſa maiſon. Ce trait outra Bagoas. Pour les archives, il les racheta dans la ſuite, & les renvoia dans les endroits où elles avoient cou-

Ælian. lib. 4. cap. 8.

Plut. de Iſid. & Oſir. p. 363.

tume d'être gardées. Mais l'affront que l'on avoit fait à sa religion ne se pouvoit réparer ; & l'on croit que ce fut proprement ce qui couta la vie à son Maître.

Sa vengeance ne s'en tint pas là. Il fit enterrer un autre corps au lieu de celui du Roi ; & pour se venger de ce qu'il avoit fait manger Apis par ses gens, il fit manger son corps mort par des chats, à qui il le donnoit haché en petits morceaux ; & pour ses os, il en fit faire des manches de couteaux ou d'épées, symboles naturels de sa cruauté. Apparemment que quelque nouveau sujet avoit réveillé dans le cœur de ce monstre son ancien ressentiment ; sans quoi il est inconcevable qu'il eût porté si loin la barbarie à l'égard de son Maître & de son bienfaiteur.

Ælian. lib. 6. cap. 8.

Après la mort d'Ochus, Bagoas, entre les mains de qui alors étoit tout le pouvoir, mit sur le trône Arse, le plus jeune de tous les fils du feu Roi, & fit mourir tout le reste, afin de jouir plus sûrement & sans rival de l'autorité qu'il avoit usurpée. Il ne donnoit à Arse que le nom de Roi, & se réservoit tout le pouvoir du gouverne-

ment. Mais s'apercevant que ce jeune Prince commençoit à démêler sa scélératesse, & qu'il prenoit des mesures pour le punir, il le prévint, le fit assassiner, & détruisit toute sa famille avec lui.

Bagoas, après avoir rendu le trône vacant par le meurtre d'Arse, le remplit en y mettant Darius, le troisiéme du nom qui ait regné en Perse. Son véritable nom étoit Codoman. Il sera beaucoup parlé de lui dans la suite.

On voit ici clairement le funeste effet de la mauvaise politique des Rois de Perse, qui, pour se décharger du poids des affaires, abandonnoient toute leur autorité à un Eunuque. Bagoas pouvoit avoir plus d'habileté & d'intelligence que les autres, & par là mériter quelque distinction. Il est du devoir d'un Prince éclairé de distinguer le mérite : mais un Prince éclairé doit toujours demeurer pleinement le maître, le juge, & l'arbitre de tout. Un Prince comme Ochus, à qui les plus grands crimes avoient servi de degrés pour monter sur le trône, & qui s'y étoit maintenu par de pareilles voies, méritoit d'avoir un Ministre tel que Bagoas, qui le disputoit à son

Maître en perfidie & en cruauté. Ochus en ressentit les premiers effets. S'il eût voulu ne le pas craindre, il ne faloit pas avoir l'imprudence de le rendre formidable, en le rendant tout-puissant.

Après avoir exposé les différentes révolutions de la Cour de Perse, dont je n'ai pas cru devoir couper le récit; je suis obligé de retourner sur mes pas, & de raporter ce qui regarde les affaires de Sicile, pour passer ensuite à celles de la Macédoine, qui nous ouvriront dans le volume suivant une nouvelle scéne sous les deux fameux regnes de Philippe & d'Alexandre son fils.

§. VI. *Denys le Jeune remonte sur le trône. Syracuse implore le secours des Corinthiens, qui lui envoient Timoléon. Celui-ci, malgré les efforts de Nicétas, entre dans Syracuse. Denys se rend à lui, & se retire à Corinthe.*

CALLIPPE, qui avoit fait égorger Dion, & qui s'étoit fait substituer à sa place, ne la conserva pas lontems. Treize mois après, Hipparinus, frere de Denys, étant survenu à Syracuse avec une flote nombreuse,

An.M.3647. Av. J.C.357. *Diod. l.* 16. *pag.* 432. & 436.

le chassa de la ville, & recouvra le trône paternel, qu'il tint pendant deux ans.

An.M.3654. Av.J.C.350.

Syracuse, & toute la Sicile, agitées par différentes factions & par une guerre intestine, étoient dans un pitoiable état. Denys, profitant de ces troubles, dix ans après avoir été obligé de quitter le trône, avoit rassemblé quelques troupes étrangéres, & aiant chassé Nypsée qui s'étoit rendu maître de Syracuse, il s'étoit remis en possession de ses Etats.

Diod. l. 16. pag. 453.

Peut-être étoit-ce pour remercier les dieux de son rétablissement, & pour leur marquer sa reconnoissance, qu'il envoia à Olympie & à Delphes des statues d'or & d'ivoire d'un fort grand prix. Les galéres qui les transporterent furent prises par Iphicrate, qui étoit pour lors près de Corcyre (*Corfou.*) avec une flote. Il écrivit à Athénes, pour savoir quel usage il devoit faire de cette proie sacrée. On lui répondit de ne point examiner scrupuleusement à quoi elle étoit destinée, mais de s'en servir pour faire subsister ses soldats. Denys s'en plaignit amérement aux Athéniens dans une lettre qu'il leur écrivit, où il leur fait de vifs

& de justes reproches sur leur avarice & leur impiété sacrilége.

Un Chef de Pirates en avoit usé bien plus noblement & plus religieusement à l'égard des Romains environ cinquante ans auparavant. Ceux-ci, après la prise de Veies, dont le siége avoit duré dix ans, envoiérent à Delphes une coupe d'or. Les Députés qui portoient ce présent furent pris par les Pirates de Lipare, & conduits dans cette Isle. La [a] coutume étoit de partager entre les citoiens toutes les prises qui se faisoient comme un bien commun. L'Isle avoit alors pour premier Magistrat un homme, plus semblable aux Romains qu'à ceux qu'il gouvernoit. Il s'appelloit Timasithée. On va voir qu'il remplit bien la signification de son nom. * Plein de considération pour le caractére des Envoiés, pour le don sacré qu'ils por-

T. Liv Decad. 1. lib. 5. cap. 28. Diod. l. 14. pag. 307.

** Timasithée* signifie, *qui honore les dieux.*

a Mos erat civitatis, velut publico latrocinio partam prædam dividere. Fortè eo anno in summo magistratu erat Timasitheus quidam, Romanis vir similior quàm suis: qui Legatorum nomen, donumque, & deum cui mitteretur, & doni causam veritus ipse, multitudinem quoque, quæ semper fermè regenti est similis, religionis justæ implevit; adductosque in publicum hospitium Legatos, cum præsidio etiam navium Delphos profecutus, Romam inde sospites restituit. Hospitium cum eo senatusconsulto est factum, donaque publicè data. *Tit. Liv.*

toient, pour le motif de l'offrande; & plus encore pour la majesté du dieu à qui elle étoit destinée, il inspira les mêmes sentimens de respect & de religion à la multitude, qui pour l'ordinaire se conforme aux vûes de ceux qui la conduisent. Les Envoiés furent donc reçus avec toutes les marques possibles de distinction, & défraiés aux dépens du public. Timasithée les conduisit lui-même avec une bonne escorte jusqu'à Delphes, & les remena de même à Rome. On juge aisément combien les Romains furent touchés d'un si noble procédé. Par un Décret du Sénat, ils comblérent Timasithée de présens, & lui accordérent le droit d'hospitalité. Et plus de cent cinquante ans après, quand les Romains prirent la même île de Lipare sur les Carthaginois, pleins d'une reconnoissance aussi vive que si l'action venoit de se passer tout récemment, ils se crurent obligés d'honorer encore la famille de leur Bienfaiteur, & ils voulurent que tous ses descendans fussent à perpetuité exemts du tribut imposé aux autres habitans de l'île.

Voila certainement de part & d'au-

tre du beau & du grand : mais le contraſte ne fait pas d'honneur aux Athéniens.

Pour revenir à Denys, s'il montra du reſpect pour les dieux, il ne fit point paroitre d'humanité à l'égard de ſes ſujets. Ses malheurs paſſés, loin de le corriger & d'adoucir ſon humeur, n'avoient ſervi qu'à l'irriter, & à le rendre encore plus féroce.

Les plus gens de bien & les plus puiſſans de la ville ne pouvant ſouffrir cette dure ſervitude, avoient eu recours à Icétas Roi des Léontins, & s'étant abandonnés à ſa conduite, ils l'avoient élu pour leur Général, non qu'il fût en rien meilleur que les Tyrans les plus déclarés, mais parce qu'ils n'avoient point d'autre reſſource.

Diod. l. 16. p. 459-464. Plut. in Timol. pag. 236-243.

Sur ces entrefaites les Carthaginois, qui étoient preſque toujours en guerre avec les Syracuſains, étant abordés en Sicile avec une groſſe flote, y avoient déja fait des progrès très conſidérables. Les Siciliens, & ceux de Syracuſe, juſtement effraiés d'un ſuccès ſi rapide, réſolurent d'envoier une ambaſſade en Gréce pour demander du ſecours aux Corinthiens, de qui

ceux de Syracuse tiroient leur origine, & qui s'étoient toujours déclarés ouvertement contre les Tyrans en faveur de la liberté. Icétas, qui se proposoit pour fin de son Généralat de se rendre maître de Syracuse, & nullement de l'affranchir, traitoit sous main avec les Carthaginois, pendant qu'en public il louoit les sages mesures des Syracusains, & qu'il envoioit même ses Députés avec les leurs.

An.M.3655.
Av.J.C.340.
Corinthe reçut parfaitement bien les Ambassadeurs, décerna du secours pour Syracuse, & nomma sur le champ pour Général Timoléon. Retiré depuis plus de vingt ans, il ne se méloit plus des affaires publiques, & il étoit bien éloigné de croire qu'à l'âge & dans l'état où il se trouvoit, on dût songer à lui.

Il étoit d'une des plus nobles familles de Corinthe. Il aimoit passionnément sa patrie; & montroit en tout une douceur singuliére, excepté contre les Tyrans & contre les méchans. Il étoit excellent Capitaine; & comme dans sa jeunesse il avoit eu toute la maturité d'un âge avancé, il eut dans sa vieillesse tout le feu &

tout le courage de l'âge le plus bouillant.

Il avoit eu un frere aîné, nommé Timophane, qu'il aimoit tendrement; & il le fit bien voir dans un combat, où il le couvrit de sa personne, & lui sauva la vie au péril de la sienne: mais il aimoit encore plus sa patrie. Ce frere s'en étant rendu le Tyran, une si noire perfidie le perça de douleur. Il emploia tous les moiens possibles pour le ramener à son devoir; douceur, amitié, tendresse, remontrances, menaces même. Mais, voiant que tous ses efforts étoient inutiles, & que rien ne pouvoit vaincre la dureté de ce cœur livré à l'ambition, il fit assassiner son frere en sa présence par deux de ses amis & de ses proches, & crut qu'en cette occasion les droits de la nature devoient le céder à ceux de la patrie.

Cette action fut admirée & applaudie par les principaux citoiens de Corinthe, & par la plupart des philosophes, qui la regardoient comme le plus noble effort de la vertu humaine; & il semble que Plutarque en porte le même jugement. Tout le monde n'en jugea pas de la sorte,

& on la lui reprocha comme un parricide abominable, qui ne manqueroit pas d'attirer ſur lui la vengeance des dieux. Sa mere ſur-tout, pénétrée de la plus vive douleur, prononça contre lui les malédictions & les imprécations les plus effroiables; & quand il vint pour la conſoler, ne pouvant ſouffrir la vûe du meurtrier de ſon fils, elle le rejetta avec indignation, & ferma ſa porte ſur lui.

Il ſentit alors toute l'horreur de ſon crime. Livré à de cruels remords, qui ne lui faiſoient plus enviſager dans Timophane un tyran mais un frere, il réſolut de renoncer à la vie, & prit le parti de ſe laiſſer mourir en s'abſtenant de manger. Ses amis eurent bien de la peine à le faire renoncer à cette funeſte réſolution. Vaincu par leurs priéres & leurs inſtances, il conſentit à prendre de la nourriture, mais ſe condanna à paſſer le reſte de ſes jours dans la ſolitude. Dès ce moment il renonça à toutes les affaires publiques, & pendant les premiéres années il ne venoit jamais à la ville, mais alloit errant dans les lieux les plus deſerts,

toujours dévoré par ſon chagrin, & plongé dans une noire mélancolie; tant il eſt vrai que ni les louanges des flateurs, ni les faux raiſonnemens des politiques, ne peuvent étoufer ce cri de la conſcience, qui eſt en même tems le témoin, le juge, & le bourreau de ceux qui oſent violer les droits les plus ſacrés de la nature!

Il paſſa vingt ans dans cet état. A la vérité dans les derniers tems il étoit revenu à Corinthe, mais il y vivoit en ſimple particulier, toujours retiré, & ſans ſe méler du gouvernement. Ce ne fut point ſans beaucoup de répugnance qu'il accepta le Généralat: mais il ne crut pas qu'il lui fût permis de ſe refuſer à ſa patrie, & ſon devoir l'emporta ſur ſon inclination.

Pendant que Timoléon aſſembloit ſes troupes, & qu'il ſe préparoit à faire voile, les Corinthiens reçurent d'Icétas des lettres, par leſquelles il leur mandoit, » qu'il n'étoit plus « beſoin qu'ils fiſſent des levées, & « qu'ils ſe conſumaſſent en frais pour « venir en Sicile s'expoſer à un dan- « ger évident. Il leur repréſentoit que «

» les Carthaginois, avertis de leur » dessein, attendoient avec un grand » nombre de vaisseaux leur escadre » sur son passage ; & que leur lenteur » à envoier leurs troupes l'avoit forcé » à appeller ces mêmes Carthaginois » à son secours, & à les emploier » contre le Tyran. » Il avoit fait avec eux un Traité secret, par lequel il stipuloit qu'après qu'il auroit chassé Denys de Syracuse, il occuperoit sa place.

La lecture de ces lettres, loin de refroidir le zêle des Corinthiens, ne fit que les irriter encore davantage, & hâta le départ de Timoléon. Il s'embarqua avec dix galéres, & aborda heureusement sur la côte d'Italie. Mais, quand il y fut arrivé, des nouvelles venues de Sicile le jettérent dans une grande perplexité, & abbattirent extrêmement le courage de ses troupes. On apprit qu'Icétas venoit de battre Denys, que s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuse, il avoit obligé le Tyran à se renfermer dans la Citadelle, & dans le quartier appellé l'*Isle*, où il le tenoit assiégé, & qu'il avoit donné ordre aux Carthaginois d'empécher

Timoléon d'approcher & de prendre terre, afin que quand ils l'auroient forcé de se retirer, ils pussent tranquillement partager entr'eux toute la Sicile.

En effet les Carthaginois avoient envoié à Rhége vingt galéres. Les Corinthiens y étant arrivés, y trouvérent des Ambassadeurs de la part d'Icétas, qui déclarérent à Timoléon qu'il pouvoit venir à Syracuse, & qu'il y seroit fort bien reçu, pourvû qu'il eût renvoié ses troupes. La proposition étoit tout-à-fait injurieuse, & encore plus embarrassante. Il paroissoit impossible de battre les vaisseaux que les barbares avoient fait avancer sur leur passage, car ils étoient plus forts du double. Se retirer, c'étoit abandonner à un sort malheureux toute la Sicile, qui alloit être visiblement pour Icétas le prix de sa trahison, & pour les Carthaginois la récompense de l'appui qu'ils auroient donné à la Tyrannie.

Dans cette conjoncture si délicate, Timoléon demande une conférence avec les Ambassadeurs & les principaux Officiers de l'escadre Carthaginoise en présence de ceux de Rhége.

C'étoit, disoit-il, uniquement pour sa propre décharge & pour sa sureté, afin que sa patrie ne pût point l'accuser d'avoir contrevenu à ses ordres, & trahi ses intérêts. Les Gouverneurs & les Magistrats de Rhége étoient d'intelligence avec lui. Ils ne demandoient pas mieux que de voir les Corinthiens dominer dans la Sicile, & ne craignoient rien tant que le voisinage des Barbares. Ils convoquent donc une assemblée, & ferment les portes de la ville, sous prétexte d'empécher les citoiens de sortir, afin qu'ils pussent vaquer uniquement à cette affaire.

Le peuple étant assemblé, on fait de longs discours qui n'aboutissent à rien, chacun traitant la même matiére, & rebattant les mêmes raisons, ou en ajoutant de nouvelles, le tout pour traîner en longueur la délibération, & pour gagner du tems. Cependant neuf galéres des Corinthiens partirent, & les vaisseaux des Carthaginois les laissérent passer, croiant que cela se faisoit de concert avec leurs Officiers qui étoient dans la ville, & que ces neuf galéres s'en retournoient à Corinthe, la dixiéme

demeurant pour mener Timoléon à Syracuſe à l'armée d'Icétas. Quand on eut dit à l'oreille à Timoléon que ſes galéres étoient en mer, il ſe coula doucement parmi la foule, qui, pour favoriſer ſon évaſion, ſe preſſoit extrêmement autour de la Tribune. Il gagna le rivage, s'embarqua très-promtement, & aiant rejoint ſes galéres, ils arrivérent enſemble à Tauroménium, ville de Sicile, où ils furent reçus à bras ouverts par Andromaque qui en étoit Maître, & qui joignit ſes citoiens aux troupes de Corinthe pour remettre la Sicile en liberté.

On comprend aiſément quelle fut la ſurpriſe & la honte des Carthaginois, de ſe voir ainſi trompés. Mais, leur diſoit-on, étant Phéniciens, (ils paſſoient pour les plus grands fourbes du monde) les ruſes & les fourberies ne devoient pas tant les étonner, ni leur déplaire ſi fort.

Sur la nouvelle de l'arrivée de Timoléon, Icétas effraié fit venir la plupart des galéres des Carthaginois. Ils avoient cent cinquante vaiſſeaux longs, cinquante-mille hommes de pié, & trois cens chariots armés. Les

Syracusains perdirent toute espérance de salut, voiant les Carthaginois saisis du port, Icétas maître de la ville, Denys barricadé dans la Citadelle, & Timoléon qui ne tenoit à la Sicile que par un petit coin de sa lisiére, où il occupoit la petite ville de Tauromenium avec très-peu d'espérance & encore moins de forces, car ses troupes ne montoient en tout qu'à mille soldats, & à peine avoit-il les provisions nécessaires pour les nourrir. D'ailleurs les villes ne se fioient point à lui. Les maux qu'elles venoient de souffrir par les extorsions & par les cruautés qu'on y avoit exercées, les avoient aigries contre tous les Commandans de troupes, sur-tout depuis l'horrible perfidie de Callipe & de Pharax, qui étant venus tous deux, l'un d'Athénes, & l'autre de Lacédémone, pour affranchir la Sicile, & pour chasser les Tyrans, leur avoient fait paroitre la Tyrannie douce & desirable, tant étoient dures les vexations dont on les avoit accablées. Elles craignoient d'essuier encore les mêmes traitemens de la part de Timoléon.

Les habitans d'Adrane, petite ville

de Sicile au-dessous du mont Etna, étant divisés entr'eux, les uns avoient appellé Icétas & les Carthaginois, & les autres avoient envoié vers Timoléon. Les deux Chefs arrivérent presque en même tems près d'Adrane. Le premier avoit avec lui près de cinq mille hommes, & l'autre n'en avoit que douze cens. Malgré cette inégalité, Timoléon, qui se doutoit bien qu'il trouveroit les Carthaginois en desordre, occupés à prendre leurs logemens & à dresser leurs tentes, fait avancer sa troupe, &, sans perdre de tems à se reposer comme les Officiers le lui conseilloient, va fondre sur l'ennemi; qui ne les voit pas plutôt, qu'il se met à fuir. Cela fut cause qu'on n'en tua pas plus de trois cens, & qu'on ne fit que deux fois autant de prisonniers: mais on prit leur camp, & tout leur bagage. Les Adranites ouvrent en même tems leurs portes, & se rendent à Timoléon. D'autres villes lui envoiérent aussitôt leurs Députés pour faire leurs soumissions.

Denys lui-même, qui renonçoit à ses vaines espérances, & qui se voioit à la veille d'être forcé, plein

de mépris pour Icétas qui s'étoit laissé vaincre avec tant de honte, & pénétré d'admiration & d'estime pour Timoléon, envoia à ce dernier des Ambassadeurs pour se rendre aux Corinthiens, & pour leur remettre la Citadelle. Timoléon, profitant d'un bonheur si inespéré, fit filer dans le Château Euclide & Télémaque, deux Officiers Corinthiens, avec quatre cens soldats, non pas tout à la fois, ni en plein jour, car cela étoit impossible, les Carthaginois étant maîtres du port; mais par pelotons & à la dérobée. Ces troupes s'étant donc toutes glissées heureusement dans la Citadelle, s'en saisissent, & s'emparent de tous les meubles du Tyran, & de toutes les provisions qu'il avoit faites. Car il y avoit quantité de chevaux, toute sorte de machines de guerre & de traits, & on trouva jusqu'à soixante & dix mille paires d'armes qu'on y avoit amassées de longue main. Denys avoit encore deux mille soldats de troupes réglées, qu'il livra à Timoléon avec tout le reste. Et pour lui, prenant son argent, & quelques-uns de ses amis en petit nombre, il s'embarqua sans

être aperçu des troupes d'Icétas, & se rendit au camp de Timoléon.

Ce fut pour la premiére fois de sa vie qu'il parut dans l'état vil & abjet d'un simple particulier & d'un suppliant, lui qui étoit né dans le sein de la Tyrannie, & qui s'étoit vû maître du plus puissant roiaume qui ait jamais été usurpé par des Tyrans. Il l'avoit possédé dix ans entiers avant que Dion prît les armes contre lui ; & après encore il le posséda quelques années, mais toujours parmi les guerres & les combats. Il fut envoié à Corinthe avec une AN.M. 3657. seule galére, sans escorte, & avec AV.J.C. 347. très peu d'argent. Il y servit de spectacle, & tous accouroient vers lui, les uns avec une secrette joie pour repaître leurs yeux de la vûe des maux d'un homme que le nom de Tyran rendoit odieux, les autres touchés d'une sorte de compassion en comparant l'état d'où il étoit déchu avec le profond abyme de miséres où ils le voioient plongé.

La maniére dont il se conduisit à Corinthe, n'excita plus à son égard que des sentimens de mépris & d'indignation. Il passoit les journées entiéres

ou dans les boutiques de parfumeurs, ou dans les cabarêts, ou avec des femmes de mauvaise vie, ou avec des comédiennes & des chanteuses, disputant avec elles sur les régles de la musique & l'harmonie du chant. Quelques-uns ont cru qu'il en usoit ainsi par politique, pour ne se point rendre suspect aux Corinthiens, & pour ne laisser entrevoir de sa part aucune pensée ni aucun desir de recouvrer ses Etats. Mais c'est lui faire trop d'honneur, & il paroît bien plus vraisemblable que nourri & élevé dans la crapule & dans les débauches, il ne faisoit ici que se livrer à son penchant, & qu'il vivoit, dans cette espéce d'esclavage où il étoit tombé, à peu près comme il avoit vécu sur le trône, ne trouvant point dans son infortune d'autre dédommagement ni d'autre consolation.

Cic. Tuscul. Quæst. lib. 3. n. 27.

On a écrit que l'extrême pauvreté où il se trouva réduit à Corinthe, l'obligea d'y ouvrir une école, & d'apprendre à lire aux enfans : peut-être [a], dit Cicéron sans doute en plaisantant, pour se conserver encore

a Dionysius Corinthi pueros docebat, usque adeo imperio carere non poterat.

U u e

une espéce d'empire, & ne pas renoncer absolument à l'habitude & au plaisir de commander. Qu'il ait eu cette pensée ou non, il est bien certain que Denys, qui s'étoit vû maître de Syracuse & de presque toute la Sicile, qui avoit possédé d'immenses richesses, qui avoit eu sous ses ordres de nombreuses flotes, de grandes armées, & une puissante cavalerie; que [a] ce Denys, réduit maintenant presque à la mendicité, & de Roi devenu Maître d'école, étoit une grande leçon pour les personnes élevées en dignité, qui leur apprenoit à ne point trop se fier à leur grandeur, & à ne point trop compter sur leur fortune. C'est l'avertissement que les Lacédémoniens donnérent quelque tems après à Philippe. Ce Prince leur aiant écrit d'un air fort haut & fort menaçant, ils lui mandérent pour toute réponse : *Denys à Corinthe.*

Valer. Max. lib. 6. cap.

Demetr. Phal. l. r. de Elocut. lib. 8.

Un mot qu'on nous a conservé de Denys, s'il est vrai, donneroit lieu de croire que ce Prince sut faire un bon usage de son adversité, & mettre

a Tanta mutatione majores natu, ne quis nimis fortunæ crederet, magister ludi factus ex tyranno docuit.

ſes maux à profit, ce qui ſeroit pour lui un grand éloge, mais contraire à ce que j'en ai raporté auparavant.
Plut. in Timol. p. 243. Dans ſon ſéjour à Corinthe, un étranger, qui le railloit mal à propos & avec une indiſcrette groſſiéreté ſur le commerce qu'il avoit eu avec les philoſophes pendant qu'il étoit dans ſa plus grande ſplendeur, lui demanda, comme par inſulte, à quoi toute la ſageſſe de Platon lui avoit ſervi. *Trouvez-vous donc*, répliqua-t-il, *que je n'aie tiré aucune utilité de Platon, en me voiant porter mon infortune comme je fais.*

§. VII. *Timoléon, après avoir remporté plusieurs victoires, rend la liberté à Syracuſe, & y établit de ſages loix. Il ſe démet de ſon autorité, & paſſe le reſte de ſa vie dans la retraite. Il y meurt. Honneurs rendus à ſa mémoire.*

An.M.3658. Av.J.C. 346. Plut. in Timol. pag. 243-248. Diod. l. 16. p. 465-474. DEPUIS la retraite de Denys, Icétas preſſoit vivement la Citadelle de Syracuſe, & la ſerroit de ſi près, que les convois qu'on envoioit aux Corinthiens ne pouvoient y entrer qu'à peine. Timoléon, qui étoit à Catane, y en faiſoit couler de tems en tems. Pour leur ôter cette reſſour-

ce, Icétas & Magon partirent enſemble dans le deſſein d'aller aſſiéger cette place. Pendant leur abſence, Leon le Corinthien, qui commandoit dans la Citadelle, aiant remarqué du haut de ſes remparts que ceux qu'on avoit laiſſés pour continuer le ſiége ſe tenoient mal ſur leurs gardes, fit tout-à-coup une furieuſe ſortie ſur eux pendant qu'ils étoient diſperſés, en tua une partie, mit l'autre en fuite, & ſe ſaiſit du quartier de la ville appellé *Achradine*, qui étoit le quartier le plus fort, & celui que les ennemis avoient le moins maltraité. Léon en fortifia l'enceinte à la hâte, & la joignit à la Citadelle par des ouvrages qui ſervoient de communication.

Cette facheuſe nouvelle fit revenir promtement Magon & Icétas. Dans le même tems, un corps de troupes que Corinthe avoit envoié entra heureuſement en Sicile, aiant trompé la vigilance de l'eſcadre Carthaginoiſe qui gardoit les paſſages. Quand elles furent débarquées, Timoléon les reçut avec joie; &, après s'être ſaiſi de Meſſine, il marcha en bataille contre Syracuſe. Il n'avoit pas avec lui plus de quatre mille combattans.

Dès qu'il fut près de la ville, ſon premier ſoin fut d'envoier des émiſſaires parmi les ſoldats qui portoient les armes pour Icétas. Ils leur repréſentérent qu'il étoit bien honteux que des Grecs comme eux travaillaſſent à livrer Syracuſe & toute la Sicile aux Carthaginois, les plus méchans & les plus cruels de tous les barbares. Qu'Icétas n'avoit qu'à ſe joindre à Timoléon, & que de concert ils opprimeroient l'ennemi commun. Ces ſoldats aiant ſemé tout auſſitôt ces propos dans tout le camp, donnérent à Magon de furieux ſoupçons qu'il étoit trahi; outre qu'il y avoit déja quelque tems qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour ſe retirer. C'eſt pourquoi, malgré les priéres & les vives inſtances d'Icétas, il leva l'ancre, & fit voile en Afrique, abandonnant honteuſement la conquête de la Sicile.

Le lendemain Timoléon parut en bataille devant la place, & l'attaqua par trois endroits avec tant de vigueur & de ſuccès, que les troupes d'Icétas furent renverſées par tout, & miſes en fuite. Ainſi, par un bonheur qui a peu d'exemples, il emporta de force en un inſtant Syracuſe, une des plus

fortes villes qui fussent alors. Quand il s'en vit maître, il ne fit pas comme Dion, & n'épargna pas comme lui les forteresses & les édifices publics à cause de leur beauté & de leur magnificence. Pour éviter de donner les mêmes soupçons qui avoient décrié, quoique sans fondement, & enfin perdu ce grand homme, il fit publier à son de trompe, que tous les Syracusains qui voudroient venir avec des outils, n'avoient qu'à se mettre à démolir les forteresses des Tyrans. A ce cri, tous les Syracusains, regardant cette publication & cette journée comme un heureux commencement de leur liberté, accourent en foule, & ne rasent pas seulement la Citadelle, mais tous les palais des Tyrans, & fouillent jusqu'à leurs tombeaux, qu'ils renversent & dissipent.

La forteresse étant rasée, & la place rendue toute unie, Timoléon y fit bâtir des Tribunaux pour y rendre la Justice au nom du peuple, afin que ce même lieu, d'où, sous les Tyrans, on avoit vû partir tous les jours des Edits sanglans, devînt l'asyle & le rempart de la liberté & de l'innocence.

Timoléon étoit maître de la ville ; mais il manquoit d'habitans pour la peupler. Car les uns étant péris dans les guerres & dans les séditions, & les autres aiant pris la fuite pour éviter la domination des Tyrans, la ville de Syracuse étoit devenue un désert, où l'herbe étoit crûe si haute, que les chevaux y paissoient. Il en étoit de même de presque toutes les villes de Sicile. Timoléon & les Syracusains trouvérent donc à propos d'écrire à Corinthe, qu'on leur envoiât de Gréce des hommes pour peupler Syracuse ; qu'autrement le pays ne pourroit jamais se remettre, d'autant plus qu'il étoit menacé d'une nouvelle guerre. Car ils avoient eu avis que Magon s'étant tué lui-même, les Carthaginois, irrités de ce qu'il s'étoit si mal acquitté de sa charge, avoient fait mettre son corps en croix, & faisoient de grandes levées pour revenir en Sicile avec une armée encore plus forte au commencement du printems.

Ces lettres étant arrivées avec les Ambassadeurs de Syracuse, qui conjuroient les Corinthiens d'avoir pitié de leur ville, & d'en vouloir être les fondateurs pour la seconde fois, les

Corinthiens ne regardérent point la calamité de ce peuple comme une occasion de s'aggrandir, & de se rendre maîtres de leur ville, selon les maximes d'une basse politique : mais envoiant à tous les Jeux sacrés de la Gréce & dans toutes les assemblées, ils firent publier par des Hérauts, que les Corinthiens, après avoir éteint la tyrannie dans Syracuse & chassé le Tyran, déclaroient libres & indépendans les Syracusains & tous les peuples de Sicile qui voudroient retourner dans leur pays, & qu'ils les exhortoient à en aller partager entr'eux les terres avec une entiére & juste égalité. En même tems ils dépêchent des courriers en Asie, & dans toutes les îles où s'étoient retirés grand nombre de ces fugitifs, pour les inviter à se rendre promtement à Corinthe, qui leur fourniroit à ses frais des vaisseaux, des capitaines, & une escorte sûre pour les ramener dans leur patrie.

Dès que cette publication fut faite, Corinthe se vit combler de louanges & de bénédictions qu'elle méritoit à juste titre. On publia par tout qu'elle avoit délivré Syracuse des Tyrans, qu'elle l'avoit tirée des mains des bar-

bares, & qu'elle l'avoit redonnée à ſes citoiens. Il n'eſt pas néceſſaire ici d'inſiſter ſur la grandeur & ſur la nobleſſe d'une action ſi belle & ſi généreuſe. Au ſimple récit de cette hiſtoire chacun ſent l'impreſſion que fait ſur ſon cœur le beau & le grand, & l'on reconnoit que jamais conquête ni triomphe n'égalérent la gloire qu'un ſi parfait deſintéreſſement acquit alors aux Corinthiens.

Ceux qui ſe rendirent à Corinthe n'étant pas en aſſez grand nombre, demandérent qu'on leur donnât des hommes de Corinthe & de toute la Gréce pour groſſir cette nouvelle eſpéce de colonie. L'aiant obtenu, & ſe voiant bien dix mille au moins, ils s'embarquent pour Syracuſe, où ils trouvérent un grand peuple qui de toute l'Italie & de la Sicile s'étoit déja rendu auprès de Timoléon. On prétend que le nombre en montoit à plus de ſoixante mille hommes. Timoléon leur partagea gratuitement les terres: mais il vendit les maiſons, dont il fit une très-grande ſomme, laiſſant aux anciens habitans la faculté de racheter les leurs; & par ce moien il aſſembla un fonds conſidérable pour le peu-

ple qui étoit pauvre, & qui n'avoit ni de quoi ſubvenir à ſes neceſſités, ni de quoi ſoutenir la guerre.

On vendit auſſi à l'encan les ſtatues de tous les Tyrans & de tous les Princes qui avoient gouverné Syracuſe : mais auparavant elles furent citées en Juſtice, & on leur fit leur procès dans les formes. Une ſeule échapa à la rigueur de cette recherche, & fut conſervée : ce fut celle de Gélon, qui avoit remporté une célébre victoire ſur les Carthaginois près d'Himére, & qui avoit gouverné les peuples avec bonté & juſtice, & dont, par cette raiſon, la mémoire étoit encore chérie & reſpectée. Si l'on faiſoit ſubir une pareille enquête à toutes les ſtatues, je ne ſai s'il y en auroit beaucoup qui demeuraſſent ſur pié.

L'hiſtoire nous a conſervé un autre jugement prononcé auſſi à l'égard d'une ſtatue, mais d'une eſpéce bien différente. Le fait eſt très curieux, & ſera excuſer la digreſſion. Nicon, fameux Athléte de Thaſe *, avoit été couronné comme vainqueur juſqu'à quatorze cens fois dans les Jeux ſolennels de la Gréce. Un homme de ce mérite ne manqua pas d'envieux.

Suidas in Νίκω.
Pauſan. lib. 6. pag. 364.

* *Thaſe étoit une île de la mer Egée.*

Après sa mort, un de ses rivaux insulta sa statue, & la frapa de plusieurs coups, peut-être pour se venger de ceux qu'il avoit reçus autrefois de celui qu'elle représentoit. Mais la statue, comme si elle eût été sensible à cet outrage, tomba tout de son haut sur l'auteur de l'insulte, & le tua. Les fils de l'homme écrasé poursuivirent la statue juridiquement, comme coupable d'homicide, & punissable en vertu de la loi de Dracon. Ce fameux Législateur d'Athénes, pour inspirer une plus grande horreur de l'homicide, avoit ordonné qu'on exterminât les choses même inanimées, dont la chute causeroit la mort d'un homme. Les Thasiens, conformément à cette loi, ordonnérent que la statue seroit jettée dans la mer. Mais quelques années après, étant affligés d'une grande famine, & aiant consulté l'oracle de Delphes, ils la firent retirer de la mer, & lui rendirent de nouveaux honneurs.

Syracuse étant ainsi comme ressuscitée, & de tous côtés des gens y accourant en foule pour l'habiter, Timoléon, qui vouloit aussi affranchir les autres villes, & achever entiére-

ment de déraciner de la Sicile la tyrannie & les Tyrans, ſe mit en marche avec des troupes. Il força Icétas à renoncer à l'alliance des Carthaginois, & l'obligea à raſer ſes forteresſſes, & à vivre en ſimple particulier dans la ville des Léontins. Leptine, tyran d'Apollonie & de pluſieurs autres villes & châteaux, ſe voiant en danger d'être pris par force, ſe rendit. Timoléon lui ſauva la vie, & l'envoia à Corinthe. Car il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus honorable, que de faire voir à toute la Gréce les Tyrans de la Sicile réduits dans l'humiliation, & vivant comme des bannis.

Il retourna enſuite à Syracuſe, pour travailler à la police, & y établir les loix les plus importantes & les plus néceſſaires, conjointement avec Céphale & Denys, deux Légiſlateurs que les Corinthiens lui avoient envoiés : car il n'avoit pas la foibleſſe de vouloir ſe rendre maître de tout, & dominer ſeul. Mais en partant, pour faire gagner quelque choſe aux troupes qu'il avoit à ſa ſolde, & pour les tenir auſſi en haleine par ce moien, il les envoia ſous la conduite de Di-

narque & de Démarate dans tous les lieux qui obéissoient aux Carthaginois. Ces troupes débauchérent plusieurs villes à ces barbares, vécurent toujours dans l'abondance, firent un grand butin, & raportérent même beaucoup d'argent monnoié, qui fut d'un très grand secours pour soutenir la guerre.

Plut. in Timol. p. 248-255.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois arrivent à Lilybée sous la conduite d'Asdrubal & d'Amilcar avec une armée de soixante-dix mille hommes, deux cens vaisseaux de guerre, & mille vaisseaux de charge qui portoient les machines, les chariots armés, les chevaux, & toutes sortes de munitions de guerre & de bouche. Ils ne se proposoient rien moins que de chasser tous les Grecs de la Sicile. Timoléon ne crut pas devoir les attendre; & quoiqu'il n'eût pu lever que six ou sept mille hommes, tant la terreur avoit saisi les esprits, il marcha avec cette petite troupe contre l'armée formidable des ennemis, & remporta près du fleuve Crimése une célébre victoire. On en peut voir le détail dans l'histoire des Carthaginois. Timoléon retourna à Syracuse

Tome premier.

au milieu des cris de joie & des applaudiſſemens publics.

Il étoit parvenu auparavant à vaincre & à réduire les Tyrans de Sicile, mais il ne les avoit point changés, & ne leur avoit point ôté l'humeur tyrannique. S'étant unis enſemble, ils formérent contre lui une puiſſante ligue. Timoléon ſe mit auſſitôt en campagne, & en vint aiſément à bout. Il leur fit ſouffrir à tous la juſte peine de leur revolte. Entre autres, Icétas & ſon fils furent punis de mort comme tyrans & comme traitres. Sa femme & ſes filles aiant été conduites à Syracuſe, & préſentées à l'aſſemblée du peuple, on les condanna auſſi à mort, & elles furent exécutées. Le peuple ſans doute voulut par là venger Dion ſon premier libérateur. Car c'étoit Icétas même qui avoit jetté dans la mer Aréte femme de Dion, ſa ſœur Ariſtomaque, & ſon fils encore enfant.

Il eſt rare que la vertu n'ait point d'envieux. Deux accuſateurs appellérent Timoléon en jugement, & l'aiant aſſigné à comparoître à certain jour, lui demandoient des cautions. Le peuple témoigna beaucoup d'indignation;

& vouloit dispenser un si grand homme des formalités ordinaires. Il s'y opposa fortement ; & sa raison étoit qu'il n'avoit entrepris tant de travaux que pour faire observer les loix. On l'accusoit de malversation pendant son Généralat. Timoléon ne s'amusa pas à refuter ces calomnies, mais il s'écria, » qu'il rendoit graces aux » dieux de ce qu'ils avoient exaucé ses » priéres, & de ce qu'enfin il voioit » les Syracusains jouir de la pleine » liberté de tout dire ; liberté, qui » sous les Tyrans étoit absolument » inconnue, mais qu'il étoit bon de » contenir dans de justes bornes.

Ce grand homme avoit donné à Syracuse de sages loix, avoit purgé toute la Sicile des Tyrans qui l'avoient si lontems infestée, avoit rétabli par tout la sureté & la paix, & fourni aux villes ruinées par la guerre tous les moiens de se relever. Après de si glorieuses actions, qui lui avoient donné un crédit sans bornes, il se démit lui-même de son autorité, pour vivre dans la retraite. Les Syracusains lui avoient donné la plus belle maison de la ville, pour reconnoître les grands services qu'il leur avoit rendus. Ils

lui donnérent auſſi une maiſon de campagne très-belle & très-agréable, où il ſe tenoit la plupart du tems avec ſa femme & ſes enfans qu'il avoit fait venir de Corinthe : car il ne retourna point dans ſon pays, & Syracuſe étoit devenue ſa patrie. Il eut la ſageſſe, en renonçant à tout, de ſe ſouſtraire auſſi totalement à l'envie, qui ne manque pas de s'attacher aux places éminentes, & qui ne reſpecte pas même le mérite le plus ſolide. Il évita un écueil, où ſouvent les plus grands hommes, par une ſoif inſatiable d'honneurs & de puiſſance, vont ſe briſer ; qui eſt de s'engager juſqu'à la fin dans de nouveaux ſoins & de nouveaux troubles dont l'âge les rend incapables, & d'aimer mieux ſuccomber ſous le poids, que de le dépoſer.

Malunt deficere quàm definere. Quintil.

Timoléon, qui connoiſſoit tout le prix d'un noble & glorieux loiſir, n'en uſa pas ainſi. Il paſſa le reſte de ſa vie en ſimple particulier, goûtant la douce ſatisfaction de voir tant de villes & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la felicité dont ils jouiſſoient. Mais il fut toujours reſpecté & conſulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avoit ni traité de

Otium cum dignitate. Cicer.

paix, ni établiſſement de loi, ni partage de terre, ni réglement de police, qui paruſſent bien faits, ſi Timoléon ne s'en étoit mêlé, & s'il n'y avoit mis la derniére main.

Sa vieilleſſe fut éprouvée par une affliction bien ſenſible, qu'il ſupporta avec une patience étonnante; je veux dire par la perte de la vûe. Cet accident, loin de rien diminuer de la conſidération & du reſpect qu'on avoit pour lui, ne ſervit qu'à les augmenter. Les Syracuſains ne ſe contentérent pas de lui rendre de fréquentes viſites : ils lui menoient encore à la ville & à la campagne tous les étrangers qui paſſoient chez eux, afin qu'ils viſſent leur bienfaiteur & leur libérateur. Quand ils avoient à délibérér dans l'aſſemblée publique ſur quelque affaire importante, ils l'appelloient à leur ſecours : & lui, ſur un char à deux chevaux, il traverſoit la place, ſe rendoit au théatre, & monté ſur ce char il étoit introduit dans l'aſſemblée avec des cris & des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avoit dit ſon avis, qui étoit toujours religieuſement ſuivi, ſes domeſtiques le remenoient au travers du théatre,

& tous les citoiens le reconduisoient jusques hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de main.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après sa mort. Rien ne manqua à la magnificence de son convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empressoit d'honorer sa mémoire. Ces larmes n'étoient ni accordées à la coutume & à la bienséance, ni commandées par une ordonnance publique, mais couloient de source, & partoient d'une affection sincére, d'une vive reconnoissance, & d'une douleur inconsolable. Il fut ordonné qu'à l'avenir toutes les années, le jour de sa mort, on célébreroit en son honneur des Jeux de Musique & des Jeux Gymniques, & qu'on feroit des courses de chevaux. Mais ce qu'il y eut de plus honorable pour la mémoire de ce grand homme, c'est le décret par lequel le peuple de Syracuse arrêta que toutes les fois que la Sicile seroit en guerre avec les étrangers, elle prendroit un Général à Corinthe.

Je ne sai si l'on voit rien dans l'hi-

ſtoire de plus grand ni de plus accompli que ce qu'elle nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas ſeulement de ſes exploits guerriers, & de l'heureux ſuccès de toutes ſes entrepriſes. Plutarque y obſerve un caractére, qui, ſelon lui, diſtingue Timoléon de tous les plus grands hommes de ſon tems, & il ſe ſert pour cela d'une comparaiſon très-remarquable. Il y a, dit-il, en fait de peinture & de poéſie, des ouvrages excellens en eux-mêmes, & que l'on reconnoit, au premier coup d'œil, partir de main de maître, mais dont les uns font ſentir qu'ils ont couté beaucoup de peine & de travail, au lieu qu'on voit dans les autres un air aiſé & une grace naturelle qui en relevent de beaucoup le prix ; & il met dans ce dernier rang les poéſies d'Homére. Il en eſt de même, continue-t-il, des exploits d'Epaminondas, & de ceux d'Agéſilas, quand on les compare à ceux de Timoléon. On ſent, dans les premiers, qu'ils ont été faits à force & avec d'innombrables difficultés : mais dans ceux-ci on voit une aiſance & une facilité, qui montre clairement que c'eſt l'ouvrage, non de la Fortune, mais

de la Vertu que la Fortune a pris plaiſir à ſeconder. C'eſt toujours Plutarque qui parle ici.

Mais, ſans parler des exploits guerriers de Timoléon, ce que j'admire le plus en lui, c'eſt ſon amour vif & deſintéreſſé pour le bien public, ne ſe réſervant que le plaiſir de voir les autres heureux par ſes ſervices : c'eſt ſon extrême éloignement de tout eſprit de domination & de hauteur, ſon honorable retraite à la campagne, ſa modeſtie, ſa modération, ſon indifférence pour les honneurs, &, ce qui eſt encore plus rare, ſon averſion pour toute flaterie, & même pour les plus juſtes louanges. Quand [a] on relevoit en ſa préſence ſa ſageſſe, ſon courage, & la gloire qu'il avoit eue de chaſſer les Tyrans, il ne répondoit autre choſe, ſinon qu'il ſe ſentoit obligé de témoigner une grande reconnoiſſance envers les dieux, de ce qu'aiant réſolu de rendre à la Sicile la paix & la liberté, ils avoient bien voulu le choi-

a Cùm ſuas laudes audiret prædicari, nunquam aliud dixit, quàm ſe in ea re maximas diis gratias agere atque habere, quòd, cùm Siciliam recreare conſtituiſſent, tum ſe potiſſimum ducem eſſe voluiſſent. Nihil enim rerum humanarum ſine deorum numine agi putabat. *Cornel. Nep. in Timol. cap.* 4.

ſir préférablement à tout autre pour un ſi honorable miniſtére : car il étoit bien perſuadé que tous les événemens humains ſont conduits & réglés par les ordres ſecrets de la Providence divine. Quel tréſor, quel bonheur pour un Etat, qu'un tel Miniſtre !

Pour en mieux connoître le prix, ne faut que comparer l'état où ſe trouve Syracuſe ſous Timoléon, & celu où elle avoit été ſous les deux Denys. C'eſt la même ville, ce ſont les mêmes habitans & les mêmes peuples : mais quelle différence on y voit ſous les deux ſortes de gouvernement dont nous parlons ! Les deux Tyrans ne ſongeoient qu'à ſe faire craindre, & qu'à abbattre leurs ſujets pour les rendre plus ſoumis. Ils étoient craints en effet, comme ils le vouloient être : mais en même tems ils étoient haïs & déteſtés ; & ils avoient encore plus à craindre de leurs ſujets, que leurs ſujets n'avoient à craindre d'eux. Timoléon au contraire, qui s'eſt regardé comme le pere des Syracuſains, & qui n'a ſongé qu'à les rendre heureux, goûte le plaiſir d'en être aimé & reſpecté comme un pere l'eſt de ſes enfans ; & ſa mémoire eſt parmi eux en

bénédiction, parce qu'ils ne peuvent sentir la paix & la joie dont ils jouissent, sans se souvenir que c'est un sage Législateur qui leur a fait ces riches présens.

§. VIII. *Abrégé de la vie de Démosthéne jusqu'au tems où il commence à paroitre avec éclat dans la Tribune aux Harangues contre Philippe Roi de Macéodine.*

COMME Démosthéne jouera un grand rôle dans l'histoire de Philippe & d'Alexandre qui fera la matiére du Volume suivant, il est nécessaire d'en donner par avance quelque idée aux Lecteurs, & de leur faire connoître par quels moiens il cultiva & jusqu'à quel dégré de perfection il porta le talent de la parole, qui le fit plus craindre de Philippe & d'Alexandre, & le mit en état de rendre de plus grands services à sa patrie, que n'auroit pu faire toute la bravoure militaire.

Cet Orateur, né deux * ans après Philippe, & deux cens quatre-vingts avant Cicéron, eut pour pere, non un forgeron crasseux & enfumé, com- AN.M.3623. AV.J.C.381.

* La quatriéme année de la quatre-vingt-dix-neuviéme Olympiade.

me il ſemble que [a] Juvenal le veut faire entendre, mais un homme aſſez riche, & qui faiſoit valoir des forges. Ce n'eſt pas que la naiſſance la plus baſſe pût faire tort à la réputation de Démoſthéne. Ses ouvrages ſont un titre de nobleſſe ſupérieur à tout ce que le monde a de plus brillant. Démoſthéne nous apprend lui-même que ſon pere emploioit à ſes forges trente eſclaves, qui valoient chacun trois mines, c'eſt-à-dire cinquante écus; excepté deux, qui étoient ſans doute les plus habiles, & conduiſoient tout l'ouvrage : ils étoient eſtimés chacun cent écus. On ſait que les eſclaves faiſoient partie du bien des anciens. Ces forges, tous frais rabatus, raportoient chaque année trente mines, c'eſt-à-dire quinze cens livres. A cette premiére manufacture, deſtinée à fabriquer des épées & d'autres armes pareilles, il en joignoit une autre, où l'on travailloit à faire des lits & des tables de bois rare ou d'ivoire, qui lui raportoit par an douze mines. Celle-ci n'occupoit que vingt eſcla-

Plut. in Demoſth. p. 847-849.

In orat. 1. contr. Aphob. pag. 896.

Six cens livres.

a Quem pater ardentis maſſæ fuligine lippus,
A carbone, & forcipibus, gladioſque parante
Incude, & luteo Vulcano ad Rhetora miſit.
Juven. lib. 4. Satyr. 10.

ves, & leur prix n'étoit, pour chacun, que deux mines, ou cent livres.

Le pere de Démosthéne laissa de bien en mourant quatorze talens. Son fils n'avoit alors que sept ans. Il eut le malheur de tomber entre les mains de Tuteurs intéressés & avares, qui ne songeoient qu'à profiter de son bien. Ils poussérent leur sordide avarice jusqu'à refuser aux Maîtres de leur pupille le juste honoraire qui leur étoit dû. Il ne fut donc pas élevé avec autant de soin que le demandoit un naturel aussi excellent que le sien: outre que la foiblesse de sa complexion & la délicatesse de sa santé, jointes à l'excessive tendresse d'une mere qui l'aimoit uniquement, ne permettoient pas à ses Maîtres de le presser beaucoup pour l'étude.

Quatorze mille écus.

L'école d'Isocrate, d'où [a] sortirent tant de grands hommes, étoit pour lors à Athénes la plus renommée. Mais, soit que l'avarice des tuteurs de Démosthéne ne lui permît pas de profiter des leçons d'un Maître qui les faisoit paier fort * cher, soit que l'élo-

* *Dix mines. 500 livres.*

a Isocrates . . . cujus è ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes exierunt. *De Orat. n.* 94.

quence douce & paiſible d'Iſocrate ne fût point dès lors de ſon goût, il étudia ſous Iſée, dont le caractére étoit la force & la véhémence. Il trouva pourtant le moien d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enſeignoit. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démoſthéne : il lut avec grand ſoin ſes ouvrages, & reçut même de ſes leçons ; & [a] il eſt aiſé de reconnoître dans les écrits du diſciple le ſtile noble & ſublime du maître.

Aul. Gell. l. 3. cap. 13. Mais il quitta bientôt l'école d'Iſée & celle de Platon, pour paſſer à une autre, où les premiéres le conduiſoient, je veux dire pour fréquenter le barreau : & voici ce qui y donna lieu. L'Orateur Calliſtrate devoit plaider en pleine audience la cauſe de la ville d'Orope, ſituée entre la Béotie & l'Attique. Chabrias aiant porté les Athéniens à marcher au ſecours des Thébains qui étoient fort preſſés, ils y coururent, & les délivrérent. Les

[a] Lectitaviſſe Platonem ſtudioſè, audiviſſe etiam Demoſthenes dicitur : idque apparet ex genere & granditate ſermonis. *Cic. in Brut. n.* 121.
Illud jusjurandum per cæſos in Marathone ac Salamine propugnatores Reip. ſatis manifeſtò docet præceptorem ejus Platonem fuiſſe. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

Thébains,

Thébains, oubliant ce grand ſervice, enlevérent aux Athéniens la ville d'Orope qui étoit ſur leurs frontiéres. Il tomba même quelque ſoupçon ſur Chabrias, & ce Général fut accuſé de trahiſon. Calliſtrate fut choiſi pour plaider contre lui. La réputation de l'Orateur, & l'importance de la cauſe, excitérent la curioſité, & firent grand bruit dans la ville. Démoſthéne, âgé pour lors de ſeize ans, preſſa vivement ſes Maîtres de vouloir le mener avec eux au Barreau, afin qu'il pût aſſiſter à cet fameuſe plaidoirie. L'Orateur fut écouté avec une grande attention; & aiant eu un ſuccès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoiens illuſtres, qui s'empreſſoient à l'envi de lui prodiguer les louanges & les applaudiſſemens. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'Orateur, & encore plus du ſouverain pouvoir qu'a l'éloquence ſur les eſprits, dont elle diſpoſe en maîtreſſe abſolue. Il en ſentit lui-même l'effet, & ne pouvant réſiſter à ſes charmes, il s'y livra entiérement dès ce jour, renonça à toute autre étude & à tout autre plai-

Demoſth. in Midi. p. 613.

An M. 3639. Av. J.C. 365.

ſir, & tant que Calliſtrate demeura à Athénes, il s'attacha à lui, & profita de ſes conſeils.

Le premier eſſai qu'il fit de ſon éloquence fut contre ſes tuteurs, qu'il obligea de lui reſtituer une partie de ſon bien. Animé par cet heureux ſuccès, il ſe hazarda de parler devant le peuple. Il y réuſſit tout-à-fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarraſſée, & la reſpiration fort courte: & cependant ſes périodes étoient ſi longues, qu'il étoit ſouvent obligé de les interrompre pour reſpirer. Il fut donc ſifflé de tout l'auditoire, & s'en retourna entiérement découragé, & réſolu de renoncer pour toujours à une fonction dont il ſe croioit incapable. Un de ſes auditeurs, qui au travers de ces défauts avoit aperçu en lui un excellent fonds de génie, & une éloquence aſſez approchante de celle de Périclès, lui fit reprendre courage par l'idée flateuſe d'une ſi glorieuſe reſſemblance, & par les ſalutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une ſeconde fois devant le peuple, & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baiſſée, & plein de confuſion,

un des plus excellens Acteurs de ce tems, qui étoit ſon ami, nommé Satyrus, le rencontra ; & aiant appris de lui-même la cauſe de ſon chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point ſans remède, & que tout n'étoit pas ſi deſeſpéré qu'il le croioit. Il lui demanda ſeulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle : ce qu'il fit ſur le champ. Satyrus les aiant répétés après lui, leur donna toute une autre grace par le ton, le geſte, & la vivacité avec leſquels il les prononça, enſorte que Démoſthéne lui-même les trouva tout différens. Il ſentit bien ce qui lui manquoit, & il s'appliqua à l'acquerir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, & pour ſe perfectionner dans la prononciation, dont ſon ami lui avoit fait connoitre le prix, paroiſſent preſque incroiables, & font bien voir qu'un travail opiniâtre ſurmonte tout. Il bégaioit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit : & il avoit l'haleine ſi courte,

Cic. lib. 1. de Orat. n. 260. 261.

La Rhétorique.

qu'il ne pouvoit ſuffire à prononcer une période entiére ſans s'arréter. Il vint à bout de vaincre tous ces obſtacles, en mettant dans ſa bouche de petits cailloux, & prononçant ainſi pluſieurs vers de ſuite à haute voix ſans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides & fort eſcarpés: enſorte que dans la ſuite nulle lettre ne l'arréta, & que les plus longues périodes n'épuiſoient point ſon haleine. Il fit plus. Il alloit ſur le bord de la mer, & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues, pour s'apprivoiſer par le bruit confus des flots aux émeutes du peuple, & aux cris tumultueux des aſſemblées.

Quintil. lib. 10. cap. 3.

Id. lib. 11. cap. 3.

Démoſthéne ne prit pas moins de ſoin du geſte que de la voix. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit ſon maître pour l'action, & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Pour ſe corriger d'un défaut qu'il avoit contracté par une mauvaiſe habitude, qui étoit de hauſſer continuellement les épaules, il s'exerçoit debout dans une eſpéce

de tribune fort étroite où pendoit une hallebarde, afin que, si dans la chaleur de l'action ce mouvement venoit à lui échaper, la pointe de cette hallebarde lui servît d'avertissement & de punition tout ensemble.

Il fut bien paié de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moien qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller. C'est qu'il en connoissoit bien le prix & l'importance. Aussi [a] quand on l'interrogea, à trois différentes reprises, sur la qualité qu'il jugeoit la plus nécessaire à l'Orateur, il ne dit autre chose sinon que c'étoit la prononciation, voulant insinuer par cette réponse répétée jusqu'à trois fois, que cette qualité étoit celle dont le défaut pouvoit le moins se couvrir, & qui étoit la plus capable de couvrir les autres ; & que la prononciation seule pouvoit faire valoir extrêmement un Orateur même médiocre, au lieu que sans elle le plus habile ne pouvoit point espérer

a Actio in dicendo una dominatur. Sine hac summus orator esse in numero nullo potest : mediocris, hac instructus, summos sæpe superare. Huic primas dedisse Demosthenes dicitur, cùm rogaretur quid in dicendo esset primum ; huic secundas, huic tertias. *Cic. de Orat. l. 3. n. 213.*

d'avoir jamais aucun ſuccès. Il faloit qu'il en fît grand cas, puiſque pour s'y perfectionner, & pour recevoir les leçons de Néoptoléme, le plus habile Comédien qui fût alors, il conſacra juſqu'à dix mille dragmes, quoiqu'il ne fût pas fort riche.

Cinq mille livres.

Son application à l'étude n'étoit pas moins étonnante. Pour être plus éloigné du bruit, & moins ſujet aux diſtractions, il ſe fit faire un cabinet ſouterrain, qui ſubſiſtoit encore du tems de Plutarque, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, ſe faiſant raſer exprès la moitié de la tête pour ſe mettre hors d'état de ſortir. C'eſt là, qu'à la lueur d'une petite lampe, il compoſa ces harangues admirables, dont ſes envieux diſoient qu'elles ſentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de ſoin. » On voit bien, répliquoit-il, que les vôtres ne vous » ont pas couté tant de peines. « Il [a] ſe levoit extrêmement matin, & il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit de-

a Cui non ſunt auditæ Demoſthenis vigiliæ? qui dolere ſe aiebat, ſi quando opificum antelucana victus eſſet induſtria. *Tuſc. Quæſt. lib.* 4. *n.* 44.

vancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide, pour se rendre plus familier le stile de ce grand homme.

Lucian. adverſ. indoct. pag. 639.

Démosthéne, après avoir exercé son talent pour la parole dans quelques causes particuliéres, se produisit au grand jour, & parut sur la Tribune aux harangues pour y traiter des affaires publiques. La suite nous montrera avec quel succès il le fit. Au jugement de [a] Cicéron, ce succès alla si loin, qu'il se faisoit un concours de toute la Gréce à Athénes pour entendre parler Démosthéne ; & il ajoute qu'avec un mérite comme le sien, la chose ne pouvoit pas tourner autrement. Je n'examine point ici le caractére de son éloquence, je l'ai fait ailleurs avec assez d'étendue : je n'en considére que les effets merveilleux.

Maniére d'enseigner, Tome 2.

Si l'on en croit Philippe, & sur cette matiére c'est un témoin certai-

Lucian. in Encom. Demosth. p. 940. 941.

a Ne illud quidem intelligunt, non modò ita memoriæ proditum esse, sed ita necesse fuisse, cùm Demosthenes dicturus esset, ut concursus, audiendi causâ, ex tota Græcia fierent. *In Brut. n.* 289.

nement digne de foi & non récuſable, l'éloquence de Démoſthéne lui faiſoit plus de tort elle ſeule, que toutes les troupes & toutes les flotes des Athéniens. Ses harangues, diſoit-il, étoient comme des machines de guerre & des batteries dreſſées de loin contre lui, par leſquelles il renverſoit tous ſes projets, & ruinoit toutes ſes entrepriſes, ſans qu'il fût poſſible d'en arréter l'effet. Car moi-même, (c'eſt Philippe qui parloit ainſi) ſi j'avois aſſiſté à l'aſſemblée, & que j'euſſe entendu haranguer ce véhément Orateur, j'aurois conclu tout le premier qu'il faloit me déclarer la guerre. Nulle ville ne paroiſſoit imprenable à ce Prince, pourvû qu'il y pût faire monter un mulet chargé d'or: mais il avouoit avec douleur qu'à cet égard Démoſthéne étoit invincible, & qu'il l'avoit toujours trouvé inacceſſible à ſes préſens. Après la bataille de Chéronée, Philippe, quoique vainqueur, friſſonnoit encore de crainte à la vûe du danger extrême où cet Orateur, par la puiſſante ligue dont il avoit été l'ame & le mobile, l'avoit expoſé lui & ſon roiaume.

Antipater en parloit de même. Je ne compte pour rien, disoit-il, ni le Pirée, ni les galéres, ni les armées des Athéniens. Eh qu'aurions-nous à craindre d'un peuple continuellement occupé de Jeux, de Festins, de Bacchanales? Démosthéne seul nous allarme. Sans lui les Athéniens ne différeroient en rien des peuples de la Gréce les moins estimables. Lui seul les excite, les anime, les tire de leur sommeil & de leur léthargie, leur met les armes & les rames à la main presque malgré eux; & ne cessant de leur représenter les célébres journées de Marathon & de Salamine, il les transforme en d'autres hommes par ses discours enflammés, & leur inspire un courage & une audace incroiable. Rien n'échape à ses yeux clairvoians, ni à sa prudence. Il prévoit tous nos desseins, il évente toutes nos mines, il déconcerte tous nos projets; & si Athénes le croioit en tout, & suivoit ses conseils, nous serions perdus sans ressource. Rien ne peut tenter ni affoiblir son amour pour la patrie. Tout l'or de Philippe ne trouve non plus d'accès auprès de lui, que celui de Perse n'en trou- *Ibid. p. 934-936.*

voit autrefois auprès d'Ariſtide.

C'eſt le glorieux témoignage que la néceſſité d'une juſte défenſe l'oblige de ſe rendre à lui-même dans le beau diſcours contre Eſchine ſon accuſateur & ſon ennemi déclaré. » Pendant que tous les Orateurs s'é- » toient laiſſé corrompre aux préſens » de Philippe & d'Alexandre, on ſait, » dit-il, que ni conjonctures délica- » tes, ni paroles engageantes, ni » promeſſes magnifiques, ni eſpé- » rance, ni crainte, ni faveur, ni » rien au monde, n'a jamais pu m'in- » duire à rien relâcher de ce que j'e- » ſtimois favorable ſoit aux droits » ſoit aux avantages de la patrie. » Il ajoute qu'au lieu que les mercénaires, en propoſant leurs avis, ſe déclaroient toujours pour celui qui les paioit le mieux, ſemblables en cela à la balance, qui panche toujours du côté qu'elle reçoit le plus ; lui, dans tous les conſeils qu'il a donnés, il n'a jamais eu en vûe que l'intérêt & la gloire de la patrie, & qu'il s'eſt toujours conſervé invincible & incorruptible à l'or de Macédoine. La ſuite fera voir s'il ſe ſoutint juſqu'au bout dans cette incorruptibilité.

Voila quel étoit l'Orateur qui va desormais monter sur la Tribune aux harangues, ou plutôt l'Homme d'Etat qui va entrer dans le maniement des affaires publiques, & qui sera l'ame & le mobile de toutes les grandes entreprises qu'Athénes formera contre Philippe.

§. IX. *Digression sur l'équipement des galéres à Athénes, & sur les exemptions & les autres marques d'honneur que cette ville accordoit à ceux qui lui avoient rendu de grands services.*

CE QUI FAIT le sujet de cette digression, devoit naturellement être placé dans l'endroit du Volume précédent où j'ai parlé du gouvernement & de la marine des Athéniens. Mais pour lors je n'avois pas fait d'attention aux harangues de Démosthéne où il en est parlé. C'est ici un hors d'œuvre qui coupe le fil de l'histoire, mais qu'il est aisé au Lecteur de passer. Dans les éditions suivantes je le remettrai a sa place.

Le mot de *Triérarques* ne signifie par lui-même que *Commandans de galeres*. Mais on appelloit aussi *Triérarques* les citoiens que l'on chargeoit Τριήραρχοι.

du soin d'armer des galéres en guerre, & de les équiper de toutes les choses nécessaires, ou du moins d'une partie.

On les choisissoit parmi les plus riches. Le nombre n'en étoit pas fixé. Quelquefois, pour équiper un vaisseau, il y avoit deux Triérarques, quelquefois trois, & quelquefois jusqu'à dix.

Ulpian. in Olynth. 2 pag. 33.

A la fin on fixa le nombre des Triérarques en général à douze cens hommes : & voici de quelle maniére on s'y prit. Athénes étoit composée de dix Tribus. Par chaque Tribu on nomma, pour fournir à la dépense des armemens, les six-vingts citoiens qui étoient les plus riches. Et ainsi chacune des dix Tribus fournissant six-vingts hommes, le nombre des Triérarques monta à douze cens.

On divisoit encore ces douze cens hommes en deux moitiés, dont chacune étoit composée de six cens hommes : & l'on subdivisoit chaque moitié en deux parties égales, qui contenoient chacune trois cens hommes. Les trois cens premiers étoient choisis d'entre les plus riches. Ils faisoient les avances dans les besoins pressans,

& avoient leur recours sur les trois cens autres moins riches, qui paioient à mesure que l'état de leurs affaires le leur permettoit.

Après cela on fit une loi qui partageoit ces douze cens hommes en diverses compagnies, dont chacune étoit composée de seize citoiens, qui s'unissoient pour équiper une galére. Cette loi étoit fort onéreuse aux citoiens les moins riches, & dans le fond fort injuste ; en ce qu'elle vouloit qu'on choisît ce nombre de seize sur l'âge, & non sur la quantité du bien. Car elle ordonnoit que tout citoien, depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante, seroit compris dans une de ces compagnies, & contribueroit d'un seiziéme : en sorte que, par cette loi, les citoiens les moins riches contribuoient autant que les plus opulens ; & que souvent même ils se trouvoient dans l'impossibilité de fournir à une dépense qui excédoit leurs forces. D'où il arrivoit que les vaisseaux n'étoient point armés à tems, ou qu'ils étoient fort mal équipés, & que par cette raison Athénes perdoit les occasions les plus favorables pour agir.

Demosth. in orat. de Classibus.

Démosthéne, toujours attentif au bien public, pour remédier à ces inconvéniens, proposa une loi qui abrogeoit celle dont nous venons de parler. Elle portoit que les Triérarques seroient choisis, non plus sur le nombre des années, mais sur l'évaluation des biens. Que tout citoien, dont le bien montoit à dix talens, seroit tenu d'équiper à ses frais une galére : qu'il en équiperoit deux, si son bien montoit à vingt talens ; & ainsi du reste. Que ceux dont le bien seroit audessous de dix talens, se joindroient plusieurs ensemble jusqu'à la concurrence du nombre nécessaire pour parfaire cette somme, & pour équiper une galére.

Dix mille écus.

Vingt mille écus.

Rien n'étoit plus sage que cette loi de Démosthéne, & elle remédioit à tous les abus de la premiére. Par ce moien les vaisseaux se trouvoient équipés à point, & pourvûs de toutes les choses nécessaires : les pauvres étoient considérablement soulagés, & il n'y avoit que les riches qui s'en trouvoient mal. Car, au lieu que tel d'entr'eux n'étoit obligé par la premiére loi qu'à contribuer d'un seiziéme pour l'équipement d'une galére,

il se voioit quelquefois obligé par la seconde à en équiper une lui-seul, quelquefois deux, ou même plus encore si son bien montoit assez haut pour cela.

Aussi les riches surent-ils bien mauvais gré à Démosthéne de cette réforme ; & il falut sans doute avoir beaucoup de courage pour se mettre au-dessus de ces plaintes, & pour hazarder de se faire autant d'ennemis, qu'il y avoit de citoiens puissans dans la ville. Il faut l'entendre lui-même. » Voiant, dit-il en parlant aux Athéniens, votre marine dé- « périe, les riches en possession d'une « immunité rachetée à très-vil prix, « les citoiens de médiocre ou de pe- « tite fortune abymés de taxes ; & de « plus la République, par une suite « de ces desordres, ne tenter jamais « rien qu'après coup ; j'osai établir « une loi, par laquelle je rangeai les « riches à leur devoir, je tirai d'op- « pression les pauvres, &, ce qui « étoit de la derniére importance, je « vins à bout de procurer à la Répu- « blique les moiens de pourvoir à « tems aux préparatifs militaires. « Il ajoute qu'il n'y a rien que les Ri-

Demosth. pro Ctesiph. pag. 489.

ches ne lui eussent donné, pour l'engager à s'abstenir de proposer cette loi, ou du moins pour en suspendre l'exécution : mais il ne se laissa point entamer ni à leurs promesses, ni à leurs menaces, & tint ferme pour le bien public.

N'aiant pu ébranler sa constance, ils prirent un détour pour la rendre inutile. Car ce fut sans doute à leur instigation qu'un particulier, nommé Patrocle, appella Démosthéne en justice, & le poursuivit juridiquement comme infracteur des loix de la patrie. L'accusateur, n'aiant pas eu pour lui la cinquiéme partie des voix, fut condanné, selon la coutume, à une amende de cinq cens dragmes, & Démosthéne renvoié absous. C'est lui-même qui nous apprend toutes ces circonstances.

250 *livres.*

Je doute fort qu'à Rome, sur tout dans les derniers tems, l'affaire eût tourné de cette sorte. Car nous voions que, quelques mouvemens que se donnassent les Tribuns du peuple, & à quelque extrêmité que cette querelle fût poussée, il ne fut jamais possible de porter les Riches, qui étoient bien plus puissans & plus entreprenans

que ceux d'Athénes, à renoncer à la possession des terres qu'ils avoient usurpées par une contravention manifeste aux réglemens de l'Etat. La loi de Démosthéne fut approuvée & ratifiée par le Sénat & par le peuple.

On voit, parce qui vient d'être dit, que les Triérarques fournissoient à leurs frais & dépens, les galéres, & tout ce qui servoit à les équiper. C'étoit l'Etat qui paioit les matelots & les soldats, ordinairement sur le pié de trois oboles par jour, c'est-à-dire de cinq sols, comme je l'ai marqué ailleurs. La paie des Officiers montoit plus haut.

Le Triérarque commandoit le vaisseau, & donnoit l'ordre à tout l'équipage. Lorsqu'ils étoient deux, chacun exerçoit pendant six mois.

Quand ils sortoient d'exercice, ils étoient obligés de rendre compte de leur administration. L'Extriérarque remettoit l'attirail de la galére, ou à son Successeur, ou à la République. Et le Successeur étoit obligé d'aller aussitôt remplir la place vacante : s'il ne se rendoit pas à son poste au tems marqué, il étoit mis à l'amende.

Au reste, comme la charge de Trié-

rarque engageoit à une grande dépense, il étoit permis à ceux qui étoient nommés d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche qu'eux, & de demander qu'on le mît à leur place, pourvû qu'ils fussent prêts à changer de biens avec lui, & à faire la fonction de Triérarques après cette échange. Cette loi étoit de Solon, & s'appelloit *la loi des échanges.*

Outre l'équipement des galéres qui devoit monter à une assez grosse dépense, les riches avoient encore une autre charge à porter dans les tems de guerre, je veux dire les taxes & les impositions extraordinaires sur les revenus des particuliers, sur les quels on levoit le centiéme, le cinquantiéme, quelquefois même le douziéme, selon les divers besoins de l'Etat.

Demosth. ad-vers. Lept. p. 545.

Personne à Athénes, pour quelque raison que ce fût, ne pouvoit être exempté de ces deux charges, excepté les Novemvirs, c'est-à-dire les neuf Archontes, qui n'étoient point obligés d'équiper des galéres. Et l'on voit bien que sans vaisseaux & sans argent la République n'étoit pas en état de soutenir des guerres, ni de se défendre.

Il y avoit d'autres immunités, d'autres exemptions, qu'on accordoit à ceux qui avoient rendu de grands services à la Republique, & quelquefois même à tous leurs descendans : comme d'entretenir les lieux d'exercice de tout ce qui étoit nécessaire à ceux qui les fréquentoient, de faire un festin public à une des dix Tribus, de fournir aux dépenses des Jeux & des spectacles, ce qui entraînoit de grands frais.

Ces immunités étoient, comme je l'ai déja dit, des marques d'honneur & des récompenses de services rendus à l'Etat ; aussi bien que les statues qu'on érigeoit aux grands hommes, le droit de bourgeoisie qu'on accordoit aux étrangers, le privilége d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public. Et la vûe d'Athénes, par ces distinctions honorables qui se perpetuoient quelquefois dans les familles, étoit de marquer qu'elle se piquoit de reconnoissance, & d'allumer en même tems dans le cœur de ses citoiens un noble desir de la gloire, & un vif amour de la patrie.

Outre les statues qu'elle érigea à Harmodius & Aristogiton ses libéra-

teurs, elle exemta à perpetuité leurs descendans de toute charge publique: & ils jouissoient encore de cet honorable privilége plusieurs siécles après.

Demosth. in orat. ad Lepten. pag. 558.

Comme Aristide étoit mort sans biens, & n'avoit laissé à son fils Lysimaque d'autre patrimoine que sa gloire & sa pauvreté, la République donna à celui-ci dans l'Eubée cent arpens de terre plantés d'arbres, & autant de terre labourable; outre cent mines d'argent une fois paiées, & quatre dragmes, c'est-à-dire quarante sols par jour.

Cinq mille livres.

Ibid. p. 757.

Athénes, dans les services qui lui étoient rendus, regardoit encore plus la bonne volonté que les services mêmes. Un particulier de Cyréne, il s'appelloit Epicerde, qui se trouva à Syracuse dans le tems de la déroute des Athéniens, touché de compassion envers ces malheureux prisonniers dispersés dans la Sicile qu'il voioit prêts à mourir de faim, leur distribua cent mines, c'est-à-dire cinq mille livres. Athénes l'adopta au nombre de ses citoiens, & lui accorda toutes les immunités dont il a été parlé auparavant. Peu de tems après, dans la guerre qu'elle fit aux trente Tyrans,

le même Epicerde donna à cette ville un talent. C'étoit dans l'une & l'autre occasion peu de chose par raport à la grandeur & à la puissance d'Athénes : mais elle étoit infiniment sensible au bon cœur d'un étranger, qui sans aucune vûe d'intérêt, dans un tems de calamité, s'épuisoit en quelque sorte pour soulager des personnes avec qui il n'avoit nulle liaison, & de qui il ne pouvoit rien attendre. *Mille écus.*

La même ville d'Athénes accorda le privilége de bourgeoisie & l'exemption du droit d'entrée à Leucon qui regnoit dans le Bosphore, & à ses enfans, parce qu'elle tiroit des terres de ce Prince une quantité considérable de blé, dont elle avoit un extrême besoin, ne subsistant presque que de ce qu'elle en faisoit venir de dehors. Leucon à son tour, se piquant de générosité, exemta les marchans Athéniens du trentiéme imposé sur tous les grains qui sortoient de son pays, & leur accorda le privilége de se fournir chez lui de blé préférablement à tous les autres. Or cette exemption montoit à une somme considérable. Car ils tiroient de ce pays seul quatre cens mille muids de blé, & le tren- *Ibid. p. 545. 546.*

tiéme montoit à treize mille muids.

On avoit auſſi accordé à Conon & à Chabrias, & à leurs enfans, l'immunité des charges publiques. Le nom ſeul de ces deux illuſtres Généraux juſtifie aſſez la libéralité du peuple d'Athénes. Cependant un particulier, (il s'appelloit Leptine) pouſſé par un zéle mal entendu du bien public, propoſa d'abroger par une nouvelle loi toutes les conceſſions de ce genre qui avoient été accordées de tems immémorial, excepté celles qui regardoient la poſtérité d'Harmodius & d'Ariſtogiton, & de ſtatuer qu'à l'avenir il ne ſeroit plus permis au peuple d'en accorder de pareilles.

Démoſthéne s'oppoſa fortement à cette loi, en ménageant beaucoup néanmoins celui qui l'avoit propoſée, louant ſes bonnes intentions, ne parlant de lui qu'avec eſtime; maniére de réfuter bien plus efficace que ces violentes invectives, dont le ſtile aigre & paſſionné n'eſt propre qu'à aliéner les eſprits, & à rendre ſuſpect un Orateur, qui décrie lui-même ſa cauſe, & en montre le foible, en ſubſtituant des injures aux raiſons, ſeules capables de perſuader.

Après avoir fait voir que cette odieuse réforme ne procure presque aucun avantage à la République, par ce que le nombre des exemts est peu considérable, il en expose les inconvéniens, & les met dans tout leur jour.

C'est premiérement, dit-il, faire « injure à la mémoire de ces grands « hommes, dont on a prétendu par « ces exemptions reconnoitre & ré- « compenser le mérite : c'est, en quel- « que sorte, révoquer en doute les « services qu'ils ont rendus à la patrie: « c'est jetter sur leurs belles actions « un soupçon capable d'en ternir la « gloire. Or, s'ils étoient encore en « vie, & qu'ils assistassent à cette as- « semblée, quelqu'un de nous oseroit- « il leur faire cet affront ? Le respect « que nous devons à leur mémoire, « ne doit-il donc pas les rendre à no- « tre égard toujours vivans, & tou- « jours présens ? «

Mais, si leur intérêt nous touche « peu, pouvons-nous être insensibles « au nôtre ? Outre que, casser une « loi si ancienne, c'est condanner la « conduite de nos ancêtres ; de quelle « honte, par là, nous couvrons-nous «

» nous-mêmes ? & quel tort ne fai-
» sons-nous pas à notre réputation ?
» La gloire d'Athénes, & de tout Etat
» bien réglé, c'est de se piquer de re-
» connoissance, c'est de garder reli-
» gieusement ses paroles, & d'être
» fidéle à ses conventions. On blame
» & l'on déteste un particulier qui ose
» y manquer, & qui ne craint point
» le reproche d'ingratitude : & l'on
» veut que la République, en cassant
» une loi scellée du sceau de l'autorité
» publique, & consacrée en quelque
» sorte par l'usage de plusieurs siécles,
» se rende coupable d'une si honteuse
» prévarication. Nous défendons,
» sous de griéves peines, le mensonge
» jusques dans les marchés même, &
» nous voulons que la bonne foi y
» soit gardée : & nous y renoncerions
» nous-mêmes, en révoquant une
» grace accordée dans toutes les for-
» mes, & sur laquelle les particuliers
» ont droit de compter ?

» En user ainsi, ce seroit éteindre
» dans le cœur de nos citoiens toute
» émulation pour la gloire, tout desir
» de se distinguer par des actions écla-
» tantes, tout zéle pour le bien &
» l'honneur de la patrie, qui sont les
grands

grands ressorts & les grands mobiles «
de presque toutes les actions de la «
vie. Et c'est en vain qu'on nous op- «
pose l'exemple de Sparte & de Thé- «
bes, où l'on n'accorde point de pa- «
reilles exemptions. Nous repentons- «
nous de ne leur pas ressembler en «
bien des choses ? & est-il sage de «
nous proposer pour modéles, non «
leurs vertus, mais leurs défauts ? «

Au reste, Démosthéne, en demandant que la loi qui accorde des exemptions soit conservée dans son entier, consent & demande même qu'on en prive ceux qui les possedent sans un juste titre, & qu'on en fasse un rigoureux examen.

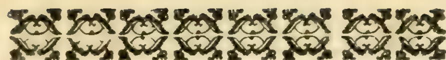
On sent assez que je n'ai pu faire ici qu'un très léger extrait d'un discours qui est fort long, & que mon dessein n'a été que d'en rendre en partie l'esprit & les pensées, sans m'attacher aux tours ni aux expressions.

Il y avoit de la petitesse d'esprit à Leptine de vouloir procurer à la République un léger soulagement, en retranchant de médiocres dépenses qui lui faisoient honneur, & qui ne lui étoient point à charge ; pendant qu'il y avoit d'autres abus à réformer

d'une bien plus grande importance.

Ces marques de reconnoissance perpetuées dans les familles, perpétuent aussi dans l'Etat un zêle ardent pour la patrie, & un vif desir de s'y distinguer par des actions glorieuses. J'ai quelque peine de voir que parmi nous on ait retranché une partie des priviléges accordés à la famille de la Pu-
Mézerai. celle d'Orléans. Charles VII. l'avoit annoblie, elle, son pere, ses trois freres, & tous leurs descendans même par filles. En 1614. sur la réquisition du Procureur Général, on retrancha l'article de l'annoblissement par les femmes.

Fin du cinquiéme Tome.



TABLE

DU CINQUIEME VOLUME.

HISTOIRE

DES PERSES ET DES GRECS.

SUITE

DU LIVRE DIXIÉME.

CHAPITRE TROISIEME.

DE *la Religion.* page 1

ARTICLE I. *Des Fêtes.* 7

§. I. *Panathénées.* 8

§. II. *Fêtes de Bacchus.* 13

§. III. *Fête d'Eleusis.* 17

ART. II. *Des Augures, des Oracles, &c.* 27

§. I. *Des Augures.* 29

§. II. *Des Oracles.* 34

ART. III. *Des Jeux & des Combats.* 58

§. I. *Des Athlétes.* 68

§. II. *De la Lutte.* 73

§. III. *Du Pugilat.* 78

§. IV. *Du Pancrace.* 81

§. V. *Du Disque ou Palet.* 82

§. VI. *Du Pentathle* 84

§. VII. *De la Course.* 85
1. *De la Course à pié.* 88
2. *De la Course à cheval.* 90
3. *De la Course des chariots.* 92
§. VIII. *Honneurs & récompenses accordées aux vainqueurs.* 102
§. IX. *Différence de goût entre les Grecs & les Romains par raport aux spectacles.* 109
ART. IV. *Des combats d'esprit, des spectacles, & des représentations de Théatre.* 115
§. I. *Goût extraordinaire des Athéniens pour les représentations de théatre. Emulation des Poétes pour y disputer le prix. Idée abrégée du poéme Dramatique.* 119
§. II. *Origine & progrès de la Tragédie. Poétes qui s'y sont distingués à Athéne : Eschyle, Sophocle, Euripide.* 124
§. III. *Comédie ancienne, moienne, nouvelle.* 147
§. IV. *Description du Théatre des anciens.* 164
§. V. *Passion pour les représentations du théatre, l'une des principales causes du déclin, du relâchement, & de la corruption d'Athénes.* 174



LIVRE ONZIÉME.

HISTOIRE DES DEUX DENYS, TYRANS DE SYRACUSE.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *Moiens qu'emploia Denys pour s'emparer de la Tyrannie à Syracuse.* 186-187

§. II. *Mouvemens dans la Sicile & à Syracuse contre Denys. Il vient à bout de les dissiper. Pour arrêter les révoltes, il songe à attaquer les Carthaginois. Il travaille aux préparatifs de cette guerre avec un soin & un succès merveilleux. Voiage de Platon à Syracuse. Sa liaison intime avec Dion.* 204

§. III. *Denys fait déclarer la guerre aux Carthaginois. Divers succes de cette guerre. Syracuse réduite à l'extrêmité, & bientôt après délivrée. Nouveaux mouvemens contre Denys. Défaite d'Imilcon, puis de Magon. Funeste sort de la ville de Rhége.* 226

§. IV. *Passion violente de Denys pour la poésie. Réflexions sur ce goût du Tyran. Flateries des Courtisans. Généreuse liberté de Philoxéne. Mort de Denys. Ses mauvaises qualités.* 251

CHAP. II. §. I. *Denys le Jeune succéde à son pere. Dion l'engage à faire venir Platon à la Cour. Merveilleux changement que sa présence y cause. Conspiration des Courtisans pour en prévenir les suites.* 278

§. II. *Exil de Dion. Peu de tems après Platon quitte la Cour, & retourne en Gréce. Dion s'y fait admirer par tous les savans. Second voiage de Platon à Syracuse.* 298

§. III. *Dion part pour délivrer Syracuse. Promt & heureux succès de son entreprise. Horrible ingratitude des Syracusains. Bonté inouie de Dion à leur égard, & à l'égard de ses plus cruels ennemis. Sa mort.* 310

§. IV. *Caractére de Dion.* 360

LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. ETat de la Gréce depuis la paix d'Antalcide. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe. Ils s'emparent par fraude & par violence de la Citadelle de Thébes. Olynthe se rend.* 365

§. II. *Prospérité de Sparte. Caractére de deux illustres Thébains, Epaminondas & Pélopidas. Celui-ci forme le dessein de rendre la liberté à sa patrie. Cons-*

piration contre les Tyrans sagement conduite, & heureusement exécutée. La Citadelle est reprise. 375
§. III. *Sphodrias Lacédémonien forme une entreprise inutile contre le Pirée. Athénes se déclare pour les Thébains. Divers petits combats entre ceux-ci & les Lacédémoniens.* 397
§. IV. *Nouveaux troubles dans la Gréce. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à ceux de Thébes. Ils sont vaincus & mis en fuite à la bataille de Leuctres. Epaminondas ravage la Laconie, & s'avance jusqu'aux portes de Sparte.* 408
§. V. *Les deux Chefs Thébains à leur retour sont accusés & absous. Lacédémone implore le secours d'Athénes. Les Grecs députent vers Artaxerxe. Crédit de Pélopidas à la Cour de Perse.* 435
§. VI. *Pélopidas marche contre Alexandre Tyran de Phéres, & le met à la raison. Il passe en Macédoine pour y appaiser les troubles qui agitoient la Cour, & en améne à Thébes Philippe pour otage. Il retourne en Thessalie. Il est arrété par trahison, & fait prisonnier. Epaminondas le délivre. Pélopidas remporte une victoire contre le Tyran, & est tué dans le combat. Honneurs singuliers rendus à sa mé-*

moire. Fin tragique d'Alexandre. 448

§. VII. *Epaminondas est mis à la tête de l'armée Thébaine. Sa double tentative contre Sparte. Célébre victoire qu'il remporte à Mantinée. Sa mort. Son éloge.* 471

§. VIII. *Mort d'Evagore roi de Salamine. Nicoclès son fils lui succéde. Caractére admirable de ce Prince.* 496

§. IX. *Artaxerxe Mnémon entreprend de réduire l'Egypte. Iphicrate Athénien est mis à la tête des troupes Grecques. Cette entreprise échoue par la faute de Pharnabaze Général des Perses.* 501

§. X. *Les Lacédémoniens envoient Agésilas au secours de Tachos, qui s'étoit révolté contre les Perses. Actions du Roi de Sparte en Egypte. Sa mort. Révoltes de la plupart des provinces contre Artaxerxe.* 508

§. XI. *Troubles à la Cour d'Artaxerxe au sujet de son successeur. Mort de ce Prince.* 520

§. XII. *Causes des soulévemens & des révoltes qui arrivoient si fréquemment dans l'Empire des Perses.* 523



LIVRE TREIZIÉME.

§. I. *OChus monte sur le trône de Perse. Ses cruautés. Révoltes de plusieurs peuples.* 531

§. II. *Guerre des Alliés contre les Athéniens.* 535

§. III. *Démosthéne rassure les Athéniens allarmés par les préparatifs de guerre que faisoit Artaxerxe. Il harangue en faveur des Mégapolitains, puis des Rhodiens. Mort de Mausole. Douleur extraordinaire d'Artémise sa femme.* 548

§. IV. *Expédition heureuse d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, & ensuite contre l'Egypte.* 563

§. V. *Mort d'Ochus. Arsès lui succéde, & à celui-ci Darius Codoman.* 579

§. VI. *Denys le Jeune remonte sur le trône. Syracuse implore le secours des Corinthiens, qui lui envoient Timoléon. Celui-ci, malgré les efforts de Nicétas, entre dans Syracuse. Denys se rend à lui, & se retire à Corinthe.* 562

§. VII. *Timoléon, après avoir remporté plusieurs victoires, rend la liberté à Syracuse, & y établit de sages loix. Il se démet de son autorité, & passe le*

reste de sa vie dans la retraite: il y meurt. Honneurs rendus à sa mémoire. 602

§. VIII. *Abrégé de la vie de Démosthéne jusqu'au tems où il commence à paroitre avec éclat dans la Tribune aux Harangues contre Philippe Roi de Macédoine.* 621

§. IX. *Digression sur l'équipement des galéres à Athénes, & sur les exemptions & les autres marques d'honneur que cette ville accordoit à ceux qui lui avoient rendu de grands services.* 635

Fin de la Table.



APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le cinquiéme Volume de *l'Histoire ancienne, &c.* de M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Ce 11 de Decembre 1732.

SECOUSSE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre très-cher & bien amé le ſieur CHARLES ROLLIN, ancien Recteur de l'Univerſité de Paris, & Profeſſeur d'Eloquence en notre Collége Roial, Nous ayant repréſenté qu'il déſireroit donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Hiſtoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Aſſyriens, des Médes & des Perſes, des Macédoniens & des Grecs*, de ſa compoſition, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Expoſant, & lui donner des marques de la ſatisfaction que Nous avons des ſervices qu'il Nous a ci devant rendus, & de ceux qu'il nous rend encore actuellement, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpécifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele ſous notredit contreſcel, & de le faire vendre, & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Fai-

ſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité ou condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages, & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie ; & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-

cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trentiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent vingt-neuf, & de notre Regne le quinziéme. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

J'ai cédé mon droit au présent Privilége au Sieur JACQUES ESTIENNE, Libraire à Paris, pour en jouir suivant nos conventions. A Paris ce 5 Octobre 1729.

C. ROLLIN.

Registré, ensemble la Cession, ci-dessus, sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 448. fol. 390. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le trois Octobre mil sept cent vingt-neuf.*

P. A. LE MERCIER. *Syndic.*

FAUTES A CORRIGER.

PAge 159. *Ligne* 7. à faisir dans . . . *Lisez* à faisir le ridicule dans. . .

Pag. 268. *lis*. 168.

Pag. 176. *lig*. 29. sèmbloi , *lis*. sembloit.

Pag. 187. *lig*. 24. s'il fût expiré, *lis*. s'il eût expiré.

Pag 236. *lig*. 9. du pays , *lis*. dans le pays.

Pag. 239. *lig*. 23. environné , *lis*. environnée.

Pag. 257. *lig*. 5 de science , *lis*. de sciences.

Pag 282 *lig*. 3. au fils , *lis* aux fils.

Pag. 297. *lig*. 6 péris , *lis*. péri.

Pag. 28. *lig*. 13. obligation , *lis*. obligations.

Pag. 330. *lig*. 9. ils persuadérent , *lis*. Héraclide persuada.

Ibid. *lig*. 10. à ses soldats , *lis* aux soldats.

Pag. 416. *lig*. 6. *Effacez les dates de la marge*.

Pag 428 *lig* 4. & fait , *lis*. & avoir fait.

Ibid. *lig*. *dern*. c'étoit , *lis* c'étoient.

Pag. 462 *lig*. *dern*. que lui avoit , *lis*. que lui il avoit.

Pag. 522. *lig*. 4. y prétendoient , *lis*. prétendoient au trône.

Pag. 538. *lig*. 19. ambuscades , *lis*. embuscades.

Pag 543. *lig*. 17. rebâti , *lis*. rebâtis.

Pag. 588. *à la marge*. Av. J. C. 340. *lis*. 349.

Pag. 609. *lig*. 28. quatorze cens fois. *Ce nombre paroit suspect. Peut-être faut-il lire dans les deux Auteurs cités*, quatre cens.

Pag. 620. *lig*. 8. *à la fin* , *suppléez* , il.

Pag. 625. *lig*. 14 à cet , *lis*. à cette.

LIVRES

Nouvellement imprimez à Paris chez LA VEUVE ESTIENNE, *Libraire rue Saint Jacques à la vertu.*

De M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, &c.

DE la Maniere d'Etudier & d'Enseigner les Belles Lettres, par raport à l'esprit & au cœur, 4. vol. *in* 12. 10 l.

—— *Du même.* Histoire ancienne contenant l'Histoire des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Macedoniens, des Medes; & l'Histoire Grecque, *in*-12. 8. vol. *sous presse.*

—— Du même. *M. F. Quintiliani Institutionum Oratoriarum Libri duodecim. Ad usum scholarum accommodati, recisis quæ minus necessaria visa sunt & brevibus notis illustrati à* CAROLO ROLLIN, *antiquo Rectore Universitatis*, 2. vol. *in* 12. 4. l. 10. s.

De Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FENELON, *Archevêque Duc de Cambra.*

Les Avantures de Telemaque fils d'Ulysse. Troisiéme Edition conforme au manuscrit original de l'Auteur, avec des augmentations très considerables, & un beau Discours sur la Poësie. Enrichie de 28. figures, en taille-douce nouvellement gravées. 2 vol. *in* 12. 5 l.

—— Le même in 4°. 2 vol. avec figures & des notes & de très-belles figures en taille douce, 24. l.

—— *Du même.* Dialogues sur l'Eloquence en general, & en particulier sur celle de la Chaire; avec une Lettre écrite à l'Academie Françoise, sur la Rhetorique, sur la Poësie, &c. *in* 12. 2. l. 5. s.

—— *Du même* Oeuvres Philosophiques, ou Démonstration de l'Existence de Dieu, & de ses Attributs, tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à l'intelligence des plus simples, *in* 12. 2. l. 10. s.